



ES

Not in Heck.

coll. p. 320



Un monde vient d'eclore ; et je vois l'Amérique .

ALMANACH AMÉRICAIN,

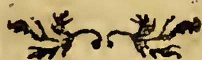
OU

ÉTAT PHYSIQUE, POLITIQUE, ECCLÉSIASTIQUE ET MILITAIRE DE L'AMÉRIQUE.

Ouvrage qui comprend les forces, la population, les Loix le Commerce & l'Adminiſtration de chaque Province de cette partie du monde; le Tableau de ceux qui y figurent par leurs charges & par leurs Dignités; celui de la Marine des Peuples Européans qui y ont des poſſeſſions, & le nom des Officiers qui ſont employés dans cette partie de l'Adminiſtration publique.

Hinc opes, hinc ſcelera, forſan hinc genii facundia Noſtri.

Prix 3 liv. broché.



A PARIS.

Chez { L'Auteur, rue Garancieres.
{ LAMY, Libraire, quai des Auguſtins.

VERSAILLES. { Chez Blaizot, Libraire
{ Gogery, Libraire.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

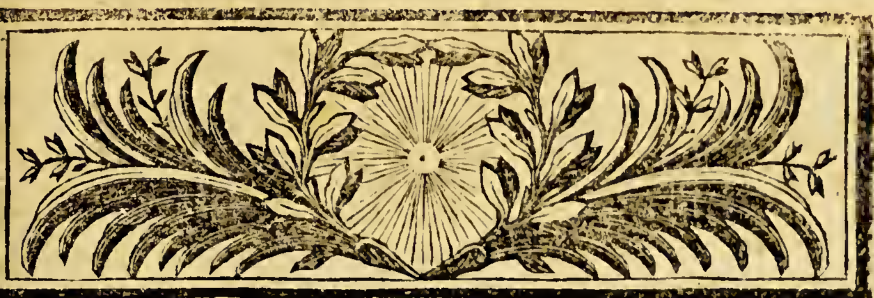
On prie ceux qui auront quelques observ
tions à faire, tant sur cet Ouvrage que s
l'*Etat des Cours de l'Europe*, de s'adresser
franc de port à M. DE LA ROCHE-TILHAC
Conseiller du Roi, à la Table de Marbre, r
Garancieres. On fera scrupuleusement usage
toutes les instructions que l'on recevra, *pour*
qu'elles soient signées par des personnes en pl
ce, & qu'on ait le soin de les faire passer
l'Auteur, avant le premier Septembre, ép
que à laquelle on commencera, tous les an
l'impression de ces Almanachs.

AVERTISSEMENT.

Il est inutile de s'étendre ici sur le lan de ce petit Ouvrage. L'empresse-ment du Public à se le procurer aussi-ôt qu'il parut, l'année derniere, la apidité avec laquelle l'édition s'épuisa lors, & le desir que témoignent ceux ui l'ont connu, de le voir reparaître, ustifient assez la marche que nous avons doptée, & la bonté des sources où nous vons puisé. Pour mériter de plus en lus l'attention dont on nous honore, ous avons donné à cette édition une tendue que n'avait pas celle de 1783. Vous y avons ajouté une esquisse sur es Possessions des Puissances d'Europe n Asie & en Afrique; & ce plan, que ous nous proposons de suivre désor-nais tous les ans, jettera un nouvel ntérêt sur notre Ouvrage, étendra la phere de nos descriptions, & formera eu-à-peu un Tableau complet du terri-oire de nos Colonies dans les deux Hé-nispheres, de leurs Loix, de leurs usa-

ges, de leur population & de leurs ri-chesses. Cette nouvelle excursion nous met-tra d'ailleurs à portée de faire connaître, de tems à autre, les différentes régions de l'Asie & de l'Afrique, & de peindre les mœurs & les habitudes des Peuples qui habitent ces deux grands Continens. L'Histoire naturelle de ces contrées sera aussi pour nous une source bien féconde de descriptions & de raisonnements.

Nous avions promis de mettre ici une Carte de l'Amérique; mais, forcés de réim-primer l'Edition de 1783, qu'une foule de personnes n'ont pu se procurer, nous nous sommes déterminés à la placer à la tête de ce volume, auquel elle convient, en effet, beaucoup mieux qu'à celui de la présente année. Les Libraires seront chargés, aussi-tôt que cette nouvelle édi-tion paraîtra, de distribuer séparément cette Carte à ceux qui ont acheté l'Edition de 1783.



ALMANACH AMÉRICAIN,

OU

ÉTAT PHYSIQUE,

OLITIQUE ECCLÉSIASTIQUE, ET MILITAIRE DE L'AMÉRIQUE.



L'AMÉRIQUE, appelée auſſi le nouveau
onde, parce qu'elle n'a été découverte
e dans ces derniers ſiecles, eſt la plus
ande des quatre parties qui diviſent la terre.
le n'a pas moins de trois mille lieues du
ptentrion au Midi. On lui donne encore
nom d'Indes occidentales, de ce que la
couverte s'en fit peu de tems après que
n ſe fut frayé une route aux Indes orien-

tales ; & que le commerce y eſt à-peu-pre
ſemblable à celui qui ſe fait dans les vér
tables Indes. On a adopté cette dénomina
tion des Hollandais, qui, ayant peu d
poſſeſſions en Amérique, relativement à celle
qu'ils ont aux Indes aſiatiques, ont appe
celles-ci les grandes Indes.

La nature ſemble avoir tracé ſes opéra
tions en Amérique, d'une main plus hard
qu'ailleurs, & avoir diſtingué les traits d
cette vaſte région par une magnificence pa
ticuliere. Les montagnes de l'Amérique ſo
beaucoup plus hautes & plus majeſtueuſ
que celles des autres diviſions du globe. L
plaine même de Quito, qui peut être rega
dée comme la baſe des Andes, eſt plus él
vée au-deſſus du niveau de la mer que
ſommet des Pyrénées. Cette chaîne éto
nante des Andes, non moins remarquab
par ſon étendue que par ſa hauteur, s'éle
en différens endroits, de plus d'un tiers
leur hauteur au-deſſus du pic de Ténériffe
la plus haute montagne de l'ancien hémi
phere. C'eſt des Andes qu'on peut dire av
vérité qu'elles cachent leur tête dans les nue
On entend ſouvent les tempêtes éclater
le tonnerre rouler au-deſſous de leurs ſom
mets, qui, tout expoſés qu'ils ſoient aux rayo
du ſoleil dans le centre de la Zone Torride
ſont couverts de neiges éternelles.

De ces hautes montagnes, on voit co
ler des fleuves d'une largeur proportionnée
& avec leſquels les rivieres de l'ancien Co

nent ne peuvent être comparées, ni pour
ı longueur de leur cours, ni pour la masse
norme d'eau qu'ils roulent majestueusement
ers l'Océan. On en remarque sur-tout cinq
rincipaux, deux dans la partie septentrio-
ale, & trois dans la méridionale. Les deux
e l'Amérique septentrionale, sont le fleuve
t. Laurent & celui du Mississipi; & ceux
e l'Amérique méridionale, sont le fleuve
es Amazones, le plus considérable de tous,
ı riviere de la Plata & le célebre Oréno-
ue. Il faut remarquer que toutes les rivie-
es du nouveau Monde vont porter leur tri-
ut dans l'Océan; on n'en connaît aucune
onsidérable qui aille se dégorger dans la
rande Mer.

Les lacs du nouveau Monde ne sont pas
oins remarquables par leur grandeur que
s montagnes & les rivieres. Il n'y a rien
ans les autres parties du globe, qui res-
mble à cette chaîne prodigieuse de lacs de
Amérique septentrionale. On pourrait les
peler proprement des mers Méditerranées
eau douce. Ceux même qui ne sont que
e la troisieme classe pour la grandeur, ont
core plus de circonférence que le plus grand
c de l'ancien Continent.

A la découverte de l'Amérique, il n'y
ait pas d'animaux domestiques; ce sont les
ıropéans qui les y ont transplantés, & le
ıvail des animaux n'était point associé à
lui de l'homme, pour la culture & l'ex-
oitation des terres. Nos especes domesti-

ques s'y ſont fort multipliées; mais les c
vaux, les bœufs, les brebis & toutes les
tres eſpeces, à l'exception du porc, y ont
généré. Elles n'ont ni la grandeur ni la fo
qu'elles ont dans nos climats. On y trou
des lions, des tigres, des léopards,
ſinges, des perroquets, des caſtors, & qu
tité de ſerpents d'une grandeur extraor
naire.

Les Américains naturels ſont imberbes
ſans poil par tout le corps. Leur coul
tire ſur celle du cuivre rouge. Il en eſt
blancs & de baſanés; mais il n'y a de n
parmi eux que ceux qui ont été tranſpor
d'Afrique. Ils vont preſqu'entiérement nu
Le pagne, fait quelquefois de plumes
différens oiſeaux, forme tout leur vêteme
Souvent ils ſe peignent le corps de diver
couleurs. Quelques autres ſe revêtent
peaux de bêtes. Des écrivains aſſurent
quelques-uns d'entr'eux ſont Antropopha
& ſans aucun principe de religion; c'eſt
erreur. J'ai montré ailleurs que les N
tions Antropophages dont parlent nos H
toriens, ne furent jamais qu'autant de c
meres, & que les peuples, même les p
barbares & les moins civiliſés, eurent t
jours une religion.

Les habitans de l'Amérique compoſ
diverſes claſſes; on les diſtingue en Eu
péans, en Indiens, qui ſont les naturels
pays, en Métis ou Créoles provenans d
Américain & d'une Européanne, ou d'

néricaine & d'un Européan; en Negres
anſportés d'Afrique, & en Mulâtres. Les
uples indigenes de l'Amérique ſont moins
rts, moins courageux, moins actifs que
ux de l'ancien Continent, & moins por-
s aux plaiſirs de l'amour. Une inſenſibi-
é ſtupide, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, fait
fond de leur caractere. Leur pareſſe les
ipêche d'être attentifs aux inſtructions;
cune paſſion n'a aſſez de pouvoir pour ébran-
leur ame, & l'élever au-deſſus d'elle mê-
e. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont
ſage des mains & de la langue, ils ſont
ellement inférieurs au moindre des Euro-
ans. Privés à la fois d'intelligence & de
rfectibilité, ils n'obéiſſent qu'aux impul-
ns de leur inſtinct; aucuns motifs de gloire
peuvent pénétrer dans leur cœur; leur lâ-
eté impardonnable les retient dans l'eſcla-
ge où elle les a plongés, ou dans la vie
ivage dont ils n'ont pas le courage de
tir. Il y a près de trois ſiecles que l'A-
érique eſt découverte; on n'a ceſſé depuis
tte époque d'amener des Américains en Eu-
pe; on a eſſayé ſur eux toutes les eſpeces de
lture, & aucun n'a pu parvenir à ſe faire
nom dans les Sciences, les Arts & les
étiers. Les petits ouvrages qui ſortent de
rs mains, méritent plutôt notre admira-
n par la patience avec laquelle ils ont été
més, que par les lumieres & l'intelligence
l'ouvrier. Ce portrait, tracé par ceux
ıme qui connoiſſent le plus profondément le

génie de ces peuples, convient ſur-tout a
Américains méridionaux.

ARTICLE PREMIER.

POSSESSIONS FRANÇAISE EN AMÉRIQUE.

Isles Antilles.

L'AMÉRIQUE renferme, entre le huitie & le trente-deuxieme degré de latitude ſ tentrionale, l'Archipel le plus nombreux, plus étendu, le plus riche que l'Océan offert à la curioſité, à l'activité, à l'a dité des Européans. Les îles qu'il form ſont connues, depuis la découverte du no veau Monde, ſous le nom d'Antilles. I vents qui ſoufflent preſque toujours de partie de l'Eſt, ont fait appeler celles c ſont plus à l'Orient, *Iſles-du-vent*, & autres, *Iſles-ſous-le-vent*. Elles compoſ une chaîne dont un bout ſemble tenir Continent près du golfe de Maracaibo, l'autre fermer l'ouverture du golfe du Me que. Peut-être ne ſerait-il pas téméraire les regarder comme les ſommets de tr hautes montagnes qui ont fait autrefois p tie de la terre ferme, & qui ſont deven des îles par une révolution qui a ſubmer tout le plat-pays.

Le sol des Antilles est en général une ouche d'argille ou de tuf plus ou moins paisse, sur un noyau de pierre ou de roc if; le tuf & cette argille ont différentes ualités plus propres les unes que les autres la végétation. Là, où l'argille moins huide & plus friable, se mêle avec les feuilles : les débris des plantes, il se forme une ouche de terre plus épaisse que celle qu'on ouve sur des argilles grasses. Le tuf a aussi s propriétés suivant ses différentes qualités. à où il est moins dur, moins compacte, ioins poreux, de petites parties se détachent n forme de caissons toujours altérés, mais onservant une fraîcheur utile aux plantes. 'est ce qu'on appelle en Amérique un sol e pierre-ponce. Par-tout où l'argille & le if ne comportent pas ces modifications, le l est sterile, aussi-tôt que la couche formée e la décomposition des plantes originaires, t détruite par la nécessité des sarclages ui exposent trop souvent les sels aux rayons u soleil. De-là vient que la culture, qui xige le moins de sarclage, & dont la plante ouvre de ses feuilles les sels végétaux, en erpétue la fécondité.

Lorsque les Européans aborderent aux Anlles, ils les trouverent couvertes de grands bres, liés pour ainsi dire les uns aux autres ar des plantes rampantes qui, s'élevant omme du lierre, embrassaient toutes les ranches & les dérobaient à la vue. Cette pece parasite croissait en telle abondance,

qu'on ne pouvait pénétrer dans les bois far
la couper. On lui donna le nom de Liane
analogue à ſa flexibilité. Ces forêts, auſ
anciennes que le monde, avaient pluſieu
générations d'arbres qui, par une ſingulier
prédilection de la nature, étaient d'une granc
élévation, très-droits, ſans excreſcence,
défectuoſité. La chûte annuelle des feuilles
leur décompoſition, la deſtruction des tron
pourris par le tems, formaient, ſur la ſu
face de la terre, un ſédiment gras, q
après le défrichement, opérait une végéta
tion prodigieuſe dans les nouvelles planta
tions qu'on ſubſtituait à ces arbres.

Dans quelque terrein qu'ils euſſent pouſſé
leurs racines avaient tout au plus deux piec
de profondeur, & communément beaucou
moins : mais elles s'étendaient en ſuperfici
à proportion du poids qu'elles avaient à ſou
tenir. L'extrême ſéchereſſe de la terre c
les pluies les plus abondantes ne péne
trent jamais bien avant, parce que le ſole
les repompe en peu de tems, & des roſée
continuelles qui humectent ſa ſurface, leu
donnaient une direction horizontale, aulie
de la perpendiculaire que les racines pren
nent ordinairement en d'autres climats.

Les arbres qui croiſſaient au ſommet de
montagnes & dans des endroits eſcarpé
étaient très-durs. Ils ſe laiſſaient à peine en
tamer par l'inſtrument le plus tranchan
Tels étaient l'agouti, le palmiſte, le barata
qu'on a depuis ſi utilement employés dar

charpente : tels étoient le cour-baril, le
ıncanilier, l'acajou, le bois de fer, qui
ſont trouvés propres aux ouvrages de me-
iſerie : tel l'acomat qui, caché en terre
expoſé à l'air, ſe conſerve long-tems
ıs être attaqué par les vers ou pourri par
umidité : tel le mapou, dont le tronc
quatre ou cinq pieds de diametre, ſur
e fleche de quarante ou cinquante, ſer-
it à former des canots d'une ſeule piece.
Les vallées fertiliſées aux dépens des mon-
gnes, étaient couvertes de bois mous. Au
ed de ces arbres croiſſaient indiſtinctement
plantes qu'un ſol libéral produiſait pour
ſubſiſtance des naturels du pays. Celles
ın uſage plus univerſel étaient l'igname,
chou caraïbe, la patate, dont les racines
béreuſes, comme celles de la pomme de
re, pouvaient donner, ainſi qu'elles, une
urriture ſaine. La nature, qui paraît avoir
s par-tout un certain rapport entre le ca-
ctere des peuples & les denrées deſtinées
leur ſubſiſtance, avait placé dans les An-
es des légumes qui craignaient les ardeurs
ſoleil, qui ſe plaiſaient dans les endroits
is, qui n'exigeaient point de culture, &
i ſe reproduiſaient deux ou trois fois
ınée. Les Inſulaires ne traverſaient pas le
vail libre & ſpontané de la nature, en
ruiſant une production, pour donner plus
vigueur à une autre. Ils laiſſaient à la
re le ſoin de préparer les ſels de la vé-
tation, ſans lui aſſigner le lieu & le tems

de féconder. Cueillant au hafard & da
leur faifon les productions qui s'offraie
d'elles-mêmes à leurs befoins, ils avaient o
fervé fans étude que la décompofition
ce que nous appelons mauvaifes herbe
était néceffaire à la reproduction des plant
qui leur étaient utiles.

Les racines de ces plantes n'étaient jama
mal-faines : mais infipides fans préparatio
elles avaient peu de goût même cuites,
moins qu'on ne les affaifonnât avec du
ment. Quand elles étaient mêlées avec
gingembre, & avec le fruit acide d'u
plante affez femblable à notre ofeille, ell
donnaient une liqueur forte, qui était l'
nique boiffon compofée des Sauvages.
n'y employaient d'autre art que de les fai
fermenter quelques jours dans l'eau comm
ne, aux rayons d'un foleil brûlant.

Outre ces nourritures, les Ifles offraie
à leurs habitans une affez grande variété
fruits, mais fort différens des nôtres. Le pl
utile était la banane. La racine du banani
eft tubéreufe, garnie de chevelu. Sa ti
tendre & molle a fept pieds dans fa pl
grande hauteur, & huit pouces de diam
tre : elle eft compofée de plufieurs tuniqu
ou gaines concentriques, affez épaiffes, te
minées chacune par une pétiole ferme, cre
fée en gouttiere, qui fupporte une feuil
de fix pieds de long fur deux de large. C
feuilles, raffemblées en petit nombre au fon
met de la tige, fe courbent par leur prop

oids, & se dessèchent successivement. Elles
nt minces, très-lisses, vertes en dessus,
us pâles en dessous, garnies de nervures
ralleles & très-serrées, qui se réunissent
la côte, & donnent à la feuille un œil
tiné. Au bout de neuf mois, le bananier
usse du milieu de ces feuilles, lorsqu'elles
nt toutes développées, un jet de trois à
atre pieds de longueur & de deux pou-
s de diametre, garni par intervalles de
urelets demi-circulaires, qui supportent cha-
n un bouquet de douze fleurs ou plus, re-
uvert d'un spathe ou enveloppe membra-
euse. Chaque fleur a un pistil chargé d'un
yle de six étamines, & d'un calice à deux
uillets; l'un intérieur, alongé, terminé
r cinq dents; l'autre intérieur plus court
concave. Ce pistil & une des étamines,
ortent dans les fleurs de l'extrêmité dont
bouquets sont petits, serrés, cachés sous
s enveloppes colorées & persistantes. Dans
autres fleurs, ou trouve jusqu'à cinq éta-
nes avortées; mais le pistil devient un fruit
arnu, alongé, légérement arqué, couvert
une pellicule jaune & épaisse, rempli d'une
ostance pulpeuse, jaunâtre, un peu sucrée
très-nourrissante. L'assemblage de ces fruits,
rté au nombre de cinquante & plus sur
e même tige, prend le nom de régime de
nanes: c'est la charge d'un homme. Lors-
'il tient à la tige, son poids le fait pen-
er vers la terre. Dès qu'il est cueilli, cette
e se desséche & fait place à de nouveaux

rejetons qui fortent de la racine & fleuri
fent neuf mois après ou plus tard, lorfqu'il
font tranfplantes. On ne connaît pas d'autr
maniere de multiplier le bananier qui n
donne jamais de graine.

Cette plante fournit plufieurs variétés qu
ne different que par la forme, la groffeu
& la bonté du fruit. Il eft agréable au goû
On le mange cru ou préparé de diverfes ma
nieres.

Une fingularité qui mérite d'être obfervée
c'eft que tandis que la plante vorace, qu
nous avons appelée liane, embraffait tou
les arbres ftériles, elle s'éloignait de ceux qu
portaient du fruit, quoique confufément mê
lés avec les premiers. Il femblait que la na
ture lui eût ordonné de refpecter ce qu'ell
deftinait à la nourriture des hommes.

Les Ifles n'avaient pas été traitées auf
favorablement en plantes potageres, qu'e
racines & en fruits. Le pourpier & le cref
fon formaient en ce genre toutes leurs ri
cheffes.

Les autres nourritures y étaient fort bor
nées. Il n'y avait point de volailles domefti
ques. Les quadrupedes, tous bons à mange
fe réduifaient à cinq efpeces, dont la plu
groffe ne furpaffait pas nos lapins. Les oifeau
plus brillans & moins variés que dans no
climats, n'avaient guere d'autre mérite qu
leur parure : peu d'entr'eux rendaient de ce
fons touchans qui charment les oreilles
tous ou prefque tous, extrêmement maigres

aient fort peu de goût. Le poiſſon y était
peu-près auſſi commun que dans les autres
ers : mais il y était ordinairement moins
n & moins délicat.

On ne peut preſque pas exagérer l'utilité
s plantes que la nature avait placées dans
Iſles contre les infirmités peu communes
leurs habitans. Soit qu'on les appliquât
térieurement, ſoit qu'on les mangeât, ſoit
'on en prît le ſuc par infuſion, elles pro-
iſaient toujours les plus prompts, les meil-
ırs effets. Les Conquérans de ces lieux,
trefois paiſibles, ont adopté ces ſimples
ıjours verds, toujours dans leur force ; &
les ont préférés à tous les remedes que
ſie eſt en poſſeſſion de fournir au reſte de
Jnivers.

Pour le commun des hommes, il n'y a
e deux ſaiſons aux Iſles ; celle de la ſéche-
ſſe & celle de la pluie. La nature, qui tra-
ille ſans ceſſe, & qui cache ſes opérations
cretes ſous une verdure continuelle, leur
raît toujours uniforme. Les obſervateurs
i étudient ſa marche dans la température
climat, dans toutes les révolutions du
ns, & dans celle de la végétation, décou-
ent, qu'elle ſuit les mêmes routes qu'en
rope, quoique d'une maniere moins ſen-
le.

Ces changemens preſqu'imperceptibles ne
éſervent pas des dangers & des incommo-
tés d'un climat brûlant, tel qu'on doit
ttendre naturellement dans la Zône-Tor-

ride. Comme ces Isles sont toutes situées entre les Tropiques, on y est assujetti, avec quelques différences qui naissent des positions & des qualités du terrein, à une continuité de chaleur qui augmente communément depuis le lever du soleil jusqu'à une heure après midi, mais qui diminue ensuite à mesure que cet astre baisse. Rien n'est plus rare qu'un tems couvert propre à la tempérer. Quelquefois, à la vérité, le ciel se voile de nuages une heure ou deux, mais on n'est pas quatre jours dans toute l'année sans voir le soleil.

Les variations dans la température de l'air, viennent moins des saisons que du vent. Partout où il ne souffle pas, on brûle ; & tous les vents ne rafraîchissent pas : il n'y a que les vents de l'Est qui temperent la chaleur. Ceux qui tiennent du Sud ou de l'Ouest, procurent peu de soulagement ; mais ils sont beaucoup plus rares & moins réglés que celui de l'Est. Les arbres exposés à son action, sont forcés de pousser leurs branches vers l'Ouest, dans la direction que l'uniformité de son souffle constant semble leur donner. En revanche leurs racines sont plus robustes & plus alongées sous terre du côté de l'Est, comme pour former un point d'appui dont la résistance soit égale à la force du vent dominant. Aussi remarque-t-on que lorsque le vent d'Ouest souffle avec quelque violence, les arbres sont renversés facilement ; de sorte que pour juger de la force

un ouragan, il ne ſuffit pas de ſavoir com-
en d'arbres ſont tombés, mais de quel
ôté ils ont été déracinés.

Le vent d'Eſt a deux cauſes permanentes
ont la vraiſemblance eſt frappante. La pre-
iere eſt ce mouvement diurne qui fait rou-
r la terre d'Occident en Orient, & qui
t néceſſairement plus rapide ſous la ligne
quinoxiale, que ſous les cercles de latitude,
arce qu'il y a plus d'eſpace à parcourir
ans le même tems. La ſeconde vient de la
haleur du ſoleil qui, en paraiſſant ſur l'hori-
on, raréfie l'air, & l'oblige à fluer vers
Occident, à meſure que la terre avance
ers l'Orient.

Auſſi le vent d'Eſt, qui ne ſe fait guere
ntir aux Antilles que vers les neuf ou dix
eures du matin, augmente-t-il à meſure que
ſoleil monte ſur l'horizon. Il diminue à
eſure que cet aſtre baiſſe. Il tombe enfin
out-à-fait ſur le ſoir, mais le long des côtes
ulement, & non en pleine mer. Les rai-
ons de cette différence s'offrent d'elles-mê-
es. Après le coucher du ſoleil, l'air de la
erre qui demeure long-tems raréfié à cauſe
es exhalaiſons qui ſortent continuellement
u globe échauffé, reflue néceſſairement ſur
elui de la mer. C'eſt ce qu'on appelle ordi-
airement vent de terre. Il ſe fait ſentir la
uit, & continue juſqu'à ce que l'air de la
ner, raréfié par la chaleur du ſoleil, reflue
ſon tour vers la terre, où l'air s'eſt condenſé
ar la fraîcheur de la nuit. Enfin on obſerve

que le vent d'Eſt ſe trouve plus régulier plus fort ſous la canicule que dans les autre tems, parce que le ſoleil agit plus vivemen ſur l'air. Ainſi la nature fait ſervir les ardeur même de cet aſtre, au rafraîchiſſement de contrées qu'il embraſe. Tel dans les pompes à feu, l'art emploie cet élément à remplir ſans ceſſe de nouvelle eau les cuve d'airain qu'il épuiſe continuellement par l'évaporation.

La pluie contribue auſſi à tempérer le climat des Iſles de l'Amérique, mais non partout également. Là où rien ne fait obſtacl au vent d'Eſt, il chaſſe les nuées à meſur qu'elles ſe forment, & les oblige d'aller crever dans les bois ou ſur les montagnes. Mai quand les orages ſont trop violens, ou qu les vents variables & paſſagers du Sud & d l'Oueſt viennent troubler l'empire du ven d'Eſt, alors il pleut. Dans les autres poſitions des Antilles où ce vent ne domine pas les pluies ſont ſi communes & ſi abondantes ſur-tout durant l'hiver, qui dure depuis l mi-juillet, juſqu'à la moitié d'octobre qu'elles donnent, ſuivant les meilleures obſervations, autant d'eau dans une ſemaine qu'il en tombe dans nos climats dans l'eſpac d'un an. Aulieu de ces pluies douces & agréables dont on jouit quelquefois en Europe, ce ſont des torrens dont on prendroi le bruit pour celui de la grêle, ſi elle n'étoit pour ainſi dire inconnue ſous un cie brûlant.

A la vérité ces pluies rafraîchiſſent l'air, is elles cauſent une humidité dont les tes ſont également incommodes & funeſtes. faut enterrer les morts peu d'heures après ils ont expiré. La viande s'y conſerve au s vingt-quatre heures. Les fruits ſe pourent, ſoit qu'on les cueille mûrs, ou avant maturité. Le pain doit être fait en biſt pour ne pas moiſir. Les vins ordinaires igriſſent en fort peu de tems. Le fer ſe iille du matin au ſoir. Ce n'eſt qu'avec précautions continuelles qu'on conſerve ſemences, juſqu'à ce que la ſaiſon de les nfier à la terre ſoit arrivée. Dans les preers tems qui ſuivirent la découverte des tilles, le bled qu'on y portait pour ceux i ne pouvaient pas s'accoutumer à la nourıre des anciens habitans du pays, ſe gât ſi vîte, qu'il fallut l'envoyer avec ſes épis. tte précaution néceſſaire enchériſſait ſi fort denrée, que peu de gens étaient en état n acheter. On ſubſtitua la farine aux grains, qui diminuait les frais, mais abrégeait la nſervation. Un Négociant imagina qu'il réuait le double avantage de la durée & du n marché, s'il purgeait parfaitement la ine du ſon qui contribue à ſa fermentan. Il la fit bluter, en mit la fleur la s pure dans des tonneaux bien faits, & comprima couche par couche avec des ons de fer, de maniere qu'elle formait un rps dur preſque impénétrable à l'air. L'exience confirma une phyſique ſi judicieuſe;

& cet uſage généralement adopté, s'eſt tou-
jours perfectionné de plus en plus.

On croyait qu'il ne reſtait plus rien à
faire, lorſque M. Duhamel propoſa une au-
tre précaution, celle de faire ſécher les
farines dans des étuves, avant de les embar-
quer. Cette idée fixa l'attention du Miniſtere
de France. On envoya dans le nouveau
Monde des farines préparées ſuivant la nou-
velle méthode, & d'autres ſuivant la pra-
tique ancienne. A leur retour les premieres
n'avaient rien perdu, & les dernieres ſe trou-
verent à demi-pourries & dépouillées de leur
matiere glutineuſe. Tous les eſſais ont donné
les mêmes réſultats. Il eſt doux d'eſpérer
qu'une découverte ſi utile ne ſera pas per-
due pour les nations qui ont formé des éta-
bliſſemens au midi de l'Amérique. Si elle
n'y aſſure pas aux ſubſiſtances la même du-
rée qu'elles ont dans nos climats ſecs &
tempérés, du moins s'y corromperont-elles
moins vîte, du moins s'y conſerveront-elles
plus long-tems.



I.

ISLE DE SAINT-DOMINGUE.

L'île de Saint-Domingue a 160 lieues de
ıg ſur 30 dans ſa largeur commune, &
o de circuit. La Colonie Françaiſe occupe
e côte de 180 lieues ſur 10 dans ſa
oyenne largeur. Les bornes de cet établiſ-
nent ne ſont pourtant pas encore parfai-
nent déterminées. Elles s'étendaient, ſui-
nt la tradition, au commencement de ce
cle, depuis la riviere d'Yaque, juſqu'au
ıp de la Beate. On a prétendu depuis les
treindre entre la riviere du Maſſacre & les
ſes à Pitze. Il y eut des conventions en
30, entre les Colonies Françaiſes & Eſ-
gnoles, qui partagent cette Iſle; mais
Traité demeura ſans exécution; & des
pagnols établis ſur les frontieres, ont,
ns les dernieres années, dévaſté des plan-
ions Françaiſes, & les propriétaires de
s plantations les ont repouſſés à force ou-
rte.

Le climat de Saint-Domingue eſt varié à
oportion de l'élévation des lieux & de leurs
férentes expoſitions. Pluſieurs vents y
gnent tour-à tour, & ne ſont pas tous éga-
nent frais. Le vent du Sud eſt brûlant,
lui d'Oueſt eſt chaud, mais le vent d'Eſt
raîchit. Ce vent ſe fait reſſentir tous les
ırs, mais non pas dans toutes les parties
l'Iſle. Il croît à meſure que le ſoleil s'éleve

ſur l'horizon, & tombe tout-à-fait vers
ſoir, en ſorte que plus le ſoleil darde viv
ment ſes rayons, plus le vent eſt fort,
plus il a de fraîcheur. Il ſe fait ſur-tout agré
blement ſentir dans les mois de juillet & aoû
La nature, ſage dans ſes meſures, n'a p
voulu que le ſoleil conſumât les régio
qu'il éclaire; en agiſſant vivement ſur l'air
il le pouſſe vers l'Occident, & ſon arde
elle-même ſert à rafraîchir les pays ſur le
quels il a le plus d'empire.

L'air qui reflue pendant la nuit vers l'O
rient, cauſe le vent de terre & la roſ
abondante, qui donnent de la fraîcheur a
déclin du jour. Dans aucun moment la ch
leur n'eſt inſupportable; on ne reſpire preſqu
jamais qu'un air tempéré.

Dans les montagnes où les vents ne pa
viennent pas toujours également, où le
nuages ſe briſent & donnent plus ſouvent d
la pluie, le degré de chaleur change, pou
ainſi dire, d'une habitation à l'autre, ſe
lon la diſpoſition du terrein; mais on n
rencontre nulle part une fraîcheur trop hu
mide, ni des chaleurs extrêmement dange
reuſes.

Le ſec & la pluie ſont, pour ainſi dire
les ſeuls changemens que l'on remarque dan
la température de Saint-Domingue. La terr
y eſt toujours couronnée de verdure; tou
jours on y jouit du printems. On peut
recueillir toute l'année les fruits, les légu
mes & les fleurs des quatre parties du Monde

oranges, des ananas, des melons, des
nmes, des cocos, des fraiſes, des citrons,
aſperges, des grenades, des pois, des
ichaux, des œillets & des roſes. Tout ce
le monde produit en ſes diverſes con-
es y ſerait raſſemblé, ſi la cupidité ne dé-
rnait pas des hommes avares du tems,
tout ce qui n'eſt qu'agréable. Les voiailles
toutes eſpeces y croiſſent à peu de frais.
chaſſe & la pêche y ſont abondantes. On
trouve beaucoup d'herbes aromatiques &
itaires. Les plantes mal-faiſantes y ſont
es, & les femmes ſont dans l'uſage de
re bouillir & de manger indiſtinctement
tes ſortes d'herbes & de feuilles d'ar-
s.

Le climat de Saint-Domingue n'était pas
ſi ſain au moment de l'établiſſement de
Colonie, qu'il l'eſt devenu depuis. Ce ſont
différens défrichemens qu'on y a faits, &
parti qu'on a pris de deſſécher les contrées
récageuſes, qui ont cauſé cet heureux
ngement dans la température de l'air.

Accoutumé à vivre à St.-Domingue, on y
it ordinairement d'une ſanté parfaite ; une
nſpiration peu ſenſible, mais continuelle,
d les membres plus agiles & plus lians;
éloigne beaucoup de maladies, aide à ſup-
ter & à guérir les autres, mais elle abrége
jours de ceux qui ne font pas aſſez d'at-
tion ſur eux-mêmes ; parce que ſi l'on n'a
ſoin de réparer les parties aqueuſes du
g, que la chaleur attire & diſſipe ſans

ceſſe, il ne tarde pas à s'épaiſſir. Dans
état, ſi l'on s'abandonne à quelques exc
ce ſang, qui eſt déja enflammé & diſpoſ
recevoir toute eſpece d'impreſſion, contra
une qualité vicieuſe qui ſe manifeſte d'ab
lentement; mais ſi l'on attend pour y re
dier que les incommodités ſe déclarent,
eſt difficile de les guérir.

Pour éloigner toute eſpece de maladie ch
nique, il faut boire habituellement beauc
d'eau naturelle, prendre peu de remedes v
lens dans les maladies imprévues, ſe pro
rer un exercice preſque continuel & rarem
forcé, faire un uſage reglé de toutes ſes
cultés; des plaiſirs modérés, en préven
la triſteſſe, aſſurent la ſanté.

La population libre de cette Colonie, rép
tie ſur 46 paroiſſes, eſt d'environ 45 mille p
ſonnes de tout âge & de tout ſexe, dont
mille, Mulâtres, Mulatreſſes, Negres ou N
greſſes libres, & 28 mille Blancs. On y a int
duit depuis 1680 environ 8 à 900 mille Negr
Une pépiniere auſſi conſidérable aurait
produire des millions d'eſclaves; cependa
il n'en exiſte pas plus de 300 mille dans la C
lonie. Ce ne ſont pas les maladies qui
affoibli juſqu'à ce point la population
Noirs; c'eſt la tyrannie des maîtres; elle
triomphé des efforts de la nature. On n'eſtim
pas le nombre des Negres créoles à plus
140 mille.

L'Iſle de St.-Domingue eſt très-favorable
la population; & les hommes y naiſſent gran

obuſtes. L'enfant de 6 ou 8 mois y eſt
fort que celui qui eſt né depuis un an dans
ein de la France. Les créoles vivent or-
irement long-tems, & montrent de la
e juſques dans la décrépitude : malheu-
ement les mariages y ſont fort rares. Les
nçais laborieux qui viennent y chercher
une, ne ſe marient preſque jamais. Le
cubinage, qui ne les attache aux fem-
blanches ou noires que par des liens très-
rs, convient mieux à leurs projets; ils
moins gênés dans leurs entrepriſes, ils
moins de ſoins à remplir, ils ſont débar-
és de toutes ces complaiſances, de toutes
tendres inquiétudes, qui, pour les bons
is deviennent des devoirs; ils n'ont pas à
cuper de toutes ces bienſéances, qui en-
ient à la fois & les dépenſes & la perte
ems. S'il ſe fait quelques mariages, c'eſt
érêt qui les conclut. Communément ils
bizarres & mal aſſortis. De vieux colons,
ſés par le libertinage, font à de jeunes
onnes moins riches qu'eux, l'offre d'un
r blazé; de vieilles femmes, que leurs ap-
ont abandonné plutôt que leurs deſirs,
ent de reſſource à des adoleſcens. La jeune
me & le jeune mari, chacun de leur
, voudraient bannir une partie de l'ennui
s éprouvent dans l'union qu'ils ont con-
ée. Le climat eſt chaud; leur tempérament
if; ils en abuſent.
uand les mariages ont paru d'abord mieux
tis, la paix n'y eſt guere plus permanente;

les femmes galantes rendent toujours le
maris jaloux. Des chaînes auſſi peſan
que celles de l'hymen ne paraiſſent pas c
venir à ce climat ; & ſi l'on n'y employait
des moyens propres pour empêcher le div
ce, les hommes s'accoutumeraient bien
à le croire permis ; déjà de riches époux
nous en offrent que trop fréquemment l'im
ge ; ils font alternativement, ſous préte
d'affaires ou de ſanté, de longs voyages
France, de maniere qu'en vingt années
mariage, ils ne ſe rencontrent preſq
jamais.

Le chef de la Colonie de St.-Domingu
eſt un officier militaire qui prend le titre
Gouverneur-Lieutenant-général, ou Co
mandant-général pour le Roi. La durée
ſon commandement n'eſt ordinairement q
de trois années ; mais on le continue dans
fonctions, lorſque le bien de l'Etat l'exig
Les anciens Généraux de la Colonie avaie
le pouvoir de faire la paix ou la guerre. Com
ce pouvoir ſerait deplacé dans une Iſle do
le domaine ſe partage entre la France & u
Nation alliée, le Commandant actuel
plus que le commandement des armes en te
de guerre, & les premieres fonctions civi
en tems de paix. Les Généraux, les Sénécha
& les Commandans des Iſles, n'avaient p
autrefois voix délibérative aux aſſemblées
Juſtice, ils n'avaient que le nom & l'honne
des premieres places. Mais par l'article c
quante-deux de l'ordonnance de 1766,
Géné

néral & le Commandant en ſecond de la
onie de Saint-Domingue, ont eu ſéance
voix délibéritive dans les Conſeils ſupé-
ırs.

Nous avons donné dans l'édition de 1783, le
leau des productions de la Colonie de St.-Do-
ngue en 1775; les revenus de cet établiſſe-
nt furent encore plus conſidérables l'année
rante: en voici l'état. 60,000 milliers, ou
000 tonneaux de ſucre blanc, à 50 l. le quin-
ont produit 30,000,000 l. 90,000 milliers,
45,000 tonneaux de ſucre brut, à 25 liv.
quintal, ont produit 22,500,000 liv. 1,800
l. ou 1,800 tonneaux d'indigo, à 7 liv. 10
la liv., 13,500,000; 3,500 milliers ou
00 tonneaux de coton, à 200 liv. le quin-
, 7,000,000; 32,000 milliers, ou 32,000
neaux de café, à 8 ſols la liv., 12,800,000
150 milliers, ou 150 tonneaux de cacao,
ſols la liv., 120,000; 28,000 boucauts de
p, peſant 56,000 milliers, & formant
000 tonneaux, à 66 liv. le boucaut, ont
duit 1,848,000 l.; 10,000 barriques de taf-
peſant 5,000 milliers, & formant 4,000
neaux, à 72 liv. la barrique, ont rendu
,000 liv. 14 m. bann. de cuirs en poil, pe-
750 milliers, ou 750 tonneaux, à 18
la bannette, 252,000 liv.; 32,000 côtés
cuirs tannés, peſant 320 milliers, pour
tonneaux, à 10 liv. le côté, firent 320,000
5 milliers de caret, pour 5 tonneaux, à 10
la liv. 50,000; 1500 milliers de bois de
nc, d'Acajou & de Campêche, eſtimés

40,000. Toutes ces denrées étaient chargé
d'une impôt de 5,998,500 livres, & valaie
à leur sortie 95,148,500 liv.

Ce revenu étoit produit par 650 sucreries
tant en sucre blanc qu'en sucre brut, estimée
180 mille livres chacune; par 1500 cafeyeres
estimées 30,000 livres chacune; par 600 ind
goteries, dont chacune valait 18,000 liv.; p
400 cotonnieres, estimées chacune 12,00
livres; par divers établissemens en cacao, gu
diveries, rafineries & entrepôts, valant 1,00
liv. Enfin par 3150 habitations en grande cu
ture, estimées 178,000 mille livres.

Ces possessions étaient exploitées par 26
mille Negres anciens & nouveaux, grands
petits, 6000 mules & mulets, 4000 chevau
& 9000 bêtes à cornes.

Indépendamment des productions immens
que cette riche Colonie envoie annuelleme
à sa Métropole sur plus de 450 navires,
qui peuvent encore augmenter d'un tier
elle en livre quelques foibles portions à s
voisin. C'est avec du sucre, du taffia, & su
tout avec les boissons & les Manufactures
l'Europe, qu'elle paye ce que la partie E
pagnole de St.-Domingue lui fournit de po
& de bœuf fumés, de bois, de cuirs, de ch
vaux & de bêtes à cornes pour ses ateliers
ses boucheries; qu'elle s'approprie tout l'a
gent envoyé des mines du Mexique dans c
ancien établissement. La Cour de Madrid
-hé à diminuer la vivacité de cette li
proscrivant les marchandises étran

s dans sa possession, & en chargeant de
oits excessifs les bestiaux qui en sortiraient.
e réglement vicieux n'a eu d'autre effet que
mettre de la gêne dans ces échanges, qui,
ur l'intérêt des deux peuples, auraient dû
ntinuer avec liberté. C'est sur-tout dans
tte partie du nouveau Monde, que le be-
n l'emporte sur l'antipathie de caractere, &
e l'uniformité du climat étouffe ce germe
divisíon.

Les Hollandais de Curaçao envahissent une
ande partie du commerce de la Colonie
ançaise, durant les guerres où ils ne sont
s engagés; mais ils y enlevent aussi quel-
es denrées durant la paix. C'est avec des
oductions des Indes orientales, c'est avec
s lettres-de-change qu'ils entretiennent ces
bles liaisons.

Celles des Jamaïcains avec St.-Domingue
t beaucoup plus considérables. Les douze
treize mille esclaves que portent annuelle-
nt à la Colonie les Navigateurs Français,
l'empêchent pas d'en recevoir quatre ou
q mille des Anglais. Les derniers lui coû-
t un sixieme de moins que les autres, &
t payés avec du coton, sur-tout avec de
digo, accepté à plus haut prix que par le
mmerce national. Ces interlopes l'introdui-
t dans leur partie comme une production
îles Britanniques, & reçoivent une gra-
cation de douze sols par livre.

Cependant, c'est avec l'Amérique septen-
nale que Saint-Domingue entretient une

communication plus ſuivie & plus néceſſaire
Dans des calamités preſſantes, les navires d
cette vaſte contrée du nouveau Monde, ſon
admis dans toutes les rades, & ſeulement a
Môle Saint-Nicolas, dans les tems ordinaire
Des bois de conſtruction, des légumes, de
beſtiaux, des farines, du poiſſon ſalé, fo
ment leurs cargaiſons. Ils enlevent publiqu
ment vingt-cinq ou trente mille barriques d
ſirop, & en fraude toutes les denrées qu'o
peut ou qu'on veut leur livrer. On a vu ju
qu'à 100 bâtimens réunis dans la rade d
Môle St.-Nicolas, pour le commerce du bo
& du ſirop.

Tel eſt, durant la paix, le partage qui
fait des richeſſes territoriales de St.-Domingu
La guerre ouvre une autre ſcene. Auſſi-tôt q
le ſignal des hoſtilités a été donné, l'Angl
s'empare de tous les parages de la Colonie.
en gêne les exportations; il en gêne les impo
tations. Ce qui veut entrer, ce qui veut ſo
tir, tombe dans ſes mains; & le peu qui a
rait échappé dans le nouvel hemiſphere,
intercepté ſur les côtes de l'ancien, où il
également en force. Alors, le Négociant de
Métropole interrompt ſes expéditions; l'ha
tant de l'Iſle néglige ſes travaux; à des comm
nications importantes & rapides, ſuccede
une langueur & un déſeſpoir, qui durent a
long-tems que les diviſions des Puiſſances B
ligérantes.

Il en aurait été autrement, ſi les premi
Français qui parurent à St.-Domingue, avai

gé à établir des cultures. Ils auraient occu-
, comme ils le pouvaient, la partie de l'Isle
i est située à l'Est. Elle a des plaines vastes
fertiles. Le rivage en est sûr. On entre
ns ses ports le jour qu'on les découvre. Dès
jour qu'on en sort, on les perd de vue. La
ıte est telle que l'ennemi n'y peut préparer
cune embuscade. Les croisieres n'y sont pas
iles. Ses parages sont à l'abord des Euro-
ns, & les voyages sont abrégés. Mais,
mme le projet de ces avanturiers fut d'at-
er les navires Espagnols, & dinfester le
lfe du Mexique de leurs brigandages, les
ſessions qu'ils occuperent sur une côte tor-
use, se trouverent enveloppées par Cuba, la
naïque, les Turques; par la Tortue, les
iques, la Gonave, les îles Lucayes; par une
le de bancs & de rochers, qui rendent la
rche des bâtimens lente & incertaine; par
mers resserrées, qui donnent nécessaire-
nt un grand avantage à l'ennemi pour abor-
, bloquer & croiser.

La France ne parviendra jamais à mainte-
, pendant la guerre, des liaisons suivies
c sa Colonie, que par le moyen de quel-
s vaisseaux de ligne au Sud & à l'Ouest,
d'une bonne escadre au Nord. La nature
créé, au fort-Dauphin, un port vaste,
nmode, sûr, & d'une défense aisée. De
te rade, située au vent de tous les autres
blissemens, il sera facile d'en protéger les
érens parages. Mais il faut réparer & au-
enter les ouvrages de la place; il y faut

ſur-tout former un Arſenal convenable de M
rine. Alors, aſſurés d'un aſyle & de tous l
ſecours néceſſaires, après un combat he
reux ou malheureux, les Amiraux Franç
ne craindront plus de ſe meſurer avec les e
nemis de leur patrie.

Gouvernement.

L'île de Saint-Domingue eſt ſoumiſe à
Gouverneur & à un Intendant, qui y exerce
une autorité fort étendue. Les principales pl
ces ont auſſi leur Etat-Major, dont les fo
tions ſont de veiller à leur conſervation &
maintien du bon ordre. Par une ordonnan
du 28 août 1772, renouvelée le 1er. m
1775, il a été ſtatué qu'il y aurait déſorma
dans l'Iſle, au Port-au-Prince, & au Ca
deux régiments compoſés de deux bataillon
de dix compagnies chacun, ayant pour Et
Major, deux Chefs de bataillon, deux Aid
Major, deux ſous-aides-Major, & qua
porte-Drapeaux. Il y a auſſi en garniſon
Cap, au Port-au-Prince & au Môle St.-Nic
las, trois compagnies de Canonniers-Bomb
diers, créés par les ordonnances des 1
décembre 1768 & 20 avril 1771.

Il n'y a pas d'honneurs auxquels ne doi
s'attendre celui qui paſſe dans cette Iſle fo
le titre de *Gouverneur*. Lorſque ce Chef m
litaire de la Colonie deſcend à terre, les h
bitans, confondus avec les ſoldats, ſont ra
gés ſous les armes; les cloches, les canon

bruit des inſtrumens de guerre annoncent
n débarquement ; le Clergé, qui l'attend
ec la croix & la banniere, les ornements &
s encenſoirs, ſe ſoumettent humblement à
s ordres. Il eſt reçu ſous un dais ; & c'eſt
nſi qu'on le conduit à l'égliſe. A l'entrée
e ce temple eſt le Chef du Clergé, qui lui
lreſſe une harangue où ſont répetés les élo-
es les plus outrés, ſouvent même les plus ri-
cules. C'eſt de-là, qu'après avoir aſſiſté
ux cérémonies de la Religion, il ſe rend,
ivi d'une cour nombreuſe, dans le palais
ui lui eſt deſtiné.

Gouverneur-Lieutenant-général.

1781. M. de Bellecombe, Maréchal des
amps & armées, Grand'Croix de l'Ordre
oyal & militaire de St. Louis.

Commandans en ſecond, MM.

De Lillancour, ✠ Brig. *partie du Nord.*
De Vincent, ✠ Brig. *partie de l'Oueſt.*
Couſtard, ✠ rang de Col. *partie du Sud.*

Major-général des Troupes.

M. le Vic. de Fontanges, ✠ *rang de Col.*

ıpect.-gén. des Milices, Mulâtres & Negres libres.

M. De Rouvrai, ✠ *rang de Col.*

Etat-Major des Places rétabli par ordon-nance du 15 mars 1769.

PARTIE DU NORD.

Fort-Dauphin.

M. Baudouin, ✠ *Lieut. du Roi.*
M. de Fierville, ✠ *Major, rang de Lieu-tenant-Colonel.*

Le Cap.

M. Dugrès, ✠ *Lieutenant de Roi.*
M. de la Plaigne, ✠ *Major.*
M. Cazamajor, *Aide-Major.*

Port de Paix.

M. Loppinot de Beauport, ✠ *Major, ran[g] de Lieutenant-Colonel.*

PARTIE DE L'OUEST.

Port-au-Prince.

M. Mazan, ✠ *Lieutenant de Roi.*
M. Brechard, *Aide-Major.*

Môle Saint-Nicolas.

M. la Valtiere, ✠ *Lieut. de Roi, Brigad[ier]*
M. Montault, *Aide-Major.*

Saint-Marc.

M. de Couagne, ✠ *Lieut. de Roi.*
M. Borel, *Major.*

Le Mirebalais.

M. Binau de Chaillou, ✠ *Major.*

Léogane.

M. Treille de Sainte-Croix, ✠ *Lieutenant Roi.*
M. . . . .

Jacmel.

M. Ogé, *Major.*

PARTIE DU SUD.

Petit Goave.

M. Poiſſonnier Darcé, *Major.*
M. de Ranſanne, ✠ *Aide-Major, rang de ajor.*

Les Anſes ou Jérémie.

M. Montalibor, *Major.*
M. Palerne, *Aide-Major.*

Cap Tiburon.

M. la Boucherie-Fromenteau, ✠ *Major.*

Saint-Louis.

M. Daillebout de Saint-Vilmé, ✠ *Lieut. Roi.*
M. de Grimouville, *Aide-Major.*

Les Cayes.

M. Doumet de Siblas, ✠ *Lieut. de Roi, g de Lieutenant-Colonel.*

M. . . . . . . *Aide-Major.*

Régiment du Port-au-Prince.

M. le Chev. de Laval, ✠ *Colonel.*
M. Acton, ✠ *Lieutenant-Colonel.*
M. de Malassis, ✠ *Major, rang de Lieu-Colonel.*

M. Lavelanet, ✠ *rang de Lieutenant-Colonel.* } *Chefs de Bataillon*
M. Dauvergne, . . . }

M. Coderc, *rang de Capit.* } *Aides Majors*
M. de Campan de Fontenelle, *rang de Capitaine.* }

M. Portal, } *Sous-Aides-Majors*
M. Bechillon, }

M. Bournonville du Breuil, } *Portes-Drapeau*
M. Mongenot de St.-Lambert, }
M. Bernard Valentin, }
M. Regny, }

Capitaines. MM.

Denis de Saint-Simon, ✠ *de Grenadiers*
Chevalier Descolines, *de Grenadiers.*
Courtois des Sources.
Husson. ✠
De la Caze.
Chevalier Deslигneris.
Dangeac.
Chevalier des Roches.
Daran de Marcel. ✠
Chevalier Dâtel.
De Prille.

De la Curatrie.
Hudicourt.
La Boutarderie.
Daulnay de Chitry.
Calput de Saint-Jori.
De Coux.
Rolland.
Regnaud de Saint-Felix.

Lieutenans. MM.

Menager.
Rouſſeau de la Gorre.
Dautai.
Mayer Dupalis.
Saint-Val.
Prévoſt.
Saintard de Bequigny.
Romillon.
Prioreau.
Poitou.
Dumeſnil-Adelée.
Seze Deſnoyers.
Laumont.
Ville de Goutin.
Daillebout de Saint-Vilmé.
Dunieres.
Dartis.
De Brus.
. . . .

Sous-Lieutenans. MM.

De Mamets.
Germain.

La Riviere de Montreuil.
Deſtimauville.
La Coſte.
De Kerpedron.
Guaret de Maiſonneuve.
Du Fayet.
Loppinot.
Rouſſeau de la Gorre.
Le Neuf de Boiſneuf de Montenay.
Benoiſt.
Bardon.
D'Hériſlé.
Deſcac.
Du Cailard.
Le Jumeaux de Kcaradec.
Roland de Raugervé.
Du Sablon de Flaville.
Caſtanier de la Grange.
Boucault.
Ferragut.
Reynaud de Châteaudun.

Régiment du Cap.

M. le C. de Sabran, ✠ *Brigadier.*
M. le Vic. de Fontanges, ✠ *rang de Lieu-tenant-Colonel.*
M. Ravel de Largentiere, ✠ *Major.*
M. Hertel de Cournoyer, ✠ *rang de Lieutenant-Colonel.* } *Chefs de Bataillon*
M. Duportal, ✠ *r. de Major.* }
M. Guiraud du Four, *r. de Cap.* } *Aides Major*
M. Poitou. }
M. Rey Duchâteau. } *Sous-Aide Major.*
M. le Chev. de Flechier. }

M. de Bray.
M. Bernard.
M. Tardi.
M. Crepon.
} *Portes-Drapeaux.*

Capitaines. MM.

Le Gardeur de l'Isle. ✠
Desligneris, ✠ *de Grenadiers.*
Baron de Castellane.
Bonnetat, *de Chasseurs.*
La Maronniere.
Flechier de Gineftoux.
Prud'homme.
Chambaud de Joncheres.
Chevalier Dupui. ✠
Bourguisson. ✠
Dufour.
Celoron de Blainville.
Dutour.
Dumoutier. ✠
Le Neuf de la Valliere.
Truffin.
Came de Saint-Aigne.
Borniol.
Provence. ✠

. . . .

Lieutenans. MM.

Roergas de Serviès.
Jabre Duplessis.
De Courteville.
Guilhem de Bourguet.
Desmolieres, *rang de Capitaine.*

De Baudre, *de Grenadiers.*
Rabié.
Desombrages, *rang de Capitaine.*
Palerne.
Vanderlinden.
Piron de la Jequais.
De Lage.
Caron, *de Grenadiers.*
Lienard de Beaujeu, *rang de Capitaine.*
Saxi.
Chev. de Valterot.
Bord de Grand-Fond.
Dugrès, *rang de Capitaine.*
La Bigne.
Kerouan.

Sous-Lieutenans. MM.

Gaultier de la Motte.
Dubu de Chammartin.
Delholz.
La Fitte.
Chevalier de Suffren.
Chevalier de Laumont.
Amidien Duclos.
Jauna de Lascaris.
Artupheau de Marseille.
Hardi de Bois-Blanc.
Bonneval de Langle.
Louvart de Pont-le-Voix.
Potier de la Tremblaye.
Brossard Cadet.
Le Chevalier de Virmal.
Pichon.

Le Sueur.
Duchaffaud.
De Saint-Victor.
Thuillier.
Dugrès.
Vareille.

ARTILLERIE.

emiere Compagnie en garnifon au Port-au-Prince.

M. de Villars, *Capitaine en premier.*
M. le Roi, *Cap. en fecond.*
M. Baillardet de Cairolt, *Lieut. en prem.*
M. de Villerai, *Lieut. en fecond.*
M. Culon de Vilarffon, *Sous-Lieut.*

Deuxieme Compagnie en garnifon au Cap.

M. le Bon, *Capitaine en premier.*
M. Touffaint Jeudi, *Capit. en fecond.*
M. Gaffonville, *r. de Cap.-Lieut. en prem.*
M. Marchand, *Lieut. en fecond.*
M. Rabié, *Sous-Lieut.*

roifieme Compagnie au Môle St.-Nicolas.

M. Collins de la Buffiere, *Cap. en prem.*
M. Verneuil, *Capitaine en fecond.*
M. Formancourt, *Lieut. en premier.*
M. Duparquier, *Lieut. en fecond.*
M. de Junca, *Sous-Lieut.*

Infpecteur-général des frontieres.

M. le Vic. de Choifeul, ✠ *Brigadier.*

Ingénieur en Chef au Cap.

M. Rabié, ✠ *Colonel d'Infanterie.*

Pour les parties de l'Oueſt & du Sud.

M. de Boisforeſt, *Lieut. Col., Sous-Bri*
au Corps-Royal.

Ingénieur au Môle Saint-Nicolas.

M. Danćteville, ✠ *Cap. au Corps-Royal.*

Ingénieurs Ordinaires. M. M.

De Prade, *rang de Capitaine.* } *du Corp*
Girod de Chantrans, *r. de Cap.* } *Royal.*
La Barrere.
Courrejeoles.
Calon de Felcourt, *rang de Capitaine.*
Gaillot du Manoir, *rang de Capitaine.*
Sorel, *rang de Capitaine.*
Sigisbert Manſui, *rang de Capitaine.*
Heſſe, *rang de Capitaine.*
Beauvernet.

Officiers du Port. MM.

Bougereau, Capitaine de Port, *au Port-a*
Prince.
Maſſot, Cap. de brûlot & de Port, *au Ca*
Simien Chalué, *Lieutenant de Port*
Maſſot fils, *Aide-de-Port.*
Guilhem, Cap. de Port, *aux Cayes-Sai*
Louis.
La foſſe, Cap. de Port, *au Fort-Dauph*

)upuy, Cap. de Port, *au Môle Saint-*
olas.

Commandant de Bateau ou de Patache.

I. le Bergue, ✠ *Lieut. de Frégate.*

Maréchaussée.

I. Garnier, *Prév.-gén. au Port-au-Prince.*
I. de la Forgues Desmangles, *Prév.-gén.*
Cap.

Administration Civile.

781. M. le Président de Bongars, *Intend.*

Subdélegués. MM.

eogane de Bercy de Chalandray.
etit Goave de Parades.
érémie Wallard.
acmel Dehaumont de Saint-Marc.
t. Louis Carlier des Isles.

Commissaires des Colonies. MM.

révost de la Croix.
ascaris Jauna.
e Chev. de Proissy.
aquin.
ayolle.
assal.
haveneau.
larrier de Chanteloup.
e la Riviere.
eger.
estrade de Lastre.

Du Tillet, *Commissaire aux Classes.*
Le Cocq, *Contrôleur, Comm. des Colon.*

Ecrivains Principaux. MM.

Le Brasseur d'Auzulé.
Dezert.
De la Roque.
Junca.
Duranton.
Blanchu de Saint-Germain.

Ecrivains. MM.

Walard.
Parade.
Mounier.
Carlier.
Henicle.
Sire.

Gardes-Magasins. MM.

Le Grand de Champeaux, *Principal, Port-au-Prince.*
Guillotin, *Principal au Cap.*
Jujardy, *Particulier, au Môle St.-Nico*
Tauzanne de Montagnac, *Princip. d'A au Port-au-Prince.*
Courlesvaux, *Princip. d'Art. au Cap.*
Marie, *d'Art. aux Cayes St. Louis.*

Imprimeurs. MM.

Boudon, *au Port-au-Prince.*
Dufour de Rians, *au Cap.*

ciers de l'Entrepôt du Môle Saint-Nicolas. MM.

Carré, *Directeur.*
Le Jay Duclos, *Receveur.*
Berthelot, *Premier Visiteur.*
Thibault, *Second Visiteur.*

Conseils Supérieurs de l'Isle.

l n'y a dans cette Colonie que deux degrés Jurisdiction, les Siéges ordinaires & les irautés, & les deux conseils où les appelons de ces Siéges sont jugés en dernier ort, tant en matiere civile qu'en matiere ninelle.

Le Conseil supérieur du Port-au-Prince fut é par l'édit du mois d'août 1685 ; on l'éta- d'abord au petit Goave, & ensuite il fut isféré à Léogane, d'où il est passé au t-au-Prince, chef-lieu de la Colonie.

La création du Conseil supérieur du Cap est mois du juin 1701. Son ressort s'étend sur paroisses, & comprend les Jurisdictions & irautés du Cap, du Fort-Dauphin & du t de Paix.

Les Sénéchaussées du petit Goave, de Léoe, du port de Paix & du Cap, furent étas en août 1685 ; celles de Saint-Louis & Jacmel, en novembre 1721 ; de St. Marc lu Trou, au mois d'août 1724.

L'établissement de la Sénéchaussée de Jéré- est le plus récent. Les Officiers de cette niere Jurisdiction sont à la nomination du

Gouverneur-général & de l'Intendant. L
affaires du quartier de Mirebalais feportai
autrefois au Siége de St. Marc; mais la Déc
ration du 5 juillet 1738 à ordonné qu'el
le feraient déformais au Siége de Léogan
transféré depuis au Port-au-Prince.

En exécution de l'édit du Roi du 12 ja
vier 1717, il fut établi des Siéges d'Amirau
dans toutes les Jurifdictions de la Colon
Les Officiers de la plûpart de ces Amirau
font les mêmes que ceux des Jurifdictions
dinaires.

Le Roi, par un édit du mois de mars 176
à attribué la nobleffe au fecond degré, a
offices de Confeillers titulaires & Procureu
généraux des Confeils des Colonies.

Confeil fupérieur du Cap.

1781. M. de Bellecombe, *Gouverneur.*
1781. M. le Préfident de Bongars, *Inter*
1779. M. Trouillet, *Préfident.*
17 M. le C. du Grès, ✠ *Lieut. de Ro*

Confeillers. MM.

1773. De Saint-Martin, *Doyen.*
1774. Ruorte.
1776. De Brucourt.
1776. Bouron.
1776. Le Gris.
1776. Margaritau.
1777. Faure de Luffac.
1777. Lohier de la Charmeray.
1779. Pourchereffe de Vertieres.

780. Conigliano.

. . . .

Conseillers Honoraires. MM.

755. De Merey, *Honor. en* 1769.
760. Dalcourt de Belzun, *Hon. en* 1771.
759. Collet, *Honor. en* 1772.
763. Kerdisien Tremais, *Honor. en* 1781.

Conseillers-Assesseurs. MM.

775. Lombart.
778. Simonet d'Hostente.
780. Couet de Montaran.

. . . .

Gens du Roi. MM.

779. De Thebaudieres, *Procureur-génér.*
779. De St. Martin fils, *Substitut.*
780. De Thebaudieres le jeune, *Substitut.*

. . . .

762. Despallieres, *Greffier en Chef.*
Baudu, *Huissier-Audiencier*,

AVOCATS AU PARLEMENT,

upans au Conseil supérieur du Cap. MM.

aborie, *Doyen & Bâtonnier.*
ourbon.
'Angy.
e Suzanne.
ourdel.
arles.
révost.

Desapt.
Moreau de St. Mery.
L'Archevêque Thibaud.
Baudry des Lozieres.
Langlois des Fossés.
Pigeot de Louisbourg.
Le Long des Perelles.
Gautier.
Bonne-Maison.
Champion.
Taxis de Blereau.
Borie.
Viel.
La Fargue.
Genty.
Darracq.
Rodier.
Grimperel, *Notaire-général.*

Jurisdictions ressortissantes au Conseil [s] rieur du Cap.

Ces Jurisdictions, comme ordinaires, c naissent de toutes les contestations qui p vent naître entre les citoyens, pour inté civils; mais la plûpart, décorées du titre c mirautés, jugent de tout ce qui peut être latif au commerce de Mer, & exercent sur Ports & Havres, les fonctions importa qui sont confiées en France aux Amirau c'est en cette derniere qualité, que les Offic qui les composent sont obligés de prendr nomination de M. l'Amiral.

Jurisdiction du Cap.

e Tribunal comprend les treizes paroisses' 'ap, de la petite Anse, de la plaine du d, de l'Accul, de Limonade, du quartier in, de la grande Riviere, du Dondon, a Marmelade, du Limbé, du port Mar-, de Plaisance & du Borgne.

Officiers. MM.

usson, *Sénéchal.*
eshayes de St. Marie, *Lieut. de Juges.*
uarez d'Almeïda, *Procureur du Roi.*
e Franc, *Greffier.*
audin, *Huissier-Audiencier.*

Amirauté du Cap. MM.

'Esteve, *Lieutenant.*
aillard, *en survivance.*
illet, *Procureur du Roi.*
a Roque, *Greffier.*
larchegay, *Huissier-Audiencier.*
ubert, *Receveur-général.*
urand, *Chirurgien-Major.*
ascaud, *Interprète de la langue Anglaise.*
oisson, *Interprète de la langue Hollan-e.*
estandau, *Interprète de la langue Es-nole.*
ima, *Interp. de la langue Portuguaise.*
e Buquet, *Interprète de la langue Alle-nde.*

Juriſdiction & Amirauté du Fort-Dauphi

Ce Tribunal comprend cinq paroiſſes, Fort-Dauphin, de Valliere, d'Ouanaminth du Terrier-Rouge & du Trou.

Officiers. MM.

D'Hudicourt, *Sénéch. & Lieut. de l'Am*
. . . . . , *Lieut. de Juge.*
Conſtant, *Pr. du Roi de la Juriſd. & l'Amirauté.*
Lohier, *Subſtitut.*
Carmaux Deſnoes, *Subſtitut.*
De Pros, *Greffier de la Juriſd. & de l'A*
Nupieds, *Huiſſier-Audienc. à la Jurid. à l'Amirauté.*
Caſſagne, *Interp. de la langue Eſpagnol*

Juriſdiction & Amirauté du port de Paix

Ce Tribunal comprend ſix paroiſſes, du p de Paix, du petit St.-Louis, du gros Morn du Môle St.-Nicolas, de Jean-Rabel & Bombarde.

Officiers. MM.

Facire, *Sénéchal & Lieut. de l'Amiraut*
. . . *Lieut. de Juge.*
Laſnier de la Salle, *Proc. du Roi de la J & de l'Amirauté.*
Huet, Subſtitut, *au Môle.*
Doizé, Subſtitut, *au gros Morne.*
De la Bordere, *Greffier en Chef.*

Meuſni

Meuſnier, *Huiſſier-aud. à la Juriſd. & à miramuté.*
Pelliſier, *Jaugeur-Etalonneur.*

Conſeil ſupérieur du port-au-Prince.

M. De Bellecombe, *Gouverneur.*
M. de Bongars, Intendant, *premier Préſid.*
M. Bourdon, *Préſident.*
M. de Mazan, ✠ *Lieutenant de Roi.*
M. Prévoſt de la Croix, Commiſſ. des Co-
es, *faiſant fonction d'Ordonnateur au dé-
ement de l'Oueſt.*

Conſeillers. MM.

abeure de Vernot, *Doyen.*
ougeron des Buiſſons.
e la Mardelle de Grand-Maiſon.
achin.
uboys de la Moligniere.
e Chambellan, fils.
e la Bitche.
acroix de Villeneuve.
. . . .
. . . .
. . . .

Conſeillers honoraires. MM.

iſangremel.
auché.
anchard de Lavarie.

Conſeillers aſſeſſeurs. MM.

Bauduy.
Cottes.
Coton du Verdier.

Gens du Roi. MM.

De la Mardelle, *Procureur-général.*
De Bourcel, *Subſtitut.*
Piemont, *Subſtitut.*
Prieur, *Greffier en chef.*
Grenier, *Huiſſier-audiencier.*

Avocats au Parlement, occupans au Conſei[l] ſupérieur du Port-au-Prince. MM.

Chachereau, *Doyen.*
Vincendon Dutour.
De la Coſte.
Delafond.
Dubuiſſon.
Couarde de Villegeay.
Duchamel.
Godin de Filliſette.
Salaignac.
De Ronſeray, jeune.
Raveau d'Azellier.
De Cullion.
Michel, *Notaire-gén[éral].*

Juriſdictions & Amirautés reſſortiſſante[s] au Conſeil ſupérieur du Port-au-Prince.

Juriſdiction du Port-au-Prince. MM.

Ronſeray, *Sénéchal.*
Pons, *Lieutenant de Juge.*
De Bercy, *Procureur du Roi.*
Chachereau, *Subſtitut.*
De la Coſte, *Subſtitut.*
Razond, *Subſtitut à Léogane.*

Turpeau, *Subſtitut à l'Arcahaye.*
Gaſton-Prou, *Subſtitut à Mirebalais.*
Renaudot, *Subſtitut à la Croix des Bou-*
ts.
Beccard, *Greffier.*
Bourdon, *Huiſſier-audiencier.*

Amirauté du Port-au-Prince. MM.

De Launay, *Lieutenant.*
Colas de Mauvigne, *Procureur du Roi.*
. . . . *Greffier en chef.*
Bourdon, *Huiſſier-audiencier.*
Gareſché, *Interprète des langues Anglaiſe*
Hollandaiſe.
Daſilva, *Interprète des langues Eſpagnoles*
Portugaiſe.

iſdiction & Amirauté de Saint-Marc. MM.

Breton des Chapelles, *Sénéchal & Lieute-*
nt de l'Amirauté.
Anſon de Giverſeau, *Lieutenant de Juge.*
Piot, *Procureur du Roi de la Juriſdiction*
de l'Amirauté.
Plard-grandmaiſon, *Subſtitut.*
Allemand, *Subſtitut.*
Benoiſt de Tremont, *Subſtitut à la petite*
iere.
Bernard, *Subſtitut aux Gonaïves.*
Turpin de Sanſay, *honoraire.*
Contant de Caſtelin, *Subſtitut honoraire à*
Artibonite.
Mazure, *Greffier en Chef.*

Braquemart, *Huissier-Audiencier à la Ju-risdiction & à l'Amirauté.*

Gigaud, *Jaugeur-Etalonneur.*

Jurisdiction & Amirauté du petit-Goave. MM

Ferrand de Beaudiere, *Sénéchal & Lieute-nant de l'Amirauté.*

Paget, *Lieutenant de Juge.*

De Berson, *Procureur du Roi de la Jurisdic-tion & de l'Amirauté.*

La Brouche Dusin, *Greffier à la Jurisdictio & à l'Amirauté.*

Fougea, *Huissier-audencier à la Jurisdic-tion & à l'Amirauté.*

Jurisdiction & Amirauté de St.-Louis. MM.

Hays, *Sénéchal & Lieuten. de l'Amiraut*

Boulmier, *Lieutenant de Juge.*

Breè de la Touche, *Procureur du Roi de l Jurisdiction & de l'Amirauté.*

Cheret de Mongrain, *Substitut.*

Legendre, *Substitut.*

Colombel, *Substitut au fonds des Negres.*

Bierre, *Substitut à Acquin.*

Constant, *Greffier de la Jurisd. & de l'Am*

Bottée, *Huissier-audiencier à la Jurisdictio & à l'Amirauté.*

Jurisdiction & Amirauté des Cayes. MM.

Collet, *Sénéchal & Lieutenant de l'Ami*

De Ronseray, *Lieutenant de Juge.*

Pic de Peve, *Procureur du Roi de la Juri-diction & de l'Amirauté.*

Faugas, *Substitut.*
Jacquesson, *Substitut.*
Meunier, *Substitut aux Côteaux.*
Bellanger, *Substitut au Cap Tiburon.*
De Sinçay, *Greffier en chef de la Jurisdict. l'Amirauté.*
Bertrand, *Huissier-audencier à la Jurisdict.*
Dabos, *Huissier-audiencier à l'Amirauté.*

urisdiction & Amirauté de Jacmel. MM.

Meneffier de Boiffy, *Sénéchal & Lieutenant l'Amirauté.*
La Combe, *Lieutenant de Juge.*
Bernier, *Procureur du Roi de la Jurisdic-n & de l'Amirauté.*
Bouchereau, *Substitut.*
Couppé, *Greffier en chef de la Jurisdiction e l'Amirauté.*
Villmenotto, *Huissier-audiencier à la Ju-iction & à l'Amirauté.*

urisdiction & Amirauté de Jérémie. MM.

De Mouzeuil, *Sénéchal & Lieut. de l'Am.*
De Faurange, *Lieutenant de Juge.*
Desfontaines, *Procureur du Roi de la Juris-ion & de l'Amirauté.*
Girard, *Substitut.*
Monniot de Mefmay, *Substitut à l'Islet-à-rre-Joseph.*
Dubois, *Greffier en chef de la Jurisdiction e l'Amirauté.*
Le Bon, *Huissier-audiencier à la Jurisdict.*
Bouchet, *Huissier-audiencier à l'Amirauté.*

Tribunal terrier de Saint-Domingue.

Le Tribunal terrier, créé le 18 mars 1766 a pour objet de juger toutes les contestation relatives à la conceſſion des terreins, & d prononcer la réunion au domaine des terrein non défrichés. C'eſt à lui qu'il appartient d régler la diſtribution des eaux pour l'arroſag des terres; de connaître des ſervitudes, che mins, conſtruction & entretien des grand chemins, ponts & aqueducs, bacs & paſſa ges des rivieres, de la chaſſe & de la pêch

Ce Tribunal eſt compoſé du Gouverneur & de l'Intendant, aſſiſtés de trois Conſeillers d Conſeil du Port-au-Prince ou du Cap, ſelo que le Gouverneur & l'Intendant ſe trouver dans l'une ou l'autre de ces deux villes. Tou tes les affaires y ſont inſtruites par écrit: ell ſont communiquées aux Juges des lieux, de vant leſquels ſe fait tout ce qui eſt d'inſtruc tion. Ils donnent enſuite leur avis par écrit ſur la queſtion: & c'eſt d'après cet avis qu le Tribunal nomme un rapporteur, & juge dé finitivement.

L'appel de ces jugements ſe porte nuemen au Conſeil du Roi. Il n'eſt pas beſoin de pourvoir en caſſation ou réviſion. L'appel ſimp ſuffit, & l'on peut les taxer d'injuſtice au fon Cependant ſes jugements ſont exécutoires p proviſion, ſans que ceux qui les ont obtenus ſoient obligés de fournir caution, à moi que cela n'ait été ordonné par le jugement.

Tribunal terrier au Cap. MM.

e Gouverneur.
'Intendant.
uotte. } *Conseillers.*
e Brucourt.
ouron.
ocquet de la Pommeraye, *Greffier en chef*
France.
hiphaine, *Greffier en chef par intérim.*

ibunal terrier au Port-au-Prince. MM.

e Gouverneur.
Intendant.
e la Mardelle de Grand- } *Conseillers.*
son.
uboys de la Moligniere.
e Chambellan.
ocquet de la Pommeraye, *Greffier en chef*
France.
hiphaine, *Greffier par intérim.*

Clergé de Saint-Domingue.

e R. P. Duguet, Profeff. en Théol. Su-
eur Génér. de la Miffion des Dominicains,
fet apost. dans le reffort du Confeil du
-au-Prince.
e R. P. Saintin de Curfaux, Supér. gén.
a Miffion des Capucins, *Préfet apost.*
s le reffort du Confeil du Cap.
e R. P. Colomban, *Préfet honor.*
Paroiffes de la dépendance du Port-au-
ce, & 23 de celle du Cap.

Maiſons de Providence du Cap.

Il y a deux maiſons de Providence au Cap
l'une pour les hommes, c'eſt la plus conſidér
ble : & l'autre pour les femmes.

Le nom qu'elles portent, indique leur deſ
nation. Elles ſont l'aſyle des malheureux q
manquent de ſecours. Ces maiſons doive
leur régime au Sr. Turc de Caſtelveyre.

Ce fut en 1740, que ce Citoyen reſpectab
jeta les premiers fondements de cet établiſſ
ment. Il fit plus que d'être généreux; il f
charitable. Il voulut être le premier ſervite
des malades & des infirmes qu'il recueilla
Il ſe donnait la peine de les panſer, de l
ſoigner, de les conſoler. Un tel exemple
bienfaiſance ne mourut pas avec celui qui l'
vait donné. Les libéralités des Citoyens au
menterent inſenſiblement les premiers fon
laiſſés par le Sr. de Caſtelveyre.

Cet établiſſement ne s'était ſoutenu que p
la charité des Citoyens, juſqu'au premier ju
let 1769. A cette époque, le Gouverneme
publia des lettres-patentes qui donnerent a
deux maiſons une conſiſtance légale.

L'article IV de ces lettres s'exprime ainſ
» Il ſera formé un Bureau compoſé du Go
» verneur notre Lieutenant-général, &
» l'Intendant des Iſles-ſous-le-Vent, ou
» ceux qui les repréſenteront; de deux Co
» ſeillers & du Procureur-général de not
» Conſeil ſupérieur, de deux Membres de
» Chambre d'Agriculture du Cap, de quat

[N]otables, que les habitans du Cap choisi-[r]ont entre eux, & du Préfet apostolique [d]e la partie du Nord de Saint-Domingue «.

Administrateurs actuels. MM.

[G]ouverneur.
[C]ommissaire-géné-[ra]l Ordonnateur.
[...]illet, *Président [a]u Conseil.*
[S]t.-Martin, *Doyen [a]u Conseil.*
[C]hesaudiers, *Pro-[cu]reur-Général.*
[.]. P. Saintin, *Pré-fet apostolique.*
Belin de Villeneuve.
Barré de St.-Vincent.
De Suzanne, *Avocat au Conseil.*
Dalest, *Négociant.*
Fournier, *Négociant.*
Jublin, *Négociant.*
Grimperel, *Secrétaire du Bureau.*

Officiers comptables de l'Isle. MM.

au Cap.

[...]llet, *Trésorier particulier de la Marine, [Rece]veur de l'Octroi & des droits domaniaux.*
[B]ertrand, *Receveur des droits municipaux.*
[R]amusat de Mauroy, *Trésor. des Invalides.*
[...]u Commun, *Curateur aux successions [vaca]ntes.*

au Fort-Dauphin.

[...]e Verville, *Procureur des biens vacans.*
[T]hibault, *Receveur de l'Octroi.*
. . . *Recev. des amendes, épaves, &c.*
[...]ory, *Trésorier des Invalides.*
[...]aux, *Receveur des droits de l'Amiral.*

au port de Paix.

Boutinot-Desriveaux, *Trésor. des Invalid*
Desarmans, *Receveur de l'Octroi & Cura-teur aux successions vacantes.*
De la Hogue, *Receveur des amendes épaves, &c.*
Rebel, *Receveur des Droits de l'Amiraut*

au Môle Saint-Nicolas.

De Jujardy, *Trésorier particulier de la Ma-rine, Receveur de l'Octroi & du droit de u pour cent.*
Carré, *Directeur de l'Entrepôt du droit un pour cent.*
Betthelot, *Prem. Visiteur du même Entre*

au Port-au-Prince.

Roberjot, *Trésorier principal de la Marin*
Beret, *Receveur de l'Octroi.*
Ferrand, *Receveur-général de la Colonie*
Bourdon, *Receveur des droits municipaux*
Dezost, *Receveur des amendes, épaves, &*
Sartre, *Trésorier des Invalides.*
Cadieu, *Recev. principal des droits de l'A*
Marion de Procé, *Receveur particulier d mêmes droits.*
Girault, *Curateur aux successions vacante*

à Léogane.

Dargouges, *Receveur de l'Octroi.*
Marcillac, *Trésorier des Invalides.*

à l'Arcahaye.

arnaud, *Commis de l'Octroi.*
arnaud & Guithou, *Commis aux succes-*
s vacantes.

à Mirebalais.

)enugon, *Commis de l'Octroi.*

à Saint-Marc.

rand-Maison, *Receveur de l'Octroi.*
raquemart, *Curateur par intérim aux suc-*
ons vacantes.
ochaud de la Verdiere, *Receveur des amen-*
, épaves, &c.
oisgnet, *Trésorier des Invalides.*
Iajoret, *Receveur des droits de l'Amirauté.*

au petit Goave.

iau de Colline, *Receveur de l'Octroi, &*
ateur aux successions vacantes.
onnet, *Recev. des amendes, épaves, &c.*
llegré, jeune, *Trésorier des Invalides.*
egnaud; *Receveur des droits de l'Amir.*

aux Cayes.

aoult, *Receveur de l'Octroi.*
raisse, *Trésorier des Invalides.*
erard, *Receveur des droits de l'Amirauté.*
e Febvre de Gruel, *Curateur aux suc-*
ons vacantes.
aron, *Receveur des amendes, épaves, &c.*

à-Saint-Louis.

Touzalein, *Receveur de l'Octroi, des ame des, épaves, aubaines, & Curateur aux su cessions vacantes.*

Moullin, *Receveur des droits de l'Am.*

au Cap Tiburon.

Sarrat, *Receveur de l'Octroi.*

à Jacmel.

Billot, *Receveur de l'Octroi, & Curate aux successions vacantes.*

De Sadolet, *Receveur des amendes, ép ves, &c.*

Michel, *Trésorier des Invalides.*

Larivoire, *Receveur des droits de l'Am*

Jérémie.

Farouille, *Receveur de l'Octroi, des ame des, épaves, & Curateur aux successio vacantes.*

Guilleau, *Receveur des droits de l'Am*

Daiherre, *Trésorier des Invalides.*

Grand, *Vérificateur des comptes, au Po au-Prince.*

Chambre d'Agriculture.

Par arrêt du Conseil d'Etat, du 23 juil 1759, il fut créé deux chambres d'Agricul re; l'une au Port-au-Prince, & l'autre Cap, sous le nom de Chambre mi-partie d'

ulture & de Commerce. Elles furent ſup-
iées ſous ce nom, & rétablies ſous celui
griculture, par un autre arrêt du Conſeil,
.8 mars 1763.

Chambre du Port-au-Prince. MM.

Iariany, l'aîné, *à Léogane.*
ernardon, *au Cul-de-ſac.*
uſolier, *à Saint-Marc.*
rnaud, *à Boucaſſin.*
arbonne, *à Léogane.*
haret de Fromentaux, *à Nipes.*
e C. de Sercey, *à Léogane.*
homain, Secrétaire de la Chambre, *au*
-au-Prince.

Chambre du Cap. MM.

e C. de Cockburn, ✠ *Doyen, à la Mar-*
ade.
elin de Villeneuve, *au bas Limbé.*
u Petit Thouars, ✠ *au bas Limbé.*
oſneron, *à Limonade.*
arré de Saint-Venant, *au quartier Marin.*
e la Combe, ✠ *à la grande Riviere.*
utour, *au quartier Dauphin.*
ainte-Marie, *Secrétaire, au Cap.*

Commiſſaires du Commerce. MM.

nier.
ert.
.
Hellot.
Papillon, *Secrétaire.*
Carles, *Avocat.*

ARPENTEUR ET VOYER. MM.

Paris de Saint-Vallier, *Arpenteur-généra* *& grand-Voyer.*

Jurisdiction du Cap. MM.

Veron, *Arpenteur principal, & Voyer prin*cipal *honoraire du quartier du Cap.*

Baron, *Arpenteur*, au Cap.

De Bouy, *Voyer de la Ville & Banlieue.*

Bonamy, *Arpenteur pour les paroisses d* *l'Accul, plaine du Nord, petite Anse,* *quartier-Marin, & Voyer principal du quar*tier du Cap.* Absent.

Naudet, *Arpenteur & Voyer principal*, Limonade.

Tartelin, *Arpenteur & Voyer*, à l'Accu

Coignard, *Arpenteur & Voyer*, au Limb

Barotteaux, *Arpent. & Voyer.* } au port Margot

Dimpaires, *Arpent. & Voyer.* } au port Margot

Le Comte, *Arpent. & Voyer*, au Dondo

Le Grand, *Arpenteur des paroisses du Do*don *& de la Marmelade, & Voyer princip* *du quartier de Limonade.*

Riberon, *Arpenteur & Voyer*, à la Ma*rmelade.

Arthaud, *Arpenteur & Voyer des paroiss* *de la petite-Anse, quartier Marin, &* *plaine du Nord*, à la petite Anse.

Grenonville, *Arpenteur par intérim*, po

paroisses de l'Accul, plaine-du-Nord, pe-
Anse, & quartier-Marin.

umeny, *Arpent. & Voyer*
cipal.
umoutier, *Arpenteur.*
ollenwerk, *Arpenteur.* } à Plaisance.

arré, *Arpenteur.*
ans de Vertemont, *Arpen-*
& Voyer. } au Borgne.

eloubes, *Arpent.*
mon, *Voyer.* } à la grande-Riviere.

asneau, *Voyer*, au Dondon.
Duclairac, *Voyer*, à Plaisance.

Jurisdiction du Fort-Dauphin. MM.

elay, *Arpenteur principal.*
ufour, *Arpenteur*, au Trou, & *Voyer* du
-Dauphin.
lonet, *Arpenteur*, au Trou.
ignon, *Arpenteur*, au terrier-Rouge.
ubertrand, *Arp.*, au quartier de Valliere.
arie, *Arpent. & Voyer*, à Ouanaminthe.
aillé, *Arpenteur* des parties du Fort-
phin & d'Ouanaminthe, & *Voyer princip.*

Jurisdiction du Fort de Paix. MM.

ouzia de Bournos, *Arpenteur principal.*
upuy, *Voyer principal* de la Ville &
ieue, *Arpenteur* au gros Morne.
esroches, *Arpenteur*, au port de Paix.
osson d'Ussillion, *Voyer*, à Jean-Rabel.
ellisle, *Arpenteur*, au Môle St.-Nicolas.
itel, *Arpenteur*, à Jean-Rabel.

Fierville, au gros Morne & aux Eaux de Boynes.

Naze, *Voyer*, à Saint-Louis.

Fouque, *Voyer*, au port de Paix.

Gondré, *Voyer*, à la plaine d'Orange.

Morquet, *Voyer*, au gros Morne.

Joubert, *Voyer*, au Mouſtique.

Cazales, *Voyer*, au bas de Sainte-Anne.

Pecqueric, *Arp.* au Môle & à Bombarde.

Aubert, *Voyer*, à Bombarde.

POSTES.

M. Lorquet, *Adminiſtrateur-général*, au Port-au-Prince.

39 Bureaux de Poſtes, diſtribués dans l'Iſle

I I.

LA MARTINIQUE.

L'île de la Martinique, la principale des Antilles, & la plus floriſſante des Colonies Françaiſes, a 16 lieues de longueur & 45 de circuit, ſans y comprendre les caps, qui avancent quelquefois deux & trois lieues dans la mer. Elle eſt extrêmement hachée, & coupée par-tout de monticules, qui ont le plus ſouvent la forme d'un cône. Trois montagnes dominent ſur ces petits ſommets; la plus célèbre, appelée *Montagne Pelée*, porte l'empreinte ineffaçable d'un ancien volcan. Les terres qui l'environnent, ne ſont compoſées que de pierres-ponces, & de leurs débris pulvériſés. Les chevaux, en marchant ſur ces terres, les font

ntir, comme si elles n'étaient que la voûte
e excavation profonde pratiquée par la
ıre.

ous ceux qui par instinct ou par devoir
cupent sérieusement des intérêts de leur
ie, desireraient voir les productions se mul-
er à la Martinique. On sait, il est vrai,
l'intérieur de cette île, remplie de rochers
ux, n'est pas propre à la culture du sucre,
afé, du coton; qu'une trop grande humi-
y nuirait à ses productions, & que, si
s y réussissaient, les frais du transport, au
ers des montagnes & des précipices, ren-
ent inutile le succès des récoltes. Mais on
rait former dans ce grand espace d'excel-
es prairies; & le sol n'attend que la faveur
Gouvernement, pour fournir aux habitans
enre de fécondité reproductive des bes-
x, si nécessaire à la culture & à la subsis-
e. L'île a d'autres quartiers d'une nature
ıte; des terreins escarpés, que les torrens
s pluies ont dégradés; des terreins maré-
ux, qu'il est difficile & peut-être impossi-
de dessécher; des terreins pierreux, qui
fusent à tous les travaux. Cependant les
rvateurs qui connaissent le mieux la Co-
, s'accordent tous à dire que ses cultures
susceptibles d'augmentation, & que l'aug-
tation pourrait être de près d'un tiers.
rriverait même, sans nouveaux défrîche-
s, à cette amélioration, par une culture
leure & plus suivie. Mais pour atteindre
ut, il faudrait un plus grand nombre d'es-

claves. C'eſt beaucoup que les habitans aier
pu juſqu'à nos jours maintenir leurs atelie
dans l'état où ils les avaient reçus de leurs pe
res. Nous ne croyons pas qu'il ſoit en leur pou
voir de les augmenter.

A la Martinique, les ptopriétaires des te
res peuvent être diviſés en quatre claſſes. L
premiere poſſéde cent grandes Sucreries, ex
ploitées par douze mille Noirs. La ſeconde ce
cinquante, exploitées par neuf mille Noir
La troiſieme trente-ſix, exploitées par deu
mille Noirs. La quatrieme, livrée à la cultu
du café, du coton, du cacao, du manioc
peut occuper vingt mille Noirs. Ce que la C
lonie contient de plus en eſclaves des de
ſexes, eſt employé pour le ſervice domeſt
que, pour la pêche, pour la navigation; e
dans l'enfance ou dans un état de décrépitud

La premiere claſſe eſt toute compoſée d
gens riches. Leur culture eſt pouſſée auſſi lo
qu'elle puiſſe aller; & leurs facultés la mai
tiendront ſans peine dans l'état floriſſant c
ils l'ont portée. Les dépenſes même qu'ils ſo
obligés de faire pour la reproduction, ſo
moins conſidérables que celles du Colon moi
opulent, parce que les eſclaves qui naiſſe
ſur leurs habitations, doivent remplacer ceu
que le tems & les travaux détruiſent.

La ſeconde claſſe, qu'on peut appeler cel
des gens aiſés, n'a que la moitié des Cultiv
teurs dont elle aurait beſoin pour atteindre
la fortune des riches propriétaires. Euſſent-i
les moyens d'acheter les eſclaves qui leur ma

nt, ils en feraient détournés par une fu-
e expérience. Rien de si mal entendu que
lacer un grand nombre de Negres à la fois
une habitation. Les maladies que le chan-
ent de climat & de nourriture occasionne
s malheureux; la peine de les former à un
ail dont ils n'ont ni l'habitude ni le goût,
euvent que rebuter un Colon par les soins
uans & multipliés que demanderait cette
ation des hommes pour la culture des ter-
Le propriétaire le plus actif est celui qui
augmenter son atelier d'un sixieme d'es-
es tous les ans. Ainsi la seconde classe
rait acquérir quinze cent Noirs par an, si
roduit net de sa culture le lui permettait;
elle ne doit pas compter sur des crédits.
Négocians de la Métropole ne paraissent
disposés à lui en accorder; & ceux qui fai-
nt travailler leurs fonds dans la Colonie,
es y ont pas plutôt vus oisifs ou hasardés,
s les ont portés en Europe ou à Saint-Do-
gue.
a troisieme classe, qui est à peu-près indi-
te, ne peut sortir de sa situation par aucun
en pris dans l'ordre naturel du commerce.
t beaucoup qu'elle puisse subsister par elle-
ne. Il n'y a que la main bienfaisante du
vernement qui puisse lui donner une vie
pour l'état, en lui prêtant, sans intérêts,
gent nécessaire pour monter convenable-
t ses habitations. La recrue des Noirs peut
éloigner sans inconvénient des proportions
nous avons fixées pour la seconde classe;

parce que chaque Colon ayant moins d'efcl
ves à veiller, fera en état de s'occuper d'ava
tage de ceux dont il fera l'acquifition.

La quatrieme Claffe livrée à des cultur
moins importantes que les Sucreries, n'a p
befoin de fecours auffi puiffans pour recouvr
l'état d'aifance d'où la guerre, les ouraga
& d'autres malheurs l'ont fait décheoir. Il fi
firait à ces deux dernieres claffes d'acquéri
chaque année, quinze cents efclaves pour mo
ter au niveau de la profpérité, que la natu
permet à leur induftrie.

Ainfi la Martinique pourrait efpérer de po
ter fes cultures languiffantes jufqu'où ell
peuvent aller, fi outre les remplacemen
elle recevait chaque année une augmentati
de deux ou trois mille Negres. Mais elle e
hors d'état de payer ces recrues, & les raifo
de fon impuiffance font connues. On fait qu'el
doit à la Métropole, comme dette de comme
ce, à peu-près un million. Une fuite d'info
tunes l'a réduite à en emprunter quatre a
Négocians établis dans le bourg Saint-Pierr
Les engagemens qu'elle a contractés à l'occ
fion des partages de famille, ceux qu'elle
pris pour l'acquifition d'un grand nombre
plantations, l'ont rendue infolvable. Cet
fituation défefpérée ne lui permet pas de rem
plir, du moins de long-tems, toute la ca
riere de fortune qui lui doit être ouverte. C
pendant fi l'on en croit quelques Calcul
teurs, les denrées exportées de cette île,
1782, ont produit en France, 25,780,000 li

Gouvernement.

e Gouvernement de la Martinique eſt le
ne que celui de Saint-Domingue ; ce ſont
mêmes Officiers, les mêmes Tribunaux,
même marche dans l'Adminiſtration des
res civiles, militaires & municipales.

ar une ordonnance du 26 décembre 1774,
uvelée par celle du 28 août 1777, il a
créé, pour le ſervice des Iſles-du-Vent,
compagnies de Canoniers Bombardiers,
nſtar de celle de Saint-Domingue ; deux
en garniſon à la Martinique, & la troi-
e à la Guadeloupe.

y a auſſi à la Martinique une légion du
s des volontaires étrangers de la Marine,
e par l'ordonnance du 1 ſeptembre 1778.

I. le Marquis de Bouillé, ✠ *Maréchal de*
p, Gouverneur & Lieutenant-général, &
mandant-général des Iſles-du-Vent.
. Joubert, ✠ *Commandant en ſecond.*
. le Comte de Tilly, ✠ *Major-Général.*

Etat-Major à Saint-Pierre. MM.

bal, ✠ *Lieut. de Roi.*
ubuq, *Aide-Major, rang de Major.*

Au Fort-Royal. MM.

e Chevalier de la Garde, *Lieut. de Roi.*
e la Grilliere, *Aide-Major.*

Au Fort-Bourbon. MM.

eoffroi, ✠ *Lieut. de Roi, rang de Colonel.*

De Saint-Fremont, *Aide-Major.*

Régiment de la Martinique. MM.

Gimat, *Colonel.*
De Beaulmont, ✠ *Lieutenant-Colonel.*
Des Innocens, *Major.*
De Mascarville, ✠ *rang de Lieutenant-Colonel.* } *Chefs d*
Rougeot de Stigny. } *Bataillo*
Mugney. } *Aides-Majo*
Bouillotte de l'Etang. } *Aides-Majo*
Lautrette. } *Sous-Aides-Majors*
La Salle. } *Sous-Aides-Majors*
Calame. } *Portes-Drapeaux*
Guillermin. } *Portes-Drapeaux*
Tolard. } *Portes-Drapeaux*
Bedouin. } *Portes-Drapeaux*

Capitaines. MM.

Roland de Negerolles, *de Grenadiers.*
De Lor, *de Grenadiers.*
Coquille d'Oursin, *de Chasseurs.*
Chateaubodeau, *de Chasseurs.*
Darcere, ✠
Durand, *rang de Major.*
Poulpiquet de Koaller.
Carman de Saint-Etienne.
Roussel.
Doyen-Felix.
Rochelmagne.
La Marche.
Soubirau.
Miribel.
Darcis.
Arnault.
Chevalier de Lys.
De Kergus.
La Vigne.
Artaud, ✠

Lieutenans. MM.

our.	Chevalier de Rancé.
on.	Marcuſſy.
e.	Fogaſſe.
.	Borel.
iffredy.	Par-de-Beaulieu.
nery.	Maſſon.
ert de la Baume.	Rancey.
ad de Longue-	Lambert.
e.	Rachon.
iviere de Mon-	Gaugy.
uil.	De Haumont.

Sous-Lieutenans MM.

eneudiere.	Vignier, *de Grenad.*
ſſier.	Clinchamp.
gogne.	Catalogne.
un	Guerzozie.
ont.	De Villelle.
ult.	Brunet.
e-Marie.	Le Brun.
Iouchel.	La Glaine d'Auzon.
ourt.	Berthelot Dugage.
es.	Saint-Ours.
eſtreuſe.	. . . .
a.	

ARTILLERIE.

Premiere Compagnie. MM.

Eculleville, *Capitaine en premier.*
e Guerre, ✠ *Capitaine en ſecond.*

Deſpies, *Lieutenant en premier.*
Desbordes, *Lieutenant en ſecond.*
Thouvenot, *Sous-Lieutenant.*

Deuxieme Compagnie. MM.

Le Certain, rang de Major, *Capit. en pre*
Eſchallard de Bourguiniere, *Cap. en ſeco*
Roch, *Lieutenant en premier.*
Bernard de Nolzier, *Lieutenant en ſeco*
Benerville, *Sous-Lieutenant.*

La troiſieme Compagnie eſt en garniſo
la Guadeloupe.

Génie & Fortification. MM.

De Geoffroi, ✠ *Directeur-général Colo*
d'Infanterie.

Bexon.
Font Banide.
Crublier.
Chauſſegros.
Blail de Ville-le-Neuve.
Bonnet.
} *Ingén. Ordin. Corps-Royal.*

Officiers de Port. MM.

Taſcher de la Pagleer, *Capitaine.*
Sainſon de Precler, *Capitaine.*
Deſtouvelles, *Lieutenant de port.*

Commandans des Bateaux du Domaine.

M. Richer.
M. Robert.

Adminiſtratio

[A]dministration Civile.

[M]. de Penyer, *Président à Mortier hono[rair]e au Parlement de Provence, Intendant.*

Commissaires des Colonies. MM.

[D]e Raime, *faisant fonctions de Commissaire-[Géné]ral.*
[T]homé.
[F]évrier Masalliet.
[..]ger.
[B]oisseret de Sainte-Marie, *Contrôleur.*
[A]nquetil de Briancourt, *Écrivain.*

Gardes-Magasins. MM.

[G]uignod, *Principal, au Fort-Royal.*
[..]ugray, *Particulier, à Saint-Pierre.*
[G]rand-Maison. } *d'Artillerie.*
[..]ly.

Domaine. MM.

[C]ottereau, *Directeur.*
[..]vacher de Bois-ville, *Receveur.*
[..]chard, *Imprimeur.*
[..]chard, fils, *en survivance.*

Officiers de santé. MM.

[..] Guarigue. } *Médecins.*
[..]ux.
[..]strade.
[D]e Vermont, Inspecteur-[Géné]ral. } *Chirurgiens.*
[..]iltoteau.

Conſeil ſupérieur établi à Saint-Pierre.

Conſeillers. MM.

Erard, *Doyen.*
Duval de Grenoville.
La Vigne Bonnaire.
Huricher de la Chartre.
Rollin de la Hante.
De Courdemanche
Menau.
Regis Deſſalles.
Soudon de Rivecou
Poquet de Joinville

Conſeillers honoraires. MM.

Faure.
Perrinelle Dumay.
Perit.
Vacher Deſepinais.

Aſſeſſeurs. MM.

Carreau des Hurlieres.
Pinel Fercol.
De Guercourt.
Rampon de Surville, *Procureur-général*
Roignan, *Greffier en chef.*
Devalle, *premier Huiſſier.*

Tribunaux reſſortiſſans au Conſeil ſupéri de Saint-Pierre.

Ici, comme à Saint-Domingue, les Tri naux ſont ordinaires & Amirautés. Com ordinaires, ils connaiſſent de tout ce peut être de la compétence des autres risdictions de leur eſpece établies en Fran & comme Amirautés, ils exercent ſur ports & hâvres de l'Iſle les fonctions a buées aux Amirautés du Royaume, & jug en premiere inſtance toutes les cauſes relat

ommerce maritime. Les appels de leurs
nces, quelque soit leur objet, sont rele-
au Conseil supérieur de la Martinique.

sdiction & Amirauté de St.-Pierre. MM.

. . . . . *Sénéchal & Lieut. de l'Am.*
ctor, *Procureur du Roi de la Jurisdiction*
l'Amirauté.
cquin, *Greffier de la Jurisd. & de l'Am.*

sdiction & Amirauté du Fort-Royal. MM.

mon Chauvot, *Sénéchal & Lieutenant de*
mirauté.
alabre de Chassenay, *Procureur du Roi*
Jurisdiction & de l'Amirauté.
alherbe de Contest, *Greffier de la Jurisd.*
ousseau, *Greffier de l'Amirauté.*

I I I.

La Guadeloupe.

ette Isle, dont la forme est très-irrégu-
, peut avoir quatre-vingts lieues de tour.
est coupée en deux par un petit bras de
, qui a environ deux lieues de longueur
es largeurs inégales, depuis quinze jusqu'à
ante toises. Ce canal, qu'on appelle dans
ys *la Riviere salée*, n'est navigable que
des barques, depuis quarante jusqu'à cin-
te tonneaux.

partie de l'île, qu'on appelle propre-
Guadeloupe, est hérissée de mon-
es affreuses où régne un froid vif & con-

tinuel. On n'y trouve que quelques arbuſt
inutiles, des mouſſes, des lianes & des fo
geres. Au centre de ces rochers, s'éleve
perte de vue, & dans la moyenne région
l'air, une montagne très-conſidérable, qu'
appelle *la Soufriere.*

Ce volcan, qui exhale par pluſieurs ouve
tures une fumée noire & épaiſſe, jette co
tinuellement des étincelles viſibles dans
nuit. Rarement voit-on le ſommet de cet
montagne, à moins que le vent du nord-e
ne regne un certain tems de ſuite. Il fa
monter l'eſpace de trois lieues pour arriver
pied de cette montagne, & l'on a encore u
heure & demie d'un chemin très-eſcarpé
très-difficile pour arriver aux bouches
volcan, où l'on ne peut monter qu'en s'accro
chant aux lianes & aux fougeres qui ſont e
très-grande quantité ſur ces hauteurs. C
fougeres ſont pleines d'une eau très-fraîch
& très-ſalutaire lorſqu'on en boit ſans avo
trop chaud, mais qui donne des coliqu
très-violentes lorſqu'on en boit impruden
ment dans un état de tranſpiration. Les pa
rois des bouches de ce volcan ſont tapiſſ
d'une fleur de ſoufre extrêmement fine.

De ces hauteurs coulent une quanti
immenſe de ſources fraîches qui portent
fertilité dans les plaines qu'elles arroſent,
qui temperent la chaleur de l'air de ce cl
mat brûlant, au point que la Guadelou
peut être regardée comme la partie la pl
ſaine des Colonies du Vent.

a partie de cette île qu'on appelle *la ide Terre*, n'a pas été traitée aussi favo- ement de la nature ; elle manque abso- ent d'eau, & n'a pas la moindre riviere. bestiaux s'abreuvent dant les mares, & hommes y boivent de l'eau de citerne. séchereſſes d'une certaine durée rendent uns & les autres fort miſérables. On a eté depuis quelque tems un aqueduc qui erſerait la riviere ſalée, & ſur lequel on it paſſer une partie de la riviere appelée *rande Goyave* pour l'arroſement de la nde Terre. Les moulins à ſucre y ma- ivrent par le moyen des bœufs & des ets : on commence à y faire des mou- à vent.

ucune nation Européanne n'avait encore upé cette île, lorſque cinq cent cin- nte Français, conduits par deux Gentils- imes, nommés Loline & Dupleſſis, y verent de Dieppe le 28 Juin 1635. La dence n'avait pas dirigé leurs préparatifs. rs vivres avaient été ſi mal choiſis, qu'ils aient corrompus dans la traverſée, & on avait embarqué ſi peu, qu'il n'en reſta ; au bout de deux mois. La Métropole i envoyait pas. Saint-Chriſtophe en refuſa, par diſette, ſoit faute de volonté ; & les niers travaux de culture qu'on avait fait s le pays, ne pouvaient encore rien don- Il ne reſtait de reſſource à la Colonie dans les Sauvages ; mais le ſuperflu d'un ple qui, cultivant peu, n'avait jamais

formé de magasins ne pouvait être considé-
rable. On ne voulut pas se contenter de c
qu'ils apportaient volontairement eux-même
La résolution fut prise de les dépouiller
& les hostilités commencerent le 6 Jan-
vier 1636.

Les Caraïbes ne se croyant pas en état d
résister ouvertement à un ennemi qui tira
tant d'avantage de la supériorité de ses armes
détruisirent leurs vivres, leurs habitations
& se retirerent à la grande Terre ou dan
les îles voisines. C'est de-là que les plus fu
rieux, repassant dans l'île d'où on les ava
chassés, allaient s'y cacher dans l'épaisseu
des forêts. Le jour, ils perçaient de leu
fleches empoisonnées, ils assommaient à coup
de massue tous les Français qui se disper
saient pour la chasse & pour la pêche. L
nuit, ils brûlaient les cases & ravageaient le
plantations de leurs injustes ravisseurs.

Une famine horible fut la suite de ce genr
de guerre. Les Colons en vinrent jusqu'
brouter l'herbe, jusqu'à manger leurs pro
pres excréments, jusqu'à déterrer les cada
vres pour s'en nourrir. Plusieurs, qui avaien
été esclaves à Alger, détesterent la mai
qui avait brisé leurs fers. Tous maudissaien
leur existence. C'est ainsi qu'ils expierent l
crime de leur invasion, jusqu'à ce que l
gouvernement d'Aubert eût amené la pai
avec les Sauvages à la fin de 1640. Quan
on pense à l'injustice des hostilités que le
Européans ont commises dans toute l'Amé

ue, on eſt tenté de ſe réjouir de leurs
ſaſtres & de tous les fléaux qui ſuivent
pas de ces féroces oppreſſeurs. L'huma-
é briſant alors tous les nœuds du ſang &
la patrie, qui nous attachent aux habitans
notre hémiſphere, change de liens, & va
ntracter au-delà des mers avec les Sau-
ges Indiens la parenté qui unit tous les
mmes, celle du malheur & de la pitié.
Cependant le ſouvenir des maux qu'on
ait éprouvés dans une île envahie, excita
iſſamment aux cultures de premiere né-
ſité, qui amenerent enſuite celles du luxe
la Métropole. Le petit nombre d'babitans
happés aux horreurs qu'ils avaient méri-
s, fut bientôt groſſi par quelques Colons
Saint-Chriſtophe mécontents de leur ſitua-
n; par des Européans avides de nou-
utés; par des Matelots dégoûtés de la
vigation; par des Capitaines de navires,
i venaient, par prudence, confier au ſein
ne terre prodigue un fonds de richeſſe
vé des caprices de l'Océan. Mais la proſ-
ité de la Guadeloupe fut arrêtée ou tra-
rſée par des obſtacles qui naiſſaient de ſa
uation.
La facilité qu'avaient les Pirates des
s voiſines de lui enlever ſes beſtiaux,
eſclaves, ſes récoltes même, la ré-
ſit plus d'une fois à des extrémités rui-
uſes. Des troubles intérieurs, qui pre-
ent leur ſource dans des jalouſies d'auto-
, mirent ſouvent ſes Cultivateurs aux

mains. Les Aventuriers qui paſſaient aux îl
du-Vent, dédaignant une terre plus fa
rable à la culture qu'aux armements,
laiſſerent attirer à la Martinique par le no
bre & la commodité de ſes rades. La p
tection de ces intrépides Corſaires ame
dans cette île tous les Négocians qui ſe fl
terent d'y acheter à vil prix les dépouil
de l'ennemi, & tous les Cultivateurs
crurent pouvoir s'y livrer ſans inquiétude
des travaux paiſibles. Cette prompte pop
lation devait introduire le Gouvernem
civil & militaire des Antilles à la Martiniq
Dès-lors le miniſtere de la Métropole s
occupa plus ſérieuſement que des autres C
lonies, qui n'étaient pas autant ſous ſa
rection; & n'entendant parler que de ce
île, y verſa le plus d'encouragements.

Cette préférence fit que la Guadelou
n'avait en 1700, pour toute population, q
trois mille huit cent vingt-cinq blancs, tr
cent vingt-cinq Sauvages, Négres ou M
lâtres libres; ſix mille ſept cent vingt-ci
eſclaves, dont un grand nombre étaient C
raïbes. Ses cultures ſe réduiſaient à ſoixan
petites Sucreries, ſoixante-ſix Indigoteries
un peu de cacao & beaucoup de coton. E
poſſédait ſeize cent vingt bêtes à poil,
trois mille ſix cent quatre-vingt-dix-ne
bêtes à cornes. C'était le fruit de ſoixan
ans de travaux.

La Colonie ne fit des progrès remarqu
bles qu'après la pacification d'Utrecht. C

comptoit neuf mille trois cent quarante-
is blancs, quarante-un mille cent qua-
te esclaves, & les bestiaux, les vivres
portionnés à cette population, lorsqu'au
is d'Avril 1759, elle fut conquise par les
nes de la Grande-Bretagne.

La France s'affligea de cette perte; mais
Colonie eut des raisons pour se consoler
n événement en apparence si fâcheux.
rant un siége de trois mois, elle avait vu
ruire ses plantations, brûler les bâtiments
servaient à ses fabriques, enlever une
rtie de ses esclaves. Si l'ennemi avait été
igé de se retirer après tous ces dégats,
e restait sans ressource. Privée du secours
la Métropole qui n'avait pas alors la
ce de l'aider, & faute de denrées à
er, ne pouvant rien espérer des Hollan-
s, que la neutralité amenait sur ses rades,
n'aurait pas eu dequoi subsister jus-
au tems des reproductions de la culture.
Les conquérans la délivrerent de cette
uiétude. A la vérité les Anglais ne sont
marchands dans leurs Colonies. Les pro-
étaires des terres qui, pour la plupart
dent en Europe, envoient à leurs repré-
ans ce qui leur est nécessaire, & retirent
le retour de leur vaisseau la récolte en-
e de leurs fonds. Un Commissionnaire
bli dans quelque port de la Grande-
tagne, est chargé de fournir l'habitation
d'en recevoir les produits. Cette méthode
pouvoit être pratiquée à la Guadaloupe.

Il fallut que le vainqueur adoptât, à c
égard, l'uſage des vaincus. Les Anglais, p
venus des avantages que la France retirait
ſon commerce avec ſes Colonies, ſe hâtere
d'expédier comme elle des vaiſſeaux à l'
conquiſe, & multiplierent tellement leu
expéditions, que la concurrence excédant
beaucoup la conſommation, fit tomber à
prix toutes les marchandiſes d'Europe.
Colon en eut preſque pour rien, & par u
ſuite de cette ſurabondance, obtint de lon
délais pour le payement.

A ce crédit de néceſſité ſe joignit bient
un crédit de ſpéculation, qui mit la Colon
en état de remplir ſes engagements. La nati
victorieuſe y porta dix-huit mille ſept ce
vingt-un eſclaves, avec l'eſpoir de retir
un jour de grands avantages de leurs tr
vaux. Mais ſon ambition fut trompée, &
Colonie fut reſtituée, au mois de Juillet 176
à ſon ancien poſſeſſeur, qui l'a toujours co
ſervée depuis cette époque.

Au premier Janvier 1777, la Guadeloupe
en y comprenant les îles plus ou moins fe
tiles ſoumiſes à ſon gouvernement, compta
douze mille ſept cent blancs de tout âge
de tout ſexe, treize cent cinquante noi
ou mulâtres libres, & cent mille eſclaves
quoique leur dénombrement ne montât qu
quatre-vingt-quatre mille cent.

Ses troupeaux comprenaient neuf mille deu
cent vingt chevaux ou mulets, quinze mil
ſept cent quarante bêtes à cornes, & vingt-cin
mille quatre cents moutons, porcs ou chevre

Elle avait pour ses cultures quatre cent
uarante-neuf mille six cent vingt-deux pieds
e cacao, un million cent quatre-vingt-dix-
pt mille quatre cent quarante-six pieds de
oton, dix-huit millions sept cent quatre-
ingt-onze mille six cent quatre-vingts pieds
e café, trois cent quatre-vingt-huit Sucreries,
ui occupaient vingt-six mille quatre-vingt-huit
uarrés de terre.

Si l'on en croyait quelques Observateurs,
a Colonie devrait s'attendre à décheoir. Sa
artie connue sous le nom de la Guadeloupe,
c cultivée depuis très long-tems, n'est pas,
isent-ils, susceptible d'une grande amélio-
ation. Ils assurent d'un autre côté, que la
rande Terre ne se soutiendra pas dans l'état
orissant où un heureux hasard l'a portée.
Ce vaste espace, couvert presqu'uniquement
e ronces, il y a dix-sept ou dix-huit ans,
c qui fournit aujourd'hui les trois cinquie-
nes des richesses territoriales, n'a pas un
on sol. Les sucres y sont d'une qualité très-
nférieure. Privé de forêts, de rosées & de
ivieres, il est exposé à de fréquentes séche-
esses qui détruisent ses bestiaux & ses pro-
uctions. Le tems ne fera qu'accroître ces
alamités.

Nous sommes bien éloignés d'adopter ces
nquiétudes; & l'on jugera des raisons de
otre sécurité. Les fléaux d'une guerre mal-
eureuse avaient comme anéanti la Guade-
oupe. Mais à peine eut-elle subi un joug
tranger en 1759, que ses Cultivateurs se

hâterent de relever les ruines de leurs Manu-
factures, pour profiter du haut prix que l
Conquérant mettait à leurs productions. Le
trois années qui suivirent la restitution, furen
employées à réédifier des bâtimens construit
avec précipitation. Dans les années 1767 &
1768, les chemins de la Colonie furent tou
refaits, & l'on ouvrit une communicatio
facile entre la Guadeloupe & la grande Terre
par le moyen de deux levées de trois mille toi
ses chacune, qu'il fallut pratiquer dans de
marais. Antérieurement & postérieurement
cette époque, furent érigées des fortification
considérables & plus de cent batteries sur le
côtes. Ces travaux ont long-tems privé le
terres d'une partie des bras destinés à les se
conder. Actuellement que les esclaves son
tous rendus à leurs ateliers, n'est-ce pas une
heureuse nécessité que leurs denrées se mul-
tiplient ?

La Colonie a d'autres raisons encore pour
espérer des accroissements rapides. Il lui reste
des terreins en friche, & ceux qui sont déjà
cultivés sont susceptibles d'amélioration. Ses
dettes sont peu considérables. Avec moins
de besoins que les établissements où la ri-
chesse a depuis long-tems multiplié les
goûts & les desirs, elle peut accorder davan-
tage au progrès de ses cultures. Les îles An-
glaises continueront à lui fournir des esclaves,
si les Navigateurs Français se bornent tou-
jours à lui en porter annuellement cinq ou
six cents, comme ils l'ont fait. La réunion de

es circonſtances fait préſumer que la Gua-
eloupe arrivera bientôt d'elle-même au faîte
e ſa proſpérité; & déjà, ſi l'on en croit quel-
ues Calculateurs, les exportations de cette
e ont produit en France, en 1782, 34010001.

Gouvernement.

M. le Vicomte de Damas, ✠ *Gouverneur-ieutenant-général.*

M. de la Saulais, ✠ *Command. en ſecond.*

La baſſe Terre.

M. Deſnoyers, ✠ *Lieutenant de Roi, ing de Lieutenant-Colonel.*

M. de Bauſſet, *Major.*

La Pointe-à-Pitre.

M. Filhon, *Major Commandant.*

M. Dagneau-Douville, ✠ *Commandant, ng de Lieutenant-Colonel.*

Régiment de la Guadeloupe. MM.

De Martelly. ✠

Le Chevalier de Laborie, *Lieuten.-Colonel.*

De Cambefort, *rang de Lieutenant-Colo-l-Major.*

Mollerat de Poiſſon, ✠ *rang Lieutenant-Colonel.* Du Roullin, ✠ *r. de Major.*	*Chefs de Bataillon*
De Neyon, *rang de Cap.* De Caſtella, *r. de Cap.*	*Aides-Majors.*
Bourdel.	*Sous-Aides-Majors.*

François.
Boutonnet.
Vernier.
Bloſſe.
} *Portes-Drapeaux.*

Capitaines. MM.

De Michon, ✠ *de Grenadiers.*
De Retz, *de Grenad.*
Pontevez d'Amirat, *de Chaſſeurs.*
Ranchin de Montaran, *de Chaſſeurs.*
Le Roi de Vaudremont.
Coſtar, ✠
Falguieres.
Deſprès.
Chevalier de Pontevez d'Amirat.
Hazeur de Lorme aîné.
Badiſſe.
Roger, ✠
Chevannes.
Le Goux de Vaux.
Ronguès.
Hazeur de Lorme.
Certain.
Deſmalets.
Muſſard.
Lombard.

Lieutenans. MM.

Pauzaire, *de Chaſſ.*
Villars Dubreuil.
Danglemont.
La Marche.
Tiercelin.
Charpin de Velzan.
D'Ey.
Legrand de Bouvilliers.
Courville.
Chevalier Ducourdrai.
Boiſnier de Crev-cœur.
Saunier de la Cha-mardie.
Chapuis.
De Trevern.
Leſtorquieres.
Sequin.
Chabot.
Danglémont.
Douté.
. . . . . .

Sous-Lieutenans. MM.

ornillot.
utroui.
e Fougieres.
ulac de Montvert.
zon de Rouffon.
e Cercler.
hevalier de Galean.
lba de Ravon.
ubug de Marcuffi.
oncet de la Grave.
u Pommeau.
honneau.
a Cofte.
Coquet de St. Larry.
De Beuze.
Dubreuil-Gigonnoux de Verdon.
Gamet.
Gay.
Balza.
Balza.
Mallet Duclos.
Galtier de la Roque.
La Chaux.
. . . .

ompagnie détachée du corps d'Artillerie fixée à la Martinique. MM.

Daleyrac, ✠ *rang de Lieutenant-Colonel, apitaine en premier.*
Daleyrac de Beaudeville, *Capit. en fecond.*
Perticoz, *Lieutenant en premier.*
Clofquinet, *Lieutenant en fecond.*
Duvernay Dupin, *Sous-Lieutenant.*

Génie & Fortifications. MM.

Des Hauts-Champs, ✠ *Ingénieur en chef, ang de Major.*

Sorbier.
Rallier.
Monneron.
} *Ing. ordin. du Corps-Royal.*

Officiers de Port. MM.

Le Sage, *Lieutenant de Frégate, Capitaine de port à la pointe-à-Pitre.*

Richer, *Lieutenant de Frégate, Capitaine de Port à la basse-Terre.*

Administration Civile.

M. Foulquier, *Conseiller au Parlement de Toulouse, Intendant.*

Commissaires des Colonies. MM.

Baillias de Saint-Pré.
Vian.
Mercier, *S.-Commiss.*
. . . . *Contrôl.*

Ecrivains Principaux. MM.

Fayolle de St.-Felix.
Chabert de Prailles.
Arnoux.
Voisin.

Gardes-Magasins. MM.

Ancellin, *Principal.*
Rustan, *Particulier.*
Pascaud, *Particulier.*
Desmarets, *d'Artill.*

Domaine. MM.

Bordier, *Directeur.*
. . . . *Receveur.*
Benard, *Imprimeur.*

Officiers de santé, Médecins. MM.

De la Vergne, *à la basse Terre.*
Dessessarts, *à la grande Terre.*
Thoreau de la Touchaudiere, *à Marie-Galande.*

Chirurgiens. MM.

De Mars, *à la basse Terre.*
Pernet, *à la grande Terre.*
Gassier, *à Marie-Galande.*
Faydel, *Apothicaire.*

:at, *Chirurg. Acc.*	Houry.
arere.	Belloquet.

Conseil supérieur. MM.

e Blond, *Doyen.*	Marre.
oué.	Neau.
arboteau.	Coquille de Sainte-Croix.
habert de la Charriere.	Salmon.
odet du Brois.	Gilbert Desmarais.
avillarde.	Beautheac de Grandval.
e Cointre de Belleville.	Saintrac.

Conseillers honoraires. MM.

aseque.	Godet du Brois, *pere.*
e Bourg d'Esclainvilliers.	De Savournin de la Cepede.
Iaillart.	

Assesseurs. MM.

e Mercier de Vermond.	Broreau-Roussel.
Teau.	Coquille, *Proc.-gén.*
	Moustier, *Greffier.*

Jurisdictions Royales & Amirautés du reſſort du Conſeil Supérieur de la Guadeloupe.

Juriſdiction & Amirauté de la baſſe Terre. MM.

Bayon, *Sénéchal & Lieut. de l'Amirauté.*
. . . . *Procureur du Roi, de la Juriſdiction & de l'Amirauté.*
La Place, *Greffier.*

Juriſdiction & Amirauté de la Pointe-à-Pitre. MM.

Deſavournin de la Cepede, *Sénéchal & Lieutenant de l'Amirauté.*
Rodrigue, *Procureur du Roi à la Juriſdiction & à l'Amirauté.*
Arnaud, *Greffier de la Juriſdiction & de l'Amirauté.*

Juriſdiction du Moule. MM.

Houé, *Sénéchal.*
D'Hiris, *Pr. du Roi.*
Dubois, *Greffier.*

ISLES INDÉPENDANTES DE LA GUADELOUPE.

I. LA DESIRADE.

La Deſirade, placée à cinq à ſix lieues de la Guadeloupe, & à ſept de Marie-Galande, peut avoir quatre lieues de long ſur deux de large. On ignore à quelle époque elle reçu

s premiers habitans ; mais cette Colonie
t très-moderne, quoique l'île ait été décou-
rte par Christophe-Colomb. Conquise sur
France par les Anglais, dans l'avant-
rniere guerre, elle lui fut rendue par le
raité de 1763, & depuis cette époque les
rançais l'ont toujours conservée.

Le terrein de la Desirade n'est qu'un sable
ide & peu propre à la culture ; aussi n'y
mpte-t-on qu'un fort petit nombre d'ha-
tans, dont tout le travail consiste à culti-
r quelques pieds de café & de coton, pour
urnir à leur subsistauce.

II. Marie-Galande.

Cette île, dont le circuit est de quinze
ues, est éloignée de six lieues de la Gua-
loupe. Ce fut en 1648 que les Français
n emparerent sur les Caraïbes. La force
ésida plutôt que la prudence à cet éta-
ssement : c'est pourquoi les nouveaux Pro-
étaires furent souvent inquiétés par les an-
ens Colons. L'extinction presque totale des
raïbes, leur a seule procuré un repos du-
ble. Cette île est d'ailleurs fort agréable &
u montueuse. Le terroir en est très-fertile,
lgré la disette d'eau qui s'y fait souvent
rouver. Le café y est d'une qualité excel-
nte ; elle produit beaucoup de coton. On
cultive aussi du cacao ; & l'on y compte
ourd'hui vingt-cinq Sucreries très-avanta-
uses. La population monte actuellement à

ſept ou huit cents blancs, & à ſix ou ſe
mille noirs.

Gouvernement.

M. Deſcoudrelles, ✠ *Commandant par*
culier, rang de Colonel.

M. de Brebeuf, *Aide-Major.*

III. LES SAINTES.

Ce fut en 1648, que l'on envoya de
Guadeloupe une trentaine de Français occ
per les Saintes. Ces îles forment un pet
groupe éloigné d'environ trois lieues de
Guadeloupe. On y trouva un aſſez bon port
mais peu d'eau. La ſeule fontaine qui f
dans l'île ayant tari par la ſécheresse, c
nouveaux Colons furent obligés de ſe retir
avant d'avoir eu le tems de creuſer des c
ternes. Onze ans après ils y retournerent
& y établirent quelques habitations. Depu
cette époque, on a toujours continué à l
cultiver. Leur produit n'eſt pourtant pas fo
conſidérable; ils ſe bornent à une petite qua
tité de coton & de café. Ces cultures ſuff
ſent cependant au beſoin du petit nomb
d'habitans qui occupent ces îles.

IV. SAINT-BARTHELEMY.

L'île de Saint-Barthelemy, l'une des pl
médiocres Colonies des Français au nouve
Monde, eſt éloignée d'environ cinquan
lieues de la Guadaloupe. On lui donne d
à onze lieues de tour. Ses montagnes ne ſo
que des rochers, & ſes vallées que des ſabl

riles, jamais arrofées par des fources ou
r des rivieres, & beaucoup trop rare-
ent par les eaux du Ciel. Elle n'offre pas
ême la commodité d'un bon port. La mi-
e de fes habitans eft fi généralement con-
e, que les Corfaires ennemis qu'on y a vu
ivent relâcher, ont toujours fidélement
yé le peu de rafraîchiffements qui leur
t été fournis, quoique les forces man-
affent pour les y contraindre. La popula-
n entiere de l'île ne monte pas au-delà de
it cents perfonnes libres ou efclaves.

Gouvernement.

M. Dagneau-Douville, ✠ *Commandant,*
ng de Colonel.

V. SAINTE-LUCIE.

L'île de Sainte-Lucie peut avoir quarante
ues de circuit. Sa forme étroite & alon-
e, facilite beaucoup le tranfport des den-
s. Peuplée originairement par les Anglais,
e a fouvent changé de maître. En 1763,
e fut définitivement cédée à la France;
is enlevée de nouveau à cette Puiffance en
80, elle vient de lui être rendue par la paix
née le 3 Septembre 1783.

Long-tems nous fîmes peu de cas de l'île
Sainte-Lucie. La nature, difoit-on, lui
it refufé tout ce qui peut conftituer une
onie. Dans l'opinion publique, fon ter-
r inégal n'était qu'un tuf arride & pier-
x, qui ne payerait jamais les dépenfes que

l'on ferait pour le défricher. L'intempérie
ſon climat devait dévorer les audacieux q
l'avidité de s'enrichir ou le déſeſpoir y fera
paſſer. Ces idées étaient généralement r
çues.

Dans la vérité, le ſol de Sainte-Lucie n'e
pas mauvais ſur les bords de la mer, &
devient meilleur à meſure qu'on avance da
les terres. Tout peut être défriché, à l'e
ception de quelques montagnes hautes
eſcarpées, ſur leſquelles on remarque aiſ
ment des traces d'anciens volcans. Il reſ
encore dans une profonde vallée huit ou d
excavations de quelques pieds de diamet
où l'eau bout de la maniere la plus effrayant
On ne trouve pas, à la vérité, dans l'île
grandes plaines, mais beaucoup de petit
où le ſucre peut être heureuſement cu
tivé. La forme étroite & alongée de cet
poſſeſſion en rendra le tranſport aiſé, dar
quelques lieux que les cannes ſoient plan
tées.

L'air dans l'intérieur de Sainte-Lucie, n'e
que ce qu'il était dans les autres îles avan
qu'on les eût habitées : d'abord impur & ma
ſain ; mais à meſure que les bois ſont abattus
que la terre ſe découvre, il devient moi
dangereux. Celui qu'on reſpire ſur une part
des côtes eſt plus meurtrier. Sous le vent
elles reçoivent quelques faibles rivieres, qu
partant des pieds des montagnes, n'ont p
aſſez de pente pour entraîner les ſables do
le flux de l'Océan embarraſſe leur embo

re. Cette barriere insurmontable fait
elles forment au milieu des terres des ma-
infects. Une raison si sensible avait suffi
r éloigner de ces cantons le peu de Ca-
bes qu'on trouva dans l'île en y abordant
premiere fois. Les Français poussés dans le
iveau Monde, par une passion plus vio-
te que l'amour de la conservation, ont
moins difficiles que les Sauvages. C'est
s cette étendue qu'ils ont principalement
oli les cultures : plusieurs ont été punis
leur aveugle avidité ; d'autres le seront
jour, à moins qu'ils ne construisent des
ues, qu'ils ne creusent des canaux, pour
curer aux eaux un écoulement nécessaire.
Gouvernement en a déjà donné l'exemple
s le port principal de l'île ; quelques ci-
ens l'ont suivi ; & il est à croire qu'avec
ems, une pratique si utile deviendra géné-
e.

Cette Colonie comprend aujourd'hui onze
roisses, presque toutes situées sous le vent.
moment où elle a été rendue à la France,
population blanche montoit à deux mille
q cent cinquante-quatre personnes ; il y
ait douze cent trente noirs ou mulâtres,
près de dix-sept mille esclaves. Parmi ses
oupeaux, on comptait treize cent cinquante-
ux mulets ou chevaux, deux mille cinquante-
q bêtes à cornes, & environ quatre mille
outons ou chevres.

Cinquante-cinq Sucreries occupaient seize
nt trente quarrés de terre ; cinq millions

deux cent quarante mille pieds de café, de
millions cinq cent douze mille pieds de c
cao, & six cent cinquante quarrés de coto
Toutes ces productions rapportaient près
quatre millions de livres à ses habitans.

VI. TABAGO.

L'île de Tabago, enlevée aux Anglais
1781, & dont le Traité de 1783 assure
la France la possession, peut avoir tren
lieues de circuit. Elle n'est pas comme
autres Antilles, hachée & hérissée de morn
escarpés. Ses plaines sont unies & enviro
nées de côteaux, dont la pente douce
facile est presque par-tout susceptible
culture. Ce pays est arrosé par une infini
de sources fraîches, & le sol en est presq
par-tout de la meilleure qualité. Au nord
au couchant de cette île, sont des havr
sûrs & commodes. Elle n'est pas non plus s
jette à ces ouragans violents qui causent a
leurs des ravages inexprimables.

Si l'on en croit la tradition des peupl
voisins, cette île fut autrefois très-peupl
& dut l'être. Ses habitans résisterent long-te
aux Indiens du Continent, dont ils étaie
très-voisins, qui furent de tout tems leu
ennemis implacables, & toujours acharn
à leur destruction. Enfin les Tabagiens
lassés des incursions toujours renaissantes
leurs ennemis, prirent la résolution de qu
ter cette île, pour se disperser dans l
îles les plus voisines, & par-là abandonn
ce

le dont nous parlons aux invaſions des
ions Européannes, qui n'y trouverent en
et perſonne, lorſqu'elles ſe préſenterent
ur l'occuper.
Le terrein de cette île, en général très-
lonneux, n'eſt encore habité que par quatre
nt cinquante quatre blancs, & environ
it mille noirs. L'ennemi le plus dangereux,
nt le Cultivateur puiſſe craindre l'activité,
ſont les fourmis qui dévorent continuel-
nent le fruit de leurs travaux. C'eſt à
s inſectes qu'on doit attribuer la diminution
'y ont éprouvée les plantations de ſucre.
s quatre mille quintaux de cette den-
e que rendaient autrefois trente habita-
ns, ont été réduits à la moitié. Ce vuide
été rempli par le coton, dont on récolte
it cents mille livres peſant, & par l'in-
go dont on recueille douze mille livres.

Gouvernement.

M. Rouxel de Blanchelande, ✠ *Gouver-
ur, Lieutenant-Colonel au Régiment de
iennois.*

M. de Walsh, ✠ *Lieutenant-de-Roi.*

M. Capelle de Beaulieu, ✠ *Major de
ace.*

M. le Chevalier de Fontaine-Moreau,
ide-Major de la ville & du fort Scarborough.

M. . . . . . . *Sous-Aide-Major de
ville & du Mont-Concorde.*

M. de Château-vieux, *Ingénieur ordinaire
Corps-Royal.*

GUYANE FRANÇAISE.

M. Le Quoy de Montgirault, *Ordonnateur.*
M. Thibeaux, *Contrôleur.*
M. Arnoux, *Chirurgien-Major.*

GUYANE FRANÇAISE.

La relation brillante que l'Anglais Walter Raleigh avait publiée des richeſſes de la Guyane déterminerent quelques Français, en 1604, à tourner leurs voiles vers ces contrées, ſous la direction de la Ravardiere. D'autres Aventuriers de leur nation ne tarderent pas à ſuivre leurs traces. Tous ſe livrerent à des fatigues incroyables. Enfin quelques-uns, plutôt rebutés de tant de travaux que déſabuſés de leurs eſpérances, ſe fixerent à Cayenne.

Des Négocians de Rouen, qui penſaient qu'on pourrait tirer parti de cet établiſſement naiſſant, unirent leurs fonds en 1643. Ils chargerent de leurs intérêts un homme féroce, nommé Poncet de Bretigny, qui ayant également déclaré la guerre aux Colons & aux Sauvages, fut maſſacré.

Cet événement tragique ayant refroidi les aſſociés, on vit ſe former, en 1651, une nouvelle Compagnie, qui paraiſſait devoir prendre un plus grand eſſor. L'étendue de ſes capitaux la mit en état d'aſſembler dans Paris même, ſept à huit cents Colons. Ils furent embarqués ſur la Seine pour deſcendre au Havre. Le malheur voulut que le vertueux

bé de Marivault, qui était l'ame de l'en-
prife, & qui devait la conduire en qua-
de Directeur général, fe noyât en entrant
s fon bateau. Roiville, Gentilhomme de
rmandie, envoyé à Cayenne comme Gé-
al, fut affaffiné dans la traverfée. Douze
principaux intéreffés, auteurs de cet atten-
, fe conduifirent dans la Colonie, qu'ils
aient chargés de faire fleurir, avec toute
rocité qu'annonçait cet affreux prélude.
firent pendre un d'entr'eux. Deux mou-
ent. Il y en eut trois de relégués dans une
déferte. Les autres fe livrerent aux plus
nds excès. Le Commandant de la citadelle
erta chez les Hollandais avec une partie de
garnifon. Ce qui avait échappé à la fureur
Sauvages du Continent qu'on avait pro-
ué de cent manieres, s'eftima trop heu-
x de pouvoir gagner les Ifles-du-Vent fur
bateau & fur deux canots. Ils abandon-
ent le fort, les munitions, les armes, les
rchandifes, cinq ou fix cents cadavres de
rs malheureux compagnons, quinze mois
ès avoir débarqués dans l'île.
l fe forma, en 1663, une nouvelle So-
é fous la direction de la Barre, Maître des
uêtes. Elle n'avait que deux cents mille
ncs de fonds. mais les fecours du Gouver-
nent la mirent en état d'expulfer de fa con-
ion les Hollandais qui s'y étaient établis
la conduite de Spanger, lorfqu'ils l'a-
nt vue évacuée par fes premiers poffef-
s. Un an après, ce faible corps fit partie

de la grande Compagnie où l'on fondait toutes celles que la nation avait formées pour l'Afrique & pour le nouveau Monde. En 1667, Cayenne fut insultée, pillée, abandonnée par les Anglais ; & les fugitifs en reprirent possession, pour se la voir encore arracher en 1672 par les Sujets des Provinces-Unies, qui ne la purent retenir que jusqu'en 1676. A cette époque ils en furent chassés par le Maréchal d'Estrées. Depuis, la Colonie n'a pas été attaquée.

Cet établissement, tant de fois bouleversé, respirait à peine ; à peine il jouissait d'un commencement de tranquillité, qu'on espéra favorablement de sa fortune. Quelques Flibustiers, qui revenaient chargés des dépouilles de la Mer du Sud, s'y fixerent ; &, ce qui était plus important, se déterminerent à confier leurs trésors à la culture. Ils paraissaient la devoir pousser avec vigueur, lorsque Ducasse leur proposa, en 1688, le pillage de Surinam. Leur goût naturel se réveille ; les nouveaux Colons redeviennent Corsaires, & leur exemple entraîne presque tous les habitans.

L'expédition fut malheureuse. Une partie des combattans périt dans l'attaque ; & les autres, faits prisonniers, furent renvoyés aux Antilles où ils s'établirent. La Colonie ne se releva jamais de cette perte. Bien loin de pouvoir s'étendre dans la Guyane, elle ne fit que languir à Cayenne même.

Cette île, qui n'est séparée du continent

ue par les eaux d'une riviere qui se divise
n deux branches, peut avoir quatorze à
uinze lieues de circonférence. Par une con-
ormation que la nature donne rarement aux
es, élevée sur les côtes, & basse au milieu,
le est entrecoupée de tant de marais, que
s communications n'y sont guere prati-
bles. Dans une plaine de deux lieues qui
ouvait être aisément percée de canaux navi-
ables, & dont on n'a pas su même égoutter
s eaux, a été bâti le seul bourg qui soit dans
Colonie. C'est un amas de barraques en-
ssées sans ordre ni commodités, & où
gnent, durant l'été, d'assez fréquentes fie-
es, quoiqu'on n'ait cessé d'en vanter la sa-
brité. Il est défendu par un chemin cou-
rt, un large fossé, un rempart en terre,
par cinq bastions. Au milieu du bourg
une butte assez élevée, dont on fait une
doute appelée le Fort, où quarante hommes
urraient encore capituler après la prise de la
ace. L'entrée du port n'a guere que treize
eds d'eau. Les navires pourraient toucher
quatorze ; mais heureusement la vase est
olle, & l'on peut la labourer sans danger.

Les mers qui baignent la longue côte de la
uyane, sont faciles, ouvertes, débarrassées
tous les obstacles qui pourraient gêner la
vigation. On n'y voit que les deux Isles-du-
lut, à trois lieues de la Terre-ferme. Comme
es ne sont séparées que par un canal de qua-
-vingts toises, il serait aisé de les joindre ;
après leur union, elles formeraient un

abri ſuffiſant pour les plus grands vaiſſeaux. La nature a tellement diſpoſé les choſes, qu'il n'en coûterait que peu pour rendre ce poſte imprenable, avec les matériaux qui ſe trouvent ſur les lieux même. De ce port, couvert de tortues une partie de l'année, & placé au vent de l'Archipel Américain, une eſcadre pourrait durant la guerre voler en ſept ou huit jours au ſecours des Poſſeſſions nationnales, ou aller attaquer celles des Puiſſances ennemies de la France.

Nul danger n'eſt à craindre dans ces parages. Les vents ſont généralement favorables pour approcher, autant & ſi peu qu'ont veut, des côtes. Si, ce qui eſt infiniment rare, leur ordre eſt interverti, ou qu'il ſurvienne quelque calme, on a la reſſource de mouiller par-tout ſur un fond excellent.

Ces avantages ſont malheureuſement accompagnés de quelques inconvénients. Des courans rapides s'oppoſent à l'arrivée des Navigateurs. Que ſi, pour les éviter, on approche trop près de la terre, l'eau manque preſque par-tout. On n'en trouve pas même à l'embouchure des rivieres, qui ne peuvent recevoir que de très-petits bâtimens. Celle d'Aprouague eſt la ſeule qui en ait douze pieds. Là, échoués ſur une vaſe molle, les navires peuvent ſe livrer ſans inquiétude à toutes les réparations dont ils ont beſoin. Cependant il leur convient de s'expédier fort vîte, parce que les vers, les eaux bourbeuſes, les pluies & les chaleurs, y détruiſent

n fort peu de tems les vaiſſeaux les mieux
onſtruits, les mieux équippés.
Dans cette région, quoique voiſine de
quateur, le climat eſt très-ſupportable.
ette température peut être attribuée à la
ngueur des nuits, à l'abondance des brouil-
rds & des roſées. Dans aucun tems on
éprouve à la Guyane ces chaleurs étouf-
ntes, ſi ordinaires dans tant d'autres con-
ées de l'Amérique.
Malheureuſement pendant les ſix premiers
ois de l'année, & quelquefois plus long-tems,
tte Colonie eſt abîmée par des déluges d'eau.
s pluies ſurabondantes dégradent les lieux
vés, inondent les plaines, pourriſſent les
ntes, & ſuſpendent ſouvent les travaux les
ıs preſſés. La végétation eſt alors ſi forte,
'il ſerait impoſſible de la retenir dans de
tes bornes, quelque nombre de bras qu'on
ployât pour la combattre. A cette calamité
ſuccéde une autre. C'eſt une longue ſé-
ereſſe qui ouvre la terre & qui la calcine.
Les opinions ſur le ſol de la Guyane ſe
ntrarierent très-long-tems. Il eſt aujour-
ui connu que c'eſt le plus ſouvent un tuf
rreux, recouvert de ſables & du débris
quelques végétaux. Ces terres ſont d'une
ploitation facile; mais leur produit eſt
ujours très-faible, & il ceſſe même après
q ou ſix ans. Le Cultivateur eſt alors ré-
t à faire de nouveaux défrichemens, qui
toujours le ſort des premiers. Ceux même
ſont exécutés dans quelques veines d'un

ſol plus profond, qu'on trouve par intervalle, n'ont pas longue durée, parce que les pluies répétées qui tombent en torrent dans cette région, ont bientôt entraîné les ſucs qui pouvaient les fertiliſer.

Ce fut ſur ces maigres campagnes que s'établirent les premiers Français, qu'une fatale deſtinée pouſſa dans la Guyane. Les générations qui les remplacerent, chercherent partout des terreins plus féconds ſans en jamais trouver. Inutilement le Miniſtere fit ſucceſſivement de grands ſacrifices pour améliorer cette Colonie. Ces dépenſes furent inutiles, parce qu'elles ne pouvaient pas changer la nature des choſes. L'exemple des Hollandais, qui, après avoir auſſi langui dans le voiſinage ſur les terres hautes, avaient enfin proſpérés ſur des plantations formées dans des marais deſſéchés avec des travaux immenſes, cet exemple ne faiſait aucune impreſſion. Enfin M. Mallouet, chargé de l'adminiſtration de cet établiſſement, a lui-même exécuté ce qu'il avait vu pratiquer à Surinam; & l'eſpace qu'il avait arraché à l'Océan, s'eſt auſſi-tôt couvert de denrées. Ce ſpectacle a donné aux Colons une émulation dont on ne les croyait pas ſuſceptibles, & ils n'attendent que les bienfaits du Gouvernement pour enrichir la Métropole de leurs productions.

Il reſte néanmoins beaucoup de choſes encore à faire dans cet établiſſement. On ne compte à Cayenne même que trente planta-

ons, toutes fort peu de conféquence. Le
ontinent eſt dans un plus grand défordre
ncore que l'Ifle. Les habitations y changent
ouvent de place. Des déferts immenfes les
parent. Placées à une grande diſtance du
arché général, elles n'ont aucunes facilités
our leurs échanges. On n'y jouit d'aucune
es commodités que fe procurent réciproque-
ent des hommes réunis. Les Loix, la po-
ce, les bienféances, l'émulation, l'in-
uence du Miniſtere, tous ces avantages y
nt fort peu connus. Pour l'exploitation de
ent lieues de côtes, on ne comptait en 1775,
ue treize cents perfonnes libres, & huit
ille efclaves. Les productions de la Colonie
aient même au-deffous de ces faibles moyens,
arce qu'il n'y avait dans les ateliers que des
ancs fans intelligence, que des noirs fans
bordination. Les denrées qu'emporterent
s bâtimens venus de l'Amérique fepten-
ionale ou de la Guadeloupe & de la Mar-
nique, ne s'éleverent pas à 100,000 livres,
la France ne reçut fur fix navires que qua-
nte quintaux de fucre, qui furent vendus
Europe 2,156 livres; fix cent cinquante-
uit quintaux quatre-vingt-huit livres de café,
ui furent vendus 31,266 livres 16 fols; trois
uintaux trente-quatre livres d'indigo, qui
rent vendus 2,836 livres; cent cinquante-
ux quintaux quarante-une livres de cacao,
ui furent vendus 10,668 livres 16 fols; trois
ille trois quintaux cinquante-cinq livres de
cou, qui furent vendus 187,706 liv. 7 fols

6 deniers; neuf cent ſoixante-douze quintaux ſoixante livres de coton, qui furent vendus 243,150 livres; trois cent cinquante-trois cuirs, qui furent vendus 3177 liv.; quatorze cent vingt-deux quintaux huit livres de bois, qui furent vendus 7,604 liv. 3 ſols 9 den. En tout, 488,565 liv. 3 ſols 3 deniers. Les 600,000 que la Cour dépenſa cette année, comme les autres, pour cet ancien établiſſement, ſervirent à payer ce qu'il avoit reçu au-delà de ſes exportations. A cette époque, Cayenne devait 2,000,000 de livres au Gouvernement & aux Négocians de la Métropole.

Gouvernement.

M. le Baron de Beſner, ✠ *Brigadier, Gouverneur.*

M. de la Valliere, ✠ *Lieutenant-de-Roi à Cayenne, rang de Colonel.*

M. Deſrivieres Gers, *Aide-Major de Place, rang de Capitaine.*

M. de Préfontaine, ✠ *Commandant à Kourou.*

M. de la Serre, ✠ *Commandant des Milices, rang de Lieutenant-Colonel.*

Etat-Major des Troupes, MM.

Benoît, ✠ *Major.*
. . . . . *Aide-Major.*
Carrerot, *rang de Cap. Sous-Aide-Major.*

Capitaines, MM.

Trion, ✠ *rang de Major.*
Dupont de Chambeau Dumaine, ✠ *rang e Major.*
Le Poupet de la Boularderie. ✠
'Audiffredy. ✠
lbanel.
radines.
Neuf de Beaubaſſin.
Karuel de Mercy.
Briſſon de Beaulieu. ✠
Daillebout de Saint-Vilmé. ✠

Lieutenans, MM.

le Chevalier Deſcoublans, *rang de Capit.*
de Couagne, *rang de Capitaine.*
Deſgoutins de Brecourt.
Marchand de Ligneris.
Vareille de la Bregéoniere.
Poupet de Vely de la Boularderie.
e Caux.
ony.
le Neuf de la Valliere.
Ducoudrai.

Sous-Lieutenans, MM.

upont du Vivier.
elminger.
utraque.
Boucherie.
'iderſpach.
Vareille de la Brejon-niere.
Jacqart.
Saint-Ours.
Daillebout.
de Lage.

Sous-Lieutenans ſurnuméraires, MM.

upont de Mezillac.
ucroc de la Foſſe.
orſy.
allard.
Campenas de Lagarde.
Geſlin.
le Clerc de Bonnetat de Bouron.

ARTILLERIE.

Compagnie de Canonniers-Bombardiers, MM.

Benoît, ✠ *rang de Major-Capitaine.*
Gallois, *rang de Capitaine-Lieutenant.*
Beghin. } *Sous-Lieutenans.*
. . . . .

Génie & Fortifications.

Ingénieur en Chef des Fortifications & Bâtimens Civils, & Inspecteur de la partie géographique.

M. Designy, *rang de Capitaine.*

Ingénieur pour la partie Militaire.

M. Guerin de Focin, *du Corps-Royal, rang de Capitaine.*

Ingénieurs Géographes. MM.

Brodel. | Mantel.

Ingénieurs pour la partie Hydraulique & Agraire. MM.

De Guissan. | Couturier de Saint-Clair.
Rochin.

Officiers de Port. MM.

Monach, *Capitaine.* | Ballé, *Aide.*

ADMINISTRATION CIVILE. MM.

Preville, *Commissaires des Colonies, Ordonnateur.*

Deſvarennes, *Commiſſaire des Colonies.*
Deſpluyes, *Contrôleur.*

Commis principaux. MM.

oué.
uys.
Terreau.
Richard, *Garde-Mag.*

Officiers de ſanté, Médecins. MM.

a Borde.
De la Porte.

Chirurgiens. MM.

oyer.
ouron.
audamant.
emy.
Baſſot.
Senelle.
Maiſon-Neuve.
Campou, *Apothicaire.*

Conſeil ſupérieur de Cayenne.

Conſeillers. MM.

roſſous, *Doyen.*
emontis.
outin.
Patris.
Molere.
Berthier.

Conſeillers honoraires. MM.

ourant.
alecot.
acaye.
rtur, *Aſſeſſur.*
rtur, *Procur.-génér.*
Gallet, *Subſtitut du Procureur-général.*
Chennetier, *Greffier.*
Datzens, *Huiſſier-audiencier.*

Juriſdiction Royale & Amirauté. MM.

Paſcaud, *Sénéchal & Lieut. de l'Amirauté.*

Doucet, *Procureur du Roi de la Juriſdiction & de l'Amirauté.*

Langlois, *Greffier de la Juriſdiction.*

Lartigues, *Greffier de l'Amirauté.*

Darzens, *Huiſſier-audiencier à la Juriſdiction & à l'Amirauté.*

POSSESSIONS FRANÇAISES EN AFRIQUE.

ÉTABLISSEMENTS DES FRANÇAIS AU SÉNÉGAL.

DEPUIS pluſieurs ſiecles, les poſſeſſions Françaiſes ſur la côte occidentale de l'Afrique, ont pour bornes, d'un côté, le Cap Blanc, placé au 20e. degré 30 minutes de latitude ſeptentrionale; de l'autre, la riviere de Sierra-Liona, dont l'embouchure eſt ſoumiſe au 7e. degré & demi de la même latitude. Ces limites, qui paraiſſent avoir été définitivement fixées par la paix ſignée le 3 ſeptembre 1783, entre la France & l'Angleterre, furent ainſi déterminées par un arrêt du Conſeil, du 6 janvier 1685. Cet eſpace forme une étendue d'environ 250 lieues, ſans y comprendre les caps, les baies, & les différentes ſinuoſités que les flots de la mer ont imprimées ſur la côte.

Les Français ont formé divers Comptoirs ſur

tte plage immenſe. Tels ſont particuliére-
ent ceux de Saint-Louis, Podor, Galam,
guin & Portendic ; c'eſt dans l'île de Gorée
'eſt le Siége de l'Adminiſtration & la réſi-
nce du Gouverneur. Cette île, placée à 6
ues du Cap-Verd, n'a qu'un ſixieme de lieue
longueur, ſur environ 120 toiſes de lar-
ur. Eloignée d'une petite lieue du Conti-
nt, elle eſt tout environnée de rochers, &
cceſſible, à l'exception de ſon anſe qui a
viron cent toiſes de largeur ſur ſoixante-dix
profondeur. Sa rade eſt très-ſûre, & vaut
bon port. En 1777, les habitans de la
uyanne Françaiſe obtinrent pour 15 ans le
mmerce excluſif de la traite des Negres
ette Iſle & ſur les côtes d'Afrique, depuis
Cap-Verd juſqu'à la riviere de Caſamance,
ur faciliter l'exploitation de leurs nouveaux
frichements.

Voyez l'origine & l'étendue des poſſeſſions ançaiſes en Afrique, ſur les Mœurs, les ſages, la Religion, & le Commerce des Peu- s qui habitent ces contrées, notre Tableau Commerce de l'Aſie & de l'Afrique, t. II. 133-152.

Gouvernement.

. Dumontet, ✠ *Gouverneur.*

Une ordonnance du 24 ſeptembre 1779, a
éé un corps de Volontaires d'Afrique, com-
ſé de ſix compagnies, dont une d'Artillerie,
cinq de Fuſiliers. L'Etat-Major eſt com-
ſé d'un Major-Commandant & d'un Aide-
ajor.

M. Dumontet, ✠ *Colonel.*
M. Cornet, *Commandant en second & Commandant d'Artillerie.*
M. Bertrand, ✠ *Major commandant les troupes, & Major de la Colonie.*

Compagnie d'Artillerie. MM.

Derneville, *Capitaine.*
Destauche, *Lieutenant.*
Rouy, *Lieutenant en second.*
Taulamesse de Prinsac, *Sous-Lieutenant.*

Compagnie de Fusiliers.

Capitaines. MM.

Souchet.
Bessan de la Lande.
De la Gaudinays.
Campagne.
. . . .

Lieutenans. MM.

Pelletier.
Blain.
D'Islet de la Lande.
Blondeau.
De Beccaria.

Sous-Lieutenans. MM.

Fleury.
Bourneuf.
Larquier.
Pelletier.
Beaumont.

Sous-Lieutenans surnuméraires. MM.

Desrolines Dufié.
Marchal.
Bertrand.
Despêches, *Cap. de P.*
Bardon.
Tremoletty.
La Ferriere.

ADMINISTRATION CIVILE. MM.

'aigremont, *Commissaire des Colonies, Ordonnateur.*
nard, *Contrôleur.*
risson, *Garde-Magasin.*

Chirurgiens. MM.

repy, *Major.*
avril, *Aide-Major.*
Dubaquier, *Sous-Aide-Major.*
Marcé, *Apothicaire.*

Comptoir de Juda.

I. Montaguerre, *Directeur.*

ISLE DE FRANCE.

L'île de France a, suivant les observations e l'Abbé de la Caille, 31,890 toises dans son us grand diametre, 22,124 toises dans sa us grande largeur, & 432,680 arpents de perficie. Cette île, découverte par les Portgais, fut depuis possédée par les Hollandais us le nom de l'*Isle Maurice*. Mais ces Républicains s'étant apperçus que les produits ne ouvraient pas les dépenses, ils se déterminent, en 1712, à l'abandonner. M. de la ourdonnaie, Gourverneur pour la Compagnie des Indes à l'île de Bourbon, crut devoir rendre possession d'un pays qui, par sa proximité, se trouvait à la convenance de son Gouernement. Il envoya des Habitans pour le eupler; &, dans la suite, il devint le chef-

lieu des habitations Françaises dans ces parages.

En 1764, la Couronne de France prit cette Colonie sous sa domination immédiate. Depuis cette époque jusqu'en 1782, il s'y est successivement formé une population d'environ sept mille Blancs, y compris la garnison, de douze à treize cents noirs libres, de vingt-six mille deux cent trente esclaves, & de vingt-sept mille quatre cent soixante têtes de bétail.

Voyez sur le climat de cette île, & sur ses productions, notre Tableau du Commerce de l'Asie & de l'Afrique, *tom.* II, *pag.* 157-166.

Gouvernement.

M. de Bussy, Marquis de Castelnau, Grand'-Croix de l'Ordre royal & militaire de St. Louis, Lieutenant-général des armées, *Commandant-général des forces de terre & de mer au Cap de Bonne-Espérance & au-delà.*

M. le Vicomte de Souillac, ✠ Capitaine de Vaisseau, *Gouverneur-général des îles de France & de Bourbon.*

M. Duchemin, ✠ Maréchal-de-Camp, *Commandant en chef les Troupes.*

M. . . . . . . *Colonel,*

M. le Vicomte d'Houdetot, ✠ *Colonel, Maréchal-des-Logis.*

M. Canaples, *Lieutenant-Colonel, Aide-Maréchal-des-Logis.*

M. de Montigny, *Colonel.*

M. de Chauvigny, *Capitaine.*

Régiment.

Le régiment de l'île de France, créé le 18 oût 1772, sur le pied de 2 Bataillons, a été rté à quatre par une ordonnance du 22 Janer 1775. Chacun de ces quatre Bataillons compofé d'une Compagnie de Grenadiers, une Compagnie de Chaffeurs, & de huit ompagnies de Fufiliers. Une ordonnance du mars 1781, à formé l'Etat-Major, d'un Conel, d'un Lieutenant-Colonel, d'un Major, deux Chefs de Bataillon, de deux Aidesajors, d'un quartier-Maître-Tréforier, & quatre Portes-Drapeaux.

Etat-Major.

. de Chenneville, ✠ *Colonel.*
. de Coffigny, ✠ *Lieutenant-Colonel.*
. de Thomé, ✠ *rang de Lieutenant-Colonel Major.*
. Herchenroder, *quartier-Maître-Tréforier.*

Chefs de Bataillons. MM.

e Ligeac, ✠ *rang de Major.*
e Ligny, ✠ *rang de Lieutenant-Colonel.*
alivert, ✠ *à la fuite.*

Aides-Major. MM.

nefnel, *rang de Major.*
e Bacqueville, ✠ *rang de Capitaine.*

à la suite. MM.

Sierre, *rang de Capitaine.*
La Hausse, *rang de Lieutenant.*

Sous-Aides-Majors. MM.

Tourris, *rang de Capitaine.*
Fédieres.
Saint-Martin, } *à la suite.*
Laflémancheres, } *à la suite.*

Portes-drapeaux. MM.

Varney.
Gourlacq.
Sauville.
la Roque.
Boucher, } *à la suite.*
Dulaurent, } *à la suite.*
Dumenil, } *à la suite.*
Féron, } *à la suite.*

Capiaines, MM.

Pelletier, ✠ } *rang de Majors de Gren.*
Montgarny, ✠ } *rang de Majors de Gren.*
Sanglier, ✠ } *rang de Majors de Gren.*
Gauthier. ✠
Laumur. ✠
Poilly. ✠
Laulanier, ✠ *r. de Maj.*
Dagincourt. ✠
Butler. ✠
de Vieilh. ✠ *rang de Lieutenant-Colon.*
Dadhemar. ✠
Sacquespée. ✠
Jacob. ✠
Durohne.
le Vasseur.
Monthel. ✠
la Tour-Hody.
Mesnard.
Florit.
Chatillon.
Fontenay. ✠
la Graciniere.

ebonne.
cherville. ✠
aux. ✠
benheim. ✠
art. ✠
randcourt. ✠
fmoutier. ✠
noix ✠
neron. ✠

Maſſogne. ✠
Cabanac.
Deſgravelles. ✠
Leſpervanches.
Panouiheres.
Riviere.
Linctor.
Sanglier, *r. de Maj.*
de Malandre.

Lieutenants. MM.

chambault.
pinas, *r. de Cap.*
ucq.
yol.
neller, *r. de Cap.*
onville.
elwigné.
trandy, ✠ *rang de Capitaine.*
ierre.
iconnerie.
geot.
quelory.
oy.
lée.
hon.
lot Deſply. ✠
ger.
l.
nent.
ry.

Heudet.
Montagu.
la Mothe.
Vénerozy.
Dentremont.
Kanſtret.
Pontavice.
Dadonville.
Dudeſert.
Changy de Vezennes.
Daviſart.
Maumont.
Guibert.
d'Heitcourt.
Brouſſe de la Borde.
Feral.
Vautrin.
Frottier - Tiſſon.
Langlade.
le Cerf.
le Chev. de la Tour.

Sous-Lieutenans. MM.

Languilart.
Desfayes de la Piccon-nerie.
Guyon. ✠
Wiffel.
Houbert.
de Thunes.
Darloz.
la Louvieres.
Pean.
Froberville.
Vernicourt.
Daleaume.
Séguins.
Pujo.
de Gorfe.
Roburens.
Combieres.
Guimont.
Caillou de Précourt.
Perraves.
le Tellier d'Ovilliers.
Curac.
Bonnard.
Palerne.
la Motte-Colas.
Saint-Michel.
Valory.
Pontlevoi.
l'EchevindePrévoifin.
Périchon deBeauplan.
Languilart.
Gerard.
Boiftel.
Saint-Michel.
Rozieres.
Evaly.

Une Ordonnance du 3 Mars 1781, a réuni les deux Compagnies de Canonnier-Bombardiers de l'Inde aux trois Compagnies de Canonniers Bombardiers de l'Ifle-de-France, pour former quatre Compagnies, commandées par unOfficier fupérieur.

Etat-Major. - MM.

Defpinaffy, ✠ *Colonel, Command. en chef.*
. . . . . . *Aide-Major.*

Capitaines - Commandans. MM.

taine, ✠ } *rang de Majors.*
vaux, ✠ }
ille. | Parrad.

Capitaines en ſecond. MM.

icot. | la Ferriere.
ry. | Corderaut. ✠

Lieutenans en premier. MM.

u, ✠ } *rang de Capit.* | Dhervile, } *r. de Capit.*
vet, ✠ } | Deribes, }
lard, ✠ } | Joſſigny.
ert, } | Lacipierre.

Lieutenans en ſecond. MM.

uſe. | Dauger.
uſſe. | Mingard.
on. | Deſpinaſſy.
ay. | Riviere.

eutenans en ſecond, à la ſuite. MM.

c. | Roman.
enhart. | Brouhet.
ent. | Trublet.
aux. | Perrin.
u fils.

Génie. MM.

oyes, *Ingén. en chef,* } *du Corps Roy.*
Martiniere, *ſecond,* } *& du Génie.*

Lieutenans. MM.

Joſſigny.
Patant de Grancourt.
Malavois.
Debrac, *à l'île de Bourbon.*
Duclos Guyot, *C de Port.*
Perrot, *Lieutenan*

Compagnie d'Invalides.

Cette compagnie, fixée à l'île de Fra par une Ordonnance du 30 Décembre 177 eſt compoſée de cent un ſoldats invalides troupes de la Colonie, & commandée par Capitaine & un Lieutenant.

M. Délie, *Capitaine.* | M. Morancy, *Lieu*

ADMINISTRATION CIVILE.

M. Chevreau, *Commiſſaire-général-Ordo nateur, faiſant fonctions d'Intendant*

Commiſſaires. MM.

Chanvalon.
Motais de Narbonne.
Levaſſeur.
Briard l'aîné, *Contról.*
Percheron, *Réſid au Cap de Bon Eſpérance.*
Bailly, *le jeune.*

Sous-Commiſſaires. MM.

le Juge.
Leblanc.
Bailly l'aîné.
Vinay.

de Morigni,
de Spéville,
Leblanc,
Combault,
} *Ecrivains.*

Caille

lleau, *Garde-magaſin général.*
quet, *Régiſſeur des Traites à Madagaſcar.*

Conſeil ſupérieur. MM.

azal.
ébaut.
iſin (l'Abbé).
laleu.
nt-Mihiel.
et.

Lemarchant de Liſle.
Barry de Richeville.
Devirieux, *Procureur-général.*
Magon, *Subſtitut.*
Louſteau, *Greffier.*

oupan de St.-Jean,
ndos,
ſſe,
bile,
} *Conſeillers honor.*

Juriſdiction royale. MM.

net, *Juge.*
lerbes-des-Ville, *Lieutenant-de-Juge.*
ras de Villeviderme, *Procureur du Roi.*
zade, *Greffier.*

Officiers de ſanté. MM.

nt-Mihiel,
chard,
} *Médecins.*
gnion, *Médecin ſurnuméraire.*
ſchamps, *Chirurgien-major.*

ſermet,
canne,
vergne,
Peyrelle,
auſſat,
uly,
} *Aides-majors.*

Grezy, *Apothicaire-major.*
Rolina.

ISLE-DE-BOURBON.

L'Isle-de-Bourbon, qui est dans la dépe
dance du Gouvernement de l'Isle-de-France
est à l'orient de Madagascar. Elle peut avo
vingt lieues de long sur dix de large. Cet
île fut d'abord appelée Mascareigne, du no
du Portugais qui en fit la découverte. Ce f
en 1654 que les Français lui imposerent cel
de Bourbon. Ces peuples ne s'y établire
cependant qu'en 1672, après avoir abandon
l'Isle de Madagascar.

Un beau ciel, un air pur, un climat dé
cieux, un sol assez généralement fertile, o
rassemblé dans cette île une population d'e
viron sept mille blancs. En 1776, elle co
prenait vingt-six mille cent soixante-quin
esclaves, occupés, soit à la culture des terre
soit aux travaux domestiques. A la mêm
époque, la Colonie comptait cinquante-se
mille huit cent cinquante-huit animaux, do
aucun n'était consacré à l'Agriculture. A l'e
ception de deux mille huit cent quatre-ving
un chevaux, qui servaient à différents usage
tous étaient destinés à la subsistance.

Dans cette année, les récoltes s'élevere
à cinq millions quatre cent quarante-
mille vingt-cinq quintaux de bled; à tro
millions cinq cent quatre-vingt.onze mi
quatre cents quarante tonneaux de riz;
vingt-deux millions quatre cent soixante-

lle huit cents tonneaux de maïs ; à deux
llions cinq cent quinze mille cent quatre-
gt-dix tonneaux de légumes. La plus
nde partie de ces produits fut consommée
Bourbon même ; le reste alla alimenter
le-de-France.

Pour la Métropole, la Colonie exploitait huit
llions quatre cent quatre-vingt-treize mille
q cent quatre-vingt-trois cafiers. Chacun
ces arbres donnait ordinairement près de
ıx livres de café. Les produits sont dimi-
és des trois-quarts depuis que cet arbre
cultivé dans un pays découvert, qu'on est
luit à le placer dans un terrein usé, &
e les insectes l'ont attaqué.

*Ceux qui désireront de plus grands détails
cette île, pourront avoir recours à notre*
bleau du Commerce de l'Asie & l'Afrique,
ne II, pages 153-157.

Gouvernement.

M. de Souville, ✠ *Capitaine de vais-
u, Commandant particulier.*

Administration Civile.

M. Mellis, *Commissaire-général, Ordon-
teur & premier Conseiller.*

Sous-Commissaires. MM.

ottet de la Fontaine. | Dutremblay.

. . . . *Contrôleur.*

Bertherand de Gorgny, *Ecrivain.*

Lahogue, *Garde-magaſin principal.*
Bancks, *Arpenteur.*

Conſeil ſupérieur. MM.

Mellis, *premier.*
de Lanuz.
de la Flocherie.
de Sauzey.
Graſſan.
Deſmazieres.
Périchon de Vandeuil.
la Croix de Villeneuve
Azema, *Procureur Général.*
Pajot, *Subſtitut.*
Grimme, *Greffier.*
Santuary, *Procureur-Général honoraire.*

Juriſdiction royale, MM.

Detcheverry, *Juge.*
de la Mairie, *Lieutenant-de-Juge.*
Leproux de la Riviere, *Procureur du Roi.*
Demars, *Greffier.*

Officiers de ſanté, MM.

Mottet, *Chirurgien-major.*
Jourdan, *Apothicaire.*

ISLE DE MADAGASCAR.

La France ne poſſéde, pour ainſi dire, rien dans cette île en pleine propriété. Elle n'y a qu'un ou deux miſérables comptoirs, dépendans du Gouvernement de l'île-de-France, & qui lui rapportent à peine les frais de l'entretien. Cependant, ſi l'on veut connaître ſon étendue, ſes productions, les mœurs, les uſages, la religion, & le gouvernement des peuples qui l'habitent, on pourra avoir recours à notre *Tableau du Commerce de*

Asie & de l'Afrique, tome II, pages 166-9.

Administration, MM.

Coquereau, *Ordonnateur.*
Senant, *Garde-magasin.*
Rigaut, *Chirurgien-major.*

Possessions Françaises dans l'Inde.

Les Français possèdent divers Comptoirs ez importans dans l'Inde; tels sont ceux Pondichéri, Mahé, Yanaon, Karikal & andernagor. La ville de *Pondichéri*, chef-u de nos établissements dans cette partie Monde, est située sur la côte de Coro-ndel. Sa circonférence est d'une grande ue; & sa population monte aujourd'hui, lgré les ravages de la derniere guerre, à arante mille habitans, tant Européans que étis ou Topasses. Cette ville, privée de rts, comme toutes celles qui ont été ties sur cette côte, a sur les autres l'avan-ge d'une rade beaucoup plus commode. Les isseaux peuvent mouiller près du rivage, us la protection du canon des fortifications. n territoire, qui a trois lieues de long sur e de large, n'est qu'un sable stérile sur le rd de la mer; mais, dans sa plus grande rtie, il est propre à la culture du riz, des gumes, & d'une racine nommée *chayaver*, i sert aux couleurs. Telle est l'heureuse sition de cette Colonie, qu'elle peut servir ntrepôt à toutes les marchandises du Car-

nate, du Mayssort & du Tanjaour, Provin
opulentes, & où le commerce se montre a
la plus grande activité.

Le comptoir d'*Yanaon* est dans la P
vince de Rajimendry, sur la même côte.
comptoir, sans territoire, fut autrefois tr
florissant. Des motifs de prudence le fir
négliger vers l'an 1748. Cependant on y po
rait acheter annuellement pour quatre à ci
cents mille livres de marchandises, parce q
la fabrication des belles toilles est consi
rable dans le voisinage.

Le comptoir de *Karikal* est beaucoup p
important que celui-ci. Cette ville, situ
dans le Royaume de Tanjaour, sur l'une
branches du Colram, qui peut recevoir
bâtiments de cent cinquante tonneaux,
cédée, en 1738, à la Compagnie par un F
détrôné. Son territoire est de deux lieues
long sur une dans sa plus grande largeur S
limites ont été fixées à la riviere de Naou
de quinze Aldées qui le couvrent, la prin
pale s'appelle Tira-noulé-Rayen-patnam. E
n'a pas moins de vingt-cinq mille ames. On
fabrique des toiles inférieures à celles
Nord, des mouchoirs, des guingans &
grosses chites, que les Hollandais vienne
enlever pour les porter à la côte de l'Est.

La France peut tirer tous les ans de cet
possession deux cents balles de toiles ou
mouchoirs propres pour l'Europe, & bea
coup de riz pour l'approvisionnement de

tres Colonies. Cet établiſſemens eſt le ſeul
i couvre ſes dépenſes.

Dans la province de Carnate, ſur la côte de
alabar, eſt *Mahé*. Cette ville eſt dominée
r des hauteurs; & il eſt peu de ſituation
ſſi avantageuſe que la ſienne. Le commerce
cluſif du poivre, le plus eſtimé du canton,
nt à celui qu'on peut faire du cardamome,
ſandal, du gingembre & de la cannelle,
ériterait que les Français s'occupaſſent
ieuſement de cette place. La riviere eſt
réable & profonde. En creuſant un peu la
rre, on pourrait y faire un port qui rece-
ait des vaiſſeaux de cinq à cents tonneaux.
ntérieur du pays eſt d'ailleurs bien cultivé.
s montagnes, taillées en amphithéâtre,
t fort propres à produire du riz.

Chandernagor eſt la ſeule place que la
ance poſſéde au Bengale. Cette ville comp-
it, avant la guerre terminée en 1763,
xante mille ames dans ſon enceinte. Elle
n a maintenant que vingt-quatre à trente
lle; & par le treizieme article des prélimi-
ires, confirmés par le Traité de paix, ſigné
3 Septembre dernier entre la France &
ngleterre, il a été ſtatué que la France
rait la liberté de l'entourer d'un foſſé pour
coulement des eaux.

Il y a long-tems que la France, ennuyée
s mauvais traitements que les étrangers
rouvent à la Chine, a preſque ceſſé de
quenter ces parages. Ce n'eſt que depuis
derniere paix, qu'elle a paru vouloir re-

prendre ce commerce & le partager avec l
Anglais & les Hollandais. Un Arrêt du Consei
du 2 Février 1783, avait ordonné que cet
branche d'industrie se ferait pour le comp
même de la Couronne; mais par un autr
Arrêt, du 2 Juillet suivant, on a invité tou
les Négocians des principales villes mar
times du royaume à y prendre part; & l
Roi s'est engagé à fournir, pour la premier
expédition, trois vaisseaux du port de douz
à quinze cents tonnneaux, à la seule con
dition du remboursement des dépens, qu
le département de la Marine pourra faire su
cet objet.

Les fonds de cette expédition doivent êtr
de six millions, distribués en douze cent
actions de 6000 livres chacune, & qui n
formeront qu'une seule & même association
Ces douze cents actions sont distribuées d
cette maniere dans les principaux port du
royaume : quatre cents actions à Marseille
trois cent vingt à Bordeaux ; quatre-vingt
à la Rochelle ; cent quarante à Nantes
quatre-vingt-dix à Saint-Malo, & quatre
vingts au Hâvre. Cette nouvelle association a
pour Représentans trois Députés, chargés de
dresser les comptes d'armement, d'expédi-
tion & de cargaison, & de faire la répar-
tition des sommes qui doivent provenir de
cette expédition.

Ceux qui voudront mieux connaître l'Inde
& les différents établissements des Puissances
de l'Europe dans cette partie du Monde, pour-

recourir à notre Tableau du Commerce
'Asie & de l'Afrique, *tome II.*

Gouvernement Français dans l'Inde.

Tous les établissements Français dans de, dépendent du Gouvernement de l'Isle-France.

Régiment de Pondichéri.

État-Major. MM.

Comte de Couway, ✠ *Brigad.-Colonel.*
les, ✠ *Lieutenant-Colonel.*
Mars, *Major.*
Voisnies, ✠ *rang de Lieutenant-Colonel, Chef de bataillon.*
Kjean, } *rang de Cap. Aides-majors.*
laup, }
ville, } *Sous-Aides-majors.*
rneville, }
. . . . . *Qartier-maître.*
. . . . . *Trésorier.*
Villeenuve, *Porte-Drapeau.*

Capitaines, MM.

Cheval. de Corrion, ✠ *de Grenadiers, rang de Major.*

der. ✠
faur. ✠
peron. ✠
nnemark de Mainville.

Toufferville.
Manthel.
Aubert. ✠
Mallet. ✠
Larcher, *de Chasseurs.*

Lieutenans. MM.

Duboulach, *de Grenadiers.*
le Chevalier Meder, ✠ *rang de Capitaine.*

Bourelly.
Clérenſac.
Maiſoneuve.
Fier.
Montchéry.
Durup, *rang de Ca*
Volaire.
Roubaud, *de Chaſ.*

Sous-Lieutenans. MM.

Gaillande, *de Grenad. rang de Lieutenant.*

Beauſir.
Bellecombe.
Enouf.
Rondelet.
Plaideux.
Martin.
Caradeck.

Barras, *de Chaſſeurs, rang de Lieutenant.*

. . . .

Sous-Lieutenans à la ſuite, qui rempliron les emplois vacans après l'incorporation d la Légion des Volontaires étrangers de l Marine. MM.

Méder de Palme.
Deſſavoyes.
Richeville.
Méneſſier.
Palmas.
Thorinville.
de Vienne.
Pugel.
Laval.
Grenier.
Bourhis.
de la Salle.
Pellegrin.
la Motte du Portail.
Desveaux.
Barbier.

Troiſieme Légion du Corps des Volontaires étrangers de la Marine.

État-Major. MM.

le Baron d'Agoult, ✠ *Lieut. Col. Comm.*
Chantenne, *Porte-Drapeau.*

Capitaines. MM.

Madrin, ✠ *de Grenad. rang deMajor.*
Bazouche, ✠ *Aide-major, rang de Maj.*

lerne.	Duperron.
Soeffve	la Martelliere. ✠
Ch. de Romecourt.	la Renaudie.

Lieutenans. MM.

Savaron, ✠ *rang de Capitaine.*

Rancé, *r. de Cap.*	Rose, *rang de Cap.*
int - Martin, *rang de Cap.*	Mélicourt.
	Rambaud.
Bouchoniere.	Thévenin.

Sous-Lieutenans. MM.

ontfort.	Quincy.
gnan de Mongé.	Mézangeres.
rtilly.	Parisot.
ontambert.	Vincenot.

glaine d'Auzon, } *à la suite.*
Longchamps, }

Comptoir de Canton, à la Chine. MM.

. . . *Consul.*	Paris, *Chirurgien-major.*
eillard, *Chancelier.*	

MARINE DE FRANCE.

37 M. le Duc de Penthievre, *Amiral de France.*

Vice-Amiraux. MM.

77 le Comte d'Estaing.

1781 le Marquis de Saint-Aignan.
1782 le Comte de la Rochefaucauld-Coufage

Lieutenants-Généraux. MM.

1765 le Prince de Montbazon.
1775 de Maurville.
1777 le Duc de Chartres.
le Bailli de Raimon d'Eaux.
le Comte du Chaffault de Befné.
1779 le Comte de Brugnon.
le Comte de Guichen.
1780 Dabon.
la Jonquiere-Taffanel.
1781 la Touche-Tréville.
le Comte de Graffe-Tilly.
de la Carry.
1782 le Baron Deshayes de Cry.
le Chevalier de Fabry.
Le Vicomte de Rochechouart.
de Barras Saint-Laurent.
d'Arbaud de Jouques.
la Motte-Piquet.
le Comte d'Hector.
le Marquis de Vaudreuil.
1783 le Chevalier de Monteil.
le Bailli de Suffren Saint-Tropez.

Chefs-d'Efcadre. MM.

1767 Merciel.
1776 le Marquis de la Prévalaye.
le Bailli Defnos.
Faucher.
le Comte du Drefnay-des-Roches.
le Chevalier de Forbin d'Oppede.

78 Boiſſeau de la Galernerie.
Moriés Caſtellet.
79 Bauſſet.
Bougainville.
81 le Comte Marin.
le Chevalier du Breil de Rays.
d'Apchon.
82 le Chevalier d'Albert Saint-Hypolite.
le Chevalier de Coriolis d'Eſpinouſe.
le Comte de Cheriſey.
le Comte de Vaudreuil.
Beauſſier de Châteauvert.
le Marquis de Chabert

Secrétaire général de la Marine.

83 M. Perrier, *à Paris, Hôtel de Toulouſe.*

TABLE DE MARBRE.

Les Officiers de la Table de Marbre, le emier Tribunal maritime du Royaume, ſont s Officiers de robe & d'épée. Comme Ma- ſtrats, ils jouiſſent du droit de *Committimus* grand Sceau, de l'exemption du droit de nchiſe, & de divers autres priviléges atta- és à la haute Magiſtrature. Comme Offi- ers d'épée, ils appartiennent à la grande endarmerie ; & l'Édit du 4 Mai 1637 leur attribue toutes les prérogatives ; ils ont le oit de porter le grand uniforme de la Ma- e ; & ils peuvent remplir la plupart de urs fonctions lorſqu'ils en ſont revêtus. Un vilége qui leur eſt propre, c'eſt qu'un ſeul ntr'eux peut juger à l'Audience en dernier ſort. Les jugements de la Table de Mar-

bre, comme ceux des Amirautés inférieures & des Juriſdictions Conſulaires, condamnent communément par corps.

1737 M. le Duc de Penthivre, *Amiral de France, Chef.*

Préſidents. MM.

1778 de la Haye de Armenin, Chevalier, *Lieutenant-général-civil.*

1781 Tronquet de Saint-Michel, *Lieutenant-général-criminel.*

1777 Mantel de la Blancherie, Conſ. en 1749, *Lieutenant-particulier.*

Conſeillers. MM.

1751 Maignan de Savigny, *Doyen.*
1761 Gaigne.
1765 Pleney.
1769 Marguet.
1781 Poncelin de la Roche-Tilhac, *Clerc.*
1782 Jourdain de Muizon.

Gens du Roi. MM.

. . . . *Avocat-Général.*
1783 le Duc des Joncheres, *Procureur-gén.*
1758 Poncet de la Grave, *Procur.-gén. hon.*
. . . . . *Subſtitut de M. le Proc. gén.*
1776 Bottée, *Greffier en chef.*
1778 Richard, *Commis-Greffier.*
1783 Haüy, *Interprête.*

Sept Huiſſiers-audienc.-Commiſſaire-viſiteurs.

ARTICLE II.

OSSESSIONS ESPAGNOLES EN AMÉRIQUE.

ES domaines que l'Eſpagne poſſéde en Améque, ſont comme ſéparés du reſte de l'Unirs, ne ſervent de ſéjour ou d'aſyle qu'à leurs aîtres ou à leurs habitans, & ſont un objet effroi pour les autres Nations. Inſtruits de rigueur des loix, les Navigateurs & les archands étrangers fuient loin de ces lieux acceſſibles. S'ils oſaient former quelques liains de commerce avec les habitans, s'ils veient leur propoſer des échanges, leur apporr les richeſſes & les productions des autres ys, leur offrir des ſecours & des ſervices, les attaquerait à force ouverte; leur conite évidemment innocente & louable, ſeit un crime impardonnable. Il ſe verraient entôt dépouillés de leurs biens, ils perraient leurs marchandiſes, ils courraient ême les riſques d'être privés de leur liberté. uiconque ſe diſpoſerait à ſe défendre n'en ſeit peut-être pas quitte pour la perte de ſon iſſeau, de ſes richeſſes & de ſa liberté. On terait des exemples des perſonnes qui, beauup moins coupables, ont ſubi des châtients plus rigoureux. Les loix ferment l'enée des Colonies aux étrangers, & leur mon-

trent des barrieres qu'ils redoutent & qu'ils ne feront jamais tentés de franchir.

Les campagnes du Continent de l'Amérique méridionale, où l'Efpagne commande depuis plufieurs fiecles, préfentent d'abord malgré leur riant afpect, un fpectacle vraiment affligeant; elles font toutes cultivées par ces infortunés, a qui l'Afrique donne le jour, & l'Europe des fers. Le vafte & morne filence qui regne dans les villes, prouve non-feulement leur folitude, mais femble encore annoncer le trifte fort de ceux qui les habitent. Nulle part on n'apperçoit des bras mis en mouvement par le Commerce; inutilement on cherche des traces d'induftrie. Etonné, l'Etranger promene de tous les côtés fes regards inquiets & curieux; les villes qu'il y voit n'en méritent pas le nom; le Commerce y eft anéanti, on n'y apperçoit aucune Fabrique, aucune Manufacture; les Arts n'y ont jamais eu d'ateliers. Il femble que les loix elles-mêmes fappent le fondement des mœurs, ouvrent la porte aux vices, effraient les vertus, nourriffent les plus dangereufes paffions, & que d'une extrêmité de ces grands Empire à l'autre, elles font entendre la voix du Defpotifme. Elles publient que les Américains n'auront, ni avec l'étranger ni entre eux, aucune efpece de commerce; qu'ils ne fabriqueront point d'étoffes; qu'ils ne pourront exercer aucun Art utile ou agréable; que toutes fortes de métiers leurs font interdits, & qu'on punira les perfonnes qui oferont les enfeigner ou les

rendre. C'eſt ainſi que l'abus de l'autorité
d ſterile pour la ſociété les bienfaits de la
ure, énerve le génie, renverſe l'ordre, ar-
e l'induſtrie, rend l'inaction générale &
cée, dévoue le ſujet laborieux à l'oiſiveté,
grand fléau du corps ſocial. Les Américains
peuvent faire uſage que des marchandiſes
urope, qui leur ſont réguliérement appor-
s par des vaiſſeaux d'Eſpagne. Mais ces
rchandiſes, les Eſpagnols ne les fabriquent
eux-même; ils les tirent de France, d'An-
terre, de Hollande & d'Italie. Auſſi les
rchands de ces diverſes contrées, font-ils
s le nom des Négocians de Cadix, tout le
nmerce des Indes. L'or & l'argent roulent
s leurs mains; il ne reſte d'autre bénéfice
Eſpagne qu'un droit d'indult pour le Roi,
un droit de commiſſion pour les Agents
agnols qui prêtent aux Etrangers leurs
ns & leurs vaiſſeaux.

Le traitement que les Negres eſſuient dans
Provinces, les confond pour ainſi dire
c les brutes. Ceux qui y demeurent depuis
g-tems, & qui y ont acquis leur liberté,
nt pas un ſort beaucoup plus digne d'envie
e le reſte de leurs Compatriotes. Exclus de
dminiſtration publique, éloignés des poſ-
qui donnent du crédit, inhabiles à poſſé-
une charge qui les tirerait de la foule,
rés de ne jamais approcher de la ſource
faveurs, ils ſe regardent comme étran-
s à la patrie, ils ſe concentrent dans leur
nille, & ne portent ni leur ſoin ni leurs

vues au-delà de leur ménage. Ainsi retirés solitaires, sans commerce d'aucune espe ni au dehors ni au dedans, presqu'entiérem inconnus les uns aux autres, ils n'en coul pas des jours plus tranquilles, ils n'en so frent pas moins. Toujours conduits par défiance, toujours livrés aux soupçons, ne fait jamais que des esclaves sans cesse proie aux plus vives alarmes.

Les Créoles sont dépouillés de tous les dro de leur origine, & perdent les priviléges cordés à leurs peres. Par leur naissance, contractent une tache ineffaçable; ils sont, a yeux du Souverain, coupables d'un crime ir missible. On les suppose avec raison assez i différents pour l'Espagne qu'ils ne connaisse pas, & naturellement affectionnés pour l' mérique, où ils ont pris le jour. On en co clut sans hesiter, qu'il faut les punir tout la fois, & de leur indifférence pour l'une, de leur attachement pour l'autre. De pe qu'ils ne se servent de l'autorité pour soulag leur Patrie, on a grand soin, non-seuleme de les laisser toujours sans pouvoirs, mais les tenir dans un perpétuel assujettissemen Ainsi que les Indiens, ils n'obtiennent aucun marques de confiance. Surveillés, gênés avilis, flétris comme eux, ils ne différent qu par le nom & l'origine. Ils n'en sont pas di tingués par les traitement.

Une fois que le sang espagnol se mêle ave le sang Indien, les familles qui sortent de c mélange ont encore plus à craindre que cell

Indiens & des Créoles; puisqu'on les dé-
e à un plus grand mépris. Quant aux Es-
nols de naissance, répandus dans ces pos-
ons de la Couronne, on peut les distribuer
leux classes. Les uns n'y sont occupés que
leurs propres affaires; ils s'élancent dans
roie de la fortune, & la parcourent avec la
s grande célérité. Dès que leurs vœux sont
plis, ils ne balancent pas à quitter des
x où l'abaissement & l'infâmie attendent
postérité. Ils se hâtent de repasser les
rs pour aller mettre dans leur Patrie le
ible à leurs desirs, & recueillir de nou-
ux fruits de leurs travaux, en assurant par
noyen le plus infaillible, & leur élévation
celle de leurs enfans. Les autres Espagnols
résident en Amérique, sont les hommes
Prince. Vice-Rois, Gouverneurs, Magis-
rs, ils exercent seuls toutes ces charges; ils
en main toute l'autorité. Pour les conte-
plus sûrement dans leur devoir, jamais
Ministere Espagnol ne souffre qu'ils soient
g-tems en place. Avant même qu'ils aient
nouer des intrigues, tramer des conspira-
ns, faire un premier pas pour se rendre
outables, il les dépouille de leur charge,
leur donne des successeurs. Comme les
ce-Rois, les Gouverneurs, & les autres
ncipaux Officiers sont toujours rappelés au
t de trois ans, ils n'ont pas le tems de
parer de grandes révolutions; ils n'ont
celui de s'enrichir. S'ils ne sont pas les
s vertueux des hommes, & insensibles à

la cupidité, ils s'en retournent tous char de l'or du Pérou, & de la haine des ruviens.

I. VICE-ROYAUTÉ DE LA NOUVEL ESPAGNE.

La nouvelle Eſpagne, découverte en 151 & ainſi nommée par Jean de Griſalva, une Province immenſe de l'Amérique ſept trionale. Agrandie ſucceſſivement par dive ſes autres Provinces qu'on y a réunies, e eſt aujourd'hui bornée au nord par les po ſeſſions des XIII Etats-Unis; au midi p l'iſthme de Panama, ou la vice-Royauté la nouvelle Grenade; à l'Orient par le gol du Mexique, & au couchant par la mer P cifique. Cette vice-Royauté eſt diſtribuée 23 Provinces très-conſidérables, mais fo mal peuplées. Chacune d'elles a ſon Adm niſtration particuliere, ſes Magiſtrats, ſ Officiers, ſon Gouverneur ſoumis au Vic Roi de Mexico.

Le climat d'une région auſſi vaſte, n'e pas le même dans toutes ſes parties; il e alternativement humide & chaud. Ses vari tions ſont plus ſenſibles & plus commun dans les contrées baſſes, marécageuſes, rem plies de forêts incultes de l'Eſt, que da les parties qu'une nature bienfaiſante à traitée plus favorablement. La qualité du ſol eſt auſ très-différente; il eſt quelquefois ingrat, que quefois fertile, ſelon qu'il eſt montueux, u ou ſubmergé. Parcourons rapidement que ques-unes de cette région.

ouisianne. Cette vaste contrée, envelop-
par la Floride, la Caroline, le Mexique
e Canada, a plus de cinq à six cents lieues
longueur sur deux cents de largeur. Ce
s immense est coupé du Nord au Sud par
Mississipi. Ce fleuve, dont les voyageurs
plus déterminés n'ont encore pu décou-
la source, arrive sans obstacles à l'Océan,
es avoir été grossi par la riviere des Illinois,
le Missouri, par l'Ohyo, & par cent au-
rivieres moins considérables. Tout con-
rt à démontrer qu'il a lui-même beaucoup
dû son lit, formé en partie d'un terrein
z nouveau, puisqu'on n'y trouve pas une
e pierre. La mer rejetant cette quantité
digieuse de vase, de feuilles, de troncs &
branches d'arbres, que le Mississipi roule
tinuellement avec ses ondes, il s'assemble
e lie de tous ces matériaux, poussés & re-
ssés, une masse ferme & solide qui pro-
ge toujours ce vaste Continent. Le fleuve
pas des époques bien déterminées pour aug-
ter ou pour décroître. Cependant il est
munément plus majestueux depuis le mois
anvier jusqu'à celui de Juin, que dans le
e de l'année. Pronfondément encaissé dans
artie supérieure, il ne se déborde guere
soixante lieues du côté de l'Est, & à cent
ôté de l'Ouest, c'est-à-dire dans les terres
es, & que nous croyons nouvelles. Ces
es vaseuses, comme celles qui n'ont pas
is toute leur consistance, produisent une
ntité prodigieuse de gros roseaux, qui,

embarraſſant les corps étrangers que charri
fleuve, manquent rarement de les arrêt
L'amas de tous ces débris, dont les interval
ſe rempliſſent ſucceſſivement de limon, co
poſe avec le tems des bords plus élevés c
les parties latérales, qui forment des deux c
tés un plan incliné. Il arrive de-là, que
eaux une fois ſortie de leur cours naturel
rentrent jamais, & quelles ſont réduites
s'écouler vers l'Océan, ou à former de
tits lacs.

Quand on ne conſidere que la largeur &
profondeur du Miſſiſſipi, on eſt porté à cro
que la navigation y eſt très-facile. Cependa
elle eſt lente, même en deſcendant, par
qu'il y aurait du danger à la continuer pe
dant la nuit dans des tems obſcurs; & qu'a
lieu de ces legers canots d'écorce, qui ſo
d'un uſage ſi commode dans le reſte de l'A
mérique, il faut employer des pirogues pl
ſolides, & par conſéquent plus lourdes, pl
difficiles à manier. Sans ces précautions,
ſerait ſans ceſſe expoſé à heurter contre
branches ou contre les racines des arbres e
traînés en foule par le fleuve, & ſouvent arr
tés ſous l'eau: les difficultés augmentent e
core quand il s'agit de remonter.

A une aſſez grande diſtance des terres,
faut avant que d'entrer dans le Miſſiſſipi,
débarraſſer des bois flottans qui ſont deſce
dus de la Louiſianne. La côte eſt ſi plat
qu'on l'apperçoit à peine de deux lieues,
qu'il n'eſt pas facile d'y aborder. Les embo

es du fleuve ſont multipliées ; elles chan-
: d'un moment à l'autre, & la plûpart
t que fort peu d'eau. Lorſque les navires
heureuſement franchi tant d'obſtacles,
aviguent aſſez paiſiblement, dix ou douze
es, à travers un pays noyé, où l'œil n'ap
oit que des joncs & quelques arbuſtes.
rouvent alors ſur les deux rives des forêts
ſſes, qu'ils franchiſſent en deux ou trois
s, à moins que des calmes aſſez, ordinaires
nt l'été, n'arrêtent leur marche. Il faut
ite ſe faire touer ou attendre un nouveau
pour paſſer le détroit à l'Anglais, & arri-
la nouvelle Orléans. Le reſte de la navi-
on, ſur un fleuve ſi rapide, ſi rempli de
ans, ſe fait avec des bateaux à rames & à
es, qui ſont forcés d'aller de pointe en
te, & qui, partis dès l'aurore, ont beau-
avancé, quand à l'entrée de la nuit, ils
rouvent avoir fait cinq à ſix lieues. Les
péans qui y ſont embarqués ſe font ſui-
ar terre de Chaſſeurs Sauvages, qui four-
nt à leur ſubſiſtance, pendant un eſpace
viron trois mois & demi que dure la na-
tion, d'une extrêmité de la Colonie à
re. Ces difficultés locales ſont les plus
des que les Français & les Eſpagnols aient
ſurmonter dans la formation de leurs
liſſements à la Louiſianne.

climat de la Louiſianne varie beaucoup
ne ſurface auſſi conſidérable. En général
aſſez temperé. Dans ſa région méridio-
, on n'y éprouve pas ces chaleurs brûlan-

tes qui ſe font ſentir en Afrique, quoiqu'e
ſoit ſoumiſe à la même latitude, & ſes p
ties ſeptentrionales ſont plus froides que cel
de l'Europe qui leur correſpondent. La no
velle Orléans, expoſée au même degré de la
tude que celui de la côte ſeptentrionale de
Barbarie, jouit de la même températu
que dans le Languedoc. Deux degrés plus hau
chez les Natchez, qui habitent un pays pl
élevé, le climat eſt beaucoup plus doux q
la nouvelle Orléans. Chez les Illinois, q
demeurent ſous les 35 & 36e. degrés, l
chaleurs de l'été ne ſont pas plus vives qu'à
Rochelle; mais on y voit de la glace plus fo
te, & une neige plus abondante.

On paſſe peu de jours à la Louiſianne ſa
voir le ſoleil. Il n'y pleut jamais que par o
ge, & cela pendant l'hiver. Les traces
mauvais tems n'y demeurent que quelques i
tans. Les roſées y ſont très-abondantes,
remplacent avantageuſement les pluies. L'
y eſt très-ſain; le ſang y eſt généraleme
beau; les hommes s'y portent bien; on v
peu de maladies dans la force de l'âge;
vieilleſſe y éprouve rarement les infirmités
la décrépitude. La vie eſt longue & agréab
dans la Louiſianne pour tous ceux qui s
loignent de la débauche.

On croira ſans peine que la terre n'eſt p
la même dans cette vaſte région. Sur les c
teaux de la baſſe Louiſianne eſt une glai
rouge & ſi compacte, qu'elle pourrait ſerv
de fondement ſolide à tous les édifices qu'
voudr

drait y élever. Cette glaiſe eſt couverte une terre preſque noire & légere, d'un ex-ent rapport. L'herbe y croît à la hauteur genou, & dans les fonds qui ſéparent ces les collines, elle eſt plus haute que le plus nd homme. Vers la fin de ſeptembre, on le feu aux unes & aux autres ſucceſſive-nt, & au bout de 7 ou 8 jours, l'herbe velle a cru d'un demi-pied. Les trou-ux s'engraiſſent extraordinairement dans beaux paturages. Le pays plat eſt aquati-, & paraît avoir été formé par tout ce les rivieres, très-nombreuſes dans ces ré-ns, charrient vers la mer.

a Louiſianne produit tout ce qui peut con-uer à rendre la vie douce & agréable. On cueille du maïs, du riz, du coton, du ac, de l'indigo, de la cire végétale, des me-, & divers autres légumes dont on fait ge en Europe. On pourrait même y culti-le froment, en s'aſſujettiſſant à quelques cautions qui ſont néceſſaires. Lorſqu'on le e ſeul, il croît d'abord parfaitement; s lorſqu'il eſt en fleur, on trouve au bas la tige, quantité de gouttes d'eau rouſſe s'y amaſſent pendant la nuit à la hauteur 6 pouces, & diſparaiſſent au lever du ſo-Cette eau eſt ſi âcre, qu'en peu de tems ronge la paille, & que l'épi tombe avant le grain ſe ſoit formé. Pour prévenir cet onvénient, qui ne provient que de la trop nde force du terrein, il faut mêler le fro-nt que l'on veut ſemer de ſeigle & de terre

sèche, de maniere qu'il y ait autant de ter
que de froment & de seigle. Par-là le fromen
est à l'abri de tout accident. M. le Page D
pratz dit en avoir semé ainsi, qui réussit a
delà même de son attente.

Floride. Les Espagnols comprenaient an
ciennement sous ce nom toutes les terres d
l'Amérique, qui s'étendaient depuis le gol
du Mexique jusqu'aux régions les plus sep
tentrionales. Mais le sort de la guerre a r
serré, depuis long-tems, cette denominatio
illimitée dans la Péninsule que la mer
formée entre la Géorgie & la Louisiann
Voici l'histoire de la découverte de ce bea
Pays.

Tous les Indiens des Antilles croyaient, su
la foi d'une ancienne tradition, que la natur
cachait dans le Continent une fontaine don
les eaux avaient la vertu de rajeunir tous le
vieillards assez heureux pour en boire. La ch
mere de l'immortalité fut toujours la passio
des hommes, & la consolation du dernier âge
Cette idée enchanta l'imagination romanes
que des Espagnols. La perte de plusieurs d'en
tre eux, qui furent victimes de leur crédulité
n'ébranla pas la confiance des autres. Plutô
que de soupçonner que les premiers avaien
péris dans un voyage, où la mort était ce qu'i
y avait de plus sûr, on pensa que s'ils ne re
paraissaient plus, c'était parce qu'ils avaien
trouvé le secret d'une jeunesse éternelle, &
ce séjour de délices d'où l'on ne voulait plu
sortir.

?ons de Léon fut le plus célebre entre les
vigateurs qui s'infatuerent de cette rêverie.
·suadé qu'il existait un troisieme Monde,
nt la conquête était réservée à sa gloire;
is croyant que ce qui lui restait de vie était
p court pour l'immense carriere qui s'ou-
ıit devant ses pas, il résolut, en 1512,
ller renouveler ses jours, & recouvrer la
jeunesse dont il avait besoin. Aussi-tôt il
igea ses voiles vers les climats où la Fable
ıit placé la fontaine de Jouvence, & trouva
Floride, d'où il revint à Porto-Rico, sensi-
ment plus vieux qu'il n'en était parti. C'est
si que le hasard immortalisa le nom d'un
enturier, qui ne fit une véritable décou-
te qu'en courant après une chimere. Il
le sort de l'Alchymiste, qui cherche de
qu'il ne trouve pas, & qui trouve une
ose précieuse qu'il ne ne cherchait pas.

Le Traité de Paix de 1763, fit passer au
ıvoir des Anglais la Floride, qui, vingt-
ıs ans auparavant, avait résisté à la force
leurs armes. Il n'y avait alors que six cents
itans. C'est par la vente de leurs cuirs,
t par lesdenrées qu'ils fournissaient à leurs
nisons, qu'ils devaient pourvoir à leur vête-
nt, & à un petit nombre de besoins excessi-
ıent bornés. Ces malheureux passerent tous
uba. Cette belle région est demeurée pen-
t vingt ans entre les mains de l'Angleterre,
a été forcée de la rendre aux Espagnols,
premiers maîtres, par le Traité du 3 Juil-
1783.

Par cet événement l'Espagne possède aujou
d'hui les deux Florides. En d'autres mains
ces fertiles contrées seraient la source de l'op
lence & de la prospérité. Un commerce ac
leur rendrait la population qu'elles eure
vraisemblablement autrefois, & que l'ar
bition & la tyrannie ont fait disparaître. C
beau pays a un avantage marqué sur le res
du vaste Continent auquel elles appartienner
Situé, pour la plus grande partie, entre de
mers, il n'a rien à craindre de ces vents gl
cés, de ces variations imprévues dans la ten
pérature de l'air, qui, en toute saison, cause
à son voisinage des dégâts si fréquents &
funestes. Aussi ne peut-on douter que la vign
que l'olivier, que le coton, que d'autres plant
délicates, y prospéreront plutôt & mieux q
dans les Provinces limitrophes. En 1774,
Société formée à Londres pour l'encourag
ment des Arts, des Manufactures & du Con
merce, donna à M. Strachey une médail
d'or pour avoir recolté, dans la Floride
d'aussi bel indigo que celui de Guatimala.
faut pourtant avouer que le terrein de la Fl
ride orientale est généralement trop sablo
neux. La Floride occidentale est beauco
plus féconde, principalement sur les bor
rians du Mississipi. Cette Province a eu l'ava
tage de fournir à la Jamaïque & à plusieu
îles Britanniques des Indes occidentales, d
bois & des objets variés, qu'antérieureme
elles recevaient de diverses contrées de la no
velle Angleterre. Ce mouvement aurait
plus rapide, si les côtes de Pensacola eussent

accessibles, & si son port eût été moins
sté de vers.
n arbre fort utile à la Médecine, parti-
er à l'Amérique, & beaucoup meilleur à
loride que dans le reste de cet hémisphere,
le sassafras. Il croît également sur les
ds de la mer & sur les montagnes; mais
ours dans un terrein qui n'est ni trop sec,
rop humide. Ses racines sont à fleur-de-
e : son tronc fort droit, nud, peu élevé,
ouvre d'une écorce épaisse, fangeuse, de
leur cendrée, & pousse au sommet quel-
s branches qui s'étendent sur les côtes.
feuilles sont disposées alternativement,
es en dessus, blanchâtres en dessous, &
nguées en trois lobes : quelquefois il s'en
ve d'entieres, sur-tout dans les jeunes
vidus. Des bouquets de petites fleurs
es terminent les rameaux. Elles offrent
nêmes caracteres que celles du laurier ou
cannelier. Les fruits qui succédent sont
etites balles bleues, pendantes, attachées
n pédicule rouge & à un calice de même
leur.
a fleur se prend en infusion, comme le
illon blanc & le thé. La décoction de sa
ne est employée avec succès dans les fie-
intermittentes. L'écorce du tronc a un
t âcre, aromatique, une odeur qui ap-
che de celle du fenouil & de l'anis. Le bois
blanchâtre & moins odorant. La Méde-
emploie l'un & l'autre pour exciter la
spiration, résoudre les humeurs épaisses

& visqueuses, lever les obstructions, gué la goutte, la paralysie. Le sassafras ét autrefois d'un grand usage dans les maladi vénériennes.

Californie. La Californie forme une péni sule d'une longueur indéterminée, par qu'on ne sait quelles limites lui assigner côté où la base va se réunir à la côte occ dentale du Continent. Cette étendue do être au moins de quatre à cinq cents lieu sur une largeur très-inégale, de cinquante quarante, de trente & de dix milles, selo qu'on mesure vers le Nord ou vers le Tr pique, où elle s'étrangle & se termine pointe jusqu'au Cap de Saint-Lucas, soum au au 23e degré de latitude septentrionale de maniere que ce pays a, dans notre Zone à peu-près le même climat qu'a le Paragu dans la Zone tempérée australe.

Le Mexique était à peine réduit & pacifié que Cortez forma le projet d'ajouter à conquête la Californie. Lui-même il se char gea, en 1526, de l'expédition ; mais elle n fut pas heureuse. Celles qui se succéderen rapidement pendant deux siecles, eurent même sort, soit que les particuliers en sup portassent les frais, soit qu'elles se fissen aux dépens du Gouvernement ; & cette con tinuité de revers n'est pas inexplicable.

L'usage de lever les vues, les plans, le cartes des lieux qu'on parcourait, n'était pa alors fort commun. Si quelqu'Aventurier, plu intelligent ou plus laborieux que ses com

nons, écrivait une relation de ſon voyage,
écrit était rarement placé dans les dépôts
lics. L'y mettait-on ? Enſeveli dans la
ſſiere, il était oublié. L'impreſſion au-
remédié à cet inconvénient ; mais la
nte que les étrangers ne fuſſent inſtruits
e qu'on croyait important de leur cacher,
ait rejeter ce moyen de communication.
cette maniere les peuples n'acquéraient
une expérience. Les abſurdités ſe perpé-
ent, & les derniers Entrepreneurs échoue-
par les mêmes fautes qui avaient em-
né le ſuccès des premiers.

On avait entiérement renoncé à l'acqui-
n de la Californie, lorſque les Jéſuites
anderent, en 1697, qu'il leur fût per-
de l'entreprendre. Dès qu'ils eurent
enu le conſentement du Gouvernement,
ommencerent l'exécution du plan de lé-
ation qu'ils avaient formé, d'après des
ons exactes de la nature du ſol, du ca-
ere des habitans, de l'influence du cli-
. Le fanatiſme ne guidait pas leurs pas.
arriverent chez les Sauvages qu'ils vou-
nt civiliſer, avec des curioſités qui puſſent
muſer ; des grains deſtinés à les nourrir ;
vêtements propres à leur plaire. La haine
es peuples pour le nom Eſpagnol, ne tint
ontre ces démonſtrations de bienveillance.
y répondirent autant que leur peu de
bilité & leur inconſtance le pouvaient
ettre. Ces vices furent vaincus en partie
les Religieux-Inſtituteurs qui ſuivaient

leurs projets avec la chaleur & l'opiniâtr
particulieres à leur corps. Ils se firent Charpe
tiers, Maçons, Tisserans, Cultivateurs,
réussirent, par ces moyens, à donner la co
noissance, & jusqu'à un certain point,
goût des premiers Arts à ce peuple sauvag
On les a tous réunis successivement. En 174
ils formaient quarante-trois villages, sépar
par la stérélité du terrein & la disette d'ea

Le climat varie sur une étendue de terre
aussi vaste & aussi considérable. En général
est fort sain. Le terroir, pierreux, montueu
& souvent couvert de sable, n'est pas d'u
grande fécondité; cependant on y trou
de vastes plaines, d'agréables vallées, d'e
cellents pâturages, de belles sources d'ea
vive, des ruisseaux & des rivieres dont l
bords sont couverts de saules, de roseaux
de vignes sauvages. Les rivieres sont fort poi
sonneuses, & l'on y trouve sur-tout u
grande quantité d'écrevisses d'un goût dél
cieux. On voit sur les montagnes, en pre
que toutes les saisons, de grosses pistach
de diverses especes, des figues de différent
couleurs, & sur-tout des muscades, frui
propres à ce pays, & dont les habitans fo
très-grand cas. Parmi le petit nombre d'a
bres que le pays produit, le plus utile est
pita-haya, dont les fruits sont la principa
nourriture des Californiens. C'est une espec
de cierge qui, comme les autres, n'a poi
de feuilles. Ses tiges droites & cannelé
ont les côtes chargées d'épines, & supporte

nédiatement des fleurs blanchâtres ſem-
bles à celles du nopal, ſur lequel vit la
henille, mais beaucoup plus alongées. Les
ts qui ſuccédent à ces fleurs, ont à leur
ace des inégalités produites par la baſe
ſtante des écailles du calice. Ils ſont de
roſſeur d'un œuf de poule, rouges en de-
s, & remplis intérieurement d'une pulpe
iche bonne à manger, plus douce & plus
cate que celle de la figue ordinaire. On
ive dans cette pulpe de petites ſemences
res & luiſantes.

On ſait que la Californie ſert de lieu de
che aux vaiſſeaux qui vont des Philippines
Mexique. Le Cap Saint-Lucas, ſitué à
trémité méridionale de la péninſule, eſt
ieu où ils s'arrêtent. Ils y trouvent un bon
t, des rafraîchiſſements & des ſignaux
avertiſſent s'il a paru quelques ennemis
s ces parages, les plus dangereux pour eux.
fut en 1734, que le Galion y aborda pour
remiere fois. Ses ordres & ſes beſoins l'y
toujours amené depuis.

Ancien Mexique. Le Mexique a cinq cents
es de long ſur deux cents de large. Ce
s eſt le plus beau, le plus riche & le
illeur de l'Amérique, quoique ſitué preſ-
entiérement dans la Zone Torride, les
leurs y ſont ſupportables. Les pluies qui y
nbent dans les mois les plus chauds, & les
ts qui y regnent habituellement, y rafraî-
ſſent l'atmoſphere, & l'air en eſt fort ſain.
terre y produit abondamment tout ce qui

peut être néceſſaire à la vie. On y recueil
ſur-tout des fruits excellents, dont plusieu
ſont inconnus à nos régions. Le cacao, l
vanille, les cannes à ſucre, le tabac, la ſoie
le coton y réuſſiſſent plus ou moins bien. O
en tire auſſi de la caſſe, du baume, de l'in
digo, de la cochenille, & des cuirs trè
eſtimés. On y trouve beaucoup de mines d'a
gent & quelques-unes d'or. Les ſables mêm
des rivieres fourniſſent de ces précieux mé
taux. La vigne & les oliviers ſont les ſeul
arbuſtes qui y aient dégénérés. Les animau
domeſtiques y portent deux fois l'an.

Ce fut Grijalva qui découvrit le Mexique
mais cet Aventurier ne fit que reconnaîtr
le pays ; & Ferdinand Cortez le ſubjugu
dans l'eſpace de trois ans, après avoir com
mis des atrocités inouïes, & s'être baign
dans des fleuves de ſang. La ville de Mexic
était alors, comme à préſent, la capitale d
ce vaſte Empire. Si l'on en croit les Eſpa
gnols, cette Mexico était une ville ſuperbe
Ses murs renfermaient trente mille maiſons
un peuple immenſe, de beaux édifices. L
palais du Chef de l'Etat, bâti de marbre &
de jaſpe, avait une étendue prodigieuſe. De
bains, des fontaines, des ſtatues le décoraient
Il était rempli de tableaux, qui, quoiqu
faits avec des plumes ſeulement, avaient de l
couleur, de l'éclat & de la vérité. La plûpart
des Grands avaient, ainſi que l'Empereur
des Ménageries où étaient raſſemblés tous le
animaux du nouveau Continent. Des plante

toutes especes couvraient leurs jardins·
que le sol & le climat avaient de rare &
brillant était un objet de luxe chez une
ion riche, où la Nature était belle & les
s imparfaits. Les Temples étaient en grand
nbre, & la plupart magnifiques, mais
its du sang & tapissés des têtes des mal-
ireux qu on avait sacrifiés.

Jne des plus grandes beautés de cette Cité
portante, était une place, ordinairement
nplie de cent mille hommes, couverte de
tes & de magasins, où les Marchands éta-
nt toutes les richesses des campagnes, tous
ouvrages de l'industrie des Mexicains. Des
eaux de toutes couleurs, des coquillages
lans, des fleurs sans nombre, des émaux,
ouvrages d'orfévrerie, donnaient à ces
chés un coup-d'œil plus beau & plus écla-
que ne peuvent l'avoir les foires les plus
es de l'Europe.

Cent mille canots allaient sans cesse des
ges à la ville, de la ville aux rivages. Les
étaient bordés de cinquante villes, &
ne multitude de bourgs & de hameaux.

Le reste de l'Empire, autant que le per-
ttaient les sites, présentait le même spec-
e, mais avec la différence qu'on trouve
-tout entre la Capitale & les Provinces.
peuple, qui n'était pas d'une antiquité bien
ulée, sans communication avec des nations
irées, sans l'usage du fer, sans le secours
l'écriture, sans aucun des Arts à qui nous
ons l'avantage d'en connoître & d'en exer-

cer d'autres, placé ſous un climat où les fa-
cultés de l'homme ne ſont point éveillées pa
ſes beſoins. Ce peuple, nous dit-on, s'étai
élevé à cette hauteur par ſon ſeul génie.

La fauſſeté de cette deſcription pompeuſe
tracée dans des monuments de vanité par u
vainqueur naturellement porté à l'exagéra
tion, ou trompé par la grande ſupériorit
qu'avait un Etat réguliérement ordonné ſur le
contrées ſauvages, dévaſtées juſqu'alors dan
l'autre hémiſphere; cette fauſſeté peut êtr
miſe aiſément à la portée de tous les eſ
prits. Pour y parvenir, il ne ſuffirait pas d'op
poſer l'état actuel du Mexique à l'état o
les Conquérans prétendent l'avoir trouvé
Qui ne connaît les déplorables effets d'un
tyrannie deſtructive, d'une longue oppreſ
ſion? Mais qu'on ſe rappelle les ravages qu
les Barbares, ſortis du Nord, exercerent autre
fois dans les Gaules & en Italie. Lorſque ce
torrent fut écoulé, ne reſta-t-il pas ſur la
terre de grandes maſſes qui atteſtaient, qu
atteſtent encore la puiſſance des peuples ſub-
jugués? La région qui nous occupe offre-t-
elle de ces magnifiques ruines? Il doit donc
paſſer pour démontré, que les édifices publics
& particuliers ſi orgueilleuſement décrits,
n'étaient que des amas informes de pierres en-
taſſées les unes ſur les autres; que la cé-
lebre Mexico n'était qu'une bourgade for-
mée d'une multitude de cabanes ruſtiques
répandues irréguliérement ſur un grand eſ-
pace; & que les autres lieux dont on a voulu

lter la grandeur ou la beauté, étaient
ore inferieurs à cette premiere des Cités.
.es travaux des hommes ont toujours été
portionnés à leur force & aux inſtruments
t ils ſe ſervaient. Sans la ſcience de la
canique & l'invention de ſes machines,
nt de grands monuments. Sans quarts-de-
cle & ſans téleſcope, point de progrès
veilleux en Aſtronomie; nulle préciſion
s les obſervations. Sans fer, point de
teaux, point de tenailles, point d'en-
mes, point de forges, point de ſcies, point
haches, point de coignées, aucun ou-
ge en métaux qui mérite d'être regardé;
e maçonnerie, nulle charpente, nulle
nuiſerie, nulle architecture, nulle gra-
e, nulle ſculpture. Avec ces moyens,
l tems ne faut-il pas à nos ouvriers pour
rer de la carriere, enlever & tranſporter
bloc de pierre? Quel tems pour l'équarrir?
s nos reſſources, comment en viendrait-
à bout? C'aurait été un homme d'un grand
que le Sauvage, qui, voyant pour la
miere fois un de nos grands édifices, l'au-
admiré, non comme l'œuvre de notre
ce & de notre induſtrie, mais comme un
nomene extraordinaire de la Nature qui
ait élevé d'elle-même ces colonnes, percé
fenêtres, poſé ces entablements, & pré-
é une ſi merveilleuſe retraite! C'eût été la
s belle des cavernes que les montagnes lui
ent encore offertes!
Dépouillons le Mexique de tout ce que des

récits fabuleux lui ont prêté, & nous trou
verons que ce pays, fort supérieur aux con
trées sauvages que les Espagnols avaient jus
qu'alors parcourues dans le nouveau Monde
n'était rien en comparaison des peuples civi
lisés de l'ancien Continent.

L'Empire était soumis à un despotism
aussi cruel que mal combiné. La crainte
cette grande roue des Gouvernements arbi
traires, y tenait lieu de morale & de principes. Le Chef de l'Etat était devenu peu-à-peu une espece de Divinité sur laquelle les plus téméraires n'osaient porter un regard, & dont les plus imprudents ne se seraient pas permis de juger les actions. On conçoit comment des citoyens achettent tous les jours, par le sacrifice de leur liberté, les douceurs & les commodités de la vie auxquelles ils sont accoutumés dès l'enfance; mais que des peuples à qui la nature brute offrait plus de bonheur que la chaîne sociale qui les unissait, restassent tranquillement dans la servitude, sans penser qu'il n'y avait qu'une montagne ou une riviere à traverser pour être libres. Voilà ce qui serait incompréhensible, si l'on ne savait combien l'habitude & la superstition dénaturent par-tout l'espece humaine.

Plusieurs des provinces, qu'on pouvait regarder comme faisant partie de cette vaste domination, se gouvernaient par leurs premieres loix & selon leurs maximes anciennes. Tributaires seulement de l'Empire, elles con-

uaient à être régies par leurs Caciques. Les
igations de ces grands Vaſſaux ſe rédui-
ent à couvrir ou à reculer les frontières
l'Etat lorſqu'ils en recevaient l'ordre ; à
tribuer ſans ceſſe aux charges publiques,
ginairement d'après un tarif réglé, & dans
derniers tems ſuivant les beſoins, l'avidité
les caprices du Deſpote.
L'adminiſtration des contrées plus immé-
tement dépendantes du Trône, était con-
à des Grands, qui, dans leurs fonctions,
ient ſoulagés par des Nobles d'un rang in-
eur. Ces Officiers eurent d'abord de la
nité & de l'importance ; mais ils n'étaient
s que les inſtruments de la tyrannie,
uis que le pouvoir arbitraire s'était élevé
les ruines d'un régime qu'ont eût pu ap-
er féodal.
A chacune de ces places était attachée une
tion de terre, plus ou moins étendue. Ceux
dirigeaient les Conſeils, qui conduiſaient
Armées, que leurs poſtes fixaient à la Cour,
iſſaient du même avantage. On changeait
domaine en changeant d'occupation,
on le perdait dès qu'on rentrair dans la vie
vée.
Il exiſtait des poſſeſſions plus entieres, &
on pouvait aliéner ou tranſmettre à ſes
cendans. Elles étaient en petit nombre, &
aient être occupées par les citoyens des
ſſes les plus diſtinguées.
Le peuple n'avait que des communes ; leur
ndue était réglée ſur le nombre des habi-

tans. Dans quelques-unes, les travaux se fa
saient en société, & les récoltes étaient d
posées dans des greniers publics, pour êtr
distribuées selon les besoins. Dans d'autre
les Cultivateuts se partageaient les champs
& les exploitaient pour leur utilité particu
liere. Dans aucune, il n'était permis de di
poser du territoire.

Plusieurs districts, plus ou moins étendus
étaient couverts d'especes de serfs attachés
la glèbe, passant d'un propriétaire à l'autre
& ne pouvant prétendre qu'à la subsistance l
plus grossiere & la plus étroite.

Des hommes plus avilis encore, c'étaien
les esclaves domestiques. Leur vie était cen
sée si méprisable, qu'au rapport d'Herrera
on pouvait les en priver sans craindre d'êtr
jamais recherché par la loi.

Tous les Ordres de l'Etat contribuaient au
maintien du Gouvernement. Dans les société
un peu avancées, les tributs se payaient ave
des métaux. Cette mesure commune de toute
les valeurs, était ignorée des Mexicains
quoique l'or & l'argent fût sous leurs mains. Il
avaient, à la vérité, commencé à soupçonne
l'utilité d'un moyen universel d'échange, &
déjà ils employaient les grains de cacao dan
quelques menus détails de commerce : mai
leur emploi était très-borné & ne pouvai
s'étendre jusqu'à l'acquittement de l'impôt
Les redevances dûes au fisc étaient donc tou
tes soldées en nature.

Comme tous les Agens du service publi

evaient leur salaire en denrées, on retenait r leur contribution une partie de ce qui était assigné.

es terres attachées à des offices & celles on possedait en toute propriété, donnaient Etat une partie de leurs productions.

Outre l'obligation imposée à toutes les nmunautés de cultiver une certaine éten- de sol pour la Couronne, elles lui de- ent encore le tiers de leurs récoltes.

es Chasseurs, les Pêcheurs, les Potiers, Peintres, tous les ouvriers sans distinction, daient chaque mois la même portion de industrie.

Les Mendians même étaient taxés à des tributions fixes, que des travaux ou des nônes devaient les mêttre en état d'ac- tter.

Au Mexique, l'Agriculture était très- née, quoique le plus grand nombre de ses itans en fissent leur occupation unique. soins se bornaient au maïs & au cacao, encore récoltait-on fort peu de ces pro- tions. S'il en eût été autrement, les pre- ers Espagnols n'auraient pas manqué si fou- t de subsistances. L'imperfection de ce pre- er des Arts pouvait avoir plusieurs causes. peuples avaient un grand penchant à l'oi- eté. Les instruments dont ils se servaient ient défectueux. Ils n'avaient dompté au- animal qui pût les soulager dans leurs tra- x. Des peuples errans ou des bêtes sau- ges ravageaient leurs champs. Le Gouver-

nement les opprimait ſans relâche. Enfin leu
conſtitution phyſique était ſinguliéremen
faible, ce qui venait en partie d'une nourri
ture mauvaiſe & inſuffiſante.

Celle des hommes riches, des nobles &
des gens en place, avait pour baſe, outr
le produit des chaſſes & des pêches, le
poules-d'inde, les canards & les lapins, le
ſeuls animaux, avec des petit chiens, qu'o
eût pu apprivoiſer dans ces contrées. Mais le
vivres de la multitude ſe réduiſaient à du maï
préparé de diverſes manieres ; à du cacao dé
layé dans l'eau chaude, & aſſaiſonné avec
du miel & du piment ; aux herbes des champs
qui n'étaient pas trop dures, ou qui n'avaient
pas de mauvaiſe odeur. Elle faiſait uſage de
quelques boiſſons qui ne pouvaient pas enivrer.
Pour les liqueurs fortes, elles étaient ſi ri-
goureuſement défendues, que pour en uſer, il
fallait la permiſſion du Gouvernement. On ne
l'accordait qu'aux vieillards & aux malades.
Seulement dans quelques ſolemnités & dans
les travaux publics, chacun en avait une me-
ſure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie était
regardée comme le plus odieux des vices. On
raſait publiquement ceux qui en étaient con-
vaincus, & leur maiſon était abattue. S'ils
exerçaient quelqu'Office public, ils en étaient
dépouillés & déclarés incapables de jamais
poſſéder des Charges.

Les Mexicains étaient preſque généralement
nuds ; leur corps était peint. Des plumes om-
brageaient leur tête : quelques oſſements,

de petits ouvrages d'or, ſelon les rangs, daient à leur nez & à leurs oreilles. Les mes n'avaient pour tout vêtement qu'une ce de chemiſe qui deſcendait jusqu'aux oux, & qui était ouverte ſur la poitrine. ait dans l'arrangement de leurs cheveux conſiſtait leur parure principale. Les perles d'un ordre ſupérieur, l'Empéreur lui-ne, n'étaient diſtinguées du peuple que une eſpece de manteau, composé d'une e de coton quarrée, nouée ſur l'épaule te.

e palais du Prince & ceux des Grands, iqu'aſſez étendus & conſtruits de pierres, aient ni commodités, ni élégance, ni ne des fenêtres. La multitude occupait des anes bâties avec de la terre, & couvertes branches d'arbres. Il lui était défendu les élever au-deſſus du rez-de-chauſſée. ieurs familles étaient ſouvent entaſſées le même toit.

'ameublement était digne des habitations. s la plûpart on ne trouvait pour tapiſſerie des nattes, pour lit que de la paille, pour e qu'un tiſſu de feuilles de palmier, pour nſiles que des vaſes de terre, des toiles es tapis de coton, travaillés avec plus ou ns de ſoin, & employés à divers uſages: ait ce qui diſtinguait principalement les ſons riches de celles des gens du commun. i les Arts de néceſſité premiere étaient ſi arfaits au Mexique, il en faut conclure ceux d'agrément l'étaient encore plus.

La forme & l'exécution du peu de vaſes & d
bijoux d'or ou d'argent qui ſont venus juſqu
nous, tout eſt également barbare. C'eſt
même groſſiereté dans ces Tableaux, dont l
premiers Eſpagnols parlerent avec tant d'ac
miration, & qu'on compoſait avec des pl
mes de toutes les couleurs. Ces Peintur
n'exiſtent plus, ou ſont du moins très-rares
mais elles ont été gravées. L'Artiſte eſt infin
ment au deſſous de ſon ſujet, ſoit qu'il repr
ſente des plantes, des animaux ou des hon
mes. Il n'y a ni lumiere, ni ombre, ni deſſin
ni vérité dans ſon ouvrage. L'Architecture n'
vait pas fait de plus grands progrès. On r
retrouve, dans toute l'étendue de l'Empire, au
cun ancien Monument qui ait de la majeſté
même des ruines, qui rappellent le ſouven
d'une grandeur paſſée. Jamais le Mexique n
put ſe glorifier que des chauſſées qui condu
ſaient à ſa Capitale, que des aqueducs qui
amenaient de l'eau potable d'une diſtance fo
conſidérable.

On était encore plus reculé dans les Science
que dans les Arts; & c'était une ſuite natu
relle de la marche ordinaire de l'eſprit hu
main. Il n'était guère poſſible qu'un Peupl
dont la civiliſation n'était pas ancienne, &
qui n'avait pu recevoir aucune inſtruction d
ſes voiſins, eût des connoiſſances un peu éten
dues. Tout ce qu'on pourrait conclure de ſe
inſtitutions religieuſes & politiques, c'eſt qu'i
avait fait quelques pas dans l'Aſtronomie
Combien même il lui aurait fallu de ſiecle

s'éclairer, puiſqu'il était privé du ſe-
s de l'écriture, puiſqu'il était encore
éloigné de ce moyen puiſſant, & peut-
unique, de lumiere par l'imperfection de
hiéroglyphes.

étaient des Tableaux tracés ſur des écorces
re, ſur des peaux de bêtes fauves, ſur des
s de coton, & deſtinés à conſerver le
enir des Loix, des Dogmes, des révolu-
de l'Empire. Le nombre, la couleur,
tude des figures, tout variait ſuivant les
ts qu'il s'agiſſait d'exprimer. Quoique ces
es imparfaits ne duſſent pas avoir ce grand
ctere qui exclut tout doute raiſonnable,
eut penſer, qu'aidés par des traditions de
s & de famille, ils donnaient quelque
aiſſance des événements paſſés. L'indiffé-
e des Conquérans pour tout ce qui n'a-
pas trait à une avidité inſatiable, leur fit
iger la clef de ces dépôts importans. Bien-
leurs Moines les regarderent comme des
uments d'idolâtrie; & le premier Evêque
Mexico, Zummaraga, comdamna aux flam-
tout ce qu'on en pût raſſembler. Le peu
échappa de ce fanatique incendie, & qui
conſervé ſous l'un & l'autre hémiſphe-
n'a pas diſſipé depuis les ténebres où la
ligence des premiers Eſpagnols nous avait
gés.

es Mexicains avaient des ſuperſtitions bar-
es; & leurs Prêtres étaient des monſtres,
faiſaient l'abus le plus affreux du culte
minable qu'ils avaient impoſé à la crédu-

lité de la Nation. Elle reconnoiſſait, comm
tous les peuples policés, un Etre-Suprême, u
vie à venir, avec ſes peines & ſes récompe
ſes : mais ces Dogmes ſublimes étaient mê
d'abſurdités, qui les rendaient incroyables.

Dans la Religion du Mexique, on attend
la fin du monde à la fin de chaque ſiecle,
cette année était dans l'Empire un tems
deuil & de déſolation.

Les Mexicains invoquaient des Puiſſan
ſubalternes, comme les autres Nations en o
invoqué, ſous le nom de Génies, de C
mis, de Manitous, d'Anges, de Fétiche
La moindre de ces Divinités avait ſes temple
ſes images, ſes fonctions, ſon autorité parti
liere ; & toutes faiſaient des miracles.

Ils avaient une eau ſacrée dont on faiſa
des aſperſions. On en faiſoit boire à l'Emp
reur. Les Pélérinages, les Proceſſions, l
dons faits aux Prêtres étaient de bonne
œuvres.

On connaiſſait chez eux des expiations, de
pénitences, des macérations, des jeûnes.

Quelques-unes de leurs ſuperſtitions le
étaient particulieres. Tous les ans, ils choi
ſiſſaient un eſclave. On l'enfermait dans l
Temple, on l'adorait, en l'encenſait, on l'in
voquait, & on finiſſait par l'égorger en ce
rémonie.

Voici encore une ſuperſtition qu'on ne trou
vait pas ailleurs. Les Prêtres pétriſſaient e
certains jours une Statue de pâte, qu'ils fa
ſaient cuire. Ils la plaçaient ſur l'autel, o

evenait Dieu. Ce jour là, une foule in-
rable de Peuple, se rendait dans le Tem-
es Prêtres decoupaient la Statue. Ils en
ient un morceau à chacun des assistans,
mangeait, & se croyait sanctifié après
mangé son Dieu.

vaut mieux manger des Dieux que des
nes; mais les Mexicains immolaient aussi
isonniers de guerre dans le Temple du
des batailles. Les Prêtres, dit-on, man-
it ensuite ces prisonniers, & en en-
ent des morceaux à l'Empereur, & aux
paux Seigneurs de l'Empire.

and la paix avait duré quelque tems, les
s faisoient dire à l'Empereur que les
avaient faim; & dans la seule vue de
des prisonniers, on recommençait la
e.

ous égards, cette Religion était atroce
ible. Toutes ces cérémonies étaient lu-
s & sanglantes. Elle tenait sans cesse
me dans la crainte. Elle devait rendre
mmes inhumains, & les Prêtres tout-
ns.

oique le Mexique soit, comme on l'a dit,
es plus riches pays du monde, ses pro-
ons sont concentrees dans une circulation
eure. Il n'y a que le jalap, la vanille,
go & la cochenille qui entrent dans son
erce avec les autres Nations. La coche-
à laquelle nous devons nos belles cou-
de pourpre & d'écarlate, n'a existé jus-
qu'au Mexique. C'est un insecte de la

groſſeur & de la forme d'une punaiſe. Les c
ſexes y ſont diſtincts, comme dans la plû
des autres animaux. La femelle, fixée ſu
point de la plante preſqu'au moment d
naiſſance, y reſte toujours attachée par
eſpece de trompe, & ne préſente qu'une cr
preſque hémiſphérique qui recouvre toute
autres parties. Cette enveloppe change d
fois en vingt-cinq jours, & eſt enduite d'
pouſſiere blanche, graſſe, impénétrabl
l'eau. A ce terme, qui eſt l'époque de la pul
té, le mâle, beaucoup plus petit, & don
forme eſt plus dégagée, ſort d'un tuyau f
neux, à l'aide d'aîles dont il eſt pourvu.
voltige au-deſſus des femelles immobiles,
s'arrête ſur chacune d'elles. La même fem
eſt ainſi viſitée par pluſieurs mâles, qui pé
ſent bientôt après la fécondation. Son volu
augmente ſenſiblement, juſqu'à ce qu'
goutte de liqueur, échappée de deſſous el
annonce la ſortie prochaine des œufs qui ſ
en grand nombre. Les petits rompent leur
veloppe en naiſſant, & ſe répandent bien
ſur la plante pour choiſir une place favora
& pour s'y fixer. Ils cherchent ſur-tout à
mettre à l'abri du vent d'Eſt. Auſſi l'arbriſſe
ſur lequel ils vivent, vu de ce côté-là, para
il tout verd; tandis qu'il eſt blanc du côté c
poſé, ſur lequel les inſectes ſe ſont portés
préférence.

Cet arbriſſeau, connu ſous le nom de Nop
de Raquette & de Figue d'Inde, a envir
cinq pieds de haut. Sa tige eſt charnue, larg
applati

tie, veloutée, un peu âpre, couverte de
pes d'épines, répandues ſymétriquement
ſurface. Elle ſe ramifie beaucoup & ſe
:it, ainſi que les rameaux, dans chacun
s points de diviſion : ce qui donne aux di-
s portions de la plante, ainſi étranglée,
me d'une feuille ovale, épaiſſe & épineu-
ette plante n'a point d'autres feuilles. Ses
éparſes ſur les jeunes tiges, ſont com-
s d'un calice écailleux qui ſupporte beau-
de pétales & d'étamines. Le piſtil, ſur-
é d'un ſeul ſtyle & caché dans le fond
alice, devient avec lui un fruit bon à
er, ſemblable à une figue remplie de
nces nichées dans une pulpe rougeâtre.
y a pluſieurs eſpeces de Nopal. Ceux qui
à tige liſſe, les épines nombreuſes & trop
ochées, ne ſont point propres à l'éduca-
le la cochenille. Elle ne réuſſit bien que
lui qui a peu d'épines & une ſurface ve-
e, propre à lui donner une aſſiette plus
e. Il craint les vents, les pluies froides,
trop grande humidité. La méthode de le
er n'eſt pas avantageuſe. On gagne plus
eplanter tous les ſix ans, en mettant plu-
portions de tiges dans des foſſes aſſez
ndes, diſpoſées en quinconce ou en quar-
ſix ou huit pieds de diſtance. Un terrein
planté, connu ſous le nom de nopalerie,
dinairement qu'un ou deux arpents d'é-
e, rarement trois. Chaque arpent pro-
juſqu'à deux quintaux de cochenille, &
omme ſuffit pour le cultiver. Il doit ſar-

cler ſouvent, mais avec précaution, pour n
pas déranger l'inſecte qui ne ſurvit pas a ſo
déplacement. Il détruira encore avec ſoin le
animaux deſtructeurs, dont le plus redoutabl
eſt une chenille, qui fait des traînées dans l'in
térieur même de la plante, & attaque l'in
ſecte en deſſous.

Dix-huit mois après la plantation, on cou
vre le Nopal de cochenilles : mais pour les diſ
tribuer plus réguliérement ſur toute la plante
& empêcher quelles ne ſe nuiſent par leur rap
prochement, on attache aux épines, de diſ-
tance en diſtance, de petits nids faits avec la
bourre de coco, ouverts du côté de l'Oueſt
remplis de douze à quinze meres prêtes à pon
dre. Les petits qui en ſortent s'attachent au
Nopal, & parviennent à leur plus grande con
ſiſtance en deux mois, qui ſont la durée de
leur vie. On en fait alors la récolte, qui ſe
renouvelle tous les deux mois, depuis Octo-
bre juſqu'en Mai. Elle peut être moins avan-
tageuſe s'il y a un mélange d'une autre coche-
nille de moindre prix, ou s'il y a abondance
de mâles dont on fait peu de cas, parce qu'ils
ſont plus petits, & qu'ils tombent avant le
tems. Cette récolte doit procéder de quelques
jours le moment de la ponte, ſoit pour pré-
venir la perte des œufs qui ſont riches en cou-
leur, ſoit pour empêcher les petits de ſe ré-
pandre ſur une plante déjà épuiſée, qui a be-
ſoin de quelques mois de repos. En commen-
çant par le bas, on détache ſucceſſivement les
cochenilles avec un couteau, & on les fait

er dans un baſſin placé au-deſſous, dont
es bords applati s'applique exactement
e la plante, que l'on nettoie enſuite avec
ème couteau ou avec un linge.
médiatement avant la ſaiſon des pluies,
prévenir la deſtruction totale des coche-
, qui pourrait être occaſionnée par l'in-
érie de l'air, on coupe les branches de
l chargées d'inſectes encore jeunes. On
re dans les habitations, où elles con-
t leur fraîcheur, comme toutes les plan-
u'on nomme graſſes. Les cochenilles y
ent pendant la mauvaiſe ſaiſon. Dès
e eſt paſſée, on les met ſur des arbres ex-
rs, où la fraîcheur vivifiante de l'air leur
ientôt faire leurs petits.
cochenille Sylveſtre, eſpece différente
cochenille fine ou myſtique dont on
de parler, mais cultivée dans les mêmes
& ſur la même plante, n'exige pas les
s ſoins & les mêmes précautions. Elle a
moins délicate, réſiſte mieux aux inju-
e l'air. Sa récolte eſt conſéquemment
variable pour le produit, & peut ſe faire
l'année. Elle différe de l'autre en ce
e eſt plus petite, plus vorace, moins
ée en couleur, enveloppée d'un coton
e étend à deux lignes autour d'elle. Elle
ltiplie plus facilement, ſe répand plus
& plus vîte ſans aucun ſecours étranger;
rte qu'une Nopalerie en eſt bientôt cou-
Comme ſon produit eſt plus ſûr, que
ix équivaut aux deux tiers de celui de la

mesteque, & qu'elle se propage sur tout
les especes de Nopal, on peut la cultiver ave
succès, mais séparément, parce que son vo
sinage affamerait l'autre qui serait aussi étou
fée sous son duvet. On retrouve cette espec
au Pérou sur un Nopal très-épineux qui y e
fort commun.

Les cochenilles n'ont pas été plutôt recuei
lies, qu'on les plonge dans l'eau chaude pou
les faire mourir. Il y a différentes manieres d
les sécher. La meilleure est de les exposer plu
sieurs jours au soleil, où elles prennent un
teinte de brun roux, ce que les Espagnols ap
pellent *Renegrida*. La seconde est de les me
tre au four, où elles prennent une couleu
grisâtre, veinée de pourpre, ce qui leur fai
donner le nom de *Jaspeada*. Enfin la plus im
parfaite, qui est celle que les Indiens prati
quent le plus communément, consiste à le
mettre sur des plaques avec leurs gâteaux d
maïs : elles s'y brûlent souvent. On les ap
pelle *Negra*.

Quoique la cochenille appartienne au regn
animal, qui est l'espece la plus périssable, ell
ne se gâte jamais. Sans autre attention qu
celle de l'enfermer dans une boîte, on l
garde des siecles entiers avec toute sa vertu.

Cette riche production réussirait vraisem-
blablement dans différentes parties du Mexi-
que. Mais jusqu'à nos jours, il n'y a eu guère
que la Province d'Oaxaca, qui s'en soit sé-
rieusement occupée. Les récoltes ont été plus
abondantes sur un terrein aride, où le Nopal

laît, que ſur un ſol naturellement fécond ;
s ont éprouvé moins d'accidents dans les
oſitions agréablement temperées, que dans
es où le froid & le chaud ſe faiſaient ſen-
davantage. Les Mexicains connaiſſaient la
henille avant la deſtruction de leur Empi-
Ils s'en ſervaient pour peindre leurs mai-
s & pour teindre leur coton. On voit dans
rrera que, dès 1523, le Miniſtere ordon-
t à Cortez de la multiplier. Les Conquerans
oufferent ce travail, comme ils mépriſaient
s les autres ; & il reſta tout entier aux In-
ns. Eux ſeuls s'y livrent encore, mais trop
vent avec les fonds avancés par les Eſpag-
s, à des conditions plus ou moins uſuraires.
fruit de leur induſtrie eſt tout porté dans la
pitale de la Province, qui ſe nomme auſſi
xaca.

Cette Ville, où l'on arrive par de beaux che-
ns, & où l'on jouit d'un printems conti-
l, s'éleve au milieu d'une plaine ſpacieuſe,
verte de jolis hameaux & bien cultivée. Ses
s ſont larges, tirées au cordeau, & formées
des maiſons un peu baſſes, mais agréable-
nt bâties. Ses places, ſon aqueduc, ſes
fices publics ſont d'aſſez bon goût. Elle a
elques Manufactures de ſoie & de coton.
marchandiſes d'Aſie & celle de l'Europe
ont d'un uſage général. Nous avons eu oc-
on de voir pluſieurs voyageurs, que les
conſtances avaient conduits à Oaxaca : tous
us ont aſſuré que de tous les établiſſements
més par les Eſpagnols dans le nouveau

Monde, c'était celui où l'esprit de société ava
fait le plus de progrès. Tant d'avantages p
raissent une suite du commerce de la coch
nille.

Indépendamment de ce que consommen
l'Amérique & les Philippines, l'Europe reço
tous les ans quatre mille quintaux de coche
nille fine, deux cents quintaux de granille
cent quintaux de poussiere de Cochenille, &
trois cents quintaux de cochenille Sylvestre
qui, rendus dans ses ports, sont vendu
8,610,140 livres.

Malgré l'inaction qui régne dans la nou
velle Espagne, cette belle Province envoya
sa Métropole, année commune, depuis 1748
jusqu'en 1753, par la voie de la Véra-Cru
& de Honduras, 62,661,466 livres; don
574,550 en or; 43,621,497 en argent
18,465,419 en productions, prix d'Europe.

Dans les productions, il y avait 529,200
livres pour la Couronne; 17,936,319 pour le
Négocians.

Dans l'or & l'argent, il y avait 25,649,040
livres pour le Commerce; 12,067,007 livre
pour les Agents du Gouvernement, ou pou
les particuliers qui voulaient faire passer leu
fortune en Europe; 6,480,000 livres pou
le fisc.

ADMINISTRATION CIVILE.

3. *Vice-Roi, Gouverneur & Capitaine-général de la nouvelle Espagne.*

Mathias de Galvez.

Gouverneurs. MM.

la de los Angeles.	D. Gaspar Portolà.
pulco.	D. . . . . . .
ı-Cruz.	D. Jos. Corrion.
atan.	D. J. Merino Cavallos.
idio del Carmen.	D. Ped. Dusau Maldonado.

mandant général des Provinces intérieures de la nouv. Espagne.

Theod. de Croix.

huila	D. J. de Ugalde.
v. Mexique.	D. J. B. de Ansa.
v. St. André.	D. Mar. de Medina.
v. Roy. de Léon.	D. Vinc. Gonz. de Santiañez.
v. Biscaye.	D. Ph. Barri.
ora y Sinaloa.	D. Jac. de Ugarti.
as.	D. Dom. Cabello.

verneur & Capitaine-général du Royaume de Guatimala. D. Mathias de Galvez.

oa.	D. Fel Dominguez, *Commandant.*
ayagua.	D. Jos. Nepom. de Quesada.
a Rica.	D. Jos. Perie.
araragua.	D. Jos. Estacheria.
nusco.	D. Fern. Pison.

Gourverneur-général de l'île de Cuba & de la Havane. . . . .

Cuba. D. Mic. de Arredondo

Cap.-gén. de la Louisiane. D. Bern. de Galvez

Moyila. D. Enrique Grimaret, *Command.*

Pensacola. D. Ar. A-Neilly, *Commandant.*

Cap.-gén. de l'île Espagnole & de la ville de St.-Domingue.

D. Isid. Peralta.

Porto-Rico. D. Jos. Dufresne.

Cap.-gén. des îles Philippines & de la ville de Manille.

D. Jos. Basco y Vargas.

Isles Marianes. D. Phil. Ebrain.

Tribunaux de la nouvelle Espagne.

Audience du Mexico. MM.

1783. D. Mathias de Galvez, Vice-Roi. Gouv. Capit.-général, *Président.*

D. Vincent de Herrera y Rivero, *Régent.*
D. Ant. de Villa-Urrutia y Salcedo.
D. Diego Ant. Fernandez de Madrid.
D. Franc. Gomez Algarin.
D. Miguel Calixto de Aceda.
D. Ruperto Vicente de Luyando.
D. Balthazar Ladron de Guevara.
D. Pedro Echeverz.
D. Joachim Galdeano.

Joſeph Antonio de Urizar.
. . . .

Alcades du Crime.

'Alcade, appellé *Corrégidor* au Pérou, ın Magiſtrat chargé, ſous l'inſpection du e-Roi ou des Tribunaux de la Juſtice, Finances, de la Guerre, de la Police, & out ce qui peut intéreſſer l'ordre public, ; un eſpace de trente, quarante ou cin-nte lieues.

MESSIEURS.

Côme-Ant. de Mierry Treſpalacios.
Simon de Mira-Fuentes.
Euſebio Ventura de Beleña.
Juan Franciſco de Anda.
Joachim de Plaza y Ubilla.
Ramon de Poſada y Soto.

Gens du Roi. MM.

. . . . *Procureur-général Civil.*
. . . . . . *ſecond Procureur-général.*
Lorenzo Hernandez de Alva, *Proc. gén. riminel.*
. . . . *Alguazil Major.*

Audience de Guadalaxara. MM.

Euſebe Sanchez Pareja, *Régent, avec les riviléges & les honneurs de la Préſidence.*
Juan Romualdo Navarro.
Modeſto de Salcedo y Somo Devilla.
Staniſlas Joachim de Andino.

D. Joseph de Moya.

. . . .

Gens du Roi. MM.

D. Franc. Ign. Gonzalez Maldonado ; *Proc.-général Civil.*

D. Ant. Lopez Quintana, *Procureur-général Criminel.*

D. Franc. Basile de la Canal Soto Posada, *Alguazil-Major.*

Audience de Guatimala. MM.

D. . . . . , *Gouv. & Cap.-gén. Président.*

D. Juan Ant. de Uruñuela, *Régent.*

D. Thomas Gonzalez Calderon.

D. Jos. Ortiz de la Peñ .

D. Juan Joseph de Zubiria.

D. Felix del Rey y Bora.

D. Jos. Pablo Valiente y Bravo.

Gens du Roi. MM.

D. Franc. Saavedra y Garjaval, *Procureur-général Civil.*

D. Pedro Joseph de Tosta, *Procureur-général Criminel.*

D. Jos. Manuel de Barrueta, *Alguazil-Maj.*

Administration Ecclésiastique.

La Vice-Royauté du Mexique est distribuée en deux Archevêchés ; celui de Mexico & celui de Guatimala. Le premier a neuf Suffragans, & le second trois.

Archevêques & Evêques. MM.

MEXICO.

Alonzo Nuñez de Haro y Peralta. 60,000 l.

Puebla de los Angeles.

Victoriano Lopez Gonzalo. . . . 10,000 l.

Mechoacan.

. . . . 420,000 l.

Oaxaca.

Joseph Greg. de Ortigosa. . . . 46,000 l.

Guadalaxaca.

Fran. Ant. Alcade. . . . . 21,000 l.

Yucatan.

Fran. L. Piña y Mazo. . . . . . . 24,000 l.

Durango.

. . . . 12,000 l.

Nouveau Royaume de Léon.

Fr.-Raph.-Joseph Verger. . . . 15,000 l.

Sonora.

Fr. Ant. de Los Reyes. . . . . . 36,000 l.

GUATIMALA.

Gayetano Francos de Monroy. 24,000 l.

Comayagua.

Fr. Ant. de Miguel. . . . . . . 12,000 l.

Nicaragua.

Estevan Lorenzo de Tristan. . . 10,000 l.

Chiapa.

D. Francifco Polanco.......... 15,000

II. VICE-ROYAUTÉ DU NOUVEAU ROYAUME DE GRENADE.

Cette vice-Royauté, s'étend fur tout l'efpace qui, fur la mer du Nord, fe prolonge depuis les frontieres du Mexique jufqu'à l'Orénoque, & fur la mer du Sud, depuis Veragua jufqu'à Tumbes. La Province de Quito, placée dans l'intérieur des terres, y fut incorporée, dans ces derniers tems. Ce pays immenfe était, même avant la conquête, fort peu habité. Au milieu des Sauvages qui le parcouraient, s'était cependant formée une Nation qui avait une Religion, un Gouvernement, une Culture, & qui quoiqu'inférieure aux Mexicains & aux Péruviens, s'était élevée beaucoup au-deffus de tous les autres Peuples de l'Amérique. Ni l'hiftoire ni la tradition ne nous apprennent comment avait été créé cet état ; mais on doit croire qu'il a exifté, quoiqu'il ne refte aucune trace de fa civilifation.

Ce Royaume, s'il eft permis de fe fervir de cette expreffion, fe nommait Bogota. Benalcazar qui commandait à Quito, l'attaqua en 1526 du côté du Sud, & Quefada, qui avait débarqué à Ste. Marthe, l'attaqua du côté du Nord. Des hommes unis entre eux, accoutumés à combattre enfemble, conduits par un Chef abfolu, ces hommes devaient

e & firent en effet quelque résistance ; mais
llut enfin céder à la valeur, aux armes, &
discipline de l'Europe. Les deux Capitai-
Espagnols eurent la gloire, puisqu'on veut
c'en soit une, d'ajouter une grande pos-
on à celles dont leurs Souverains s'étaient
sés surcharger dans cet autre hémisphere.
c le tems, les Provinces plus ou moins
gnées de ce centre, se soumirent en par-
Nous disons en partie, parce que l'orga-
tion est telle, qu'il ne fut jamais possi-
d'en subjuguer tous les Habitans, & que
d'entre eux qui avaient reçu des fers les
aient aussi-tôt qu'ils avaient le courage de
ien vouloir. Il n'est pas même sans quel-
vraisemblance, que la plûpart auraient
cette détermination, si on les eût assujet-
à ces travaux destructeurs qui ont causé
de ravages dans les autres parties du nou-
Monde.

uelques Ecrivains ont parlé avec un an-
siasme presque sans exemple, des riches-
qui sortirent d'abord du nouveau Royau-
Il les font monter au point d'étonner les
ginations les plus avides du merveilleux.
ais peut-être, on ne poussa si loin l'exagé-
on. Si la réalité eût seulement approché
fables, cette grande prospérité serait con-
e dans les Registres publics, ainsi que
s de toutes les Colonies véritablement in-
santes. D'autres monuments en auraient
étué le souvenir Dans aucun tems, ces
rs n'existerent donc que sous la plume

d'un petit nombre d'Auteurs naturellemen
crédules, où qui ſe laiſſaient entraîner pa
l'eſpoir d'ajouter à l'éclat, dont déjà brillai
leur patrie.

Le nouveau Royaume fournit aujourd'hu
l'Emeraude, pierre précieuſe, tranſparente
de couleur verte, & qui n'a guere plus de du
reté que le criſtal de roche.

Quelques contrées de l'Europe fourniſſen
des émeraudes, mais très-imparfaites & pe
recherchées.

On a cru long-tems que les émeraudes d'u
verd gai venaient des grandes Indes, & c'ef
pour cela qu'on les appelait orientales. Cett
opinion a été abandonnée, lorſque ceux qu
la défendaient ſe ſont vus dans l'impuiſſanc
de nommer les lieux où elles ſe formaient. Ac
tuellement, il eſt établi que l'Aſie ne nou
a jamais vendu de ces pierreries, que ce
qu'elle-même en avait reçu du nouvel hé-
miſphere.

C'eſt donc à l'Amérique ſeule qu'appar-
tiennent les belles émeraudes. Les premier
Conquérans du Pérou en trouverent beaucou
qu'ils briſerent ſur des enclumes, dans la per
ſuaſion où étaient ces Avanturiers qu'elles n
devaient pas ſe briſer, ſi elles étaient fines
Cette perte devenait plus ſenſible, par l'im-
poſſibilité de découvrir la mine d'où les Inca
les avaient tirées. La nouvelle Grenade n
tarda pas à remplir le vuide. Cette Région
nous envoie maintenant moins de ces pierre-
ries, ſoit qu'elles ſoient devenues plus rares,

que la mode en ait diminué dans nos cli-
s. Mais l'or qui en vi nt eſt plus abon-
; & ce ſont les Provinces du Popayan &
Choco qui le fourniſſent. On l'obtient
de grands dangers, & ſans des dépenſes
idérables.
a Cour de Madrid était mécontente qu'une
ion, dont on lui exaltait ſans ceſſe les
ntages naturels, lui envoyât ſi peu d'ob-
. & lui en envoyât ſi peu de chacun. L'é-
nement où était ce vaſte pays de l'autorité
lie à Lima, pour gouverner toute l'Amé-
e méridionale, devait être une des prin-
les cauſes de cette inaction. Une ſurveil-
e plus immédiate pouvait lui communi-
plus de mouvement, & un mouvement
régulier. On la lui donna. La Vice-
auté du Pérou fut coupée en deux; & la
tié de cette grande Province forma celle
a nouvelle Grenade, avec le Quito qu'on
corpora
et innovation, quoique ſage, quoique né-
aire, ne produiſit pas d'abord le grand bien
on s'en était promis. Il faut beaucoup de
s pour former de bons Adminiſtrateurs : il
aut peut-être davantage pour établir l'or-
, & pour rappeler au travail des généra-
s énervées par deux ſiecles de fénéantiſe
le libertinage. La révolution a cependant
mencé à s'opérer, & l'Eſpagne en retire
quelque fruit. La moitié de l'or que ra-
ſe la Colonie, paſſait en fraude à l'étran-
; & c'était principalement par les rivieres

d'Atrato & de la Hache. On s'eſt rendu maî-
tre de leurs cours par des Forts placés conve-
nablement. Malgré ces précautions, il ſe fer
de la contrebande chaque fois que les Eſ-
pagnols & leurs voiſins auront intérêt à s'y
livrer ; mais elle ſera moindre qu'elle ne l'é-
tait. Les ports de la Métropole enverront plu
de marchandiſes & recevront plus de métaux

Terre-ferme. La Province de Terre-ferme a
Panama pour Capitale. Le détroit du Magel-
lan parut long-tems la ſeule voie propre à
faciliter les liaiſons du Pérou avec la Métro-
pole. Depuis long-tems les vaiſſeaux des Eſ-
pagnols ne connaiſſaient d'autre route pour
repaſſer en Europe, lorſqu'on jeta les yeux
ſur Panama. La longueur du trajet, la frayeur
qu'inſpirait des mers orageuſes & peu connues,
la crainte d'exciter l'ambition des autres Na-
tions, l'impoſſibilité de trouver un aſile dans
des événements malheureux ; d'autres conſidé-
rations peut-être, tournerent inopinément les
vues vers cette Ville.

Panama, qui avait été la porte par où l'on
était entré au Pérou, s'était élevée à une
grande proſpérité, lorſqu'en 1670 elle fut
pillée & brûlée par des Pirates. On l'a rebâtie
dans un lieu plus avantageux, à quatre ou cinq
mille de ſa premiere place, & à trois lieues
du port de Périco, formé par un grand nom-
bre d'îles, & aſſez vaſte pour contenir les
plus nombreuſes Flottes. Elle donne des loix
aux Provinces de Panama, de Véraguas & de
Darien, Régions ſans habitans, ſans culture,

richeſſes, & qu'on décora d'un grand
de Royaume de Terre-ferme, à une épo-
où l'on eſpérait beaucoup de leurs mines.
on propre fonds, Panama n'a jamais offert
Commerce que des perles.

a pêche s'en fait dans quarante-trois îles
on golfe. La plûpart des babitans y em-
ent ceux de leurs negres qui ſont bons
urs. Ces eſclaves plongent & replongent
la mer, juſqu'à ce que cet exercice vio-
ait épuiſé leurs forces & laſſé leur cou-
. Chaque noir doit rendre un nombre
d'huîtres. Celles où il n'y a point de per-
où la perle n'eſt pas entiérement for-
, ne ſont pas comptées. Ce qu'il peut
ver au-delà de l'obligation qui lui eſt im-
e, lui appartient inconteſtablement. Il
le vendre à qui bon lui ſemble. Mais pour
inaire, il le cede à ſon maître pour un
modique.

es monſtres marins, plus communs aux
où ſe trouvent les perles, que ſur les cô-
oiſines, rendent cette pêche dangereuſe.
lques-uns dévorent en un inſtant les plon-
s. Le *Mantas*, qui tire ſon nom de ſa figu-
les roule ſous ſon corps & les étouffe.
ſe défendre contre de tels ennemis, cha-
pêcheur eſt armé d'un poignard. Auſſi-tôt
apperçoit quelqu'un de ces animaux vo-
, il l'attaque avec précaution, le bleſſe
met en fuite. Cependant, il périt tou-
quelques pêcheurs, & il y en a un grand
bre d'eſtropiés.

Les perles de Panama ſont communémen d'aſſez belle eau. Il y en a même de remarqua bles par leur groſſeur & par leur figure. L'Eu rope en achetait autrefois une partie : ma depuis que l'Art eſt parvenu à les imiter , & que la paſſion pour les diamans en a fait tom ber ou diminuer l'uſage , c'eſt le Pérou qui le prend toutes.

Cette branche de Commerce contribua ce pendant beaucoup moins à donner de la célé brité à Panama, que l'avantage dont elle jouiſ ſait d'être l'entrepôt de toutes les production du pays des Incas, deſtinées pour notre hémiſ phere. Les richeſſes arrivées par une flottille étaient voiturées , les unes à dos de mulet & les autres par le châgre à Porto-Belo , ſitu ſur la côte ſeptentrionale de l'iſthme qui ſé pare les deux mers.

Quoique la poſition de cette Ville eût été reconnue & approuvée par Colomb , en 1502, elle ne fut bâtie qu'en 1584 , des débris de nombre de dios. Elle eſt diſpoſée en forme de croiſſant , ſur le penchant d'une montagne qu entoure le port. Ce port célèbre , autrefois très-bien défendu par des fortifications que l'Amiral Vernon détruiſit en 1740 , paraît offrir une entrée large de 600 toiſes ; mais elle eſt tellement rétrécie par des rochers à fleur d'eau , qu'elle ſe trouve réduite à un ca nal étroit. Les vaiſſeaux n'y arrivent qu'à la toue , parce qu'ils trouvent toujours des vents contraires ou un grand calme. Ils y jouiſſent d'une ſûreté entiere.

ntempérie de Porto-Belo eſt ſi connue, n l'a ſurnommé le tombeau des Eſpagnols. t plus d'une fois une néceſſité d'y abanier des navires dont les équipages avaient péris. Les habitans eux-mêmes n'y vivent ong-tems, & ont généralement un temnent vicié. Il eſt comme honteux d'y deer. On n'y voit que quelques négres, ques mulâtres, un petit nombre de blancs, y ſont fixés par les emplois du Gouvernt. La garniſon même, quoique comſeulement de cent-cinquante hommes, eſte jamais plus de trois mois de ſuite. 'au commencement du ſiecle, aucune ie n'avait oſé y accoucher; elle aurait ouer ſes enfans, ſe vouer elle-même à nort certaine. Les plantes tranſportées cette région funeſte, où la chaleur, idité, les vapeurs ſont exceſſives & conlles, n'ont jamais proſpéré. Il eſt établi es animaux domeſtiques de l'Europe, qui t prodigieuſement multipliés dans toutes rties du nouveau Monde, perdent leur dité en arrivant à Borto-Belo; &, à en par le peu qu'il y en a, malgré l'abon- des pâturages, on ſerait porté à croire ette opinion n'eſt pas mal fondée.

s déſordres du climat n'empêcherent pas orto-Belo ne devînt d'abord le théâtre is grand Commerce qui ait jamais exiſté. is que les richeſſes du nouveau Monde vaient pour être échangées contre l'in- e de l'ancien, les vaiſſeaux partis d'Eſ-

pagne, & connus ſous le nom de Galions s'y rendaient de leur côté, chargés de to les objets de néceſſité, d'agrément ou c luxe, qui pouvaient tenter les Poſſeſſeurs d Mines.

Les Députés des deux Commerces réglaien à bord de l'Amiral, le prix des marchandiſ ſous les yeux du Commandant de l'eſcadr & du Préſident de Panama. L'eſtimation r portait pas ſur la valeur intrinſeque de ch que choſe, mais ſur la rareté ou ſon abondan ce. L'habileté des Agents conſiſtait à ſi bie faire leurs combinaiſons, que les cargaiſon apportées d'Eſpagne abſorbaient tous les tr ſors venus du Pérou. On regardoit la foir comme mauvaiſe lorſqu'il ſe trouvait de marchandiſes négligées faute d'argent, ou d l'argent ſans emploi faute de marchandiſe Dans ce cas ſeulement, il était permis aux Né gocians Européans d'aller achever leurs vente dans la mer du Sud, & aux Négocians Péru viens de faire des remiſes à la Métropol pour leurs achats.

Dès que les prix étaient réglés, les échan ges commençaient. Ils n'étaient ni longs n difficiles : la franchiſe la plus noble, en éta la baſe. Tout ſe paſſait avec tant de bonne-foi qu'on n'ouvrait pas les caiſſes des piaſtres, & qu'on ne vérifiait point le contenu des ballots Jamais cette confiance réciproque ne fut trom pée. Il ſe trouva plus d'une fois des ſacs d'o mêlés parmi des ſacs d'argent, des articles qu n'étaient pas portés ſur les factures. Les mé

s étaient réparées avant le départ des
eaux ou à leur retour. Seulement, il ar-
, en 1654, un événement qui aurait pu
er cette confiance. On trouva en Europe
toutes les piaſtres, reçues à la derniere
, avaient un cinquieme d'alliage. La
fut ſoufferte par les Commerçans Eſ-
ols : mais comme les monnoyeurs de Lima
t reconnus pour auteurs de cette malver-
n, la réputation des Marchands Péruviens
uffrit aucune atteinte.
foire, dont la mauvaiſe qualité de l'air
fait fixer la durée à 40 jours, ſe tint
rd aſſez réguliéremenr. On voit par des
de 1595, que les Galions devaient être
diés d'Eſpagne tous les ans, au plus tard
les 18 mois ; & les 12 Flottes parties de-
le 4 Août 1628, juſqu'au 3 Juin 1645,
vent qu'on ne s'écartait pas de cette regle.
revenaient, après un voyage de 11, de
quelquefois même de 8 mois, chargées
nenſes richeſſes, en or, en argent & en
handiſes.
tte proſpérité continua ſans interruption
'au milieu du 17e. ſiecle. Avec la perte
Jamaïque, commença une contrebande
dérable, qui juſqu'alors avait été peu
oſe. Le ſac de Panama, en 1670, par le
e Anglais, Jean Morgan, eut des ſuites
e plus fâcheuſes. Le Pérou, qui envoyait
nds d'avance dans cette Ville, ne les y
us paſſer qu'après l'arrivée des Galions
rthagène. Ce changement occaſionna

des retards, des incertitudes. Les foires d
minuerent, & le Commerce interlope au
menta.

L'élévation d'un Prince Français ſur l
trône de Charles-Quint, alluma une guer
générale; & dès les premieres hoſtilités, l
Galions furent brûlés dans le port de Vigo
où l'impoſſibilité de gagner Cadix les ava
forcés de ſe réfugier. La communication d
l'Eſpagne avec Porto-Belo fut alors tout-à
fait interrompue; & la mer du Sud eut plu
que jamais des liaiſons directes & ſuivie
avec l'étranger.

La pacification d'Utrecht ne finit pas l
déſordre. Le malheur des circonſtances voulu
que la Cour de Madrid ne put pas ſe diſpenſe
de donner excluſivement à une Compagni
Anglaiſe le privilége de pourvoir le Perou
d'eſclaves. Elle ſe vit même forcée d'accorde
à ce corps avide le droit d'envoyer à chaqu
foire un vaiſſeau chargé des différentes mar-
chandiſes que le pays pouvait conſommer. Ce
bâtiment, qui n'aurait dû être que de cinq cents
tonneaux, en portait toujours plus de mille.
On ne lui donnait ni eau ni vivres. Quatre ou
cinq navires qui le ſuivaient, fourniſſaient à
ſes beſoins, & ſubſtituaient des effets nou-
veaux aux effets déjà vendus. Les galions écra-
ſés par cette concurrence, l'étaient encore par
les verſements frauduleux dans tous les ports
où l'on conduiſait les négres. Enfin, il fut
impoſſible après l'expédition de 1737, de
ſoutenir plus long-tems ce Commerce; & l'on

nir ces fameuſes foires ſi enviées des
ons, quoiqu'elles duſſent être regar-
comme le tréſor commun de tous les
es.

puis cette époque, Panama & Porto-
ſont infiniment déchus. Ces deux Villes
rvent plus qu'à quelques branches peu
tantes d'un Commerce languiſſant. Les
es plus conſidérables ont pris une autre
ion. On a ſubſtitué la route du détroit
agellan & du Cap de Horn, à celle de
na.

nte-Marthe. Cette Province, qui a 80
du levant au couchant, & 130 du nord
di, fut, comme les contrées de ſon voi-
, découverte malheureuſement à l'épo-
éſaſtreuſe, où les Rois d'Eſpagne, uni-
nt occupés de leur agrandiſſement en Eu-
ne demandaient à ceux de leurs ſujets
ſſaient dans le nouveau Monde, que le
de l'or qu'ils ramaſſaient dans leurs
es. A cette condition, des brigands que
ient l'amour de la nouveauté, une paſ-
éſordonnée pour des métaux, l'eſpoir
de mériter le ciel, étaient les ſeuls
es de leurs actions. Ils pouvaient, ſans
les en punît, ou qu'on les en blamât,
dans une région ou dans une autre,
rver une conquête ou l'abandonner,
une terre en valeur ou la détruire,
rer des peuples ou les traiter avec hu-
é. Tout convenait alors à l'Eſpagne,
u qu'on lui envoyât beaucoup de richeſ-

ſes. La ſource lui en paraiſſait toujours hon-nête & toujours pure.

Des ravages, des cruautés qu'on ne peu[t] exprimer, furent la ſuite néceſſaire de ce[s] principes. La déſolation fut univerſelle. O[n] en voit encore par-tout les funeſtes traces mais plus particuliérement à Sainte-Marthe Après que ces deſtructeurs eurent dépouil[lé] les pleuplades de l'or qu'ils avaient ramaſ[ſé] dans leurs rivieres, des perles qu'ils avaien[t] pêchées ſur leurs côtes, ils diſparurent. L[e] peu d'entr'eux qui s'y fixerent, éleverent un[e] ou deux villes & quelques bourgades qu[i] ſont reſtées ſans communication, juſqu'à c[e] qu'elle ait été ouverte par l'activité infatiga-ble de quelques miſſionnaires Capucins qu[i] ſont parvenus, de nos jours, à réunir dan[s] huit hameaux 3 à 4000 motilones, les plu[s] féroces des Sauvages indépendans qui la tra-verſaient. Là végete leur poſtérité, nourrie & ſervie par quelques Indiens ou par quelque[s] Négres. Jamais la Métropole n'a envoyé u[n] navire dans cette contrée, & jamais elle n'e[n] a reçu la moindre production. L'induſtrie & l'activité s'y réduiſent à livrer en fraude de[s] beſtiaux, ſur-tout des mulets, aux Hollan-dais & aux autres Cultivateurs des îles voi-ſines, qui donnent en échange des vêtement[s] & quelques autres objets de peu de valeur.

Venezuela. Cette Province, qui a 20 lieue[s] de long, fut découverte en 1499, par Al-phonſe Ojeda. Ce Navigateur l'appela Ve-nezuela ou petite Veniſe, à cauſe de quelques

huttes

es qui y étaient établies ſur des pieux,
les élever au deſſus des eaux ſtagnantes
couvraient la plaine. Ni cet Aventurier,
ux qui le ſuivirent, ne ſongeaient à y for-
des établiſſements. Leur ambition était
ire des eſclaves pour les tranſporter aux
, que leur férocité avait dépeuplées. Ce
it qu'en 1527, que Jean d'Ampuez fixa
ette côte une Colonie, & qu'il promit
Cour une contrée abondante en métaux.
e aſſurance donna lieu l'année ſuivante à
rrangement aſſez ſingulier pour être re-
qué.

harles-Quint, qui avait réuni un ſi grand
bre de Couronnes ſur ſa tête, & concen-
ans ſes mains tant de puiſſance, ſe trou-
engagé par ſon ambition, ou par la ja-
e de ſes voiſins, dans des querelles in-
inables, dont la dépenſe excédait ſes
tés. Dans ſes beſoins, il avait emprunté
ommes conſidérables aux Velſers d'Auſ-
g, alors les plus riches Négocians de
ope. Ce prince leur offrit en payement
rovince de Venezuela, & ils l'accepte-
comme un fief de la Caſtille.

n devait croire que des Marchands, qui
ient leur fortune à l'achat & à la vente
roductions territoriales, établiraient des
res dans leur domaine. On devait croire
des Allemands, élevés au milieu des mi-
feraient exploiter celles qui ſe trouve-
t ſur la conceſſion qui leur était faite.
eſpérances furent entiérement trompées.

Les Velsers n'embarquerent pour le nouvea Monde, que 4 ou 500 de ces féroces soldats que leur patrie commençait à vendre à qui conque voulait & pouvait payer leur sang Ces vils stipendiaires porterent au-delà de mers le goût du brigandage qu'ils avaien contracté dans les différentes guerres où il avaient servi. Sous la conduite de leurs chefs Alfinger & Sailler, ils parcoururent un pay immense, mettant les Sauvages à la torture & leur déchirant le flanc, pour les forcer dire où était leur or. Des Indiens entraînés & chargés de vivres, qu'on massacrait à l'instan où ils tombaient de fatigues, suivaient cett troupe barbare. Heureusement la faim, l fatigue, les fleches empoisonnées délivreren la terre de cet odieux fardeau. Les Espagnol se remirent en possession d'un sol, dont le Velsers ne voulaient plus; & leur conduite n fut guère différente de celle qui venait d causer tant d'horreur. Leur Commandant Car vajal paya, il est vrai, de sa tête ses atroci tés : mais ce châtiment ne rappela pas du tombeau les victimes qu'on y avait plongées De leurs cendres sortirent avec le tems quel ques productions, dont le cacao fut la plu importante.

Orénoque. Cette grande Province, qui tir son nom du fleuve célèbre qui l'arrose, es l'un des plus beaux pays du Continent de l'A mérique. Malheureusement elle est fort pe peuplée; & c'est la tyrannie qu'on y exerc contre les femmes, encore plus que dans l

e du nouveau Monde, qui en eſt la prin-
le cauſe. Les meres y ont contracté l'ha-
de de faire périr les filles dont elles ac-
:hent, en leur coupant de ſi près le
on ombilical, que ces enfans meurent
e hémorragie. Le Chriſtianiſme même
pas réuſſi à déraciner cet uſage abomi-
e. On a pour garant le Jéſuite Gumilla,
averti que l'une de ſes Néophytes ve-
de commettre cet aſſaſſinat, alla la
ver pour lui reprocher ſon crime. Cette
ne écouta le Miſſionnaire ſans s'émouvoir.
nd il eut fini, elle lui demanda la per-
on de lui répondre; ce qu'elle fit en ces
es :
Plût à Dieu, Pere, plût à Dieu, qu'au
oment où ma mere me mit au monde,
e eût eu aſſez d'amour & de compaſſion
ur épargner à ſon enfant tout ce que j'ai
duré, tout ce que j'endurerai juſqu'à
fin de mes jours. Si ma mere m'eût
ouffée lorſque je naquis, je ſerais morte,
is je n'aurais pas ſenti la mort, & j'au-
s échapé à la plus malheureuſe des
nditions. Combien j'ai ſouffert, & qui
: ce qui me reſte à ſouffrir!
Repréſente-toi, Pere, les peines qui ſont
ervées à une Indienne parmi ces Indiens.
nous accompagnent dans les champs
ec leur arc & leurs fleches; nous y al-
ns, nous, chargées d'un enfant que nous
:tons dans une corbeille, & d'un autre
i pend à nos mamelles. Ils vont tuer un

» oiſeau ou prendre un poiſſon. Nous bêcho
» la terre, nous; & après avoir ſuppor
» toute la fatigue de la culture, nous ſuppo
» tons toute celle de la maiſon. Ils revienne
» le ſoir ſans aucun fardeau. Nous, nous le
» apportons des racines pour leur nourriture
» & du maïs pour leur boiſſon. De reto
» chez eux, ils vont s'entretenir avec leu
» amis; nous, nous allons chercher du bo
» & de l'eau pour préparer leur ſouper. On
» ils mangé, ils s'endorment : nous, no
» paſſons la plus grande partie de la nuit
» moudre le maïs & à leur faire de la chic
» Et quelle eſt la récompenſe de nos veille
» Ils boivent; & quand ils ſont ivres, i
» nous traînent par les cheveux & nous foule
» aux pieds.

» Ah! Pere, plût à Dieu que ma me
» m'eût étouffée en naiſſant. Tu ſais to
» même ſi nos plaintes ſont juſtes. Ce que
» te dis, tu le vois tous les jours; mais no
» tre plus grand malheur, tu ne ſaurais
» connaître. Il eſt triſte, pour la pauvre In
» dienne, de ſervir ſon mari comme une e
» clave, aux champs accablée de ſueurs,
» au logis privée de repos. Cependant il e
» plus affreux encore de le voir au bout de 2
» ans prendre une autre femme plus jeune, q
» n'a pas de jugement. Il s'attache à elle. El
» frappe nos enfans; elle nous commande
» elle nous traite comme ſa ſervante; & a
» moindre murmure qui nous échapperait, un
» branche d'arbre levée,..... Ah! Pere, com

ent veux-tu que nous ſupportions cet état ?
n'a de mieux à faire une Indienne que de
uſtraire ſon enfant à une ſervitude mille
is pire que la mort ? Plût à Dieu, Pere,
te le répete, que ma mere m'eût aſſez
née pour m'enterrer lorſque je naquis ;
on cœur n'aurait pas tant à ſouffrir, ni
es yeux à pleurer » !
es Eſpagnols, qui ne pouvaient s'occuper
outes les régions qu'ils découvraient,
irent de vue l'Orénoque, que Chriſtophe
mb avait découvert en 1498. Ce ne fut
n 1535, qu'ils entreprirent de remonter
euve. N'y ayant pas trouvé les Mines
s cherchaient, ils le mépriſerent. Cepen-
le peu d'Européans qu'on y avait jetés,
vrerent à la culture du tabac avec tant
leur, qu'ils en livraient tous les ans quel-
cargaiſons aux bâtiments étrangers qui
éſentaient pour l'acheter. Cette liaiſon
lope fut proſcrite par la Métropole, &
Corſaires entreprenans pillerent deux fois
établiſſement ſans forces. Ces déſaſ-
le firent oublier. On s'en reſſouvint en
3. Le Chef-d'Eſcadre, Nicolas de Ytu-
, y fut envoyé. Cet homme ſage établit
Gouvernement régulier dans la Colonie
s'était formée inſeſiblement dans cette
e du nouveau Monde.
epuis cette époque, cette faible Colonie
s quelque conſiſtance. En 1776, on y
ptait quatre-vingt-trois peuplades, vingt-
mille habitans, trois mille neuf cents

habitations, & quatre-vingt-cinq mille tête de bétail. Tout nous porte même à espérer que ces vastes & fertiles contrées sortiront enfin de l'obscurité où elles sont plongées, & que les semences qu'on y a jetées produiront un peu plus tôt, un peu plus tard des fruits abondans. Entre la vie sauvage & l'état de société, c'est un désert immense à traverser; mais de l'enfance de la civilisation à la vigueur du commerce, il n'y a qu'un pas à faire. Le tems, qui accroît les forces, abrége les distances. Le fruit qu'on retirerait du travail de ces peuplades nouvelles, en leur procurant des commodités, donnerait des richesses à l'Espagne.

Quito. Cette Province, dont l'étendue est immense, est l'une des plus belles régions de l'Amérique méridionale. L'humidité & l'action du soleil y étant continuelles, & toujours suffisantes pour développer & pour fortifier les germes, l'habitant a sans cesse sous les yeux l'agréable tableau des trois belles saisons de l'année. A mesure que l'herbe se desséche il en revient d'autre; & l'émail des prairies est à peine tombé, qu'on le voit renaître. Les arbres sont sans cesse couverts de feuilles vertes & ornés de fleurs odoriférantes; sans cesse chargés de fruits, dont la couleur, la forme & la beauté, varient par tous les degrés de développement qui vont de la naissance à la maturité. Les grains s'élevent dans les mêmes progressions d'une fécondité toujours renaissante. On voit d'un coup-d'œil germer les

ances nouvelles ; d'autres grandir & se
ſer d'épis ; d'autres jaunir, d'autres enfin
ber ſous la faucille du Moiſſonneur. Toute
née ſe paſſe à ſemer & à recueillir dans
ceinte du même horizon. Cette variété
tante tient uniquement à la diverſité des
ſitions.
Quito, ſitué au centre de la Zône Tor-
, eſt la partie du Continent Américain
us peuplée. On y compte plus de 500000
s ; nombre prodigieux pour un pays géné-
nent dévaſté. La population y ſerait cer-
ement moins conſidérable, ſi, comme en
d'autres lieux, elle avait été enterrée
les mines. Des écrits ſans nombre ont
né les habitans de cette contrée, d'avoir
é tomber celles qui furent ouvertes au
de la conquête, & d'avoir négligé celles
ont été ſucceſſivement découvertes. Ce
oche paraît mal fondé à des gens éclairés
ont vu les choſes de très-près. Ils penſent
éralement que les mines de ce diſtrict ne
pas aſſez abondantes, pour ſoutenir les
qu'il faudrait faire pour les exploiter.
us ne nous permettrons pas de prononcer
cette conteſtation. Cependant, pour peu
n réfléchiſſe ſur la paſſion que les Eſpag-
montrerent dans tous les tems pour un
re de richeſſes qui, ſans aucun travail de
part, ne coûtait que le ſang de leurs
aves, on préſumera qu'il n'y a qu'une
ere impoſſibilité, fondée ſur des expé-
ces répétées, qui aient pu les déterminer

à se refuser à leur penchant naturel, & aux pressantes sollicitations de leur Métropole.

Gouvernement.

ADMINISTRATION CIVILE.

Vice-Roi & Cap.-gén. du nouv. Royaume de Grenade.

D. Antoine Caballero, *par interim.*

Carthagene.	D. Roch Quiroga, *par interim.*
Guayaquil.	D. Rem. Garc. de Leon y Pizarro.
Panama.	D. Ram. de Carvajal.
Porto Belo.	D. Jos. Perez Davila.
Antioquia.	D. François Silvestre.
Choco.	D. Man. de Entrena.
Cuença.	D. Joseph Ant. Valleis.
Mariquita.	D. Fr. Navarro de Anaga.
Maynas.	D. Fr. Requena.
Popayan.	D. Ped. Beccaria.
Quito.	D. J. Garc. de Leon y Pizarro.
Ste. Marthe.	D. Ant. Narvaez y de la Torré.
Veragua.	D. Jos. Palacios Valenzuela.

Cap.-gén. de la Prov. de Venezuela, & de la Ville de Carocas. D. L. de Unzaga.

Guayra.	D. Juan Moreno, *Comm.*
Puerto Cavello.	de Estev. de Aymerich, *Com.*
La Trinité.	D. Jos. Fr. Machau, *Gouv. par interim.*
Cumana.	D. Gonzalez.
Guyane.	D. Ant. de Perida.
Maracaybo.	D. Fr. de Arce.

Audience de Santa-Fé.

Ant. Caballero y Gongora, Vice-Roi, Gouv. & Cap.-gén. *Préſident.*
Juan Fr. Guttierez de Pinèrez, *Régent.*
Juan Fran. Pey y Ruiz.
Juan Ant. Mon.
Joachim Baſco y Vargas.
Pedro Carani.
Pedro de Tagle Bracho.
Joſeph Meſia y Caycedo.

Gens du Roi. MM.

Manuel Sylveſtre Martinez, *Procureur-général Civil.*
Joſ. Merchante de Contreras, *Procureur-général Criminel.*
Fran. Xav. Serna, *Alguazil Major.*

Audience de Quito. MM.

Joſ. Garc. de Leon y Pizarro, *Préſident & Régent.*
Iſidor Santiago de Albeas.
C. de Cumbres Altas.
Lucas Munos y Cubero.
Fernando Quadrado y Baldenebro.

Gens du Roi. MM.

Joſ. Benito Rodriguez de Quiroga, *Proc.-général Civil.*
Ant. de Vicente y Anez, *Procureur-gén. Criminel.*
Ant. Solano de la Sala, *Alguazil Major.*

Archevêque & Evêques.

Il n'y a qu'un Archevêché dans la Vice-Royauté du Royaume de Grenade, qui a sous lui trois Suffragans.

SANTA-FÉ.

	Revenus.
D. Antonio Caballero y Gongora.	45,000 l.
Popayan.	
D. Geronimo de Obregon y Mena.	30,000 l.
Carthagene.	
D. Jos. Diaz de la Madrid.......	20,000 l.
Sainte Marthe.	
D. Franc. Navarro...........	55,000 l.

III. VICE-ROYAUTÉ DU PEROU.

L'Empire du Pérou, envahi par les Espagnols en 1535, a 600 lieues de long sur environ 50 de large. Il est resserré entre la mer & les fameuses montagnes des Andes, dites aussi Cordelieres du Pérou, les plus hautes du monde. Elles forment une chaîne qui s'étend du Nord au Sud, & se prolonge par le Chily jusqu'au détroit de Magellan. En beaucoup d'endroits, elles cachent dans les nues leurs cîmes, couvertes de masses énormes de glace & de neige aussi anciennes que le monde, quoiqu'au centre de la Zône Torride. Par-tout elles offrent un mélange contrasté de grands bois, de roches renversées, de torrents, de lacs, de rivieres,

cascades, de verdures, d'abîmes, de plai-
à plusieurs milliers de toises au-dessus de
mer; de tourbillons de fumée & de flam-
élancées du milieu des neiges qui cou-
nent leurs sommets; des pics ou pointes en
n de sucre, des sables portés & rapportés
les vents. Plusieurs de ces montagnes ont
de 3000 toises d'élévation, à compter
niveau de la mer. Le Chimboraco a jusqu'à
o toises, c'est-à-dire une lieue & demie
dessus de la mer, & surpasse d'un tiers le
de Ténériffe, la plus haute montagne de
cien Monde.

'Empire du Pérou qui, selon les Histo-
s Espagnols, fleurissait depuis quatre sie-
lorsque l'Espagne s'en empara, avait été
dé par Manco-Capac & par sa femme Mama-
llo, qui furent appelés Incas ou Seig-
rs du Pérou. On a soupçonné, sans aucune
semblance, que ces personnages pouvaient
les descendans de quelques Navigateurs
urope ou des Canaries, jetés par la tem-
sur les côtes du Brésil. Les législateurs
irent enfans du Soleil, envoyés par leur
pour rendre les hommes bons & heureux.
penserent, sans doute, que ce préjugé en-
mmerait l'ame des peuples qu'ils voulaient
liser, éleverait leur courage, & leur ins-
rait plus d'amour pour leur patrie, plus
oumission aux loix. C'était à des êtres nuds,
ns, sans culture, sans industrie, sans au-
e de ces idées morales, qui sont les pre-
rs liens de l'union sociale, que ces discours

étaient adressés. Quelques-uns de ces barbares, que beaucoup d'autres imiterent depuis, s'assemblerent autour des législateurs dans le pays montueux de Cusco.

Manco apprit à ses nouveaux sujets à féconder la terre, à semer des grains & des légumes, à se vêtir, à se loger. Ocello montra aux Indiennes à filer, à tisser le coton & la laine; elle leur enseigna tous les exercices convenables à leur sexe, tous les arts de l'économie domestique. L'astre du feu qui dissipe les ténèbres qui couvrent la terre, qui tire le rideau de la nuit, & étale subitement aux regards de l'homme étonné la scene la plus vaste, la plus auguste & la plus riante; que la gaieté des animaux, le ramage des oiseaux, le cantique de l'être qui pense, saluent à son lever; qui s'avance majestueusement au-dessus de leur tête; qui embrasse un espace immense dans sa marche à travers les espaces du ciel; dont le coucher replonge l'Univers dans le silence de la tristesse; qui caractérise les saisons & les climats; qui forme & dissipe les orages; qui allume la foudre, qui l'éteint; qui verse sur les campagnes les pluies qui les fécondent, sur les forêts les pluies qui les nourrissent; qui anime tout par sa chaleur, embellit tout par sa présence, & dont l'absence jette par tout la langueur & la mort; le Soleil fut considéré par les Péruviens, comme le symbole de la divinité: en effet, quel être dans la nature est plus digne des hommages de l'homme reconnaissant qu'il comble de bien-

s ? Son culte fut institué. On lui bâtit des
ples, & l'on abolit les sacrifices humains.
descendans des législateurs furent les
s Prêtres de la Nation.
es loix prononcerent la peine de mort con-
l'homicide, le vol & l'adultere. Cette sé-
té ne s'étendit guère a d'autres crimes. La
ygamie était défendue. Il n'était permis
l'Empereur d'avoir des Concubines, parce
on ne pouvait trop multiplier la race du
il. Il les choisissait parmi les Vierges con-
ées au temple de Cusco, qui étaient toutes
on sang.
Une institution très-sage ordonnait qu'un
ne homme qui commettrait une faute serait
érement puni ; mais que son pere en serait
onsable. C'est ainsi que la bonne éduca-
veillait à la perpétuité des bonnes mœurs.
'y avait point d'indulgence pour l'oisiveté,
ardée avec raison comme la source de tous
desordres. Ceux que l'âge ou les incommo-
s avaient mis hors d'état de travailler,
ent nourris par le public, mais avec l'obli-
ion de préserver du dégât des oiseaux les
es ensemencées. Tous les Citoyens étaient
gés de faire eux-mêmes leurs habits, d'é-
er leurs maisons, de fabriquer leurs instru-
nts d'Agriculture. Chaque famille savait
e pourvoir à ses besoins.
Il était ordonné aux Péruviens de s'aimer,
tout les y portait. Ces travaux communs,
jours égayés par des chants agréables ; l'ob-
même de ces travaux, qui était d'aider

quiconque avait beſoin de ſecours ; ces vêtements faits par les filles vouées au culte du Soleil, & diſtribués par les Officiers de l'Empereur aux pauvres, aux vieillards, aux orphelins ; l'union qui devait régner dans les Décuries, où tout le monde s'inſpirait mutuellement le reſpect des loix, l'amour de la vertu, parce que les châtiments pour les fautes d'un ſeul, tombaient ſur toute la Décurie ; cette habitude de ſe regarder, comme membre d'une ſeule famille, qui était l'Empire ; tous ces uſages entretenaient parmi les Péruviens, la concorde, la bienveillance, le patriotiſme, un certain eſprit de communauté, & ſubſtituaient, autant qu'il était poſſible, à l'intérêt perſonnel, à l'eſprit de propriété, aux reſſorts communs des autres légiſlations, les vertus les plus ſublimes & les plus aimables.

Elles étaient honorées, ces vertus, comme les ſervices rendus à la patrie. Ceux qui s'étaient diſtingués par une conduite exemplaire ou par les actions d'éclat utiles au bien public, portaient pour marque de décoration des habits travaillés par la famille des Incas. Il eſt fort vraiſemblable que ces Statues, que les Eſpagnols prétendaient avoir trouvées dans les Temples du Soleil, & qu'ils prirent pour des Idoles, étaient les Statues des hommes qui, par la grandeur de leurs talents, ou par une vie remplie de belles actions, avaient mérité l'hommage ou l'amour de leurs Concitoyens. Ces grands hommes étaient encore les ſujets

naires des Poëmes composés par la fa-
e des Incas, pour l'instruction des peuples.
 y avait un autre genre de Poëme utile
mœurs. On représentait à Cusco, & peut-
ailleurs, des Tragédies & des Comédies.
 premieres donnaient aux Prêtres, aux
rriers, aux Juges, aux Hommes d'Etat,
eçons de leurs devoirs, & des modeles de
us publiques. Les Comédies servaient d'ins-
ion aux conditions inférieures, & leur
gnaient les vertus privées jusqu'à l'éco-
ie domestique.

Etat entier était distribué en Décuries,
 un Officier chargé de veiller sur dix fa-
es qui lui étaient confiées. Un Officier
rieur avait la même inspection sur cin-
te familles; d'autres enfin sur cent, sur
cents, sur mille.

s Décurions & les autres Inspecteurs, en
ntant jusqu'au Millénaire, devaient ren-
compte à celui-ci des bonnes & des mau-
s actions, solliciter le châtiment & la
npense, avertir si l'on manquait de vi-
, d'habits, de grains pour l'année. Le
énaire rendait compte au Ministre de
a.

rement avait-il à porter des plaintes con-
a partie de la Nation confiée à sa vigi-
e. Dans une région où tous les devoirs
nt censés prescrits par le Soleil; où le
dre manquement était regardé comme
crilége, les regles ne devaient guere être
sgressées. Lorsque ce malheur arrivait,

les coupables allaient eux-mêmes révéle leurs fautes les plus ſecrettes, & demande à les expier. Ces peuples diſaient aux Eſpag nols, qu'il n'était jamais arrivé qu'un homm de la famille des Incas, eût mérité d'êtr puni.

Les terres du Royaume ſuſceptibles de cul ture, étaient partagées en trois parts, cell du Soleil, celle de l'Inca, & celle des Peuples Les premiers ſe cultivaient en commun, ainſ que les terres des orphelins, des veuves, de vieillards, des infirmes & des ſoldats qu étaient à l'armée. Celles-ci ſe cultivaient immédiatement après celles du Soleil, & avan celles de l'Empereur. Des fêtes annonçaien ce travail; on le commençait, & on le continuait au ſon des inſtruments, & en chantan des cantiques.

L'Empereur ne levait aucun tribut, & n'exigeait de ſes ſujets que la culture de ſes terres, dont le produit dépoſé par-tout dans des magaſins publics, ſuffiſait à toutes les dépenſe de l'Empire.

Les terres conſacrées au ſoleil, fourniſſaient à l'entretien des Prêtres & des Temples, à tout ce qui concernait le culte Religieux. Elles étaient en partie labourées par des Princes de la famille Royale, revêtus de leurs plus riches habits.

A l'égard des terres qui étaient entre les mains des particuliers, elles n'étaient ni un héritage, ni même une propriété à vie. Leur partage variait continuellement, & ſe réglait

une équité rigoureuſe ſur le nombre des
qui compoſaient chaque famille. Les ri-
es ſe bornaient toujours au produit des
ps, dont l'état avait confié l'uſufruit
ger.

légiſlation des Péruviens était ſans doute
rfaite & très-bornée, puiſqu'elle ſuppo-
e Prince toujours juſte & infaillible, &
Magiſtrats integres comme le Prince;
ue non-ſeulement le Monarque, mais un
rion, un Centénaire, un Millénaire,
ſes prépoſés pouvaient changer à leur
a deſtination des peines & des récom-
s. Chez ce peuple, privé de l'avantage
réciable de l'écriture, les Loix les plus
n'ayant aucun principe de ſtabilité, de-
nt s'altérer inſenſiblement, ſans qu'il reſ-
ucun moyen pour les ramener à leur ca-
re primitif.

la ſource de l'or & de l'argent, cette
on ne connaiſſait pas l'uſage de la mon-
Elle n'avait pas proprement de Commer-
Les Arts de détail, qui tiennent aux pre-
s beſoins de la vie ſociale, étaient fort
rfaits chez elle. Cependant elle était
enue à fondre l'or & l'argent, & à les
re en œuvre. Avec ces métaux, les Péru-
faiſaient des ornements, la plûpart très-
es, pour les bras, pour le cou, pour le
pour les oreilles; & des Statues creuſes,
ſoudure, qui, ſculptées ou fondues,
aient pas plus d'épaiſſeur. Rarement ces
es matieres étaient-elles converties en va-

ſes; leurs vaſes ordinaires étaient d'une argile très-fine, facilement travaillés & de la grandeur, de la forme convenables aux uſages pour leſquels ils étaient deſtinés. Les poids n'étaient pas inconnus, & l'on découvre de tems en tems des balances dont les baſſins ſont d'argent, avec la figure d'un cône renverſé. Deux eſpeces de pierres, l'une molle & l'autre dure, l'une entiérement opaque, & l'autre un peu tranſparente, l'une noire & l'autre couleur de plomb, ſervaient de miroir. On était parvenu à leur donner un poli ſuffiſant pour réfléchir les objets. La laine, le coton, les écorces d'arbre, recevaient des mains de ce peuple un tiſſu plus ou moins ſerré, plus ou moins groſſier, dont on s'habillait, dont on faiſait même quelques meubles. Ces étoffes, ces toiles étaient teintes en noir, en bleu & en rouge; par le moyen du rocou, de différentes herbes & d'une feve ſauvage, qui croît dans les montagnes, on donnait aux émeraudes toutes les figures. Ce qu'on en tire aſſez ſouvent des tombeaux, la plûpart fort élevés, où les Citoyens diſtingués ſe faiſaient enterrer avec ce qu'ils poſſédaient de plus rare, prouve que ces pierres précieuſes avaient une perfection qu'on ne leur a pas retrouvée ailleurs. Des heureux haſards offrent quelquefois des ouvrages de cuivre rouge, des ouvrages de cuivre jaune, & d'autres ouvrages qui participent de ces deux couleurs; d'où l'on a conclu que les Péruviens connaiſſaient le mêlange des métaux. Une choſe plus

rtante, c'eſt que ce cuivre n'eſt jamais
lé, qu'il ne s'y attache jamais de verd-de-
, ce qui paraît prouver que ces Indiens
ient entrer dans ſa préparation quelques
eres qui le préſervaient de ces inconvé-
ts funeſtes. Il faut regretter que l'art
de le tremper ainſi ait été perdu, ou par
écouragement des naturels du pays, ou
e mépris que les Conquérans avaient pour
ce qui n'avait point de rapport avec leur
on pour les richeſſes.

ais avec quels inſtruments s'exécutaient
ces ouvrages, chez un peuple qui ne
aiſſait pas le fer, regardé avec raiſon
me l'ame de tous les Arts? Il ne s'eſt rien
ervé dans les maiſons particulieres, &
ne découvre rien dans les monuments pu-
, ni dans les tombeaux, qui donne les
eres qu'il faudrait pour réſoudre ce pro-
e. Peut-être les marteaux, les maillets
on ſe ſervait, étaient-ils de quelque ma-
que le tems aura pourrie ou défigurée?
on ſe refuſait à cette conjecture, il fau-
dire que tout s'opérait avec des haches
uivre, qui ſervaient ainſi d'armes à la
re. En ce cas, il fallait que le travail,
ms, la patience, tînſſent lieu aux Péru-
s, des outils qui leur manquaient.

e fut peut-être encore avec les haches de
re ou de caillou, & un frottement opi-
e, qu'ils parvinrent à tailler les pierres,
bien équarrir, à les rendre paralleles, à
donner la même hauteur, & à les joindre

ſans ciment. Malheureuſement ces inſtruments n'avaient pas la même activité ſur le bois que ſur la pierre. Auſſi les mêmes hommes qui travaillaient le granit, qui foraient l'émeraude, ne ſurent-ils jamais aſſembler une charpente par des mortaiſes, des tenons & des chevilles. Elles ne tenaient aux murailles que par des liens de jonc. Les bâtiments les plus remarquables n'avaient qu'un couvert de chaume, ſoutenu par des mâts, comme les tentes de nos armées. On ne leur donnait qu'un étage. Ils ne prenaient de jour que par la porte, & n'avaient que des pierres détachées ſans communication.

Le terroir du Pérou eſt généralement fort ſtérile. Il eſt un tiers de ſon étendue où il ne pleut jamais ; auſſi les maiſons n'y ſont elles communément couvertes que de nattes ou toiles peintes ; des roſées abondantes y aident à la végétation. Les deux extrêmités y ſont ſujettes à de grandes pluies. La culture y eſt d'ailleurs négligée, comme dans toutes les poſſeſſions Eſpagnoles. La vigne & les oliviers, & divers autres fruits qu'on y a tranſportés d'Europe, y ont cependant proſpéré. Les huiles y ſont même ſupérieures à celles d'Eſpagne, & le ſucre y prend un tel degré de qualité, qu'il n'en eſt en aucun lieu du monde qu'on puiſſe lui comparer. Le bled, l'orge, & nos quadrupedes, y ont été auſſi naturaliſés avec ſuccès. Le pays eſt couvert de montagnes & de forêts, dans leſquelles on trouve des cedres, des cotonniers, des bois d'ébène & de

c, des quinquina, arbres dont l'écorce
n excellent febrifuge. Le cacaotier croît
au Pérou; & c'eſt-là particuliérement
ſe recueille les ananas, fruits qui paſ-
pour les plus délicats & les plus déli-
de tous ceux que nous fournit le nou-
Monde. Les vigognes y ſont communes.
nſectes de l'eſpece de ceux que nous con-
ons, y ſont, dit-on, d'une groſſeur monſ-
ſe. Le baume du Pérou eſt un merveil-
ſpécifique pour les plaies; on le tire
arbre par inciſion. Le moins eſtimé vient
ement de la décoction des branches &
euilles. On tire encore du Pérou du vif-
nt & des émeraudes; mais l'argent eſt
incipale production de cette région opu-
. Ce fut vers l'an 1548, qu'on ouvrit
ines du Potoſi. Cent ans après, en 1638,
avait tiré 380 millions, 619 mille piaſ-
ſans compter l'or œuvré que les troupes
gnoles enleverent aux Caciques de l'A-
que. Depuis cette époque, l'Eſpagne à
é de cette Province des richeſſes innom-
les.

armi les animaux qui ſont propres au
u, nous remarquerons ici celui que les
ens nomment Guanapo, & les Eſpagnols
ero de la Tierra. C'eſt un mouton fort
, dont la tête reſſemble beaucoup à celle
hameau. Sa laine eſt précieuſe, & plus
que celle que nous employons en Eu-
. Les Indiens ſe ſervent de ces animaux
guiſe de bêtes de ſomme, & leur font

ſouvent porter des poids de 200 livres ; mai lorſqu'ils ſont ſurchargés ou trop fatigués ils ſe couchent & refuſent de marcher. Si le conducteurs s'opiniâtrent à vouloir, à force de coups les faire relever, ils tirent alors du fond de leur goſier, une liqueur noire & puante qu'ils leur vomiſſent au viſage.

Lima eſt la Capitale du Pérou. Cette ville eſt belle, grande & extraordinairement riche ; elle irait de pair avec Mexico, ſans les fréquents tremblements de terre auxquels elle eſt ſujette, & qui y portent très-ſouvent la déſolation & la mort. Sa fondation ne remonte pas au-delà de deux ſiecles; & ce fut Pizarre qui la bâtit. Les maiſons en ſont bien alignées, & forment des rues droites & également larges, dont la plûpart ont leur aqueduc. C'eſt la réſidence du Vice-Roi, & le ſiége d'un Conſeil-ſouverain. On vit des marques de la richeſſe immenſe de Lima, en 1682, lorſque ſes portes offrirent à l'entrée du Duc de la Plata, des rues pavées d'argent. Les Marchands fournirent la quantité de lingots néceſſaires pour paver les quartiers où le Duc devait paſſer pour ſe rendre à ſon Palais. Tout le Commerce qui s'y fait eſt entre les mains des Eſpagnols ; il y a des fortunes de deux millions ; celles d'un million & de cinq cents mille livres, ſont communes. Le deſir de jouir, l'oſtentation, la paſſion d'orner les égliſes, eſt un obſtacle à l'accroiſſement de ces maiſons. Le tremblement de terre de 1746 a preſque anéanti Lima. En

minutes, il ne resta de toute cette grande
, que 30 maisons sur pied. 74 Eglises ou
ents, le Palais du Vice-Roi, l'Audience
le, les Hôpitaux, les Tribunaux & tous
édifices publics, plus exhaussés que les
s, furent détruits de fond en comble.
port fut détruit, tous les vaisseaux qui
nt sur la côte furent submergés, & la
engloutit, dit-on, 15 cents millions en
t, soit monoyé, soit œuvré, soit en
ts. Cette catastrophe violente a tiré les
s de leur létargie, leur a donné un res-
une activité qu'ils n'avaient pas, &
rd'hui la ville est plus agréablement bâ-
u'elle n'était avant sa destruction. On
onné qu'un étage aux maisons, à cause
éau destructeur qu'elles ont à redouter.
s tremblements de terre y sont toujours
dés d'un bruit souterrain, qui en est l'a-
coureur. Une demi-heure avant que la
s'agite, tous les animaux paraissent sai-
frayeur, les chevaux hennissent, rom-
les entraves qui les retiennent à l'écu-
& fuient dans la campagne; les chiens
nt, les oiseaux épouvantes, & presqu'é-
lis, entrent dans les maisons; les rats &
ouris sortent de leurs trous; en un mot
la nature semble appercevoir sa fin pro-
e. Tous ces signaux avertissent le Ci-
qu'il faut abandonner la ville.
na est le siége d'un Archevêché & d'une
ersité. Cette ville est pleine de Couvents
e Moines excessivement riches, qui,

comme l'obſerve un Philoſophe moderne ont trouvé le ſecret d'échapper à la pauvreté en s'y dévouant. Tous les biens-fonds appartiennent au Clergé, ou en relevent par des redevances, & le monachiſme affecte ſi fort les têtes Eſpagnoles, ſur-tout au Pérou, qu'à leur dernier inſtant, ils veulent être revêtus de l'habit religieux, qu'ils regardent comme devant leur ſervir de cuiraſſe contre les atteintes du démon.

Les Péruviennes, ſur-tout celles de Lima, ſont les plus belles femmes de l'Amérique. Elles ſont blanches, avec des yeux vifs, un tein frais, animé & plein de vie, une belle chevelure, une taille moyenne, mais bien priſe, des pieds petits, par le ſoin qu'on prend dès l'enfance de leur donner des chauſſures étroites. Leur habillement laiſſe à découvert le ſein & les épaules, & ne deſcend qu'à mi-jambe, d'où il eſt continué par un tour de dentelles juſqu'à la cheville du pied. Les perles & les diamans ſont employés dans leurs pendans d'oreille, leurs colliers, leurs bracelets, & dans la plaque d'or arrêtée ſur la poitrine, par un ruban qui leur ceint le corps. Leur habillement eſt recouvert des plus fines dentelles. Une femme, ſans être du premier rang, ne paraît guere dans quelque appareil qu'elle n'étale pour 100 ou 150 mille livres en pierreries. Elle ſe fait ſuivre de trois ou quatre eſclaves ordinairement mulâtreſſes, portant ſa livrée comme les laquais, & dont les vêtements ſont ſurchargés de beaucoup de dentelles.

elles. Les Péruviennes aiment beaucoup
deurs. Leur linge & leurs habits exha-
toujours l'odeur de l'ambre, & elles
nanquent guere de relever leur parure,
des fleurs placées ſur leurs manches &
leurs cheveux. La muſique & la danſe
pour elles une paſſion. La chambre d'aſ-
lée où elles reçoivent compagnie, pré-
le long d'un des côtés une eſtrade d'un
-pied de haut, ſur cinq ou ſix de profon-
, où nonchalamment aſſiſes, les jam-
croiſées ſur des tapis & des carreaux
riches, elles paſſent des journées en-
ſans changer de poſture, même pour
er. On les ſert ſur les petites tables
nées aux ouvrages dont elles s'occupent.
n'eſt pas d'honneurs auxquels ne doive
ndre celui qui eſt nommé à la Vice-
uté du Pérou. Auſſi-tôt que ce Seigneur
ébarqué au port de Payta, placé à 214
de Lima, il dépêche un Officier, qui
le titre de ſon Ambaſſadeur, pour inſ-
l'ancien Vice-Roi de ſon arrivée. Ce-
en fait auſſi-tôt partir un autre pour
limenter ſon Succeſſeur, & il ne man-
pas de combler de préſents l'Ambaſſadeur
ouveau deſpote.

Corregidor de Priera fournit au nouveau
Roi, les litieres & les autres voitures
ſaires, juſqu'au territoire d'un autre
gidor; & cet ordre s'obſerve ainſi de
ict en Diſtrict juſqu'à Lima, où il paſſe
nito pour ſe rendre au Callao, dans le

Palais du Fort, ſuperbement meublé po
ſa réception. Là, il eſt reconnu par un A
cade de la Capitale. Il reçoit le lendema
les compliments de tous les Tribunaux S
culiers & Eccléſiaſtiques de Lima. C'eſt-
dire, de l'Audience Royale, de la Chamb
des Comptes, du Clergé, du Corps de
Ville, du Conſulat, de l'Inquiſition,
Tribunal de la Croiſade, enfin des Supérie
d'ordre, des Colléges, & des perſonnes co
tituées en dignité. Cette cérémonie eſt ſ
vie d'un dîner ſomptueux ; & le ſoir il y
Comédie, où les femmes ont la libe
d'aſſiſter.

Le ſecond jour, le nouveau Vice-Roi
rend à la moitié du chemin qui conduit
Callao à Lima ; là il trouve le Vice-Roi qu
vient relever. Tous deux ſortent de le
voitures, & le dernier remet à l'autre
bâton de commandement ; ils ſe ſépare
enſuite, & chacun s'en retourne par le mê
chemin.

Le jour que ſe doit faire l'entrée publiq
du nouveau Vice-Roi dans Lima, la vill
richement ornée de tapiſſeries, offre pluſie
arcs de triomphes. Le Vice-Roi ſe rend ſa
ſuite, au Monaſtere de Montferrat, ſépa
de la rue où doit commencer la marche p
un arc de triomphe & par une porte ferm
Tandis que le Vice-Roi monte à cheval, ce
porte s'ouvre.

Les compagnies de Milice ouvrent la ma
che ; viennent enſuite les Colléges & l'U

té, dont les Docteurs sont en habits de
monie, & les Officiers de la ville en
s de velours cramoisi, doublées de bro-
de la même couleur, avec de grands bon-
sur la tête, & montés sur de beaux che-
richement harnachés. Quelques mem-
de ce corps sont à pied, & portent un dais
lequel on voit s'avancer le Vice-Roi,
s que deux Alcades tiennent de cha-
côté la bride de son cheval. La Cham-
des Comptes, l'Audience Royale, &
les Alcades assistent aussi à cette cé-
nie, qui, quoique défendue par les
nnances, s'observe toujours fort régu-
ment.

n se rend ainsi en ordre à la Cathédrale,
Archevêque reçoit ce Chef Suprême à la
de son Clergé. On y chante quelques
nes; la musique se fait entendre, & le
-Roi est conduit avec pompe dans le Pa-
qu'il doit occuper pendant son administra-
Les jours suivans, les fêtes se multiplient;
a de brillans combats de tauraux: l'Uni-
té distribue des prix aux Poëtes qui ont
x chanté les louanges du Vice-Roi; les
éges lui dédient des theses, des Religieux
oncent en chair des panégyriques, les
érieures des Religieuses font des compli-
ts, donnent des concerts & des colla-
s; & l'étiquette exige que le Vice-Roi
te à toutes ces fêtes.

hili. Le Chili s'étend à la suite du Pérou,
rement dit, l'espace d'environ 400 lieues

le long de la mer du Sud. Un déſert de 70 ou 80 lieues forme un intervalle de ſéparatio entre l'un & l'autre. Les Eſpagnols n'ont pu l ſoumettre entiérement. Le pays reſerré entr les Cordelieres & la mer, leur appartient ils y ont leur Colonie ; mais l'intérieur de terres eſt occupé par les Indiens naturels. Au-delà ſont d'immenſes ſolitudes, qui ſe terminent au Paraguai. Cette région eſt couvert de montagnes, dont les ſommets ſont chargés de neige perpétuelle. Ces monts entaſſé offrent une foule de volcans, qui occaſionnent, dans ces contrées, de fréquents tremblements de terre. De-là vient que les maiſons y ſont baſſes, la plûpart couvertes de paille, & bâties de briques crues.

Les Incas ſoumirent à leurs loix une partie de cette vaſte contrée ; & ils ſe propoſaient d'aſſujettir le reſte ; mais ils trouverent des difficultés qu'ils ne purent vaincre. Ce grand projet fut repris par les Eſpagnols, auſſitôt qu'ils eurent fait la conquête des principales Provinces du Pérou. Almagro, parti de Cuſco au commencement de 1535, avec 570 Européans & 15000 Péruviens, parcourut d'abord le pays de Charcas, auquel les mines du Potoſi donnerent depuis un ſi grand éclat. Pour ſe porter de cette contrée au Chili, on ne connaiſſait que deux chemins, & ils étaient regardés l'un & l'autre comme preſqu'impraticables. Le premier n'offrait ſur les bords de la mer que des ſables brûlans, ſans eau & ſans ſubſiſtances. Pour ſuivre le

d, il fallait traverser des montagnes escarpées, d'une hauteur prodigieuse, & ertes de neige aussi ancienne que le mon- Ces difficultés ne rebuterent pas le Gé- ; & il se decida pour le dernier passage, raison qu'il était le moins long. Son am- n coûta la vie à 150 Espagnols, & à ille Indiens; mais enfin il atteignit le qu'il s'était proposé, & il fut reçu avec soumission entiere par les peuples an- ement dépendans du trône qu'on venait enverser. La terreur de ses armes lui au- fait obtenir vraisemblablement de plus ds avantages, si des intérêts particuliers i eussent fait desirer de se trouver au cen- e l'Empire. Sa petite armée refusa de ser les Cordelieres. Il fallut la ramener par ie qui avait d'abord été négligée : & les ds furent si heureux, qu'elle souffrit coup moins qu'on ne l'avait craint. Ce eur étendit les vues d'Almagro, & le oita peut-être dans les entreprises où il a une fin tragique.

s Espagnols reparurent au Chili en 1541. via, qui les conduisait, y pénétra sans ance. Mais les Nations qui l'habitaient, rent pas plutôt revenues de l'étonnement es armes & la discipline de l'Europe les ent jetées, qu'elles voulurent recouvrer indépendance. La guerre dura dix ans interruption. Si quelques cantons, dé- gés par des pertes réitérées, se détermi- t à la soumission, un plus grand nom-

bre s'obſtinaient à défendre leur liberté, quoi qu'avec un déſavantage preſque continuel. L Chef Eſpagnol, le courageux Valdivia, fut l victime de cette réſiſtance. Enveloppé dan un défilé, il fut maſſacré avec 150 Cavalier qui formaient ſa troupe. Les Arocos profiterent de cette victoire, pour porter la déſolation & le feu dans les établiſſements Européans. Pluſieurs furent détruits, & tous au raient eu la même deſtinée, ſi des force conſidérables arrivées à propos du Pérou n'euſſent mis les vaincus en état de défendre les poſtes qui leur reſtaient, & de recouvre ceux qu'on leur avait enlevés.

Ces hoſtilités meurtrieres ſe ſont renouvelées à meſure que les uſurpateurs on voulu étendre leur empire, ſouvent même lorſqu'ils n'avaient pas cette ambition. Le combats ont été ſanglans, & n'ont guere ét interrompus que par des treves plus ou moin courtes. Cependant, depuis 1771, la tranquillité n'a pas été troublée.

Malgré la chaleur & l'opiniâtreté de tant de combats, les Eſpagnols ont formé au Chil pluſieurs établiſſements aſſez intéreſſans, & principalement ſur les bords de l'Océan. Dan l'intérieur des terres, eſt Saint-Yago, Capitale de l'Etat & Siége de l'Empire. Fondée par Valdivia en 1541, & détruite en 173 par un tremblement de terre, cette ville a été reconſtruite avec des agréments & de commodités qu'on trouve rarement dans le nouveau Monde. Elle eſt ſituée au milieu

e plaine de 25 lieues d'étendue. On lui
e mille toiſes de long de l'Eſt à l'Oueſt,
00 de large du Nord au Sud. Ses rues
larges, droites, bien pavées, & s'y
ent réguliérement. La place qui forme le
re de la ville, eſt un quarré parfait, dont
ilieu eſt décoré d'une belle fontaine. On
it de vaſtes Palais, de ſuperbes maiſons,
n grand nombre de boutiques. Tous ces
ces, conſtruits de briques durcies au ſo-
, & peu élevés, ſont accompagnés de
ns ſpacieux, & rafraîchis par des eaux
antes. On compte 40000 habitans dans
e Cité, partie Eſpagnols, partie In-
s, ou races mêlées. La population y ſerait
nombreuſe, ſans neuf Couvents de Moi-
& ſept de Religieuſes, que la piété Eſ-
ole y entretient dans l'opulence. Les hom-
y ſont d'ailleurs bien faits; les femmes
es traits agréables, le teint blanc, & les
eurs vives.

e climat du Chili eſt le plus agréablement
éré des deux hémiſpheres; on y jouit
ours d'un ciel pur & ſerein. La fertilité
on ſol étonne tous les voyageurs. Sur
e heureuſe terre, les récoltes de vin, de
, de chanvre, quoiqu'aſſez négligemment
arées, ſont quadruples de celles que nous
nons, avec toute notre activité & toutes
lumieres. L'huile que produit cette ré-
féconde, eſt admirable. Aucun des
s de l'Europe n'y a dégénéré. Pluſieurs de
animaux s'y ſont perfectionnés, & les che-

vaux, en particulier, ont acquis une vîteſſ
& une fierté, que n'ont jamais eu les An
daloux, dont ils deſcendent. La nature
pouſſé plus loin ſes faveurs encore. Elle
prodigué à cette région, un excellent cui
vre, qui eſt utilement employé dans l'an-
cien & le nouveau Monde. Elle lui a donn
de l'or.

Les habitans du Chili entretiennent de
liaiſons, ſuivies de commerce avec les In-
diens voiſins de ſes frontieres, avec le Pérou
& le Paraguai. Les premiers leur fourniſſen
principalement le *Poncho*. C'eſt une étoff
de laine, quelquefois blanche, & ordinaire
ment bleue, d'environ trois aunes de long,
ſur deux de large. On y paſſe la tête par un
trou, pratiqué au milieu, & elle ſe déploie
ſur toutes les parties du corps. Hors quelques
cérémonies infiniment rares, les hommes, les
femmes, les gens du commun, ceux d'une
condition plus relevée, ne connaiſſent pas
d'autre vetêment. Ils coûtent depuis trente
juſqu'à mille livres, ſelon la fineſſe plus ou
moins grande de ſon tiſſu, & principalement
ſelon les bordures plus ou moins élégantes,
plus ou moins riches, qu'on y ajoute. Ces
peuples reçoivent en échange de petits mi-
roirs, des clincailleries, quelques autres objets
de peu de valeur. Quelque ſoit leur paſſion
pour ces bagatelles, lorſqu'on les expoſe à
leurs yeux avides, jamais ils ne ſortiraient de
leurs forêts & de leurs campagnes, pour les
aller chercher. Il faut les leur porter. Le Mar-

d qui veut entreprendre ce petit négoce, esse au chef de famille, seul dépositaire autorité publique. Lorsqu'il a obtenu la ission de vendre, il parcourt les habita-, & donne indistinctement sa marchan- à tous ceux qui la demandent. Ses opéra- finies, il annonce son départ, & tous les eurs s'empressent de lui livrer, dans le ier village où il s'est montré, les effets on est convenu. Jamais il n'y eut dans ontrats la moindre infidélité. On donne archand une escorte qui l'aide à conduire 'à la frontiere, les draps & les troupeaux a reçus en payement.

squ'en 1724, on vendit à ces Sauvages, in & des eaux de vie, dont ils ont la on comme presque tous les peuples. Dans ivresse, ils prenaient les armes, ils mas- ient tous les Espagnols qu'ils rencon- nt, ils dévastaient les champs de leur voi- e. Ces catastrophes ont déterminé l'Es- e à renoncer à ce genre de commerce. Ce de sagesse a visiblement accru les liai- qu'on entretenait avec ces peuples; il n'est pas possible qu'elles deviennent de -tems aussi considérables que celles que a avec le Pérou.

Chili fournit au Pérou des cuirs, des s secs, du cuivre, des viandes salées, des aux, du chanvre, des grains, & reçoit change du sucre, du tabac, du cacao, a faïence, plusieurs articles fabriqués à o, & quelques objets de luxe arrivés

d'Europe. C'était autrefois à la Conception c'eſt maintenant à Valparaiſo, qu'abordent les navires expédiés de Callao, pour cette communication réciproquement utile. Durant près d'un ſiecle, aucun Navigateur de ces mers paiſibles, n'oſa perdre les terres de vue; & alors ces voyages duraient une année entiere. Un Pilote de l'ancien Monde, qui avait enfin obſervé les vents, n'y employa qu'un mois. Il paſſa pour ſorcier. L'Inquiſition, qui n'eſt que trop ſouvent ridicule par ſon ignorance, le fit arrêter. Son Journal le juſtifia. On y reconnut que pour avoir le même ſuccès, il ne fallait que s'éloigner des côtes; & cette méthode fut généralement adoptée.

Le Chili envoie au Paraguai, des vins, des eaux-de-vie, des huiles, & ſur-tout de l'or. On lui donne en payement des mulets, de la cire, du coton, l'herbe du Paraguai, des Négres. On lui donnait autrefois beaucoup de marchandiſes de notre hémiſphere; mais les Négocians de Lima, ayant obtenu, par leur argent ou par leur crédit, que cette derniere branche de Commerce ſerait interdite, cette ſource de proſpérité à été long-temps interrompue. Heureuſement cette prohibition vient d'être abolie; &, depuis le mois de Février 1778, il eſt permis à tous les ports de la Métropole, de faire à leur gré des expéditions au Chili. La communication de cette Colonie avec celle du Paraguai, ne ſe fait pas par l'Océan. On a jugé plus court, plus ſûr, & même moins diſpendieux, de ſe ſervir de la voie de

; quoiqu'il y ait 364 lieues de Saint-
à Buenos-Ayres, & qu'il en faille faire
de 40 dans les neiges, & les précipices
Cordelieres.

fécondité du ſol du Chili, ſes reſſources,
ommerce, l'activité des ſes habitans, ont
cette Colonie, l'une des plus opulentes
domination Eſpagnole. Auſſi n'a-t-elle
beſoin de puiſer dans la caiſſe du Pérou
ſes dépenſes publiques. La plus conſidé-
, eſt l'entretien des troupes. Elle monte
0,125 livres 12 ſols pour la ſolde des
Fantaſſins, des deux cent quarante Ca-
rs, des deux compagnies d'Indiens affec-
és, qui, depuis 1754, forment l'Etat
aire du pays. Indépendamment de ces for-
diſperſées dans les îles de Jean Fernandez
Chiloe, dans les ports de la Conception
Valparayſo, ſur les frontieres des An-
il y a dans Valdivia, une garniſon par-
ere de ſept cent quarante-ſix ſoldats,
oûte 655,437 livres 12 ſols. Ces moyens
éfenſe ſeraient appuyés, s'il le fallait, par
Milices très-nombreuſes. Peut-être la par-
ui combattrait à pied, ne ferait-elle que
le réſiſtance, malgré les peines qu'on s'eſt
ées depuis peu pour l'exercer : mais il ſe-
raiſonnable d'attendre quelque vigueur
meilleurs hommes de cheval qui ſoient
-être ſur le globe.

Gouvernement.

ADMINISTRATION CIVILE.

Vice-Roi & Cap.-gén. du Pérou. D. Auguftin de Jauregui.
Chiloe. D. Ant. Martinez y la Efpada.

Capitaine-général du Royaume du Chili. D. Amb. Benavidès.

Valdivia. D. Ped. Greg. de Echenique.
Valparaifo. D. J. F. de la Riva Herrera.

La Vice-Royauté du Pérou eft diftribuée en deux Audiences, chargées de rendre la juftice chacune dans fon diftrict.

Audience de Lima. MM.

D. Aug. de Jauregui, Vice-Roi, Gouvern. & Capitaine-général, *Préfident.*
D. Melch. Jacot Ortiz Rojano, *Régent.*
D. Jof. de Tagle.
D. Gafp. de Urquizu Ibanes.
D. Ant. Hermeneg. de Querejaza.
D. Manuel de Manfilla.
Le Marquis de Corpa.
D. Jofeph Ferrer.
D. Man. Ant. de Arredondo.
D. Benito de la Mara Linares.
D. Melchior de Santiago Concha.
D. George de Efcobedo.

Alcades du Crime. MM.

D. Jof. Cabeza Henriquez.
D. Amb. Cerdan.

Nicolas Velez de Guevara.
Jof. de Rezaval y Ugarte.
Fernando Marquis de la Plata.

Gens du Roi. MM.

Fr. Ant. Moreno y Efcandon, *Procureur-énéral Civil.*
J. Jof. de Villaluenga y Morfil, *Procu-ur-général Criminel.*

Audience de Chili. MM.

Amb. de Benavidès, Gouv. & Cap.-gén. *réfident.*
Th. Alvarez de Acevedo, *Régent.*
L. de Santa-Cruz y Centeno.
Jof. de Gorvea y Badillo.
Fran. Tadeo diez de Medine.
Louis de Urriola.

Gens du Roi. MM.

Jof. Marquis de la Plata, *Procureur-général Civil.*
Joachim Perez de Uriondo y Martierena, *Procureur-général Criminel.*
Marquis de Cafa-Real, *Alguazil-Major.*

Archevêque & Evêques. MM.

LIMA.

Juan Domingo Gonzalez de la eguera.................. 100,000 l.

Arequipa.

Fr. Miguel de Pamplona.... 50,000 l.

Truxillo.

D. Balt. J. Martinez Compañon. . 40,000 l.

Quito.

D. Blas Sobrino y Minayo. . . . . . 60,000 l.

Cusco.

D. J. Man. de Moscoso. . . . . . . 80,000 l.

Guamanga.

D. Fr. Lopez. . . . . 30,000 l.

Panama.

D. J. A. Meres de Miranda. . . . . 24,000 l.

Chili.

D. Man. de Alday. . . . . 20,000 l.

Conception.

D. Fr. Jos. de Maran. . . . . 15,000 l.

IV. VICE-ROYAUTE DEL-RIO DE LA PLATA.

L'Empire immense que la Castille avait fondé dans l'Amérique méridionale, fut long-tems subordonné à un Chef unique. Les parties éloignées de ce centre de l'autorité, étaient alors nécessairement abandonnées aux caprices, à l'inexpérience, à la rapacité d'une foule de tyrans subalternes. Aucun Espagnol, aucun Indien, n'avait la folie de faire des milliers de lieues, pour aller réclamer une justice, qu'il était presque sûr de ne pas obtenir. La force de l'habitude, qui étouffe si souvent le

e la raiſon, & qui gouverne encore plus
ument les états que les individus, empê-
que l'on ouvrît les yeux ſur le principe
in de tant de calamités. La confuſion de-
à la fin ſi générale, que ce qu'on appelle
uveau Royaume de Grenade, fut détaché,
718, de cette giganteſque domination.
reſtait encore beaucoup trop étendue ; &
iniſtere l'a de nouveau reſtrainte, en
, en formant d'une partie du dioceſe de
o, de tout celui de la Paz, de l'Archevê-
le la Plata, des Provinces de Santa-Cruz,
Sierra, de Cuyo, du Tucuman & du
guai, une autre Vice-Royauté, dont le
e eſt à Buénos-Ayres.
raguai. Cette Province, qui a environ
ieues de long, ſur 300 de large, doit ſon
à un grand fleuve, que tous les Géogra-
croyaient ſe former dans le lac d'Exa-
. Les Commiſſaires Eſpagnols & les Por-
s, chargés, en 1751, de régler les limi-
es deux Empires, furent bien étonnés de
conter à la ſource de cette riviere, ſans
apperçu cet amas d'eau qu'on diſait im-
e. Ils vérifierent que ce qu'on avait pris
pour un lac prodigieux, n'était qu'un
n fort bas, couvert depuis le 16e. juſ-
19e. degré de latitude, dans la ſaiſon
luies, par les inondations du fleuve. On
depuis cette époque, que le Paraguai
l ſa ſource dans le plateau nommé Campo
'aracis, au 13e degré de latitude méri-
le ; & que vers le 18e. il communique

par quelques canaux très-étroits, avec deux grands lacs du pays des Chicuites.

Avant l'arrivée des Eſpagnols, cette région immenſe, contenait un grand nombre de Nations, la plûpart formées par un petit nombre de familles. Leurs mœurs devaient être les mêmes ; & quand il eût exiſté quelque différence dans leur caractere, les nuances n'en auraient pas été ſaiſies par les ſtupides Aventuriers, qui, les premiers enſanglanterent cette partie du nouveau Monde. La chaſſe, la pêche, les fruits ſauvages, le miel qui était commun dans les forêts, quelques racines qui croiſſaient ſans culture ; telle était la nourriture de ces peuples innocents. Pour trouver une plus grande abondance de ces productions, ils erraient perpétuellement d'une contrée à l'autre. Comme les Indiens n'avaient à porter que quelques vaſes de terre, & qu'ils trouvaient par-tout des cabanes, ces émigrations n'entraînaient que peu d'embarras. Quoiqu'ils vécuſſent tous dans une indépendance abſolue les uns des autres, la néceſſité de ſe défendre, leur avait appris à lier leurs intérêts. Quelques individus ſe réuniſſaient ſous la direction d'un Directeur de leur choix. Ces aſſociations, plus ou moins nombreuſes, ſelon la réputation & la qualité du Chef, ſe diſſipaient avec la même facilité qu'elle s'étaient formées.

La plupart de ces Peuples, harcelés par les Eſpagnols, ſe ſont réfugiés au Chaco. Ce pays, qui a deux cent cinquante lieues de long

cent cinquante de large, paſſe pour l'un
neilleurs de l'Amérique. On le croit peu-
le mille Indiens. Ces Peuples forment,
ne dans les autres parties du nouveau
de, un grand nombre de nations, dont
cinquantaine ſont très-imparfaitement
ues. Pluſieurs rivieres traverſent cette
rée. La Pilco-mayo, plus conſidérable
outes les autres, ſort de la Province de
cas, & ſe diviſe en deux branches, ſoi-
-dix lieues avant de ſe perdre dans Rio
Plata. Ce dernier fleuve prend ſa ſource
érou, près de la ville de la Plata, tra-
le Paraguai, & ſe jette dans l'Océan
le Bréſil & la Terre Magellanique. Il a,
ne le Nil, des exondations régulieres
ertiliſent les terres voiſines. Elles com-
nencent ordinairement en Juin.

ng-tems le cours de la Pilco-mayo parut
ie la plus convenable pour établir des
ns ſuivies entre le Paraguai & le Pérou.
e fut cependant qu'en 1702, qu'on tenta
monter cette riviere. Les Peuples qui en
aient les rives, comprirent fort bien
ôt ou tard ils ſeraient aſſervis, ſi l'ex-
ion était heureuſe; & ils prévinrent ce
eur en maſſacrant tous les Eſpagnols qui
ient chargés. Dix-neuf ans après, les Jé-
reprirent ce grand projet: mais après
avancé trois cent cinquante lieues, ils
t forcés de rétrograder, parce que l'eau
manqua pour continuer leur navigation.
es blâma d'avoir fait le voyage dans les

mois de Septembre, d'Octobre & de Novembre, qui ſont dans ces régions le tems de la ſéchereſſe, & perſonne ne parut douter que cette entrepriſe n'eût eu une iſſue favorable dans les autres ſaiſons de l'année.

Il faut que cette route de communication ait paru moins avantageuſe, ou ait offert de plus grandes difficultés qu'on ne l'avait cru d'abord, puiſqu'on n'a fait depuis aucun nouvel effort pour l'ouvrir. Cependant le Gouvernement n'a pas tout-à-fait perdu de vue le plan anciennement formé de dompter ces Peuples. Après des fatigues incroyables & long-temps inutiles, quelques Miſſionnaires ſont enfin parvenus à fixer trois mille vagabonds dans quatorze bourgades, dont ſept ſont placées ſur les frontieres du Tucuman, quatre du côté de Sainte-Croix de la Sierra, deux vers Taixa, & une ſeulement au voiſinage de l'Aſſomption.

L'air du Paraguai eſt généralement fort ſain. Le terroir, très-fertile, produit en abondance, du bled, des cannes à ſucre, du coton, du tabac, des pâturages, & diverſes autres choſes néceſſaires aux commodités, aux délices même de la vie. La plus riche de ſes productions eſt l'herbe connue ſous le nom d'herbe du Paraguai. C'eſt la feuille d'un arbre de grandeur moyenne, qui n'a été décrite ni obſervée par aucun Botaniſte. Son goût approche de celui de la mauve, & ſa figure de celle de l'oranger. On la diviſe en trois claſſes. La premiere, nommée caacuys,

e bouton qui commence à peine à dé-
er ſes feuilles : elle eſt fort ſupérieure
deux autres, mais elle ne ſe conſerve pas
ng-tems ; il eſt difficile de la tranſporter
oin. La ſeconde, qui s'appelle caamini,
a feuille qui a acquis toute ſa grandeur,
ont on a tiré les côtes. Si les côtes y reſ-
, c'eſt le caaguazu qui forme la troi-
e eſpece. Les feuilles, après avoir été
ées, ſe conſervent dans des foſſes creuſées
erre & couvertes d'une peau de bœuf.
es montagnes de Maracayu produiſent
s de ces feuilles qui ont plus de réputa-
L'arbre qui les fournit croît dans les
s marécageux qui ſéparent les hauteurs.
ſomption donna d'abord de la célébrité à
production qui faiſait les délices des Sau-
s. L'exportation qu'elle en fit lui pro-
des richeſſes conſidérables. Cette proſ-
é ne fut qu'un éclair. La ville perdit
tôt, dans le long trajet qu'il fallait faire,
upart des Indiens de ſon territoire. Elle
it autour d'elle qu'un déſert, & il lui
t renoncer à cette unique ſource de ſon
ence.
ce premier entrepôt ſuccéda celui de
-Rica, qui s'était approché trente-ſix
es de la production. Il ſe réduiſit peu-
u à rien, par la même raiſon qui avait
omber celui dont il avait pris la place.
nfin, au commencement du ſiecle, fut
Canuguati, à cent lieues de l'Aſſomp-
, & au pied des montagnes de Maracayu.

C'eſt aujourd'hui le grand marché de l'herbe du Paraguai ; mais il lui eſt ſurvenu un concurrent qu'on ne devait pas craindre.

Les Guaranis, qui ne cueillaient d'abord de cette herbe que ce qu'il en fallait pour leur conſommation, en ramaſſerent avec le tems pour en vendre. Cette occupation, & la longueur du voyage, les tenaient éloignés de leurs peuplades une grande partie de l'année. Pendant ce tems, ils manquaient tous d'inſtructions. Pluſieurs périſſaient par le changement de climat ou par la fatigue. Il y en avait même qui, rebutés par ce travail, s'enfuyaient dans des déſerts où ils reprenaient leur premier genre de vie. D'ailleurs, les miſſions privées de leurs défenſeurs, reſtaient expoſées aux irruptions de l'ennemi. C'était beaucoup trop de maux. Pour y remédier, les Jéſuites tirerent de Maracayu même des graines qu'ils ſemerent dans la partie de leur territoire, qui approchait le plus de celui dont elles tiraient leur origine. Elles ſe développerent très-rapidement, & ne dégénerent pas, au moins d'une maniere ſenſible.

Le produit de ces plantations, joint à celui que le haſard donne ſeul ailleurs, eſt fort conſidérable. Une partie reſte dans les trois Provinces. Le Chili & le Pérou en conſomment annuellement vingt-cinq mille quintaux, qui leur coûtent près de 2000000 de livres.

Cette herbe dans laquelle les Eſpagnols & les autres habitans de l'Amérique méridionale trouvent tant d'agréments, & à laquelle

ttribuent un ſi grand nombre de vertus,
l'un uſage général dans cette partie du
reau Monde. On la jette, ſéchée &
qu'en pouſſiere, dans une coupe, avec du
e, du jus de citron & des paſtilles d'une
ır fort douce. L'eau bouillante qui eſt ver-
ar-deſſus, doit être bue ſur le champ, pour
as donner à la liqueur le tems de noircir.
n'eſt pas indifférent pour nos Négocians
nous leur faſſions connaître la route que
ıent les cargaiſons qu'ils envoient au
guai. Il y a rarement quelque commu-
ion entre les Bourgades ſemées de loin
in ſur cette région. Outre qu'on ne l'en-
endrait pas ſans de grandes fatigues, ſans
rands dangers, elle ſerait de peu d'utilité
s hommes qui n'ont rien ou preſque rien
ffrir, rien ou preſque rien à ſe demander.
os-Ayres ſeule avait un grand intérêt à
er des débouchés pour les marchandiſes
ope qui lui arrivaient, tantôt ouverte-
, tantôt en fraude; & elle parvint à
r un commerce aſſez régulier avec le
& avec le Pérou. Originairement les
anes qui formaient ces liaiſons, em-
ient le ſecours de la bouſſole pour ſe
ıire dans les vaſtes déſerts qu'il leur
t traverſer : mais, avec le tems, on eſt
nu à ſe paſſer de cet inſtrument ſi né-
re pour d'autres uſages bien plus im-
ns.

s chariots partent maintenant de Buenos-
s pour leur deſtination reſpective. Plu-

ſieurs ſe joignent pour être en état de r
ſiſter aux nations ſauvages, qui les attaquen
ſouvent dans leur marche. Tous ſont traîn
par quatre bœufs, portent cinquante quin
taux, & font ſept lieues par jour. Ceux q
prennent la route du Pérou, s'arrêtent à Ju
guy, après avoir parcouru quatre cent ſo
xante-ſept lieues; & ceux qui ſont deſtin
pour le Chili, n'en ont que deux cent ſo
xante-quatre à faire pour gagner Mendoz
Les premiers reçoivent quatre piaſtres, c
21 livres 8 ſols par quintal; & les ſeconds
un prix proportionné à l'eſpace qu'ils ont pa
couru. Un troupeau de bêtes à poil &
corne ſuit toujours ces voitures. Les chevau
ſont montés par ceux des voyageurs que
chariot ennuie ou fatigue : les bœufs doive
ſervir pour la nourriture & pour le reno
vellement des attelages.

L'an 1765, fut l'époque heureuſe d'u
autre inſtitution utile. Le Miniſtere ava
pris enfin le parti d'expédier tous les de
mois de la Corogne un paquebot pour Buen
Ayres. C'était un entrepôt d'où il s'agiſſait
faire arriver les lettres & les paſſagers da
toutes les poſſeſſions Eſpagnoles de la Mer
Sud. Le trajet était de neuf cent quarante-
lieues juſqu'à Lima; de trois cent ſoixant
quatre juſqu'à Saint-Yago; & des déſerts i
menſes occupaient une grande partie de
vaſte eſpace. Un homme actif & intellige
vint cependant à bout d'établir une poſ
réguliere de la Capitale du Paraguai aux Ca

s du Pérou & du Chili, au grand avan-
e des trois Colonies, & par conséquent de
Métropole.
Le Paraguai envoie à l'Espagne plusieurs
ets plus ou moins importans ; mais ils y
été tous apportés des contrées limi-
phes. De ses propres domaines, le pays
fournit que des cuirs.
Lorsque qu'en 1539, les Espagnols aban-
nerent Buenos-Ayres pour remonter le
ive, ils laisserent dans les campagnes voi-
es quelques bêtes à cornes qu'ils avaient
enées de leur patrie. Elles se multiplierent
ement, que personne ne daigna se les
roprier lorsqu'on rétablit la ville. Dans la
e il parut utile de les assommer, pour en
dre la peau à l'Europe. La maniere dont
s'y prend est remarquable.
Plusieurs Chasseurs se rendent à cheval
s les plaines où ils savent qu'il y a le plus
bœufs sauvages. Ils poursuivent chacun
eur, & lui coupent le jarret avec un long
on, armé d'un fer taillé en croissant &
n aiguisé. Cet animal abattu, son vain-
eur en poursuit d'autres qu'il abat de même.
rès quelques jours d'un exercice si vio-
t, les Chasseurs retournent sur leurs pas,
rouvent les taureaux qu'ils ont terrassés,
écorchent, en prennent la peau, quelque-
s la langue ou le suif, & abandonnent le
te à des chiens sauvages ou à des vau-
urs.
Les cuirs étaient originairement à si bon

marché, qu'ils ne coûtaient que deux livre
quoique les acheteurs rebutaſſent ceux c
avaient la plus légere imperfection, pa
qu'ils devaient le même impôt que ceux c
étaient les mieux conditionnés. Avec le tem
le nombre en diminua tellement, qu'il fal
donner 43 livres 4 ſols pour les grand
37 livres 16 ſols pour les médiocres, &
livres 8 ſols pour les petits. Le Gouver
ment qui voyait avec regret ſe réduire pe
à-peu à rien cette branche de Commerc
défendit de tuer les jeunes taureaux. Qu
ques Citoyens actifs réunirent un grand no
bre de géniſſes dans des parcs immenſes ;
depuis ces innovations, les cuirs qui ſont to
en poil, & qui peſent depuis vingt juſqu
cinquante livres, ont baiſſé d'environ un tie
Tous doivent au fiſc 11 livres.

Depuis 1748 juſqu'en 1753, l'Eſpagne r
çut par an, de cette Colonie, 8,752,065 li
L'or entra dans cette ſomme pour 1,514,705
l'argent pour 3,780,000 liv. & les productio
pour 3,447,360 livres. Ce dernier article f
formé par trois cents quintaux de laine
Vigogne, qui produiſirent 207,360 livres,
par cent cinquante mille cuirs, qui rendire
3,240,000 liv. Tout était pour le Commerc
rien n'appartenait au Gouvenement.

La Métropole ne doit pas tarder à vo
couler, de cette région dans ſon ſein, d
valeurs nouvelles, & parce que la Colon
du Saint-Sacrement, par où s'écoulaient l
richeſſes, eſt ſortie des mains des Port
gai

, & parce que le Paraguai a reçu une
existence plus considérable que celle dont
uissait.

Gouvernement.

DMINISTRATION CIVILE.

*roi & Capitaine-général de la Province
l Rio de la Plata, & de la ville de
enos-Ayres.* D. J. Jos. de Vertiz.

e Video.	D. Joachim del Pino.
guai.	D. Ped. Melo de Portugal.
man.	D. André de Mestre.
as.	D. Ign. Florez.
-Cruz Sierra.	D. Th. Leso y Pacheco.
itos.	D. Jos. Barth. Berdugo.
s.	. . . .

Audience de Charcas. MM.

gnace Flores. . . . . . *Président.*
er. Man. de Ruedas. . . . *Régent.*
de Dios Calvo y ante querra.
ed. Cernad. Bermudez de Castro.
onz. Gonzalez Perez.
an. Garc. de la Plata.
renzo Blanco Ciceron.

Gens du Roi. MM.

del Pino Manrique, *Proc. gén. Civil.*
om. Arn. de Las Reveillas, *Pr. gén. Crim.*
Jos. de Avaria, *Alguasil-Major.*

ARCHEVÊQUE ET ÉVÊQUES. MM.

CHARCAS.	D. Fr. Ramon de Herboſo . . . . 50,000 liv
Noſtra Seignora de la Paz.	D. Greg. de Campos, 35,000
Tucuman.	D. Fr. Joſ. de San Alberto.
Santa-Cruz de la Sierra.	D. Alex. de Ochoa.
Paraguai.	D Fr. L. de Velaſco.
Buenos-Ayres.	D. Fr. Seb. Malvar.

ARCHIPEL ESPAGNOL.

I. ISLE DE LA TRINITÉ.

Cette île, où Colomb aborda en 1498 eſt placée vis-à-vis l'embouchure de l'Oré noque. On lui donne trois cent dix-huit lieu quarrées. Son climat eſt très-ſain, & jama elle n'a eſſuyé de ces ouragans fougueux q ſont ſi fréquents dans les Antilles. Le terro en eſt généralement très-fertile ; & l'on pe y cultiver avec ſuccès du ſucre, du cacao & diverſes autres denrées propres à l'Am rique. La partie du Nord ſeule, trop élevée & beaucoup trop hachée, ſemble ſe refuſ à tous les genres de culture. Le pays, quo que privé de rivieres navigables, eſt trè bien arroſé ; & la ſéchereſſe, qui dure com munément pendant ſept mois de l'année, n occaſionne preſqu'aucune perte, à cauſe d

es abondantes qui y tombent depuis le
s de Mai juſqu'à la fin d'Octobre. Les
nblements de terre, quoique très-fréquents,
ſont pas fort dangereux. On aſſure que
ruiſſeaux roulent des morceaux d'or, qui
t ſoupçonner que l'île renferme quelque
ie de cette eſpece dans ſes entrailles.

C'eſt à l'oueſt de l'île que les Eſpagnols
ablirent en 1535. Le chef-lieu de cette
onie eſt le Port-d'Eſpagne, bourgade
npoſée d'environ quatre-vingts cabanes,
vertes de chaume, & ne préſentant que
age de l'indolence & de la pauvreté. Trois
es plus loin, dans les terres, eſt une autre
rgade, appelée Saint-Joſeph, qui com-
nd quatre-vingt-huit familles, toutes auſſi
vres, toutes auſſi indolentes, toutes auſſi
erſtitieuſes que celles du Port-d'Eſpagne.
malheureux Colons, uniquement remplis
a haute opinion qu'ils ont de leur ancienne
ine, ne vivent que des poiſſons, des oi-
ix & des fruits qui naiſſent, pour ainſi
, ſous leurs pas; & toutes les culture
exigent des ſoins & du travail, ont été
ſqu'entiérement abandonnées.

II. Cubagua.

Cette île, découverte & mépriſée, en 1498,
Colomb, n'eſt éloignée que de quatre
es du continent. Les Eſpagnols, inſtruits
la ſuite des grands tréſors que ſes rivages
ermaient, s'y porterent en foule en 1509,
ui donnerent le nom d'Iſle-aux-Perles.

Cette dénomination désigne assez le genre d
production que fournissait cette île. En effet
l'Espagne en retira, pendant long-tems, un
quantité considérable de fort belles perles.

La perle est un corps dur, luisant, plus o
moins blanc, d'une forme communémen
arrondie, & que l'on trouve dans quelque
coquillages, mais plus ordinairement dan
celui qui est connu sous le nom de nacre d
perles. Cette riche production de la Natur
est le plus souvent attachée aux parois in
ternes de la coquille, mais elle est plus par
faite dans l'animal même qui l'habite.

Les Anciens s'égarerent sur l'origine de l
perle, ainsi que sur beaucoup d'autres phé
nomenes, que nous avons mieux observés
mieux connus, & plus heureusement expli
qués. Ne les en méprisons pas davantage
& n'en soyons pas plus vains. Leurs erreur
montrent quelquefois de la sagacité, & n
nous ont pas été tout-à-fait inutiles. Elle
ont été les premiers pas de la Science, qu'
était réservé au tems, aux efforts des hom
mes de génie, & à des hasards heureux d
perfectionner. On a tenté de déchirer le voil
de la Nature avant que de le lever.

Les Grecs & les Romains disaient que l
coquillage s'élevait tous les matins sur l
surface des eaux, & recevait la rosée qui s'
changeait en perle. Cette idée agréable eu
le sort de tant d'autres fables lorsque l'es
prit d'observation a fait connaître que l
coquillage restait toujours au fond de la mer

attaché au rocher où il s'était formé, &
la saine Physique a démontré qu'il était
ossible que ce fût autrement.

On a imaginé depuis, que les perles de-
ent être les œufs ou le frai des animaux
fermés dans la coquille. Cette opinion est
bée lorsqu'on a été pleinement instruit
les perles se trouvaient dans toutes les
ies de l'animal, lorsqu'après les recher-
s les plus suivies, l'Anatomie n'a pu dé-
vrir les organes propres à la reproduction
s cet animal, qui semble augmenter d'un
vidu la classe des hermaphrodites.

nfin, après bien des systêmes légére-
it conçus & successivement abandonnés,
soupçonné que les perles étaient la suite
désordre dans l'animal; qu'elles étaient
iées par une liqueur extravasée de quel-
s vaisseaux, & retenue entre les mem-
ies ou écoulées le long de l'écaille. Cette
ecture a acquis plus de force aux yeux
bons Observateurs, à mesure qu'on s'est
ré que toutes les perles ne renfermaient
cette richesse; que celles qui les possé-
nt avaient un plus mauvais goût que
autres, & que les côtes où se faisait
e riche pêche, étaient généralement mal-
es.

n méprise par-tout les perles noires,
es qui tirent sur le noir, ou qui ont la
eur du plomb. En Arabie, & dans quel-
s autres contrés de l'Orient, on fait cas des
es.; mais les blanches sont préférées par

l'Europe & par la plus grande partie du Glob
On regrette ſeulement qu'elles viennent
jaunir après un demi-ſiecle.

Quoiqu'on eût découvert les perles dar
les mers Orientales & dans celles de l'Am
mérique, leur prix ſe ſoutint aſſez, pou
qu'on cherchât à les contrefaire. L'imitatio
fut d'abord groſſiere. C'était du verre couve
de mercure. Les eſſais ſe ſont multipliés
&, avec le tems, on eſt parvenu à copi
aſſez bien la nature, pour qu'il fût facile d
s'y méprendre. Les perles artificielles, fait
aujourd'hui avec de la cire & de la colle d
poiſſon, ont ſur les autres quelques avantage
Elles ſont à bon marché, & on leur donn
le volume, la forme qui conviennent le mieu
aux femmes qui veulent les faire ſervir à leu
parure.

Cette invention était ignorée lorſque le
Eſpagnols s'établirent à Cubagua. Ils arr
verent avec quelques Sauvages des Lucayes
qui ne s'étaient pas trouvés propres au trava
des Mines, mais qui avaient une facilité ſi
guliere à demeurer long-tems ſous l'eau. C
talent valut à leurs maîtres une grande quan
tité de perles. On ne les gâta pas, comm
avaient fait juſqu'alors les Américains, q
ne connaiſſaient que le moyen du feu pou
ouvrir la coquille qui les renfermait. Elle
furent conſervées dans toute leur beauté, &
trouverent un débit avantageux. Malheureu
ſement le banc de perles fut bientôt épuiſé
& la Colonie fut transférée, en 1524, à l

rguerite, où ſe trouvaient les richeſſes l'on regrettait, & d'où elles diſparurent ſqu'auſſi-tôt.

III. LA MARGUERITE.

Cette île a quinze lieues de long ſur cinq large. Si ſes habitans, moins pareſſeux, ivraient à la culture, ſon ſol, aſſez féd, répondrait avantageuſement à leurs aux. Elle n'eſt cependant arroſée par au- ruiſſeau; mais les épais brouillards qui couvrent continuellement humectent la e & ſuppléent au défaut d'eau courante. n'y voit d'ailleurs qu'une ſeule boure; c'eſt Mon-Padre, défendue par un maus fort.

On croyait aſſez généralement, qu'en conant la Marguerite & la Trinité, la Cour Madrid ſe propoſait moins d'en tirer quelavantage, que d'éloigner les nations ries de ſon continent. Il faut penſer aujourui d'une toute autre maniere. Convaincu l'Archipel Américain était rempli d'habis accablés de dettes, ou qui n'avaient que & de mauvais terreins, le Conſeil de arles III fit offrir de grandes conceſſions, s ces deux îles, à ceux d'entr'eux qui ient de ſa Communion. On leur aſſurait iberté du commerce avec tous les Navieurs Eſpagnols. Seulement ils devaient être igés de livrer le cacao à la Compagnie de aque, mais à 27 ſols la livre, & avec ligation, à ce Corps, de leur faire des

avances. Ces ouvertures ne furent accueillie
qu'à la Grenade, d'où quelques Français s'é
chapperent avec un très-petit nombre d'ef
claves, ſoit pour ſe ſouſtraire aux pourſuite
de leurs créanciers, ſoit en haine de la do
mination Angloiſe. Par-tout ailleurs elle
n'ont rien produit.

La Marguerite n'eſt aujourd'hui habité
que par cinq à ſix cents perſonnes, toute
miſérables & pareſſeuſes. Ces Colons viven
d'un peu de maïs, de leur pêche, des bête
à cornes dont les bois ſont peuplés, & d
bananes, que la Nature, comme pour favo
riſer leur indolence, y fait croître plus groſſe
& meilleures que dans le reſte de l'Archipel
Quelques-uns d'entr'eux élevent des beſtiau
maigres & de peu de goût, qu'ils vont échan
ger dans les Colonies Françaiſes contre de
camelots, des voiles noirs, des toiles, de
bas de ſoie, des chapeaux blancs & des clin
cailleries. Cette navigation ſe fait avec un
trentaine de chaloupes non pontées.

Les Commandans, les Officiers Civils &
Militaires, les Moines, attirent à eux tou
l'argent que le Gouvernement envoie dans le
îles de la Marguerite & de la Trinité. L
reſte gémit ſous le joug de l'indigence. Elle
fourniſſent, en tems de guerre, environ deu
cents hommes, que l'eſprit de rapine attir
indiſtinctement dans les Colonies où l'on arm
des vaiſſeaux-corſaires.

IV. PORTO-RICO.

Cette île, qui a trente-six lieues de long dix-huit de largeur, fut découverte & reconnue en 1493 par Christophe Colomb. Elle tira l'attention des Espagnols qu'en 1509; ce fut l'apas de l'or qui les y fit passer de nt-Domingue, sous les ordres de Pons de n. Cet Aventurier n'éprouva pas la moinrésistance de la part des Insulaires. Instruits ce qui s'était passé dans la conquête des îles sines, ils regardaient ces étrangers comme êtres supérieurs à l'humanité. Ils se jeterent ux-mêmes dans les fers. Cependant ils ne derent pas à souhaiter de briser le joug pportable qu'on leur avait imposé. Seulent, avant de le tenter, ils voulurent savoir eurs tyrans étaient ou n'étaient pas immor-. La commission en fut donnée à un Caue, nommé Broyoan.

Un hasard favorable à ses desseins, ayant duit chez lui Salzedo, jeune Espagnol qui ageait, il le reçut avec de grandes mars de considération, & lui donna à son dét quelques Indiens pour le soulager dans sa rche & pour lui servir de guides. Un de ces vages le mit sur ses épaules pour traver- une riviere, le jeta dans l'eau, & l'y nt, avec le secours de ses compagnons, qu'à ce qu'il ne remuât plus. On tira ene le corps sur le rivage. Dans le doute s'il it mort ou s'il vivait encore, on lui denda mille fois pardon du malheur qui était

arrivé. Cette comédie dura trois jours. Enfin la puanteur du cadavre ayant convaincu les Indiens que les Eſpagnols pouvaient mourir, on tomba de tous côtés ſur les oppreſſeurs. Cent furent maſſacrés.

Ponce de Léon raſſemble auſſi-tôt tous les Caſtillans qui ont échappé à la conſpiration. Sans perdre de tems il fond ſur les Sauvages déconcertés par cette bruſque attaque. Leur terreur augmente à meſure que leurs ennemis ſe multiplient. Ce peuple a la ſimplicité de croire, que les nouveaux Eſpagnols qui arrivent de Saint-Domingue, ſont ceux-là même qui ont été tués, & qui reſſuſcitent pour combattre. Dans cette folle perſuaſion, découragé de continuer la guerre contre des hommes qui renaiſſent de leurs cendres, il ſe remet ſous le joug. On le condamne aux Mines, où il périt en peu de tems dans les travaux de l'eſclavage. De toute cette population nombreuſe, qui couvrait alors l'île de Porto-Rico, il n'en exiſte pas actuellement un ſeul rejeton.

L'air que l'on reſpire à Porto-Rico eſt ſain & aſſez tempéré. Des eaux pures & limpides arroſent cette île par le moyen d'un grand nombre de petites rivieres qui y ſerpentent. Les vallées offrent au Cultivateur une terre légere & très-féconde ; & les montagnes ſont couvertes de différents bois utiles ou précieux. Un port ſûr, des rades commodes, & des côtes faciles ſe joignent à tous ces avantages.

De tous les lieux où se trouve le man-
iillier, Porto-Rico est celui où il se plaît
plus, où il est le plus multiplié. Quelques
iteurs nomment cet arbre funeste mance-
ier ; d'autres, manchenilier. Son nom Amé-
ain est manc-anill, ou le hypomanes de
own. C'est un arbre laiteux, de la hauteur
du port de nos pommiers. Son tronc, qui
cquiert communément que deux pieds de
conférence, offre un bois serré, pesant,
né, propre aux ouvrages de Menuiserie.
est recouvert d'une écorce lisse & tendre.
s fleurs, mâles & femelles, d'une nuance
igeâtre, sont rangées en chaton sur un
me épi. Son fruit est une baie sphérique,
s-charnue, succulente & peinte sur l'é-
erme, comme la pêche chauve. Sous
pulpe on découvre une noix raboteuse,
gale, qui a depuis six jusqu'à douze loge-
nts, & un noyau dans chacun quand le
it est parfait ; mais il est fort rare qu'il
vienne à ce degré de perfection, & les
yaux sont fort sujets à avorter, comme
a arrive dans tous les végétaux lactescents.
iand ces feuilles suent au grand soleil, on
se manier les branches ; mais quand le so-
ne darde pas dessus ses rayons, on peut
tiver les fruits, & examiner l'arbre à son
e. Cependant il y a toujours de la témé-
é à se reposer sous les mancanilliers, &
ncipalement lorsqu'ils fleurissent, à cause
la poussiere prolifique qui tombe copieuse-
ent du grand nombre des fleurs étaminées ;

d'ailleurs la rosée qui rince les feuilles, venant à découler, corrode tout ce qu'elle touche.

Les Sauvages qui vont incifer le tronc de ces arbres, ont foin de fe couvrir le vifage, de peur que l'éjaculation de la féve ne les aveugle, ou ne les frappe d'une mort fubite; & ils emploient les mêmes précautions que les Africains, qui extraient la gomme liquide de l'euphorbier. On reçoit le fuc fluide du mancanillier dans des coquilles difpofées au pied du tronc; & lorfque cette liqueur eft un peu épaiffie, on y trempe la pointe des fleches, qui acquierent par-là la propriété de donner la mort la plus prompte à tout animal qui en eft légérement bleffé ou même égratigné. On a effayé des dards en Europe, cent & cinquante ans après avoir été empoifonnés en Amérique, & l'on a vu, avec le plus grand étonnement, que le venin n'avait prefque pas perdu de fon activité en vieilliffant. Heureufement on a découvert un remede qui opere toujours, pourvu qu'il foit adminiftré immédiatement après la bleffure. Il ne faut qu'avaler quelques pincées de fel, ou à fon défaut, boire trois ou quatre gobelets d'eau de mer. C'eft d'un enfant fauvage, âgé de dix ans, qu'on a tiré cet important fecret, après l'avoir queftionné long-tems fur les moyens qu'on employait dans fon village, lorfqu'on était bleffé par un trait enduit de ce fuc redoutable. Quoique le fel gemme ou marin fuffife pour prévenir la mort, on pour-

ſe ſervir, avec encore plus de ſuccès,
ſel de vipere, ou de celui de corne de
f, dont la qualité alexiphaſmaceutique
très-connue.

La population de Porto-Rico eſt aujour-
ui de quatre-vingt-quinze mille ames,
nbre prodigieux pour une île auſſi peu
ndue. Sur leurs plantations, qui ſont d'en-
on ſix milles, ces Colons recueillent trois
le quintaux de ſucre, quinze cents quin-
x de coton, quinze à ſeize mille quintaux
café, dix-huit mille quintaux de maïs,
x mille quatre cents quintaux de riz, onze
le quintaux de melaſſes, & huit à neuf
le quintaux de tabac. Les pâturages de
te île, qui ſont très-abondans, nourriſſent
s de cent mille betes à cornes, deux mille
lets, vingt-quatre à vingt-cinq mille che-
x, & environ cinquante-cinq mille têtes
nenu bétail. Une partie de ces productions
à la ſubſiſtance des habitans, & le reſte
tranſporté en Eſpagne, ou paſſe en fraude
z l'étranger.

V. CUBA.

L'île de Cuba, ſéparée de celle de Saint-
mingue par un canal étroit, a deux cents
nte lieues de long, & depuis quatorze
qu'à vingt-quatre de large. Découverte
1492 par Colomb, elle fut négligée juſ-
en 1511, époque à laquelle les Eſpagnols
reprirent de la conquérir. Diégo de Vélaſ-
ez vint avec quatre vaiſſeaux y aborder

par ſa pointe orientale Un Cacique, nomm
Hatuey, régnait dans ce caton. Cet Indien
né dans Saint-Domingue, en était ſorti pou
éviter l'eſclavage auquel ſa nation était con-
damnée, ſuivi des malheureux qui étaien
échappés à la tyrannie des Caſtilans; il avai
établi dans le lieu de ſon réfuge un petit Eta
qu'il gouvernait en paix. C'eſt de-là qu'i
obſervait au loin les voiles Eſpagnoles dont i
craignait l'approche. A la premiere nouvell
qu'il eut de leur arrivée, il aſſembla les plu
braves des Indiens, ſes ſujets ou ſes alliés
pour les animer à défendre leur liberté, mai
en les aſſurant que tous leurs efforts ſeraien
inutiles s'ils ne commençaient par ſe rendr
propice le Dieu de leurs ennemis. « la voilà
» leur dit-il, devant un vaſe rempli d'or
» la voilà cette Divinité ſi puiſſante! Invo-
» quons-là ».

Ce Peuple bon & ſimple crut aiſémen
que l'or pour leqnel on verſait tant de ſang
était en effet le Dieu des Eſpagnols. On danſa
on chanta devant ce métal brute & ſans for-
me, & l'on ſe repoſa ſur ſa protection. Mai
Hatuey, plus éclairé, plus ſoupçonneux que
les autres Caciques, les aſſembla de nouveau
« Ne comptons, leur dit-il, ſur aucun bon-
» heur, tant que le Dieu des Eſpagnols ſer
» parmi nous. Il eſt notre ennemi comme eux
» Ils le cherchent par-tout, & s'établiſſen
» où ils le trouvent. Dans les profondeurs de
» la terre ils ſauraient le découvrir. Si vou
» l'avaliez même, ils plongeraient leurs bra

dans vos entrailles pour l'en arracher. Ce n'eſt qu'au fond de la mer qu'on peut le dérober à leur recherche. Quand il ne ſera plus parmi nous, ils nous oublieront ſans doute ». Auſſi-tôt tout l'or qu'on poſſédait jeté dans les flots. Cependant les Indiens ent avancer les Eſpagnols ; les fuſils, les ons, ces dieux épouvantables, de leur it foudroyant, diſperſerent les Sauvages voulaient réſiſter. Mais Hatuey pouvait raſſembler. On fouille dans les bois, on prend, on le condamne au feu. Attaché au eau du bûcher, lorſqu'il n'attendait que amme, un Prêtre Eſpagnol vint lui propole baptême, lui parler du Paradis. « Dans e lieu de délices, dit le Cacique, Y a-t-il les Eſpagnols ? Oui, répondit le Miſſionaire ; mais il n'y en a que de bons. Le neilleur ne vaut rien, répondit Hatuey, & je ne veux pas aller dans un lieu où je raindrais d'en trouver un ſeul. Ne me parlez plus de votre religion, & laiſſez-moi nourir ».

Le Cacique fut impitoyablement brûlé. rs Vélaſquez ne trouva plus d'ennemis à nbattre. Tout plia ſans réſiſtance ; & la on ne ſurvécut cependant que peu à la e de ſa liberté. Dans ces tems de férocité, conquérir n'était que de détruire, pluſieurs itans de Cuba furent maſſacrés. Un plus nd nombre terminerent leur carriere dans mines d'or, quoiqu'elles ne ſe trouvaſſent aſſez abondantes pour être long-tems ex-

ploitées. Enfin la petite-vérole, ce poifon
que l'ancien Monde a donné au nouveau, en
échange d'un plus grand encore, acheva ce
que les autres fléaux avaient fi fort avancé
L'île entiere ne fut bientôt qu'un défert. Ell
dut fa renaiffance au Pilote Alaminos, qui le
premier paffa, en 1519, le canal de Bahama
en allant porter à Charles-Quint les premiere
nouvelles des fuccès de Cortez. On ne tarda
pas à comprendre que ce ferait la feule route
convenable pour les vaiffeaux qui voudraien
fe rendre du Mexique en Europe; & la Ha
vane fut bâtie pour les recevoir. L'utilité d
ce port fameux s'étendit depuis aux bâtiment
expédiés de Porto-Belo & de Carthagène
Tous y relâchaient, & s'y attendaient réci
proquement pour arriver enfemble avec plu
d'appareil ou de sûreté dans la Métropole. Le
dépenfes prodigieufes que faifaient, duran
leur féjour, des Navigateurs chargés des plu
riches tréfors de l'univers, jeterent un argen
immenfe dans cette ville, qui elle-même étai
forcée d'en verfer une partie dans les cam
pagnes, plus ou moins éloignées, qui la nour
riffaient. De cette maniere Cuba eut quel
ques principes de vie, tandis que les autre
Ifles, foumifes à la même domination, re
taient dans le néant où la conquête les avai
plongées.

La population actuelle de l'île de Cuba e
d'environ cent quatre-vingt mille ames, don
trente mille feulement font efclaves. Le café
le fucre, & fur-tout le tabac, forment l'obje

lus important de leur culture. La récolte cette derniere denrée, monte annuelle-it à 55 mille quintaux. Elle ſerait même ucoup plus conſidérable, ſi le Gouverne-it n'eût pas jugé à propos d'en arrêter les grès. On a fait arracher cette plante dans lque quartier où elle croiſſait moins heu-ément. Le Miniſtere n'a pas voulu que récoltes fuſſent portées au-delà des be-s de la Monarchie. Il a craint ſans doute les étrangers, qui auraient acheté la duction en feuilles, ne l'introduiſiſſent ndeſtinement dans ſes Provinces après l'a-manufacturé. On a penſé que l'induſtrie Colons ſerait plus utilement tournée vers icre.

Cette denrée était peu connue avant la dé-verte du nouveau Monde. Elle eſt deve-graduellement l'objet d'un commerce nenſe. Les Eſpagnols étaient réduits à heter de leurs voiſins, lorſqu'enfin ils s'a-rent de la demander à Cuba. La Métro-en reçoit continuellement depuis deux s juſqu'à deux cent cinquante quintaux, tié blanc & moitié brut. Ce n'eſt pas tout ue ſes habitans en peuvent conſommer; s ils ſeront diſpenſés de recourir aux mar-s étrangers, lorſque cette culture ſera i ſolidement établie dans le reſte de l'île, lle l'eſt déjà ſur le terriroire de la Ha-e.

vant 1765, Cuba ne recevait annuelle-it que trois ou quatre grands navires partis

de Cadix ; & les bâtiments qui, après avoir fait leur vente sur les côtes du Continent, venaient chercher un chargement qu'ils n'avaient pas trouvé à Vera-Crux, à Honduras & à Carthagène. L'Isle manquait alors des choses les plus nécessaires ; & il fallait bien qu'elle les demandât à ceux de ses voisins avec qui elle avait formé des liaisons interlopes. Lorsque les gênes ont été diminuées, le nombre des expéditions a multiplié les productions qui, réciproquement, ont étendu la Navigation.

En 1774, il arriva d'Espagne dans la Colonie cent & un navires, qui y porterent des farines, des vins, des eaux-de-vie, tout ce qui est nécessaire à un grand établissement ; & qui emporterent toutes les denrés qu'un meilleur ordre de choses avait fait naître. La même année, Cuba reçut, sur cent dix-huit petits bâtiments, de la Louisiane, du riz & des bois pour ses caisses à sucre : du Mexique, des farines, des légumes, du Maroquin & du cuivre : des autres parties de ce grand Continent, des bœufs, des mulets, du cacao : de Porto-Rico, deux mille esclaves qu'on y avait entreposés. Les navires de l'ancien & du nouveau Monde n'eurent pas le choix des ports où il leur aurait convenu d'aborder. Ils furent obligés de déposer leur cargaison à la Havane, au Port-au-Prince, à Cuba, à la Trinité, les seuls endroits où l'on ait établi des Douanes. Il n'y a que les bateaux-Pêcheurs & les Caboteurs auxquels il soit

nis de fréquenter indifféremment toutes
rades.

M. Campo Manes assure que le produit des
uanes qui, avant 1765, n'avait jamais
é 565,963 livres, s'éleve maintenant à
1,620,000 liv.; & que la Métropole retire
la Colonie en métaux 8,100,000 livres,
eu d'un 1,620,000 livres qui lui arrivait
refois. Cette augmentation de richesses
vient de la liberté accordée, en 1765,
ous les Espagnols de fréquenter cette Isle.
Les impôts levés à Cuba, ou du moins
x qui entrent dans les caisses de l'Etat,
passent pas 2,430,000 liv., & le Gouver-
ent verse dans l'Isle 2,270,050 liv. pour
abac; 1,350,000 livres pour l'entretien
fortifications; 2,160,000 livres pour la
nison ordinaire, & 3,780,000 livres pour
besoins de la Marine.

VI. SAINT-DOMINGUE.

Cette Isle, célebre dans l'Histoire pour
ir été le berceau des Espagnols dans le
veau Monde, jeta d'abord un grand éclat
l'or qu'elle fournissait. Ses richesses di-
uerent avec les habitans du pays, aux-
ls on donnait pour tâche le soin de les
cher aux entrailles de la terre; & elles
rent enfin entiérement lorsque les Isles
ines ne fournirent plus de quoi remplacer
déplorables victimes de l'avidité des Con-
rans. La passion de rouvrir cette source
pulence, inspira la pensée d'aller cher-

cher ces eſclaves en Afrique ; mais outre qu'il
ne ſe trouverent pas propres aux travaux aux
quels on les deſtinait , l'abondance des Mine
du Continent qu'on commençait à exploiter
réduiſit à rien les grands avantages qu'o
avait tirés juſqu'alors de celle de Saint
Domingue. La ſanté , la force , la patienc
des Négres firent imaginer qu'il était poſſibl
de les employer utilement à la culture ; &
l'on ſe détermina par néceſſité à un parti ſage
qu'avec plus de lumieres on aurait embraſſ
d'abord. Le produit de leur induſtrie devin
ſucceſſivement aſſez conſidérable. Un pe
après le milieu du ſeizieme ſiecle , la Métro
pole tirait annuellement de cette Coloni
dix millions peſant de ſucre , beaucoup d
bois de teinture , de tabac , de cacao , d
caffe , de gingembre , de coton , un
grande quantité de cuirs. On pouvait penſe
que ce commencement de proſpérité inſpire
rait le goût , & donnerait les moyens d'e
étendre les progrès. Malheureuſement la dépo
pulation de cette Iſle , qui fut la ſuite funeſt
de la découverte des Mines du Potoſi , & le
diverſes incurſions étrangeres, la firent bientô
oublier de l'Eſpagne. Tel était , 1717 , l'éta
de cette Colonie , qu'elle n'était plus connu
de ſa Métropole que par un vaiſſeau médiocr
qu'elle en recevait tous les trois ans. Ell
avait alors , au rapport de M. Butet , dix-hui
mille quatre cent dix habitans Eſpagnols
Métis , Negres ou Mulâtres. Leur couleur &
leur caractere tenaient plus ou moins d

fricain, en raifon de ces trois peuples, l'union naturelle & paffagere qui rappe les races & les conditions. Ces demiges, plongés dans une fénéantife pro-, vivaient de fruits & de racines, habi- des cabanes, étaient fans meubles, & part fans vêtements. Le petit nombre de en qui l'indolence n'avait pas étouffé le gé des bienféances, le goût des commo-, recevaient des habits de la main des çais leurs voifins, auxquels ils livraient nombreux troupeaux & l'argent qu'on vait pour deux cents Soldats, pour les es & le Gouvernement. La Compagnie five formée en 1756, à Barcelone, pour ier les cendres de Saint-Domingue, n'a opéré. Après que cette île a été ou-, en 1766, à tous les Navigateurs Efpag- fon état eft encore refté le même. Ce y peut avoir planté de cannes, de caffiers pieds de tabac, ne fuffit pas à fa con-ation, loin de pouvoir contribuer à celle Métropole. La Colonie ne fournit an-ement au Commerce national, que cinq cents cuirs, & quelques denrées de fi peu eur, qu'elles ne méritent prefqu'aucune dération.

Gouverneurs des îles Efpagnoles.

yez la Vice-Royauté de la Nouvelle gne, pag. 175.

POSSESSIONS ESPAGNOLES E AFRIQUE.

POSSESSIONS ESPAGNOLES SUR L CÔTE D'AFRIQUE.

Ceuta. La premiere place Eſpagnole qui préſente ſur la côte de Barbarie, eſt Ceut réſidence d'un Evêque Suffragant de Lisbo ne. Cette ville, enclavée dans le Royau de Fez, n'eſt remarquable que par ſa ſituati avantageuſe, à l'embouchure de la Médit rannée, vis-à-vis Gibraltar, & par un bloc mémorable qu'elle a ſoutenu pendant plus 50 ans, contre une armée de Maures.

Adminiſtration. MM.

D. Domingo Salcedo, *Gouv. & Lieut.-gén*
D. Phil. Garcia, *Secrétaire du Gouvernem.*
D. Ant. Mar. Inoff., *Lieutenant de Roi.*
D. Ant. Manſo, *Gouverneur de Melille.*
D. Dom. de Molina, *Gouv. del Peñon.*
D. Joſ. Granados, *Gouvern. de Alhucemas*
D. Gavino Eſther, *Miniſt. des Finances.*

Oran. Cette place, ſituée dans le Royau de Trémeſin, eſt expoſée au même mérid que Carthagene en Eſpagne. Eloignée de lieues d'Alger, elle n'eſt qu'à un jet de pie de la mer, partie dans une plaine, partie la pente d'une montagne fort eſcarpée. Ce ville, qui a dans ſa Juriſdiction le village le port de Maſſalquivir, ſert à l'Eſpagne d'

t pour son Commerce d'esclaves, & pour du bled, de l'huile, des cuirs, de la & des diverses autres marchandises e tire de l'Afrique.

Administration. MM.

ed. Guelfi, *Commandant-général.*
or. Moreno, *Gouverneur.*
s. Perez Brito, *Lieutenant de Roi.*
s. de Otero, *Gouv. du C. S. Philippe.*
s. Mayolli, *Gouv. du C. S. André.*
an Chamizo, *Gouv. de Rosalcazar.*
iego Ramon, *Gouv. de Sainte-Croix.*
nt. Parla, *Gouv. du C. S. Gregoire.*
s. Jul. de Salas, *Gouv. de Massalquivir.*
arcisse Vasquez de Nicuesa, *Alcade.*
ach. Nic. de Itarbe, *Min. des Finan.*

ISLES CANARIES.

s îles Canaries, situées à 500 milles des d'Espagne, & à 100 milles du Continent rique, sont au nombre de sept; savoir, rie, Ténériffe, Palma, Ferro, Gomera, erota & Fuerte Ventura. L'antiquité les ut sous le nom d'îles Fortunées. Ce fut partie la plus occidentale de ce petit Arel, que le célèbre Ptolomée, qui vivait le second siecle de notre Ere, établit un ier Méridien, d'où il compta les longitude tous les lieux dont il détermina la pon géographique.

e fut en 1344, que la Cour de Rome donna opriété de ces îles à Louis de la Cerda,

l'un des Infans de Caſtille. Obſtinément tr
verſé par le Chef de ſa famille, ce Prince n'
vait encore pu rien tenter pour mettre à prof
cette étrange libéralité, lorſque Bethencou
partit de la Rochelle, le 6 Mai 1402, & s'em
para deux mois après, de Lancerota. Dan
l'impoſſibilité de rien opérer de plus, avec le
moyens qui lui reſtaient, cet Aventurier
détermina à rendre hommage au Roi de Ca
tille de toutes les conquêtes qu'il pourrai
faire. Avec les ſecours que lui donna ce Souve
rain, il envahit Fuerte-Ventura en 1404
Gomera en 1405, & l'île de Fer en 1406
Canarie, Palma & Ténériffe ne ſubirent l
joug qu'en 1483, 1492 & 1496.

Les Canaries jouiſſent d'un ciel communé
ment ſerein ; les chaleurs ſont vives ſur les cô
tes ; mais l'air eſt agréablement tempéré ſu
les lieux un peu élevés, & trop froid ſur quel-
ques montagnes couvertes de neige la plus
grande partie de l'année.

Les fruits & les animaux de l'ancien & du
nouveau Monde proſperent tous, ou preſque
tous, ſur le ſol varié de ces Iſles. On y récolte
des huiles, quelques ſoies, beaucoup d'orceille,
& une aſſez grande quantité de ſucre inférieur
à celui que donne l'Amérique. Les grains qu'il
fournit ſuffiſent le plus ſouvent à la conſom-
mation du pays ; & ſans compter les boiſſons
de moindre qualité, ſes exportations en vins
s'élevent annuellement à 10 à 12 mille pipes
de Malvoiſie.

Voyez ſur l'étendue de ces îles, la nature de
leur

terroir, & sur les mœurs, la religion & ractere des peuples qui les habitent, le Ta-ı du Commerce de l'Asie & de l'Afrique, II, *pag.* 193-206.

Administration. MM.

Iarquis de la Cañada, *Command.-génér.*
. . . . *Comm. en second.*
. . . . . . *Lieuten. du Roi à Téneriffe.*
ern. del Castillo, *Gouv. de la g. Canarie.*
of. del Castillo y Negrete, *Audit. gén.*

Audience des Canaries. MM.

Iarquis de la Cañada, *Président.*
ed. And. Burriel, *Régent.*
Ant. Gonzalez Carrillo.
uc de Estrada.
. . . .
av. Fermin. de Izuriaga, *Procureur-gén.*

es d'Anabon et de Fernando del Po.

s deux Isles, situées près de la Ligne, l'une ud, & l'autre au Nord, ont été cédées à agne par les Traités de 1777 & 1778, us entre elle & la Cour de Lisbonne. et de cette nouvelle conquête est de la traite des Noirs, que jusqu'alors les gnols reçurent des Français, des Anglais es Portugais. Ces Isles, dont le sol est eurs peu fertile, ne peuvent être d'aucune utilité à leurs propriétaires.

M

Voyez le Tableau du Commerce de l'Asi
& de l'Afrique, *tom.* II, *pag.* 191.

POSSESSIONS ESPAGNOLE
EN ASIE.

ISLES PHILIPPINES.

Les îles Philippines, anciennement connue
ſous ce nom de Manilles, forment un Archipe
immenſe à l'Eſt de l'Aſie. Elles s'étendent de
puis le ſixieme, juſqu'au vingt-ſeptieme degr
Nord, ſur une largeur inégale de 40 à 20
lieues. Dans leur nombre, qui eſt prodigieux
on en diſtingue 13 ou 14 plus conſidérable
que les autres.

Le ſol des Philippines eſt généralemen
d'une fécondité incroyable. Malheureuſemen
le climat n'y eſt pas auſſi ſalubre. Les vent
de terre & de mer y entretiennent, duran
ſix mois, une plus grande température qu
leur poſition ne le permet. Pendant le reſte d
l'année, les cieux ſont embrâſés des feux d
tonnerre Les campagnes ſont inondées par de
pluies continuelles. Le tempérament de
étrangers s'affaiblit ainſi peu-à-peu par un
tranſpiration trop abondante; mais les na
turels du pays pouſſent très-loin la carrier
de leur vie, ſans éprouver d'autres infirmi
tés que celles auquel l'homme eſt aſſujet
par-tout.

On remarque deux eſpeces d'habitans dan
les îles Philippines, des noirs & des baſanés
Le nombre en eſt très-conſidérable; cepen

, ſuivant le dénombrement de 1752, il
en avait alors que 1,350000 qui euſſent
le joug Eſpagnol. Tous, depuis 16 juſ-
50 ans, payent une capitation de 2 l. 14ſ.
es a partagés en vingt-deux Provinces, dont
eule île de Luçon contient douze, avec
rchevêché & trois Evêchés.

ette grande Colonie a pour Chef un Gou-
eur, dont l'autorité ſubordonnée au Vice-
du Mexique, doit durer huit ans. Ce
l Officier a le commandement des Armées.
éſide à tous les Tribunaux. Il diſpoſe de
les emplois Civils & Militaires. Il peut
ibuer des terres, les ériger même en fief.
1 mot, il ne trouve d'obſtacles dans l'exer-
de ſon pouvoir, que dans une Loi, trop
ent violée, qui veut que l'on pourſuive la
oire d'un Gouverneur mort dans ſes fonc-
, & que celui qui y ſurvit ne s'éloigne
rès que ſon Adminiſtration aura été exa-
e.

*yez ſur l'étendue de ces Iſles, leurs pro-
ns, & ſur les mœurs, le caractère &
igion des peuples qui les habitent*, le
au du Commerce de l'Aſie & de l'Afri-
tom. I, *pag.* 273-287.

ISLES MARIANES.

îles Marianes, appelées autrefois îles
rrons, furent découvertes au XVIe. ſie-
ar le fameux Magellan. Cet Archipel,
dans Zône Torride, s'étend depuis le 13e.
, juſqu'au 22e. L'air y eſt pur, le ciel

ſerein, & le climat aſſez tempéré. On
voyait autrefois des peuples nombreux; ma
les Eſpagnols, ayant débarqué chez eux
1678, la plûpart d'entr'eux ſe firent maſ
crer, plutôt que de ſe ſoumettre. Un gra
nombre furent la victime des maladies ho
teuſes que leurs inhumains vainqueurs le
avaient portées. Ceux qui avaient échapp
tous ces déſaſtres, prirent le parti déſeſpéré
faire avorter leurs femmes, pour ne pas laiſ
après eux des enfans eſclaves. La populati
diminua dans tout l'Archipel, au point qu
fallut, il y a 30 à 40 ans, en réunir les faib
reſtes dans la ſeule île de Guam, qui en
la principale. C'eſt là que ces peuples, inſtru
par M. Tobias, cultivent du riz, du caca
du maïs, du ſucre, de l'indigo, du coto
des légumes, des fruits, dont juſqu'à nos jou
on leur avait laiſſé ignorer l'uſage.

Gouvernement.

Capitaine-général des îles Philippines,

D. Joſeph Baſco y Vargas.

Gouverneur des îles Marianes.

D. Philippe Cerain.

Audience de Manille. MM.

D. Joſ. Baſco y Vargas, Gouv. & Cap. g
Préſident.
D. Diego Martinez de Araque, *Régent.*
D. J. Bapt de Bonilla y Ximeno.

Felix Diez de Quijada y Obejero.
Emet. Cacho Calderon.
Ciriaco Gonzalèz Carjaval.
Manuel del Caſtillo y Negrete.

Gens du Roi. MM.

J. Alvarez Valcarcel, *Procur. gén. Civil.*
Jerôme Revenga y Alvarez, *Pr. gen. Crim.*
. . . . *Alguazil-Major.*

Archevêque & Evêques. MM.

ANILLE. B. S. de Santa Juſta y Rufina.
eva Segovia. Fr. Miguel Garcia.
eva Caceres. J. Ant. de Orbigo.
u. . . . . . . M. Jean Rubio de Arevalo.

nſeil Royal & Souverain des Indes.

remiere Chambre du Gouvernement. MM.

Joſeph de Galvez, *Conſeiller d'Etat, Chef.*
Phil. de Arco Riva Herrera.
Phil. Santos Dominguez.
Joſeph Antonio de Areche.
Jacques André de Huerta.
Comte de Tepa.
Franc. Xav. Machado y Fieſco, *Miniſtre*
Tréſorier-général.
Franc. Moñino, *Abſent.*
Bernard Yriarte.
Ant. Porlier, *Procureur-général du Conſeil*
de la Chambre, pour tout ce qui concerne
a nouvelle Eſpagne, avec voix délibérative
lans ce Tribunal.

D. Ant. Ventura de Taranco, *Secrétaire Conſeil & de la Chambre, pour tout ce concerne la nouvelle Eſpagne.*

Seconde Chambre du Gouvernement. MM

Le Marquis de Valdelirios.
D. Joſ. Ant. de la Cerda.
D. Juan Manuel Gonzalez Buſtilio.
Gaſp. Soler y Ruiz.
D. Joſeph de Ciſtué, *Proc. génér. du Con & de la Chambre, pour tout ce qui conce le Royaume du Pérou.*

Troiſieme Chambre de Juſtice. MM.

D. Manuel Lanz de Caſa Fonda.
D. Manuel Romero.
Raphaël Antunez y Acevedo.
D. Pedro Muñoz de la Torre.

Juge de Miniſtres.

M. D. Pedro Muñoz de la Torre.

Chancellerie & Sceau Royal.

M. D. Juan Angel de Zerain, *Vice-Chanceli*

Garde des Sceaux.

Adminiſtration Eccléſiaſtique.

1783. D. Antoine Sentmanat, Chapelain grand Aumônier du Roi, grand Chancel de l'Ordre de Charles III. *Patriarche d Indes.*

Etat de la Marine d'Espagne.

Secrétairerie d'Etat pour la Marine.

Le Marquis Gonzalez de Caſtejon, *Secré-ire d'Etat.*

Conſeillers. MM.

Ant. L. del Réal Lombardon.
oach. Hernandez.
Phil. Garcia Aleſſon.
Manuel de la Cuentas-Zayras.
Pedro Varela y Ulloa.
Fulgence de la Riva Agüero.
ulien Retamoſa.
lberto de Seſma.
Pedro Alonſo Henriquez, *Archiviſte.*

Etat-Major de la Marine.

ouis de Cordova, *Directeur-général.*

Lieutenans-Généraux. MM.

Le Marq. de la Vega de Armijo.
Le Marq. de San-Leonardo.
Le Marquis del Réal Teſoſo.
D. L. de Cordova.
Le Marq. de Caſa Tilly.
D. Manuel de Guirior.
D. Manuel de Florez.
Le Marq. de Gonzalez de Caſtejon.

D. Joſeph de Roxas.
D. Ant. Ulloa.
D. J. Bapt. Bonet.

1779. D. Ant. Rodriguez Valcarcel.
D. Jof. Diaz de San Vicente.
D. Miguel Gafton.
D. Ant. de Arce.

1780. D. J. de Langara y Huarte.
1781. D. Jofeph Solano.

Leur uniforme eft le même, que celui d
Lieutenans-généraux des Armées d'Efpag

Chefs d'Efcadre. MM.

1774. D. Adrien Caudron Cautin.
D. Ign. Pons de Leon.
D. Ant. Pofada.
D. Fernan de Lortia.
D. Ant. Oforno y Herrera.
D. Juan Tomafeo.
D. Ant. Barcelo.

Leur uniforme eft le même que celui des M
réchaux-de-Camp.

Trente-deux Brigadiers de Marine, c
douze Capitaines de Vaiffeaux, parmi lefqu
font douze Graduados, & cent vingt-fept C
pitaines de Frégates, parmi lefquels fo
deux Graduados.

Département de la Marine d'Efpagne.

CADIX. *MM.*

D. L. de Cordova, *Commandant & Directeu*
général.

D. Gayet de Langora, *Capitaine de Vaiffea*
Major-général.

Ant. Eſcaño. } *Adjudans.*
. . . .
Alexandre Teran, *Commiſſaire de la Prov.*
ecrétaire-général de la direction.

FERROL. *MM.*

Joſeph Diaz de S. Vicente, *Comm. général.*
Fr. Montes, Capit. de Frég. *Major.*
Ign. de Olaeta, *Adjudant.*
Gab. de Llanos, *Secr. de la Commandance.*

CARTHAGENE. *MM.*

Joſeph de Roxas, *Command.-général.*
Joſ. Bonanza, Capit. de Frég. *Major.*
. . . . *Adjudant.*
Leandre Echenique, *Secr. de la Command.*

n 1772, il fut établi en chacun de ces s Départements, un Conſeil qui a pour et de ſtatuer ſur tout ce qui concerne l'arnent des vaiſſeaux, & l'entretien des arux. Le Commandant-général du Départet en eſt toujours le Préſident.

ps Militaires, entretenus pour la Marine.

Compagnies des Gardes-Marines.

n 1717, on créa à Cadix une Compagnie Gardes-Marines de cent cinquante hom-, dont le nombre fut porté, depuis, à x cents; mais le Miniſtere, deſirant donner Marine des Officiers dignes de lui faire

honneur, on a distribué ce corps en trois Com-pagnies, dont l'une est demeurée à Cadix, la seconde a été fixée au Ferrol, ville de Galice, & la troisieme à Carthagene. Chacune de ces trois Compagnies est composée d'un Capitaine, d'un Lieutenant, d'un Porte Enseigne, de deux Adjudans, de quatre Brigadiers, de quatre Sous-Brigadiers, & de quatre-vingt-douze Cadets. Chaque Compagnie a aussi une Académie, composée d'un Directeur & de huit Maîtres, dont l'objet est de former les jeunes Officiers dans les Sciences & dans les Arts relatifs à la Marine.

Le Capitaine de Cadix, est le Commandant des trois Compagnies.

Etat-Major.

CADIX. *MM.*

D. Miguel Gaston, Lieuten. gén., *Capitaine Commandant.*
D. Ant. Posada, Chef d'Escadre, *Lieuten.*
D. Fr. Muñoz de San-Clemente, Lieutenant de Navire, *Porte-Enseigne.*
D. . . . .
D. . . . . } *Adjudans.*
D. Vincent Toño, Capitaine de Vaisseau, *Directeur des trois Académies.*

FERROL. *MM.*

D. Fr. Gil, Brigadier, *Capitaine.*
D. Fr. Jove Llanos, Cap. de Frég., *Lieuten.*
D. . . . . Lieutenant de Vaisseau, *Porte-Enseigne.*

.... } *Adjudans.*
....

Cipriano Vimercati, *Directeur.*

CARTHAGENE. *MM.*

Jos. de Mazarredo, Brigadier, *Capitaine.*
Domingo de Nava, Cap. de Nav., *Lieut.*
.... *Porte-Enseigne.*

.... } *Adjudans.*
....

Hyacinthe Ceruti, *Directeur.*

Infanterie de la Marine.

Ce Corps, que l'on appelle en Espagne, *nfanterie de la Marine*, est composé de ize Bataillons, de six Compagnies chacun. aque Bataillon a pour Chef un Adjudant; les Compagnies composées de cent soixante- t hommes chacune, ont à leur tête qua- Officiers.

Etat-Major.

CADIX. *MM.*

Marquis de Casa-Tilly, Lieut.-général, *Commandant principal.*
Marq. de Arellano, Cap. de Nav. *Inspect.*
.... *Sergent-Major.*

FERROL. *MM.*

Nic. de Estrada, Capitaine de Frégate, *Commandant en second.*
.... Cap. de Frég. *Sous-Inspect.*

D. L: . . . . Capitaine de Vaisseau
Sergent-Major.

CARTHAGENE. *MM.*

D. . . . . Capitaine de Frégate
Commandant en second.
D. Joseph Aramburu, Capitaine de Frégate
Sous-Inspecteur.
D. . . . . *Sergent-Major.*

Corps-Royal d'Artillerie.

Ce Corps est composé de deux mille homm
distribués en seize Brigades, dont chacune
son Lieutenant. Cette Compagnie, qui e
distribuée en trois départements, a une Éco
d'Artillerie, pour former ceux qui la com
posent, dans les différents objets de le
service.

Etat-Major.

CADIX. *MM.*

D. Fr. Robira, Capitaine de Vaisseau, *Com*
missaire-général; un Sergent-Major & deu
Commissaires en second.

FERROL. *MM.*

D. Firmin Carasa, Capitaine de Vaisseau
Commissaire Provincial; un Sergent-Maj
& deux Commissaires en second.

CARTHAGENE. *MM.*

D. Joachim de Posada, Capitaine de Frégat
Commissaire Provincial; un Sergent-Maj
& deux Commissaires en second.

INGÉNIEURS.

e Corps des Ingénieurs de la Marine fut le 10 Octobre 1770. Son uniforme est le ne que celui des Officiers de l'Armée. Il composé de quatre Directeurs, *Capitaines Vaisseaux & Officiers-Généreux* ; quatre énieurs en Chef, *Capitaines de Vaisseaux* ; en second, *Capitaines de Frégates* ; huit naires, *Lieutenans de Vaisseaux* ; huit ex- rdinaires, *Portes-Enseignes de Vaisseaux* ; e douze Adjudans, *Portes-Enseignes de gates*. Tous ces Officiers sont aux ordres l'Ingénieur-général, Don François Gau- , Brigadier de l'armée.

Corps des Pilotes.

e Corps est distribué en deux classes ; en tins ou Adjudans, & en Pilotes servans ellement sur les côtes & dans les ports. est aussi divisé en trois départements, t chacun a une École où l'on enseigne ce qui peut être relatif à la Navigation u Pilotage.

Etat-Major.

CADIX. MM.

Juan de Soto y Aguilar, Brigadier, *Com- nandant en Chef.*
ux Adjudans Lieutenans de Navires.

FERROL. *MM.*

D. Vincent Caamaño, Capitaine de Navir
Directeur.
Un Adjudant.

CARTHAGENE. *MM.*

D. Felix de Marquina, Capitaine de Vaissea
Directeur.
Un Adjudant.

ARTICLE III.

POSSESSIONS PORTUGAISE EN AMÉRIQUE.

LES Nations brillantes s'éclipsent, dit se sément M. le Comte d'Albon ; on les voit e suite reprendre leur éclat, & le perdre nouveau ; telles sont les vicissitudes humaine tel est en raccourci l'Histoire du Monde, tel est celle des Portugais. Ils n'ont en Euro que des possessions très-bornées pour l'éte due. Actifs, prudents, braves, bons marins ils pousserent bien loin leur navigation, mu tiplierent leurs conquêtes en Afrique & da les deux Indes, formerent de riches établiss ments ; leur commerce s'ouvrit rapidemen il devint immense, & versa dans leurs mai tous ses trésors. Un beau régne, un gra Roi, suffit pour commencer & accélérer c révolutions. Emmanuel, époux d'Isabelle fille aînée de Ferdinand le Catholique, Prin

andes idées, eut la vertu, ce semble, d'é-
r l'ame de ses sujets, & de leur donner le
rage nécessaire pour exécuter les grands
ets qu'il avait formés. Par ses ordres, ils
oyerent toutes les côtes d'Afrique; après
voir fait le tour, ils ne craignirent pas de
ager dans des mers inconnues. Leur entre-
e fut heureuse; ils s'ouvrirent une route
Indes, & commencerent à s'emparer du
merce des épiceries, qui jusqu'alors s'é-
fait par la voie de l'Egypte & de Venise.
nême Monarque soumit à sa domination,
les Indes orientales, les villes d'Ormus,
Ialaca, de Cochin & de Goa. Par ces
uêtes, le Commerce d'Asie & d'Afrique,
presque tout entier entre les mains des
ugais. Quelque tems après, ils découvri-
le Brésil, & s'en rendirent maître. Cette
euse & fertile contrée leur fournit en
dance du sucre, du coton, de l'indigo,
ois rares, de l'argent, de l'or & mêm-
iamans. Avec les productions de l'Amé-
e, ils n'avaient plus rien à desirer, puis-
les Flottes de plusieurs centaines de voi-
portaient chaque année de Goa pour
onne, & versaient dans cette Capitale
es les richesses du Japon, de la Chine,
olfe Persique, des Etats du Mogol, des
s de l'Inde, & de plusieurs autres contrées
opulentes. Le Portugal mettait aussi à
ribution l'Egypte, l'Arabie; & comme
nquait de bras, il tirait du cœur de l'A-
e, un nombre prodigieux d'hommes,

dont la couleur faifait tout le crime, &
qui, pour cette raifon, privés de leur
berté, allaient périr, ou plus lentement da
les plantations à fucre & dans les fucr
ries, ou plus vîte dans les rudes travaux d
mines.

L'opulence attaqua vivement les mœur
& la fervitude en précipita la décadence. L
Portugais ne foutinrent avec honneur ni l'u
ni l'autre fortune. La profpérité les avait re
plis de tous les vices qu'elle amene ordinair
ment à fa fuite. Heureux & riches, ils ne ta
derent pas à fe montrer vains, fiers, préfom
tueux, durs, intraitables. L'adverfité ne le
porta pas moins de préjudice. Dépouillés
leurs richeffes, & plongés dans le malheur p
les Efpagnols, qui les afservirent fous Ph
lippe II, ils ne tinrent pas long-tems cont
la rigueur du fort, & en furent vivement a
gris. Le plaifir & les douceurs dont ils s'
taient enivrés en fe gouvernant eux-même
les rendirent incapables d'obéir tranquilleme
à des Maîtres qu'ils déteftaient. Le regret
leur grandeur paffée, le fentiment de leur h
miliation préfente, le defir de fe venger, a
forbaient les cœurs, & rempliffaient les e
prits. Par ces difpofitions, ils fe firent enco
plus de mal qu'on ne leur en avait fait. Le
caractere s'altéra, leurs bonnes qualités s'a
faiblirent ou fe diffiperent, leur amour pour
travail s'éteignit; ils perdirent le goût de l'i
duftrie; le foin du commerce ne les affect
plus; ils fe virent bientôt forcés de fe born

néceſſités de la vie, cux qui auparavant
ſſaient du privilége important d'en procu-
aux autres les commodités. Il s'écoula
d'années, & preſque tous les fruits de
s anciens travaux paſſerent en des mains
ngeres, pour ne plus revenir dans les
s.

n jour heureux leur ſuffit pour briſer le
; des Eſpagnols, recouvrer pleinement leur
rté, ſe remettre en poſſeſſion de leur Em-
; mais les efforts de tout un ſiecle ont
parfaitement inutiles pour les rappeler à
ancien Etat, & réparer, du moins en
ie, leur perte ineſtimable. Les grands
s que les autres Nations leur avaient por-
& qu'ils pouvaient parer, s'ils euſſent
u profiter de leurs avantages les ont tel-
ent déconcertés, qu'ils ne penſent pas
ne à ſe relever.

Brésil.

ette vaſte région eſt la plus occidentale de
nérique méridionale. Bornée au nord par
viere des Amazônes, au ſud par la ri-
e de la Plata, à l'eſt par la mer, elle avoi-
au couchant les poſſeſſions Eſpagnoles.
fermée, pour ainſi dire, entre l'équateur
tropique du Capricorne, ſa plus grande
eur d'occident en orient eſt de 17 degrés,
e le 328e. & le 345e. degré de longitude.
nord au ſud, ſon étendue peut avoir 35
és, depuis le 1 juſqu'au 35e. de latitude
idionale. Ce fut en 1500 que le Portu-

gais Pierre Alvarez Cabral, fit cette déco
verte, qu'il ne dut qu'au haſard. Pour évit
les calmes de la côte d'Afrique, ce Navig
teur prit tellement au large, qu'il ſe trouva
la vue d'une terre inconnue, ſituée à l'oue
La tempête l'obligea d'y chercher une aſile.
mouilla ſur la côte, au 15ᵉ. degré de latitu
auſtrale, dans un lieu qu'il appela Porto Seg
ro. Il prit poſſeſſion du pays ſans y form
d'établiſſement, & lui donna le nom de St
Croix, auquel on ſubſtitua depuis celui
Bréſil. Cette derniere dénomination tire ſ
origine du bois, appelé bois de Bréſil, produ
tion la plus précieuſe pour les Européans, q
l'employerent à la teinture.

Les Portugais trouverent le Bréſil diſtrib
en petites nations, les unes cachées dans l
forêts, les autres établies dans les plaines
ſur les bords des rivieres; quelques-unes ſ
dentaires, un plus grand nombre nomades;
plûpart ſans aucune communication entre elle
Celles qui n'étaient pas continuellement en a
mes les unes contre les autres, étaient diviſé
par des haines ou des jalouſies héréditaire
Ici l'on tirait ſa ſubſiſtance de la chaſſe
de la pêche; là de la culture des champ
Tant de différence dans la maniere d'être
de vivre, ne pouvaient manquer d'introduir
de la variété dans les mœurs & dans les cou
tumes.

Les Bréſiliens étaient en général de la tail
des Européans; mais ils étaient moins robu
tes. Ils avaient auſſi moins de maladies

ient long-tems. Ils ne connaiſſaient au-
vêtement. Les femmes avaient les cheveux
ȩmement longs, & les hommes les te-
ıt courts; les femmes portaient en braſ-
s des os d'une blancheur éclatante, que
ommes portaient en collier; les femmes
naient leur viſage, aulieu que les hom-
peignaient leur corps.

ıaque peuplade de ce vaſte Continent
: ſon idiome particulier. Aucun n'avait
ermes pour exprimer des idées abſtraites
niverſelles. Cette pénurie de langage,
nune à tous les peuples de l'Amérique,
la preuve du peu de progrès qu'y avait
eſprit humain. La reſſemblance des mots
langue avec les autres prouvait que
anſmigrations réciproques de ces Sauva-
vaient été fréquentes.

nourriture des Bréſiliens était peu va-
Dans une région privée d'animaux do-
ques, on vivait de coquillages ſur les
de la mer, de pêche près des rivieres
ns les forêts de chaſſe. Le vuide, que
t trop ſouvent des reſſources ſi fort in-
nes, était rempli par le manioc, &
uelques autres racines.

s peuples aimaient fort la danſe. Leurs
ſons n'étaient qu'une longue tenue, ſans
ıe variété de ton. Elles roulaient ordi-
nent ſur leurs amours ou ſur leurs ex-
guerriers. Telles furent celles de tous
uples Paſteurs & ſédentaires.

a accuſé ces peuples de n'avoir aucune

religion. Cette imputation, dont nous a
lavé (*) ailleurs tant d'autres Nations p
tives, convient encore moins aux Brésil
qui furent toujours, & sont encore les t
victimes de la cupidité de leurs Prêtres,
leurs Devins. Quoique leur tranquillité n'
pour ainsi dire, pour base des loix d'au
espece, rien, dans leur petite société, n'
si rare que les dissentions. Si l'ivresse o
malheureux hasard enfantait une querelle
que quelqu'un y pérît, le meurtrier était
aux parents du mort, qui, sans délibérer,
molait impitoyablement à leur vengeance
deux familles s'assemblaient ensuite, & se
ciliaient dans la joie d'un festin bruyant.

Tout Brésilien s'appropriait autant de f
mes qu'il voulait ou qu'il pouvait s'en pr
rer, & les répudiait s'il s'en dégoûtait. C
qui manquaient à la foi qu'elles avaient ju
étaient punes du dernier supplice, & l'o
riait point de l'homme qu'elles avaient
outragé. Les meres, après leurs couches
gardaient le lit qu'un jour ou deux; & por
leur enfant pendu au col dans une écharpe
coton, elles reprenaient leurs occupations
dinaires sans aucun danger.

Les voyageurs étaient reçus au Brésil a
des égards marqués. Ils se voyaient entou
de femmes qui, en leur lavant les pieds,

(*) Voyez nos *Cérémonies Religieuses des Pe*
du Monde, V vol. in-folio, Paris, 1783.

guaient les expressions les plus obligean-
On ne négligeait rien pour les biens trai-
mais c'était un outrage impardonnable,
e quitter une famille où l'on avait été ac-
, pour aller chez une autre où l'on pou-
spérer un traitement plus agréable. Cette
alité, dit l'illustre Auteur de l'*Histoire
sophique des deux Indes*, est l'un des
ûrs indices de l'instinct & de la destina-
de l'homme pour la sociabilité.

Née de la commisération naturelle,
ute sensément le même Ecrivain, l'hos-
alité fut générale dans les premiers tems.
fut presque l'unique lien des Nations;
fut le germe des amitiés les plus ancien-
, les plus révérées, & les plus durables
re des familles séparées par des régions
nenses. Un homme persécuté par ses
ncitoyens, ou coupable de quelque dé-
, allait chercher au loin ou le repos ou
npunité. Il se présentait à la porte d'une
e ou d'une bourgade, & il disait. *Je
un tel, fils d'un tel, petit fils d'un tel:
viens pour telle ou telle raison.* Et il ar-
geait son histoire ou son mensonge de la
niere la plus merveilleuse, la plus pathé-
ue, la plus propre à lui donner de l'im-
rtance. On l'écoutait avec avidité, & il
utait. *Recevez-moi: car si vous, ou vos
fans, ou les enfans de vos enfans, sont ja-
is conduits par le malheur dans mon pays,
me nommeront, & les miens le recevront.*
s'emparait de sa personne. Celui auquel

» il donnait la préférence s'en tenait hon
» Il s'établiſſait dans les foyers de ſon hô
» il en était traité comme un des membre
» la famille ; il devenait quelquefois l'épo
» le raviſſeur ou le ſéducteur de la fille d
» maiſon. »

L'intérêt ni l'ambition ne conduiſaient
mais les Bréſiliens à la guerre. Le deſir
venger leurs proches ou leurs amis fut t
jours le motif de leurs diviſions les plus ſ
glantes. Ils avaient pour Orateurs, plutôt
pour Chefs, des vieillards qui décidaient
hoſtilités, qui donnaient le ſignal du dépa
qui, pendant la marche, s'abandonnaient
expreſſions d'une haine implacable. Quelqu
fois même on s'arrêtait pour écouter
harangues emportées qui duraient des heu
entieres. Elles rendaient vraiſemblablem
celles qu'on lit dans Homere, & dans
Hiſtoriens Romains ; alors le bruit de l'ar
lerie, n'étouffait pas la voix des Généraux.

Les combattans étaient armés d'une maſſ
de bois d'ébène, qui avait ſix pieds de lon
un de large, & un pouce d'épaiſſeur ; le
arcs & leurs fleches étaient du même bo
Ils avaient pour inſtrument de muſique gue
riere, des flûtes faites avec les oſſements
leurs ennemis. Elles valaient bien pour inſp
rer le courage, nos tambours qui étourdi
ſent ſur le danger, & nos trompettes qui do
nent le ſignal & peut-être la peur de la mo
Leurs Généraux étaient les meilleurs ſolda
des guerres précédentes. Les premieres att

ne se faisaient jamais à découvert. Cha-
rmée cherchait à se ménager les avanta-
'une surprise. Rarement combattait on
ied ferme. L'ambition se réduisait à
des prisonniers. Quelques-uns d'entr'eux
t égorgés & mangés avec appareil. Du-
e festin, les Anciens exhortaient les jeu-
ens à devenir guerriers, intrépides pour
aler souvent d'un mets si honorable. Ja-
on ne dévorait ceux des ennemis, qui
it péri dans l'action. Les Brésiliens bor-
leur superstitieuse voracité à manger
ues-uns de ceux qui étaient tombés vifs
eurs mains.

ir du Brésil est généralement très-sain,
chaleurs n'y sont pas excessives, malgré
sition de son climat. Les Portugais ont
ué cette région immense en neuf Pro-
, dont chacune est conduite par un
erneur particulier, subordonné aux ré-
nts du Vice-Roi. La plus septentrionale
tes est celle de *Para*. Cette contrée, la
érile & la moins saine de ces régions,
end la partie de la Guiane, qui appar-
u Portugal, le cours de l'Amazône, de-
e confluent de la Madeire & du Mar-
&, à l'Est, tout l'espace qui s'étend
à la riviere des Tocantins. Les Naviga-
Portugais n'étaient pas entré dans l'A-
e avant 1535. Ayres d'Acunha, & ceux
suivirent, y firent presque tous naufra-
e ne fut qu'en 1615, que François Cal-
jeta sur ses rives les fondements d'une

ville, qui reçut le nom de Belem. Le Go
nement donna, en 1663, à Bento Maciel
renté, le territoire de Macapa, & plus t
l'île de Joannes a Macedo; mais ces deux
cessions furent depuis réunies à la Couro
la premiere par l'extinction de la famille
l'avait obtenue, & la seconde par
échanges.

Pendant long-temps les Portugais se bo
rent à faire des courses, plus ou moins
digieuses, pour enlever quelques Brésil
C'étaient, si nous osons ainsi nous expri
des Sauvages inquiets & hardis, qui c
chaient à asservir d'autres Sauvages m
forts & moins courageux. Ces fatigues m
trieres, ces cruautés inutiles, duraient de
un siecle, lorsque des Missionnaires entre
rent de civiliser les Indiens errans. Ils en
réunis un assez grand nombre, dans soixa
dix-huit bourgades, mais sans pouvoir
fixer entiérement. Après 4 ou 5 mois d
vie oisive & sédentaire, ces hommes, en
nés par leurs anciennes habitudes, quit
subitement leur domicile, pour aller rama
dans les forêts & sur les bords de l'Am
ne, du cacao sauvage, de la vanille, d
salspareille, de l'huile de copeau, de la l
végétale, des écailles de crabes & de
tues. Toutes ces productions d'une na
brute, sont portées à Belem, chef-lieu d
Province.

Cette ville, bâtie à 20 lieues de l'Océ
& sur un canal qui conduit à l'Amazô
c

aux Navigateurs, un port qui n'oppose
au succès du Commerce, d'aussi grands
acles qu'on le croit communément. L'ap-
he en est à la vérité difficile. Des cou-
en sens contraires, occasionnés par une
itude de petites îles, rendent la marche
bâtiments incertaine & lente ; mais, ar-
à la rade, ils mouillent dans un fond de
, sur quatre, cinq, & six brasses d'eau.
ndant le canal qui y conduit, diminue
les jours de profondeur. Dans peu il ne
plus praticable, si, comme il faut le croi-
es eaux continuent à y déposer autant
erre qu'ils y en ont entraîné depuis un
.

ant 1755, cet établissement voyait arri-
ous les ans de la Métropole, 13 à 14 na-
; mais, depuis long-temps, il ne reçoit
que 4 ou 5 bâtiments ; & cette diminu-
considérable dans le Commerce est le
du Monopole établi par le Gouverne-
& qu'heureusement il a détruit en 1778.
leur des exportations s'éleve rarement
lus de 7 à 800,000 livres. Ce faible
it n'est que peu grossi, par les bois de
uction que la Couronne de Portugal
heter & emporter par ses vaisseaux.
nord de Para, est la riviere des Tocan-
qui sépare cette Province du *Maragnan*.
région vit pour la premiere fois les
ais en 1535, & ce fut une tempête qui
jeta ; mais ils ne s'y établirent qu'en
Les Français s'en emparerent en 1612,

pour en être expulsés 3 ans après. Elle
sous le joug Hollandais, depuis 1641
qu'en 1644. A cette époque, les pren
Conquérans, rentrerent dans leur posse
pour ne la plus perdre.

Le soin de ramasser sur les côtes de l'ar
gris, qui amusait les Sauvages, occupa
premiers Européans. Cette faible ressourc
tarda pas à manquer, & elle ne fut pas
placée comme elle devait l'être. L'étab
ment a langui long-temps ; & ce n'est que
tard qu'on s'est apperçu que le coton
croissait sur ce territoire, était le mei
du nouveau Monde. Cette production y
tous les jours de nouveaux progrès. On
associé depuis quelques années la cultur
riz, quoiqu'il soit fort inférieur au riz du
vant, à celui même de l'Amérique septen
nale. Les tentatives qu'on y a faites po
naturaliser la soie, ont été jusqu'à pr
inutiles. La culture de l'indigo s'y est mo
avec plus de succès ; & déjà on y recuei
plus beau rocou du Brésil.

A la suite du Maragnan, est la Provin
Fernambuc, formée de quatre propriétés
ticulieres. Le Fernambuc propre, don
1527 à Edouard Coelho, fut réuni co
conquête à la Couronne, après qu'en
on en eût chassé les Hollandais.

L'Historien de Barros obtint de Jea
le District de Paraiba, mais il négligea
peupler. Des gens sans aveu s'y transport
en 1560, & furent asservis, en 1597,

nçais, qui furent bientôt réduits à l'éva-
. Philippe III fit élever sur ce Domaine
al, une ville qui porte aujourd'hui le nom
Notre-Dame-de-Neves.
manuel Jordan se fit céder, en 1654, la
priété de Rio-Grande, canton entiérement
igé jusqu'à cette époque. Le naufrage de
homme actif à l'entrée du port, fit ren-
dans les mains du Gouvernement des
s que quelques particuliers ne tarderent
à exploiter.
n ignore à qui, & en quel tems, Ta-
ca avait été accordé : mais il rede-
une possession nationale, peu après l'é-
ion de la maison de Bragance au trône.
beau Gouvernement est actuellement
loppé par la riviere Saint-François, &
divers rameaux des Cordelieres. Ses cô-
offrent un peu de coton. Aucune con-
de ces régions ne fournit autant & d'aussi
sucre que ses plaines bien arrosées. Ses
agnes sont remplies de bêtes à cornes,
ui fournissent une grande quantité de

Province de Fernambuc, produit seule
is de brésil. Le Commerce de cette den-
t entre les mains d'une Compagnie; &
pour la Maison de la Reine. Les premiers
preneurs s'étaient obligés d'en recevoir
llement dans les magasins du Gouverne-
, où il est déposé à son arrivée du Brésil,
o quintaux, à 30 livres le quintal. Des
ences suivies, ayant démontré que la

N 2

consommation de l'Europe ne s'élevait pa
cette quantité, il fallut la réduire à 20,0
quintaux; mais on en fit payer le quintal
livres. Tel est le contrat annuel qui est d
les mains de deux Négocians Anglais, étal
en Portugal. Ils donnent 80,000 livres p
le bois qu'on leur fournit; le vendent, d
Lisbonne même, un million; font des fr
pour 128,000 livres, & gagnent par con
quent 72,000 livres.

Au midi de la riviere Saint-François,
la Province de *Bahia*. Ce Gouvernement
composé de la Capitainerie de Ségerippe, d
les révolutions nous sont inconnues; de la
pitainerie de Itheos, qui cessa d'apparteni
George de Figueredo, après que les Indi
Aimorès l'eurent détruite; de la Capitaine
de Porto-Seguro, qui retomba à la Couro
après l'extinction de la famille des Tourinl
& du pays de Bahia, qui ne fut jamais u
propriété particuliere.

Cette Province, qui comprend une popu
tion d'environ 40 milles Blancs, 50 milles
diens, & 70 milles Négres, a pour Capit
San-Salvador. Cette ville, qui fut autrefoi
chef-lieu de tout le Brésil, renferme 2 m
maisons, dont la plûpart sont magnifiquem
bâties. L'ameublement en est d'autant plus
che & plus somptueux, que le luxe des hab
est sévérement proscrit. Une loi fort ancien
qui a été souvent violée, & qui, depuis 17
s'observe dans le nouveau Monde comme d
l'ancien, interdit aux Portugais l'usage

es d'or ou d'argent, & des galons dans
êtements. La passion pour le faste, que
oix ne peuvent déraciner, a cherché un
mmagement dans des croix, des médail-
& des chapelets de diamans. Les métaux,
n ne peut porter soi-même, sont prodigués
la parure des esclaves, voués au service
stique.

est peu d'endroits au nouveau Monde
s femmes soient aussi gênées qu'à San-
dor. Chez ce Peuple excessivement ja-
à peine leur permet-on d'aller à l'Eglise,
rtes de leurs mantes, dans les plus gran-
lemnités. Personne n'a la liberté de les
dans l'intérieur de leur maison. Cette
ainte ne les empêche pourtant pas de
r des intrigues, malgré la certitude d'ê-
oignardées au moindre soupçon d'infidé-
Par un relâchement peut-être mieux rai-
que le nôtre, les filles qui, sans l'aveu
rs meres, ou même sans leur protection,
ent à un amant, sont traitées avec moins
érité. Mais si les peres ne parviennent
couvrir leur honte par un mariage, ils
andonnent à l'infâme métier de Courti-
C'est ainsi, dit M. Raynal, que s'en-
ent tous les vices de la corruption à la
des richesses, sur-tout quand, achetées
sang & par le meurtre, elles ne se con-
t pas dans le travail.

Province de *Rio-Janeiro* est composée
apitaineries du St. Esprit, de Cabofrio,
Paraiba du Sud, accordées par le Gou-

vernement à des époques différentes, & r
trées de plusieurs manieres au Domaine de
Couronne. Rio-Janeiro, Capitale du Br
& le séjour du Vice-Roi, offre l'un des p
beaux Havres qu'il y ait dans le nouveau M
de. Ce fut Diaz de Solis, qui le découvrit
1525. Des Protestans Français, persécu
dans leur patrie, & conduits par le Che
lier Villegagnon, y formerent, en 1555, d
une petite Isle, un faible établissement. C
tait 15 ou 20 cabanes, construites de bra
ches d'arbres & couvertes d'herbes, à
maniere des Sauvages du pays. Quelques f
bles boulevarts, qu'on y avait élevés pour p
cer du canon, lui firent donner le nom
Fort de Coligny; il fut détruit 3 ans après p
Emanuel de Sa, qui jeta sur le Continen
dans un sol fertile, sous un beau ciel, aux pie
de plusieurs montagnes disposées en amphith
tre, les fondements de Rio-Janeiro, qui
est devenu célebre depuis que des min
considérables ont été découvertes à son v
sinage.

La position de cette place importante,
22e. degré 20 minutes de latitude austral
l'éloignait assez de l'ancien Monde, pour qu'
pût raisonnablement penser que de médiocr
fortifications suffiraient à sa défense. Ma
la tentation de l'attaquer pouvant s'accroî
avec l'augmentation de ces richesses, il para
fait raisonnable d'en multiplier les ouvrag
Ils étaient déjà fort considérables, lorsqu'
1771, Duguay-Trouin s'en rendit le maît

une audace & une capacité, qui ajoute- beaucoup de gloire à une vie qu'il avait si fort illustrée. Les nouvelles fortifica- s qu'on a depuis ajoutées à celles que les çais avaient emportées, n'ont pas rendu lle plus difficile à prendre, parce qu'elle être attaquée par d'autres côtés, où la ente est très-praticable. Si l'or pénétre les tours d'airain, à travers les portes de le fer renverse encore plus sûrement les es qui défendent l'or & les diamans.

u midi de la riviere de Sapucachi, est la ince de Saint-Paul. A 13 lieues de l'O- , est la ville du même nom, bâtie en par les malfaicteurs dont le Portugal infesté les côtes du nouveau Monde. Dès ces scélérats s'apperçurent qu'on voulait oumettre à quelque police, ils abandon- nt les rives où les hasards les avaient jetés, réfugierent dans un lieu écarté où les Loix ouvaient pas les atteindre. Uue situation n petit nombre d'hommes pouvait défen- contre plus de troupes qu'on en pou- employer contre eux, leur inspira la har- e de ne vouloir d'autres maîtres qu'eux- es, & le succès couronna leur ambition. tres bandits, & les générations qui sor- t de leurs liaisons avec les femmes du , les recrutaient & les multipliaient. trée était, dit-on, sévérement fermée à voyageur dans la nouvelle Républi- Pour y être reçu, il fallait se présenter le projet de s'établir. Les Candidats

étaient assujettis à des rudes épreuves. Ce
qui ne soutenaient pas cette espece de novicia
ou qui pouvaient être soupçonnés de perfidie
étaient massacrés sans miséricorde. C'ét
aussi le sort de ceux qui paraissaient avoir
penchant à se retirer.

Tout invitait les Paulistes à vivre dans l'o
sivité, dans le repos & dans la mollesse. U
certaine inquiétude naturelle à des brigan
courageux; l'envie de dominer, qui suit de pr
l'indépendance; les progrès de la liberté, q
mennent au desir d'un nom : peut-être tous c
motifs réunis, leur donnerent d'autres inc
nations.

On les vit parcourir l'intérieur du Bré
d'une extrêmité à l'autre. Ceux des Indie
qui leur résistaient, étaient mis à mort; l
fers devenaient le partage des lâches; & bea
coup se cachaient dans les antres & dans l
forêts, pour éviter le tombeau ou la servitu
de. Qui pourrait compter les dévastations
les cruautés, les forfaits dont se rendiren
coupables ces hommes atroces? Cependant a
milieu de tant d'horreurs, se formaient so
un Gouvernement municipal, quelques peu
plades, qu'il faut regarder comme le bercea
de tous les établissements qu'a maintenant l
Portugal dans les terres. Ces petites Républi
ques détachées, en quelque sorte, de la gran
de, céderent peu-à-peu, aux insinuation
qu'on employa pour les assujettir à une auto
rité qu'ils n'avaient jamais méconnue; &, ave
le tems, tous les Paulistes furent soumis à l

ronne, de la même maniere que ses au-
sujets.
ette contrée forma alors un Gouverne-
t; on y ajouta les Capitaineries de Saint-
ent & de Saint-Marco, qui, en 1553,
ent été données aux deux freres, Alphonse
ierre Lopez de Souza, & dont les deux
s avaient depuis été détruites par des Pi-
. Cette distribution coupa en deux la Pro-
e de Rio-Janeiro.
s six Provinces dont on vient de tracer le
au, regnent le long des côtes. Il en est
au centre du Brésil qui s'étendent de
est à l'Est: couvertes de montagnes, on
uve presque par-tout de l'or; & c'est ce
métal qui a fait donner à cette région
m de pays des mines. Ces trois riches
ernements sont *Goyas*, *Matto-Grosso*,
inas-Geraës. Quelle que soit l'importance
roductions de ces trois Provinces, leur
ation ne monte pas au-delà de 120000
, tant Portugais qu'Indiens & Esclaves
. On n'y trouve d'ailleurs que quelques
ades, qui, au milieu de l'or qui les envi-
, montrent par-tout l'image de l'indi-
& des privations.
g-temps on eut lieu de craindre que les
tions qui bouleversent si souvent l'In-
, ne rendissent les diamans plus rares.
t rassuré par une découverte, qui, en
fut faite au Brésil, sur quelques bran-
e la riviere Das Caravelas, & à Serro de
dans la Province de Minas-Geraes. Des
N 5

esclaves, condamnés à chercher de l'or,
trouvaient mêlées des petites pierres luisante
qu'ils repoussaient comme inutiles, avec
sable & le gravier. Antoine Rodrigues Ban
soupçonna leur prix, & fit part de ses idé
à Pedro d'Almeïda, Gouverneur du pay
Quelques-uns de ces brillans cailloux fure
envoyés à la Cour de Lisbonne, qui,
1730, chargea d'Acunha, son Ministre
Hollande, de les faire examiner. Après d
épreuves multipliées, les gens de l'Art pr
noncerent que c'était de très-beaux diamans

Aussi-tôt les Portugais en ramasserent av
tant de diligence, qu'il en vint 1146 onc
par la Flotte de Rio-Janeiro. Cette abo
dance en fit baisser le prix considérablemen
mais les mesures prises par un Ministere atte
tif, les ramenerent bientôt à leur premie
valeur. Il conféra à quelques riches associés
le droit exclusif de la fouille des diaman
Pour mettre même des bornes à la cupidi
de cette Compagnie, on régla qu'elle
pourrait employer à ce travail que six cen
esclaves. Dans la suite, on lui accorda la l
berté d'en multiplier à son gré le nombre, e
payant cent sols par jour pour chaque tête
Mineur.

Pour assurer l'exécution du privilége, l
mines d'or qu'on exploitait au voisinage furen
généralement formées; & ceux qui avaie
fondé l'espoir de leur fortune, sur cette ba
souvent trompeuse, se virent contraints de po
ter ailleurs leur activité. Il fut permis aux au

Citoyens de rester sur leurs héritages ;
s la loi décerna des peines capitales contre
d'entr'eux qui blesseraient les droits ac-
dés au Monopole. Depuis que le Souve-
à pris la place de la Compagnie, tous
Colons ont la liberté de faire chercher des
nans, mais sous l'obligation de les livrer
Agens de la Couronne, au prix qu'elle
ne à fixé, & en payant vingt pour cent de
e valeur.

es diamans qui doivent passer du nouveau
nde dans l'ancien, sont enfermés dans une
ette a trois serrures, dont les principaux
nbres de l'Administration ont séparément
lefs ; & ces clefs sont déposées dans un au-
offre, sur lequel le Vice-Roi doit appo-
on cachet. Au tems du privilége exclusif,
récieux dépôt à son arrivée en Europe,
remis au Gouvernement, qui retenait, sui-
un tarif réglé, les diamans infiniment ra-
qui passaient 20 karats, & en livrait tous
ns, au profit de la Compagnie, à un ou
eurs contractans réunis, quarante mille
ts, à des prix qui ont successivement
. On s'était engagé, d'un côté, à rece-
cette quantité, de l'autre à n'en pas ré-
re davantage, & quel que fût le produit
ssairement varié des mines, ce contrat ne
t jamais d'atteinte.

jourd'hui la Cour jette dans le Commerce
o karats de diamans. C'est un seul Négo-
qui s'en saisit, & qui donne 3,120,000
, à raison de 25 livres le karat. Si la

fraude s'éleve à un dixieme, comme le pe
ſent tous les gens inſtruits, ce ſera 312,00
livres qu'il faudra ajouter à la ſomme touch
par le Gouvernement. Il ſe trouvera que
produit de ces mines, dont on aime à exagér
la richeſſe, ne s'éleve pas annuellement à pl
de 3,432,000 livres. L'Angleterre & la Ho
lande achettent ces diamans bruts, & les fou
niſſent, plus ou moins bien taillés, aux autr
Nations.

Les diamans du Bréſil ne ſont pas tirés d'un
carriere. Ils ſont la plûpart épars dans des r
vieres, dont on d'étourne plus ou moins ſo
vent le cours. S'y ſont-ils formés? Y ſont-i
portés par les eaux qui s'y précipitent? C'e
ce qui n'eſt pas encore éclairci. Ce qui fera
pencher à croire qu'ils y ſont entraînés p
les torrents qui les ont détachés des roche
& des montagnes, c'eſt l'accroiſſement d
leur quantité dans la ſaiſon des pluies, &
après de grands orages.

Aux Indes orientales & occidentales, l
mines ſont placées à peu de diſtance de la Lign
les unes dans les premiers degrés de latitud
boréale, & les autres dans les degrés corre
pondans de latitude méridionale. La croût
qui enveloppe les diamans bruts, eſt plu
épaiſſe aux diamans du Bréſil qu'à ceux d
l'Indoſtan; & il eſt aiſé, ou du moins poſſi
ble de les diſtinguer ſous cette forme. Ma
lorſqu'ils ſont une fois taillés, les plus habi
les Lapidaires s'y méprennent. Auſſi la valeu
eſt-elle la même dans le Commerce. Cett

lité doit s'entendre ſeulement des petits
mans. Ceux d'Amérique qui paſſent quatre
cinq karats, ont la plûpart des imperfec-
ns qu'on remarque rarement aux diamans
ſie, & alors la différence dans les prix eſt
digieuſe. Quelques Artiſtes accordent auſſi
derniers plus de dureté, plus de vivacité
aux autres; mais cette opinion n'eſt pas gé-
alement reçue.

Dans les pays de l'or & des diamans, on
uve encore des Amétiſtes, des Topaſes très-
arfaits, & des Chryſolithes d'une aſſez
nde beauté. Ces pierres n'ont jamais été ſou-
es au monopole; & ceux qui les découvrent
euvent diſpoſer de la maniere qu'ils jugent
lus convenable à leurs intérêts. Cependant
exportation annuelle ne s'éleve pas au-deſ-
de 150,000 livres; & les droits que per-
le Gouvernement, à raiſon d'un pour cent,
éduiſent à 1500 livres.

es riches contrées offrent auſſi des mines
er, de ſoufre, d'antimoine, d'étain, de
nb, de vif-argent, qui ſe retrouvent dans
ques autres Provinces du Bréſil, ſans
n ſe ſoit jamais occupé du ſoin d'en ouvrir
ne. La nature paraît n'avoir refuſé que le
re à cette vaſte & fertile région du nou-
émiſphere.

Adminiſtration.

) D. Louis de Vaſconcellos di Caſtelmel-
hor, *Vice-Roi du Bréſil, Gouverneur
des poſſeſſions Portugaiſes en Améri-*

que, & Commandant des forces de Couronne dans cette partie du Mond

1783 D. Martin de Sousa y Albuquerque *Gouverneur de Para.*

Archevêque & Evêques du Brésil. MM.

SAN-SALVADOR.

Reven

1773 Joach. de Figueiroa.......

Belem.

1771 J. Pereira.............. 40,000

Manrahan.

1756 Ant. de S. Joseph......... 30,000

Mariana.

1773 Em. Mendés dos Reys...... 35,000

Saint-Paul.

1771 Em. de la Résurrection.....

La Paz.

1764 Fr. del Campos..........

Rio-Janeiro.

.... 50,000

POSSESIONS PORTUGAISE EN AFRIQUE.

I. CÔTES D'AFRIQUE.

Les Possessions Portugaises sur la côte occ dentale de l'Afrique, commencent à Moss la, & s'étendent dès le 8e. jusqu'au 18

é de latitude auſtrale. Depuis l'inté-
r des terres, elles ont quelquefois juſ-
cent lieues. On diſtribue ce grand eſ-
en pluſieurs Provinces, dont les diffé-
s cantons ſont régis par des Chefs, tous
itaires de Lisbonne. Sept ou huit faibles
s de dix ou douze ſoldats chacun ſuffiſent
contenir tant de peuples dans la ſou-
on. Les Négres ſont réputés libres; mais
oindres fautes les précipitent dans la
tude. Au milieu de leurs forêts, dans
eu qu'on nomma la nouvelle *Oeiras*,
t découvertes, il n'y a que peu d'an-
, d'abondantes Mines d'un fer ſupérieur
ui de toutes les parties du Globe. Le
te de Souza, alors Gouverneur de la
ée, & depuis Ambaſſadeur à la Cour
agne, les fit exploiter; mais elles ont
bandonnées par des motifs qu'on ignore.
ommandant actif recula auſſi les fron-
de l'Empire ſoumis à ſes ordres. Son
tion était d'arriver juſqu'aux riches Mi-
lu Monomotapa, & de préparer à ſes
ſſeurs les moyens de pouſſer les con-
s juſqu'au territoire que ſa nation oc-
au Moſambique.

navires Portugais qui fréquentent ces
es, ſe rendent tous à Saint-Paul ou à
Philippe de Benguela. La premiere, Ca-
de l'Afrique Portugaiſe, a un aſſez bon
Il eſt formé par Iſle de ſable, protégé
entrée, très-reſerrée par des fortifica-
régulieres, & défendu par une gar-

niſon qui ſerait ſuffiſante, ſi elle n'était com poſée d'Officiers & de Soldats la plûpar flétris par les Loix, ou du moins exilés. O compte dans la ville ſept à huit cents Blancs & environ trois mille Noirs ou Mulâtres li bres. Saint-Philippe de Benguela, beaucou moins conſidérable, n'a qu'une rade où l mer eſt ſouvent orageuſe

Le commerce des Portugais a principale ment les Eſclaves pour objet. Leurs bâti ments en traitent un plus grand nombre dan le marché de Saint-Paul ; mais ceux qu'il achettent à Saint-Philippe ſont beaucoup plu robuſtes. Ce n'eſt pas de la Métropole qu la plûpart de ces vaiſſeaux ſont expédiés, mai du Bréſil, & preſqu'uniquement de Rio Janeiro. Comme leur nation exerce un pri vilége excluſif, ils payent ces malheureu Noirs moins chers qu'on ne les vend. C'eſ avec du tabac qu'ils ſe procurent ſur le lieux même, avec du tabac, qu'ils ſolden à la Côte-d'or. Sur celle d'Angola, c'eſt d tabac, des eaux-de-vie de ſucre, & quelque toiles groſſieres qu'ils donnent en échange.

Voyez la deſcription de cette Côte, ſon commerce & les mœurs de ſes habitans dan le Tableau de l'Aſie & de l'Afrique, *tome II, pag.* 79-218.

II. ISLES AÇORES.

Les îles Açores, vulgairement connues ſous les nom d'îles Terceres, ſont placées entre les 38e. & 40e. degré de latitude ſepten

ale, & entre le 348e. & le 352e. degré
ongitude. Elles sont éloignées d'environ
vingt lieues des côtes d'Afrique, deux
s de Lisbonne; & trois cents des côtes
pagne. On en compte neuf, qui sont
ere, Saint-Michel, Fayal, Sainte-
e, Saint-George, la Gracieuse, le Pic,
es & Corvo. Elles furent découvertes
449 par le Portugais Gonzalve Velho,
eur donnna le nom d'Açores, à cause
quantité prodigieuse d'éperviers qu'il
uva. En des mains plus actives que ne
it celles des Portugais, ces Isles devien-
nt bientôt une source féconde de ri-
es & de prospérité; mais dans leur état
l, elles ne leur servent guere que d'un
de relâche, où leurs vaisseaux vont
fraîchir lorsqu'ils vont dans l'Inde ou
en reviennent.

*yez la description de chacune de ces
, leurs productions & les mœurs de
habitans dans le* Tableau de l'Asie & de
que, *tome II, pag.* 219-226.

DERE ET SES DÉPENDANCES.

soixante lieues de Canarie, entre le
oit de Gibraltar & les Canaries, dans
an Atlantique, est l'île de Madere. Les
pales productions de cette Isle consistent
e vin de Malvoisie, dont on fait tant de
Europe. Les récoltes annuelles de cette
r montent communément à trente milles
, treize ou quatorze des meilleures vont

abreuver une grande partie du Globe. I
reſte ſe conſomme dans le pays même ,
eſt converti en vinaigre ou en eau-de-vie po
les beſoins du Bréſil.

En 1760, on comptait à Madere ſoixant
trois mille neuf cents perſonnes , de tout â
& de tout ſexe , diſtribuées dans quarant
trois Paroiſſes , ſept Bourgades & la ville
Funchal. A ce Gouvernement la Cour de L
bonne a réuni les petites îles de Port
Santo , des Serteres & des Selvages. Cet
Colonie eſt gouvernée par un Chef qui tie
ſes pouvoirs du Roi. On ne donne à ce Che
pour la défenſe d'un ſi bel établiſſement , q
cent hommes de troupes régulieres ; mais
diſpoſe de trois mille hommes de milic
qu'on aſſemble & qu'on exerce un mois ch
que année. Officiers & Soldats , tout da
ce corps ſert ſans ſolde , ſans que les plac
en ſoient moins recherchées. Elles procure
quelque diſtinction , dont on eſt plus avi
dans cette Iſle que dans aucun lieu
Monde.

Le revenu public eſt formé par les d
mes généralement perçues ſur toutes les pr
ductions , par un impôt de dix pour cent ſ
ce qui entre dans l'Iſle, & de douze pour ce
ſur ce qui en ſort. Ces objets réunis rende
près de 3,000,000 livres. Tels ſont cependa
les vices de l'adminiſtration , que d'une ſo
me ſi conſidérable , il ne revient preſque ri
à la Métropole.

Voyez la deſcription de ces Iſles , le

uctions & le caractere de leurs habitans *le* Tableau de l'Asie & de l'Afrique, *II*, *pag.* 227-233.

II. ISLES DU CAP-VERD.

es îles du Cap-verd, découvertes en 1470 e Génois Noli, employé au service du ugal, sont situés à l'occident de la Ni- e, vis-à-vis l'embouchure du Sénégal, es appelle ainsi, à cause de la quantité bes dont l'Océan est couvert dans cet oit-là. Peut-être aussi les Portugais se minerent-ils à le nommer ainsi, à cause Cap vis-à-vis duquel elles sont placées, i, comme on l'a dit, est constamment ert de verdure. Ces Isles sont au nombre x, savoir celles de Saint-Antoine, de e-Lucie, de Sel, de Saint-Vincent, de -Nicolas, du Buona-vista, de Feu, de , de Brava & de Saint-Yago.

ir des îles du Cap-verd est, en général, chaud & très-mal sain. Le terroir ha- montueux & peu arrosé, nourrit à peine t mal le petit nombre de Noirs, la plû- libres, échappés à quatre siecles de ions. La pesanteur des fers qui les écra- s'accrut encore lorsqu'on les livra à sociation, qui seule avait le droit de oir à leurs besoins, & d'acheter ce avaient à vendre. Heureusement ce ége exclusif, vraiment funeste à ces unés habitans, est expiré, & il ne pas que la Cour de Lisbonne soit dans

l'intention de le renouveler. Mais tels so
les maux qu'il a faits, qu'une langueur mo
telle regne encore dans la région qui fut
théâtre de sa prospérité. Aussi les export
tions de ce sol assez étendu, se réduisen
elles encore actuellement pour l'Europe
une herbe connue sous le nom d'*orceille*
& qui est employée dans les teintures
écarlate ; pour l'Amérique, à quelques bœuf
à quelques mulets ; & pour la partie
l'Afrique soumise à la Cour de Lisbonne
à un peu de sucre, à beaucoup de pagnes
coton.

Voyez la description de ces Isles & leu productions dans le Tableau de l'Asie & de l'Afrique, *tome II, pag.* 234-239.

IV. Isles Saint-Thomas et du Princ

L'île Saint-Thomas est renfermée dans
golfe de Guinée, dans la mer d'Ethiopie. Cel
qu'on appelle l'île du Prince en est éloign
de dix-sept lieues dans le voisinage du Cong
Le terroir de ces deux Isles est généralemen
assez fertile. Il produit abondamment des can
nes à sucre, quelques canneliers, des ananas
des bananes, du manioc, des patates, &
divers autres autres objets qui suffisent à
subsistance de sept à huit mille ames qui le
habitent. Autant l'air de Saint-Thomas e
mal-sain, autant celui de l'île du Prince e
favorable à la santé. C'est ce qui détermin
la Cour de Lisbonne à y transférer, en 1756
le Siége Episcopal & le Gouvernement, fix

avant dans la premiere. L'entrée de
Isle est défendue par un assez bon Fort.
les vaisseaux qui viennent de la côte de
ée, relâchent ordinairement à Saint-
nas ou à l'île du Prince.

yez le Tableau de l'Asie & de l'Afrique, II, page 250.

Amirauté de Portugal. MM.

. . . . . . *Grand-Amiral du Portugal.*

le Général de Liane, *Surintendant de la Marine.*

D. Fred. de Souza Calharis, *Gouvern. de Goa, & Command. des forces Portugaises dans les Indes Orient.*

ARTICLE IV.

SESSIONS HOLLANDAISES EN AMÉRIQUE.

s Particuliers, sujets de la République
llande, firent, il y a plus d'un siecle &
, un fonds de six millions cinq cent mille
s, en fixerent les actions à trois mille flo-
nacune, & s'érigerent, sous le bon plaisir
ouvernement, en Compagnie, qu'on nom-
s grandes Indes. Avec des avances si mo-
s, elle fit des armements, & tenta d'éta-

blir sa puissance & sa fortune en Asie. E
eut d'abord à lutter contre toutes les for
de l'Espagne, & à combattre les Souvera
du pays. Elle servit la patrie en lui fourn
sant des richesses, & en dépouillant les Es
gnols d'une partie de leurs possessions d
cette autre partie du Monde. De degré
degré, elle est parvenue au point où nous
voyons aujourd'hui. Cette Compagnie for
comme une espece de République, sou
raine tout-à-la-fois & dépendante. Absolue
Asie, & toujours soumise à la volonté
Etats-Généraux, elle commande despotiq
ment dans les Indes, où elle a divisé
Etats en huit grands Gouvernemens. Le Vi
Roi, sous le titre de Gouverneur-généra
fait sa résidence à Batavia, & y tient u
Cour magnifique. La Compagnie fait la pa
ou la guerre selon que ses intérêts l'exiger
Elle reçoit les Ambassadeurs des Provinc
Asiatiques, & leur en envoie. Elle a for
plusieurs Rois, les uns à lui céder leur E
pire, les autres à lui payer tribut. Elle so
doie vingt à trente mille hommes, Officier
Soldats ou Matelots. Le nombre de ses va
seaux, depuis trente jusqu'à soixante piec
de canon, se monte ordinairement à ce
soixante, quelquefois même à cent quatr
vingt. En cas de nécessité, elle peut enco
en armer quarante du second & du troisien
rang. Elle multiplie ses établissements, bâ
des Villes, construit des Forts, fonde d
Colonies, conduit & regle comme il lui pla

s les opérations relatives à ses projets
lence & d'agrandissement. La maniere
elle se gouverne, les ressorts qu'elle
ouer pour réussir dans ses entreprises,
mesures qu'elle prend pour maintenir sa
nation, la marche qu'elle suit pour
er de nouveaux Etats à ses anciennes
uêtes, sont autant de secrets également
nétrables aux étrangers, & même aux
ans du pays.

commerce de la Compagnie est immen-
l s'étend principalement sur cette vaste
che côte qui commence à Bassora, ville
hande située au confluent du Tigre &
Euphrate dans le golfe Persique, & va
rminer à l'Empire du Japon. Elle a fait
raités les plus avantageux avec plusieurs
de l'Orient, ses vassaux, ses tributaires,
mis ou ses alliés. Elle en a obtenu des
léges exclusifs qui lui assurent de grands
ts. Pour deux ou trois millions qu'elle
nd dans les Indes, elle rapporte en Eu-
des marchandises pour la valeur de seize,
uit ou vingt millions, qui lui sont payés
rgent comptant. Tous les ans, vers le
d'Août, il arrive des Indes en Hollande
flotte de quinze à vingt vaisseaux. D'après
alculs faits sur l'état des cargaisons, on
ne qu'ils apportent annuellement deux
s tonnes d'or. Les bâtiments employés à
ommerce sont d'une prodigieuse grandeur.
'est pas jusqu'aux Matelots de la Com-
nie qui ne puissent facilement s'enrichir

Outre le salaire, ils ont des gratificati
ou des profits plus ou moins considérabl
selon que les cargaisons des flottes sont
ou moins précieuses, mieux ou moins v
dues. Les épiceries que la Compagnie
de ses possessions, sont pour elle d'un
inestimable; elle s'en sert pour faire
partie de ses échanges dans le pays, tan
que les Espagnols, les Français, les Angl
& les autres Nations n'y font presque que
achats, & donnent leur or pour des m
chandises. Il est impossible de savoir
juste, même par approximation, ce que
vaut en Europe cette branche de commer
On peut caractériser en deux mots le pouv
immense de cette Compagnie. Cette Soci
est venue à bout, par ses lumieres, son co
rage & son industrie, de fonder & d'élev
un Empire plus vaste & bien plus opule
que la plûpart des Monarchies de nos jou

L'établissement de la Compagnie n'a ri
coûté à l'Etat. Il ne lui donne aucune sol
citude, ne le jette dans aucune dépense,
lui occasionne aucune guerre, lui fournit
grandes ressources, lui apporte annuelleme
des sommes considérables. Les flottes q
partent ou arrivent chargées de marcha
dises, payent réguliérement à l'Amirauté
droits d'entrée & de sortie pour l'entretien
la Marine. La Compagnie emploie & enrich
une foule d'Officiers, de Soldats, de Mat
lots, de Marchands, de Manufacturier
d'Artisans de toute espece. Elle répand da

Provinces & dans les Villes de grandes
esses, que l'industrie & l'activité des ha-
font bientôt fructifier au centuple. Cha-
fois qu'elle a besoin de faire renouveler
privilége, elle verse trois ou quatre mil-
dans les coffres de la République. A ces
imposés par le devoir, & dont elle ne
se dispenser, on la voit souvent s'em-
er de joindre des traits de patriotisme &
générosité. Dans les circonstances criti-
, dans les besoins pressans, elle fait à
t des dons gratuits, qui le soulagent &
pensent de multiplier les emprunts, ou
nettre de nouvelles impositions sur le
e.

uoique souveraine dans ses possessions,
tats-Généraux ne la tiennent pas moins
une perpétuelle dépendance. Elle est
e de tenir ses comptes en bon ordre,
présenter de trois en trois ans l'état
rs Hautes-Puissances, & de le leur faire
er.

le modele de cette opulente Compa-
les Hollandais ont calqué leur Compa-
des Indes occidentales, connue aussi
les Provinces-Unies sous le nom de Com-
e d'Afrique. Celle-ci eut des commen-
nts bien plus brillans que la premiere.
s'était emparée de la Baie de tous les
, lorsque le vaillant Pièrre Hein prit
flotte, dont la riche cargaison lui fit
r le nom de flotte d'argent, & l'amena
llande. Les Portugais ne firent pas de

moindres pertes que les Espagnols. Fernamb
se rendit à la Compagnie, & lui ouvrit
porte à la conquête du Brésil ; mais ce
belle aurore n'annonça malheureusement qu'
jour orageux. La Compagnie ne fit pas lon
tems trembler ses ennemis, & se vit bient
réduite elle-même aux plus cruelles extr
mités. Ses flottes furent battues par les I
pagnols ; elle ne put ni étouffer les révolt
des Négres, ni appaiser les mouvements séc
tieux des Portugais qu'elle avait soumis à
loix. Elle essuya des pertes qui l'épuiserer
Forcée de renoncer à l'espérance de conqu
rir le pays, elle ne perdit pas cependant co
rage, & dressa ses batteries d'un côté où ell
pussent faire brêche. Ses Armateurs couvr
rent les mers des Indes occidentales, renc
rent la navigation périlleuse pour les enr
mis, leur firent des prises sans nombre.
Cour d'Espagne en reçut de si vives alarme
qu'elle consentit à faire, avec la Républiqu
une paix que les Hollandais desiraient auta
& n'estimaient pas moins que les plus bell
conquêtes.

Depuis cette époque, la Compagnie s'e
toujours soutenue avec plus ou moins
gloire. Elle a des établissements avantageu
elle possede des Isles & des Colonies ; el
fait un bon commerce, mais qui n'approc
pas de celui de la Compagnie des gran
Indes. On a fait plusieurs fois, mais inutil
ment, des tentatives pour les réunir tout
les deux ; les obstacles ont toujours fait ma

l'exécution de ce projet. L'une de ces
pagnies est trop puissante, & l'autre l'est
peu. La force ne s'allie guere avec la
esse, & des opulents dédaigneront tou-
de faire un même corps avec des gens
res ou beaucoup moins riches. Les prin-
es possessions de la Compagnie des pe-
Indes se réduisent en Afrique au fort
-George, à la Mina, & à quelques au-
tablissements de peu d'importance. Dans
érique septentrionale, à l'île de Cura-
située entre Bonaire & Oruba, qui,
ne la précédente, sont comptées parmi
les-sous-le-Vent; enfin, dans l'Amérique
lionale, la Compagnie n'a que Surinam,
érary, Berbices, Essequebo, belles Co-
qui fleurissent toujours de plus en plus,
au dernier démêlé des Anglais avec les
icains.

ur des clincailleries, des marchandises
u de valeur, & des bagatelles, que la
pagnie envoie en Afrique, & dans les
occidentales, elle en rapporte de l'or,
oire, des Négres, du riz, des gommes,
omates, des cuirs, & divers autres ob-
u'elle vend à haut prix en Europe. Les
es sont destinés pour l'Amérique. La Co-
de Surinam lui fournit en abondance du
du rhum, du tabac, de la casse, du
, de la vanille, du café, des bois esti-
u précieux pour la menuiserie & la tein-
Quoique moins riche & moins étendu
lui de la Compagnie des grandes Indes,

ſon Commerce ne laiſſe pas d'être lucrat
d'animer l'induſtrie, & de faire circuler be
coup d'argent. L'Etat ne ſuppporte aucun fr
& il en retire annuellement de grandes ſo
mes, pour l'acquit des droits, le ren
vellement des priviléges, & une foule d'au
objets.

I. SURINAM.

Les bords incultes du Surinam reçurent,
1634, une ſoixantaine d'Anglais, ſous
conduite du Capitaine Marchal. Il paraît,
tant qu'on le peut conjecturer, qu'ils n'y r
terent que le tems néceſſaire pour recuei
le tabac qu'ils y avaient ſemé à leur arriv
Six ans après, ſe montrerent dans ce lieu ab
donné, quelques-uns de ces Français
leur inquiétude pouſſait alors dans tous
climats, & que leur légéreté empêchait
ſe fixer dans la plûpart. Ils maſſacrerent
naturels du pays, commencerent la conſtru
tion d'un Fort, & diſparurent. Les Angl
profiterent de leur retraite pour ſe ren
maîtres de cette partie ſi long-tems néglig
du nouvel hémiſphere. La Colonie avait for
40 ou 50 Sucreries, lorſqu'en 1667, elle
attaquée & priſe par les quarante Hollandai
qui furent maintenus dans leur conquête
le Traité de Breda, conclu le 31 Juillet de
même année. En 1689, la Colonie fut att
quée par les Français que commandait D
caſſe. L'habileté du Chef, & les efforts d
braves Aventuriers qui le ſuivaient, ſe tro

nt impuiſſans contre un établiſſement
es troubles civils & militaires avaient
en fermentation des eſprits qu'un péril
inent venait de réunir. Le Malouin Caſ-
fut plus heureux en 1712. Il mit Suri-
à contribution, & emporta 1,370,160
s en ſucre ou en lettres-de-change. Ce
tre, d'autant plus inattendu, qu'il ar-
: dans un tems eù les armes de la Ré-
que étaient par-tout ailleurs triomphan-
accabla les planteurs, réduits à donner le
ne de leurs capitaux.

accuſa la Société d'avoir négligé le ſoin
ortifications, de n'avoir employé pour
léfenſe que peu de troupes, & des trou-
al diſciplinées. Les plaintes s'étendirent
ôt à des objets plus graves. Chaque jour
t ſe multiplier les raiſons ou les pré-
de mécontentement. Les Etats Géné-
fatigués de toutes ces conteſtations,
erent le Stadhouder de les terminer
naniere qui lui paraîtrait la plus conve-
Ce prince mit tant de prudence dans
gociations, qu'il parvint enfin à calmer
orits.

climat de Surinam eſt, en général, fort
ain. Les ſoirées & les nuits y ſont ſur-
pernicieuſes tant à cauſe des vapeurs
antes & corrompues dont l'air eſt alors
é, qu'à cauſe de l'inconſtance ſinguliere
température. L'été & l'hiver, quoique
caractériſés que dans nos climats, s'y
entir alternativement. Les pluies, qui

font l'hiver, tombent ordinairement en abo
dance depuis la fin de ſeptembre, juſqu
commencement du mois de mars. A ces plui
ſouvent orageuſes, ſuccédent des chaleurs i
modérées. L'atmoſphere eſt alors tellem
embrâſé, que toutes les humeurs du corps
diſſolvent, & fourniſſent une tranſpirati
abondante & continuelle. L'eau même, au
tôt qu'elle eſt bue, paſſe à travers les pore
& on la voit ſortir comme d'une épon
mouillée que l'on exprimerait. C'eſt alors c
les maladies, naturelles à ce climat emfla
mé, ſe font ſentir, & emportent, en peu
tems, une partie des habitans. Le prog
de la fermentation eſt ſi rapide, que ſ
vent il prévient l'activité des Médecins,
s'oppoſe à ce qu'on y aſſigne quelques remed

Le ſol de la Guyane Hollandaiſe, aſſez ſe
blable à celui de la Guyane Françaiſe, eſt u
argile graſſe & très-fertile. Tout ce qu'on
plante y croît avec une étonnante rapidi
Les côtes ſeptentrionales ſont couvertes d'u
infinité de beaux arbres d'une groſſeur pro
gieuſe. Souvent on y trouve des forêts ent
res de cacaotiers, qui offrent aux voyage
le ſpectacle le plus agréable. En général,
terres de la Colonie ſont baſſes, unies, gr
ſes, un peu ſablonneuſes, humides & profo
des. Jamais on ne les fume pour la cultu
Elles produiſent abondamment du café,
ſucre, du cacao, du coton; & toutes ces pr
ductions n'exigent que le défrichement des t
res, & l'écoulement des eaux. La multip

des rivieres qui arroſent cette belle Co-
e, offre de grands avantages à l'induſtrie
habitans. Indépendamment des grands
es ſur leſquels les Hollandais ont com-
cé à s'établir, & dont le moindre eſt na-
ble juſqu'à 30 lieues, on trouve dans
ervalle pluſieurs petites rivieres qui peu-
recevoir des chaloupes. Celle de Coren-
qui eſt à cinq lieues à l'Eſt de la riviere
erbice, a plus d'une lieue de largeur à
embouchure. Mais on trouve, avant d'y
er, divers bancs de ſables qui forment une
e de plus de trois lieues de long, & qui en
l'accès dangereux.

Surinam a donné ſon nom à la Colonie
lie ſur ſes bords. L'embouchure de ce
e a plus d'une demi-lieue de large, &
y trouve 3 à 4 braſſes d'eau, dans la baſſe
A droite & à gauche, ſont des bancs de
s & de vaſe, ſur leſquels il ne reſte que
peu d'eau, & qui s'étendent à près d'un
de la mer.

ramaribo, autrefois appelée Middel-
g, eſt le chef-lieu de cette Colonie
e ville, ſituée ſur la rive occidentale du
e, à deux lieues de ſon embouchure,
autrefois un village habité par les In-
. Elle eſt réguliérement bâtie ſur un fond
nneux. Les rues en ſont fort belles, lar-
preſque toutes tirées au cordeau, &
ies des deux côtés d'allées d'orangers.
tes les maiſons, au nombre de douze cents,
très-élégamment conſtruites. Celles du

Gouverneur & du Commandant font bâti
de briques ; mais les autres n'ont été bâti
qu'en bois, à cause de la difficulté de se pr
curer des matériaux plus solides. L'Hôtel-d
Ville, récemment bâti, est un magnifiqu
édifice, sous lequel on a pratiqué des prisor
pour les criminels. Les Luthériens & les R
formés y ont des Temples, où se fait le se
vice Divin ; & les Juifs Allemands & Portu
gais, qui y sont en très-grand nombre,
ont fait construire de très-belles Synagogue

La population de cette Colonie était, e
1778, de quatre à cinq mille blancs, y com
pris la garnison, qui doit être de douze cen
hommes de troupes réglées ; & l'on évalua
alors à cinq mille le nombre des esclaves d
deux sexes. Ce nombre de Citoyens a dû au
menter depuis cette époque. On a vu, c
dernieres années, jusqu'à dix vaisseaux part
tout à la fois de Roterdam, avec une précieus
cargaison d'Allemands & de Polonais. C
infortunés, qui fuyaient leur patrie, se pro
poserent de passer dans les Colonies Anglaises
mais la guerre leur fit craindre d'échanger le
misere contre de plus grands malheurs. Il
traiterent avec les Hollandais, & s'embarque
rent pour Surinam. Comme ils étaient pre
que tous Artisans ou Laboureurs, on leur f
des propositions avantageuses, qu'ils s'empre
serent d'accepter.

Le Gouvernement politique de Surinam, es
composé des habitans les plus notables de l
Colonie. Le Gouverneur, qui a sous lui u

mmandant, exerce une autorité ſuprême
tout ce qui a rapport à cet établiſſement,
nom des Etats-Généraux & de la Compag-
Son pouvoir s'étend ſur toutes les affai-
, tant Civiles que Militaires. Cependant,
qu'il s'agit de délibérations importantes,
oi l'aſſujetit à convoquer les deux Con-
, Politique & Civil, dont il eſt Préſident,
e prendre leur avis. Ce grand Officier n'a
ne voix dans chaque Tribunal : mais il
me, *par intérim*, à toutes les charges
ntes, tant Civiles que Militaires, juſ-
ce que la Compagnie en ait diſpoſé au-
ent.

e Conſeil de Police & de Juſtice Crimi-
, eſt compoſé du Gouverneur, du Com-
dant, qui en eſt le premier Conſeiller,
Fiſcal, d'un Secrétaire, & de neuf autres
bres. Les habitans nomment un nombre
le de ces Officiers, & le Gouverneur
it parmi eux ceux dont il veut compoſer
ribunal.

Cour de Juſtice Civile, dont les Con-
rs ſont nommés par le Conſeil de Poli-
ſt compoſé du Gouverneur qui en eſt le
dent, d'un Secrétaire & de dix Con-
rs. Cette Cour, entiérement indépendante
emier Conſeil, ne juge que des affaires
es. Mais l'on peut interjeter appel de
tences au Conſeil de leurs Hautes-Puiſ-
.

a encore un troiſieme Conſeil ſubalter-
ù ſe traite les affaires de Finances, ſauf

l'appel à la Cour de Justice Civile ; il est co
posé d'un Vice-Président, d'un Secrétaire,
de neuf Commissaires, qui sont renouvel
tous les quatre ans, à l'exception du Secr
taire, dont l'office est à vie.

La garnison consiste ordinairement en de
Bataillons, composés chacun de six Comp
gnies, qui, avec celle d'Artillerie de cinquan
hommes, doivent former le nombre de dou
cents hommes. La moitié est à la solde de
Compagnie, & l'autre à celle des habitans
la Colonie. Toutes ces troupes sont aux ordr
du Gouverneur, qui a sous lui le Comma
dant, Chef du second Bataillon, & divers a
tres Officiers moins considérables.

Indépendamment de ces troupes réglée
tous les habitans forment douze Compagni
de Milice, dont les Citoyens de Paramarib
composent les quatre premieres. Les huit a
tres Compagnies, formées par les planteur
sont celles de la basse & de la haute divisi
de la Commawyne ; celles de la basse &
la haute division de la Cottica ; celle de
Crique-Matapica ; celle de Thorarica, ou
la riviere de Surinam ; celle de la Crique-P
ra, & celle des Juifs, dont chacune a un C
pitaine, un Lieutenant, un Sous-Lieutena
& un Enseigne, qui sont nommés par la Co
de Police. Les Capitaines sont obligés de t
nir un registre exact de tous les Blancs qu'
ont dans leur District, afin que le Gouvern
ment sâche quel est le nombre d'hommes
état de porter les armes, lorsqu'il est néc

re de repouſſer les Négres Marons qui infeſ-
t ſouvent la Colonie.

Depuis que les Hollandais ont dompté l'O-
n dans cette région, comme dans l'ancien
nde, leurs cultures y ont beaucoup prof-
é. Les cannes à ſucre ont été le premier ob-
de l'induſtrie des habitans. A cette denrée,
vaut des ſommes conſidérables à la Com-
nie, ils ont aſſocié le café, & c'eſt au pere
dernier Comte de Neale, que les Colons
redevables de cette culture, qui fait au-
rd'hui l'une des principales ſources de la
eſſe de cet établiſſement. Le cacao, que
a commencé à planter en 1733, eſt une
branche de Commerce que les Colons ont
ivée avec beaucoup de ſuccès. En 1774,
en ont recueilli 506,610 livres, qui ont
luit 202,644 florins. En 1735, ils ont
mencé à eſſayer la culture du coton. Cette
rée eût pu être cultivée avec plus d'avan-
e qu'elle ne l'a été juſqu'à préſent; & les
ons devaient d'autant plus s'y attacher,
ſa culture n'en eſt pas ſi diſpendieuſe que
du café; mais cette derniere production,
nt toujours ſoutenue ſur un prix avanta-
, le bénéfice qu'elle procurait, a ébloui
Colons de Surinam; & ils ont porté la
art de leurs efforts de ce côté-là.

a Colonie de Surinam, eſt aujourd'hui
des plus riches & des plus importantes
Amérique. C'eſt un tréſor immenſe où la
ublique de Hollande peut toujours puiſer
damment au beſoin. La quantité conſi-

dérable de ſes productions ; & l'étendue de
rapports qu'elle entretient avec la Métropole
offrent le tableau le plus intéreſſant. Il ſembl
que les denrées qu'elle fournit, aient une qua
lité ſupérieure à toutes celles de la même eſ
pece que l'on recueille dans le reſte du Con-
tinent. Le café, le ſucre, le cacao, le coto
qu'on en retire, ont acquis dans nos marchés
une réputation très-avantageuſe à ſes Culti
vateurs ; & l'on ſerait tenté de croire que l
Nature, jalouſe de récompenſer l'activité d
ceux qui ont courageuſement dompté les obſ
tacles qu'elle offrait, dans cette région, à l
culture, y a voulu multiplier ſes préſents, e
augmentant leur valeur. L'état ſuivant des pro
ductions de ce riche établiſſement, depuis l
premier Janvier 1750, juſqu'au dernier Dé-
cembre 1774, fera connaître les diverſes pro-
greſſions de leur accroiſſement.

Ann.	*Barriq. de Sucr.*	*Livres de Café.*	*Livr. de Cacao.*	*Livr. de Coton.*
1750	25,330	3,476,938	214,189	. . . . .
1751	24,676	2,522,881	248,026	. , . . .
1752	23,017	5,428,081	244,734	. . . . .
1753	20,639	4,142,522	215,765	7,765
1754	16,196	5,766,389	142,284	5,594
1755	15,105	2,744,119	79,076	1,319
1756	17,989	5,323,940	129,712	1,429
1757	17,762	8,526,300	128,482	2,002
1758	12,835	6,930,702	99,061	785
1759	16,831	10,058,036	101,824	1,128
1760	18,511	9,366,411	120,169	1,561

nn.	*Barriq. de Sucr.*	*Livres de Café.*	*Livr. de Cacao.*	*Livr. de Cotoa.*
761	20,120	15,679,956	149,102	1,134
762	15,806	9,225,412	73,494	3,460
763	21,943	9,254,345	158,278	8,828
764	20,425	7,813,990	121,060	34,231
765	19,922	12,955,941	140,778	50,550
66	18,741	13,165,006	220,501	132,109
67	20,719	13,763,467	265,152	207,205
68	20,783	10,207,596	397,539	246,202
69	19,923	13,676,847	233,562	212,997
70	14,431	7,837,974	169,487	148,188
71	19,494	11,135,132	416,821	203,945
72	19,260	12,267,134	354,935	90,035
73	15,741	15,427,298	332,229	135,047
74	15,111	11,016,518	506,610	105,126
	1,310.	227,712,935.	5,262,870.	1,600,650

Ces 471,310 barriques de sucre, à 60 flo-
s (*) la barrique, ont produit 28,278,600
rins. 227,712,935 livres de café, à 8½ s.
777,977 florins 7 s. 8 d. 5,262,870 livres
cacao, à 6½ s. 1,710,432 florins 15-0.
00,650 livres de coton à 8 s. 640,260 flor.
qui forme un total de 127,407,290 flor.
s. 8 d. Si vous divisez cette somme, vous
uverez un revenu annuel de plus de cinq

*) Le florin vaut 2 liv. 2 sols 6 den. ⅓ monnoie de
ice. Voyez l'*Etat des Cours de l'Europe*, Article
lande.

millions de florins, sans y comprendre la mé lasse & le rhum, qui forment deux objet très-considérables. Cette immense exportatio ne concerne d'ailleurs que la ville d'Amster dam ; & l'on sait que celle de Roterdam n' pas laissé que d'y prendre une très-grand part pendant ces 25 années.

A cet état, nous ajouterons ici celui des vai seaux qui ont transporté ces denrées en Europ pendant le même espace de tems.

Années	*Vaisseaux*	*Années*	*Vaisseau*
de 1750 à 1751	37	de 1763 à 1764	68
1751 à 1752	41	1764 à 1765	44
1752 à 1753	44	1765 à 1766	62
1753 à 1754	47	1766 à 1767	66
1754 à 1755	46	1767 à 1768	65
1755 à 1756	31	1768 à 1769	50
1756 à 1757	42	1769 à 1770	63
1757 à 1758	50	1770 à 1771	47
1758 à 1759	38	1771 à 1772	62
1759 à 1760	45	1772 à 1773	50
1760 à 1761	44	1773 à 1774	55
1761 à 1762	45	1774 à 1775	42
1762 à 1763	46		
		20 *Ann.*	*T.* 1230 *V*

Tableau de la valeur des productions de l Colonie de Surinam, en 1771 *&* 1775, *tan pour Amsterdam que pour Roterdam.*

En 1771, 21 millions de livres de café à 7 sols. 7,350,000 florins. 24 mille barrique

fucre, à 65 flor. 1,560,c00 flor. 2 mil-
ns de livres de cacao à 9 fols, 9,c0,000 fl.
nillion de livres de coton à 8 fols, 400,000
r. 7 mille barriques de melaffe, 269,500 fl.
pour le rhum également, 269,500 flor. ce
i forme un total de 10,749,000 florins.

En 1775, 20,144,244 livres de café à 5
s $\frac{1}{2}$, 5,539,665 florins, 20,255 barriques
fucre à 100 flor. 1,025,500 flor. 733,338
res de cacao, à 8 fols, 293,335 fl. 144 428
res de coton, à 8 fols, 57,771 flor. ce
i forme un total de 7,916,273 florins.

Indépendamment de ces denrées, il fort an-
ellement de la Colonie une grande quantité
bois de charpente & de marqueterie; il fort
fieurs productions qu'elle vend clandeftine-
nt aux Anglais. Il eft impoffible de fixer la
eur de toutes ces exportations; mais s'il eft
mis d'affeoir fon jugement fur ce qui s'eft
fé en 1771 & en 1775, on ne pourra fe
penfer de croire que le produit annuel de
te Colonie monte au-delà de dix millions
florins. Si l'on déduit de cette fomme les
is deftinés à la navigation de Surinam, éva-
s annuellement à 1,900,000 florins, & les
is de commiffions, décharges, ventes, af-
ances, magafinages & autres charges, à
fon de dix pour cent, on verra que la Répu-
que de Hollande retire tous les ans près de
is millions de florins du commerce de la
lonie de Surinam, & qu'il refte plus de
t millions de florins pour les Colons. Si, à
produit immenfe, on ajoute les dépenfes

des propriétaires domiciliés ſur les terres de l
République, de ceux qui y retournent après
avoir fait fortune, les intérêts que les Colons
payent à leurs Créanciers, on verra que cett
ſeule Colonie augmente annuellement les ri
richeſſes nationales de trois millions & dem
de florins, & que le revenu des Colons, déduc
tion faite des intérêts d'un capital de cin
quante-ſix millions de florins à ſix pour cent
& des charges de l'état, monte néanmoin
au-delà de cinq millions de florins.

On pourrait encore augmenter les produc
tions de la Colonie, par l'accroiſſement de
plantations, ſoit en formant de nouveaux éta
bliſſements, ſoit en reprenant la culture de
poſſeſſions que les guerres continuelles de
Négres Marons ont forcé d'abandonner. Il ſe
rait aiſé de former plus de cent cinquante nou
velles habitations, ſi la Compagnie permettai
de défricher les terres qui ſont incultes. Sub-
mergées aujourd'hui par des eaux ſtagnantes,
l'induſtrieuſe activité des habitans pourrai
les deſſécher, comme on a déjà fait les autres.
D'ailleurs la ville de Paramaribo eſt environ-
née de forêts, dont le terroir ſerait très-bon
à la culture. En défrichant ce vaſte eſpace,
l'air acquerrait plus de ſalubrité, on éloigne-
rait les Négres Marons qui en font leur re-
paire, on multiplierait la population, & la
Colonie deviendrait de jour en jour plus flo-
riſſante.

Administration. MM.

9 Bernard Texier, *Gouverneur-général.*
2 Bernhard Texier, *Commandant.*

ur de Police & Justice Criminelle. MM.

ques Roux.
re Ferrand.
l. Bedloo.
 van der Mey.
rge Reyziger.
. Clemen.
F. J. de Raineval.
Elie Penard.
Jean Phil. Morin.
W. Jos. Beeldsnyder Matroos, *Secrét.*

Cour de Justice Civile. MM.

lynhens.
aak.
rleaud.
. Halloy.
Brouwer.
F. Gomarus.
J. M. Oehlers.
J. Oostendorp.
C. F. Stolkert.

Chambre des Finances. MM.

. Benelle, *Vice-résident.*
. Klad.
I. Wolf.
chouten.
. Frouin.
J. Clemen.
C. M. Ammel.
J. Stanton.
J. Beudt.
J. H. Kleyhens.
C. Graafland, *Secrét.*

at-Major de la Milice Bourgeoise.

ere. *Compagnie de Paramaribo.* MM.

nm. Vieira, *Cap.*
emen, *Lieuten.*
M. A. Duchêne, *S. L.*
C. F. Seeger, *Enseig.*

II. *Compagnie.* MM.

L. Meyer, *Capit.*
J. P. Scheffer, *Lieut.*
J. P. Lemmers, *S.*
J. Smit, *Enseigne.*

III. *Compagnie.* MM.

C. Bliek, *Capit.*
J. J. Leysner, *Lieutenant.*
G. Conynensberg, *Lieutenant.*
J. S. Martens, *Ens*

IV. *Compagnie.* MM.

J. Dames, *Capit.*
J. Weezenhagen, *Lieutenant.*
P. G. Labadie Roleau, *Sous-Lieut*
C. Hardegen, *Ens.*

Division de la basse Commawine. MM.

J. C. Gosseky, *Cap.*
J. P. Weis, *Lieuten.*
Van Velsen, *Sous-*
Brederode, *Enseig*

Division de la haute Commawine. MM.

J. P. Morin, *Capit.*
Timme, *Lieutenant.*
Beudt, *Sous-Lieut.*
J. Gurley, *Enseig*

Division de la basse Cottica. MM.

A. Lemmers, *Capit.*
C. G. Kusel, *Lieut.*
A. Esser, *Sous-Lieu*
J. P. Peneux, *Ense*

Division de la haute Cottica. MM.

J. de Pier, *Capit.*
P. H. de Bye, *Lieutenant.*
J. A. Von Dompfel *Sous-Lieutenant.*
Becke, *Enseigne.*

Division de Matapica. MM.

H. C. Bormester, *Capitaine.*	H. W. B. Plencker, *Sous-Lieutenant.*
Beudt, *Lieuten.*	G. Young, *Enseigne.*

Division de Thorarica. MM.

Guisan, *Capit.*	Bekker, *Sous-Lieut.*
Henke, *Lieuten.*	Batarjé, *Enseigne.*

Division de Para. MM.

Donzel, *Capit.*	J. A. Frouin, *Sous-L.*
Peesel, *Lieut.*	J. C. Schultz, *Ens.*

Division des Juifs. MM.

I. de Granade, *C.*	J. Gabay Farro, *S. L.*
C. Massy, *Lieut.*	D. U. Davilaar, *Ens.*

Directeurs de la Société de Surinam. MM.

Leon. Van Heteren, *à Amsterdam.*
n. van den Helm Bodaer, *à Middelbourg.*

ESSEQUEBO ET DÉMÉRARY.

a Colonie d'Essequebo, éloignée de 40 es de Surinam, paraît avoir fixé la prere l'attention des Hollandais. Ces Répuains s'y étaient établis avant 1595; & ce à cette époque qu'ils en furent chassés par Espagnols. L'établissement de Démérary beaucoup plus récent. Eloignée de quels lieues de la premiere, cette Colonie dut aissance à quelques habitans d'Essequebo,

qui, vers l'an 1743, allerent se fixer sur les bords du Déméráry. Le climat de ces deux Colonies est beaucoup plus sain & plus tempéré que celui de Surinam & de Berbice. Le sol est tout aussi fécond, & également propre à toutes les cultures. Elles ont même un avantage sur celle de Surinam; c'est que, uniquement bornées par la partie des Cordelieres connue sous le nom de montagnes Bleues, elles peuvent étendre leur Domaine dans l'intérieur des terres, & former peu-à-peu une République puissante. Si elles étaient aussi peuplées que Surinam, elles l'égaleraient bientôt par leurs productions. Elles fournissent déjà, malgré le petit nombre de bras employés à leur culture, une quantité assez considérable de café, de sucre, de cacao & de coton, que les Hollandais & les Zélandais enlevent annuellement.

Administration d'Essequebo. MM.

G. Hendrick Trotz, *Directeur général.*
. . . . *Capit. Commandant.*
Ad. Ant. Brouwn, *Fiscal.*

Administration de Démérary. MM.

P. Van Schuylenburgh, *Commandant.*
. . . . *Capit. Command.*
Carel de Winter, *Capitaine-Lieutenant.*
Douwe Systema Vangrovestins, *Fiscal.*

III. BERBICE.

La Colonie de Berbice, qui, comme les deux précédentes, n'a d'autres bornes dans

térieur des terres, que les Cordelieres,
ccupe que dix lieues de côtes. Fondé en
6, cet établissement courait rapidement
arriere de la prospérité, lorsqu'en 1756,
Blancs qui le composaient, furent inopiné-
nt attaqués d'une épidémie qui dura sept
, & en fit périr le plus grand nombre. L'é-
de faiblesse & d'épuisement où cette cala-
é avait réduit Berbice, enhardit, en 1763,
esclaves à se révolter. A la premiere nou-
e du soulévement, vingt Soldats & quel-
s Colons, échappés à la contagion, se ré-
ent dans quatre navires qui étaient dans la
ere, & bientôt après dans une redoute,
e près de l'Océan. Les secours qu'on leur
oie de tous côtés, les mettent enfin en
de retourner dans leurs plantations, &
ne de réduire les Négres : mais ils ne ré-
nt plus que sur des décombres ou sur des
vres.

a Société ruinée, comme les habitans,
éduite à demander huit pour cent à ses
onnaires, ce qui lui donne 330,000 li-
, & à emprunter 1,100,000 livres de la
ince de Hollande à un intérêt de deux
demi pour cent. Ces sommes ne lui su-
nt pas encore pour remplir ces obliga-
, elle obtint, en 1774, de la République,
les impôts perçus jusqu'à cette époque
nt doublés dans la suite. Les nouvelles
s jettent dans le désespoir le Colon, déjà
découragé par la perte totale de ses ca-
ers & par la baisse énorme de son café.

Auſſi cet établiſſement, ſur lequel on av
fondé de ſi grandes eſpérances, ne fit-il q
rétrograder.

La Colonie ne compte que cent qua
plantations, la plûpart peu conſidérable
ſemées de loin en loin ſur les bords de la
viere de Berbice, ou ſur celle de Canje, q
ſe jette dans la premiere, à trois lieues de
mer. On y voit ſept mille Eſclaves de to
âge & de tout ſexe, & deux cent cinquan
Blancs, ſans compter les Soldats, qui devraie
former le même nombre. Ce qui eſt annuel
ment recueilli de café, de ſucre, de coton
eſt porté par dix ou douze navires dans
Métropole, où il eſt vendu environ de
millions. Sur ce produit, il faudrait prend
un intérêt de ſix pour cent, que le C
lons ſe ſont engagés à payer pour envir
1,760,000 livres qu'ils ont empruntées; ma
c'eſt une obligation qu'ils ſont actuelleme
dans l'impuiſſance de remplir. Il faut que l
Prêteurs ſe contentent de quatre, de troi
de deux. Pluſieurs même ne reçoivent rie
Tout nous porte à croire qu'elle ſera bient
à portée de ſe délivrer d'un fardeau auſſi on
reux.

En effet, le ſol de cette Colonie eſt au
fertile que celui d'Eſſequebo & de Dém
rary. Ses diverſes cultures ſont même ſu
ceptibles d'une grande amélioration. Un obj
important qui diſtingue cet établiſſement d
autres Colonies Hollandaiſes, c'eſt que l
cotonniers y ſont en plus grande abondance

qu'il fournit une teinture excellente, que
tire d'une plante nommée *orléanne*. On
cultive & on la prépare à peu-près comme
digo.

IV. Curaçao.

es Hollandais ayant enlevé aux Français,
1634, l'île de Curaçao, qu'ils possédaient
uis 1527, ces derniers résolurent de repren-
une possession sur laquelle ils avaient formé
lques projets. En 1673, ils y aborderent,
nombre de cinq ou six cents hommes.
nptant sur les intelligences qu'ils s'étaient
agées dans la forteresse dont ils avaient
ompu le Gouverneur, ils espéraient s'en
lre les maîtres sans peine. Comme la tra-
n avait été découverte, & le traître
, ils furent reçus par son successeur
autrement qu'ils ne s'y attendaient. Ils
embarquerent avec la honte de n'avoir
tré que leur faiblesse & l'iniquité de leurs
ures.

ouis XIV, piqué d'un revers auquel ses
pérités constantes ne l'avaient pas accou-
é, donna, cinq ans après, dix-huit vais-
x de guerre, & douze bâtiments Fli-
iers au Maréchal d'Estrés, pour effacer
ront qui ternissait à ses yeux l'éclat d'un
e rempli de merveilles. Cet Amiral ap-
hait du terme de son expédition, lors-
son audace & son opiniâtreté firent
ouer sa flotte à l'île d'Avès. Il recueillit
u'il put des débris de son naufrage, &

regagna, ſans avoir rien entrepris, le p
de Breſt dans un aſſez grand déſordre.

Depuis cette époque, ni Curaçao, ni
petites îles d'Aruba & de Bonnaire, qui ſ
dans ſa dépendance, n'ont été inquiétées. A
cune nation n'a ſongé à conquérir un
ſtérile, qui n'offre que quelques beſtiau
quelques maniocs, quelques légumes pr
pres à la nourriture des eſclaves, & qui
fournit d'autres productions qu'un peu de
ton qui puiſſe entrer dans le Commerce.

V. SAINT-EUSTACHE.

Cette Iſle, formée par deux montagne
& qui n'a que deux lieues de long ſur une
large, reçut, en 1629, quelques Franç
chaſſés de Saint-Chriſtophe. Ces Avent
riers l'abandonnerent quelque tems apr
peut-être parce qu'il n'y avait d'eau pota
que celle qu'on ramaſſait dans les citern
On ignore l'époque préciſe de leur émig
tion; mais il eſt prouvé que les Holland
étaient établis dans l'Iſle en 1639. Ils
furent chaſſés par les Anglais, ſur leſqu
Louis XIV la reprit. Ce Prince fit valoir
droit de conquête dans les négociations
Breda, & réſiſta aux inſtances de la Ré
blique, alors ſon alliée, qui prétendait
cette poſſeſſion lui fût reſtituée, comme
ayant appartenue avant la guerre. Lorſque
ſignature du Traité de paix eut anéanti ce
prétention, le Monarque Français crut q
n'était pas de ſa dignité de profiter du malh

ur de ſes amis. Il remit de ſon propre mou-
nent aux Hollandais leur Iſle , quoiqu'il
gnorât pas que c'était une forteresse natu-
le qui pourrait l'aider à la conſervation de
partie de Saint-Chriſtophe qui lui appar-
ait.

Avant leur déſaſtre , ces Républicains ne
nandaient que du tabac à leur territoire.
rès leur établiſſement , ils planterent dans
lieux ſuſceptibles de culture quelques
nes qui ne leur ont annuellement donné
e huit à neuf cents milliers de ſucre brut.

VI. Saba.

Saba fut originairement peuplée par des
llandais de Saint-Euſtache , dont elle n'eſt
ignée que d'environ treize milles. Cette
e n'eſt , à proprement parler , qu'un roc
arpé , au ſommet duquel il faut gravir
ur y trouver un peu de terre. Elle eſt très-
pre au jardinage. Des pluies fréquentes ,
is dont l'eau ne ſéjourne pas , y font croître
plantes d'un goût exquis , & des choux
ne groſſeur ſinguliere. Une cinquantaine
familles Européannes , avec environ cent
quante eſclaves , y cultivent le coton , le
, en font des bas , qu'on vend aux autres
lonies juſqu'à dix écus la paire. Il n'y a pas
Amérique d'auſſi beau ſang que celui de
a. Les femmes y ſont d'une fraîcheur qu'on
retrouve dans aucune autre des Antilles.
ureuſe Peuplade ! s'écrie ici M. l'Abbé
ynal. Elevée ſur une roche entre le ciel &

la mer, elle jouit de ces deux éléments sa
en craindre les orages. Elle respire un air pu
vit de légumes ; cultive une production simp
qui lui donne l'aisance sans la tentation d
richesses ; s'occupe d'un travail moins pénib
qu'utile ; possede en paix tous les biens de
modération, la santé, la beauté, la libert
C'est le Temple de la paix, d'où le sage pe
contempler à loisir les mœurs & les passio
des hommes, qui vont comme les flots de
mer, se pousser & se heurter sur les rich
côtes de l'Amérique, dont ils se disputent
s'arrachent tour-à-tour les dépouilles &
possession. C'est de-là que l'on voit au loin l
nations de l'Europe venir porter la foudre
milieu des gouffres de l'Océan, & sous l
ardeurs des Tropiques, toujours brûlantes d
feux de l'ambition & de la cupidité, se rem
plir d'or sans jamais s'en rassasier ; amass
dans des flots de sang ces métaux, ces perle
ces diamans, dont se couvrent ceux qui d
pouillent les peuples ; surcharger d'innom
brables navires de ces tonneaux précieux, d'o
le luxe tire la pourpre, & où l'on puise l
délices, la molesse, la cruauté, les vice
Le tranquille Colon du rocher de Saba, vo
cet amas de folies, & file paisiblement so
coton.

VII. SAINT-MARTIN.

Cette Isle, dont la propriété est partag
entre la France & la Hollande, n'a pas pl
de dix-huit lieues de circonférence. Les Fran

s & les Hollandais y aborderent en 1638 ;
premiers au Nord, & les ſeconds au Sud.
deux Peuples y vivaient en paix & ſépa-
ent, lorſque les Eſpagnols, qui étaient en
rre ouverte avec l'une & l'autre nation,
attaquerent, les battirent, les firent pri-
niers, & s'établirent à leur place. Le
nqueur ne tarda pas à ſe dégoûter d'un
liſſement dont la conſervation lui coûtait
ucoup, ſans lui rapporter le moindre avan-
e ; & il l'abandonna en 1648, après avoir
uit tout ce qu'il ne lui était pas poſſible
nporter.
Ces dévaſtations n'empêcherent pas les
x Puiſſances, qui avaient déjà fait occuper
nt-Martin, d'y envoyer quelques vaga-
ds auſſi-tôt qu'on le fut évacué. Ces Co-
ſe jurerent une foi mutuelle ; & leurs
endans ont été fideles à cet engagement,
gré les animoſités qui ont ſi ſouvent di-
les deux Métropoles. Seulement le par-
e, originairement trop inégal du terri-
e, s'eſt peu à peu rapproché. De dix mille
quatre-vingts quarrés que contient l'Iſle,
rançais n'en poſſedent plus que cinq mille
cent quatre, & les Hollandais ſont
enus à s'en approprier quatre mille cent
ante-ſeize.
e climat de cette Iſle eſt très-ſalubre,
e ciel y eſt toujours ſerein. Son ſol, ex-
à de trop fréquentes ſéchereſſes, eſt
éralement léger, pierreux & peu fertile.
premiere culture dont s'occuperent les

habitans, fut le tabac. Ils y substituer
bientôt l'indigo, qui fut lui-même rempl
par le coton, auquel dans ces derniers t
on a ajouté le sucre. Ce qui contribue
plus à entretenir cette Isle dans un état
rissant, c'est la facilité avec laquelle on
vige dans ses parages. Elle n'offre, à la
rité, aucun port; mais la multiplicité & l'
cellence de ses rades, empêchent qu'on
sente vivement cette privation.

POSSESSION HOLLANDAI EN AFRIQUE.

Ce fut au milieu du dernier siecle que
Hollandais, s'appercevant qu'il leur m
quait un lieu de relâche en Afrique, s'é
blirent au Cap de Bonne-Espérance, mépr
mal-à-propos autrefois par les Portugais.
Républicains, sentant toute l'importance
cet établissement, employerent vingt ann
entieres à le former. Dans cet espace de tem
la Compagnie dépensa quarante-six millio
pour élever la Colonie à l'état de prospéri
dont elle jouit aujourd'hui.

Le Cap de Bonne-Espérance, dont les p
rages sont si orageux, termine la pointe
plus méridionale de l'Afrique. A seize lieu
de cette fameuse montagne, est une péninsu
formée au Nord par la Baie de la Table; &
Sud, par False-Baie. C'est à la premiere d
deux Baies, qui ne sont séparées que par u
distance de neuf mille toises, qu'aborde
tous les bâtiments, durant la plus grande pa

le l'année ; mais depuis le 20 Mai jusqu'au
Septembre, la rade est si dangereuse, on
éprouvé de si grands malheurs, qu'il est
ndu aux vaisseaux Hollandais d'y mouiller.
se rendent tous à l'autre Baie, où, dans
e saison, on n'a rien à craindre.

e climat du Cap qui, par sa latitude, de-
t être embrâsé, est d'une salubrité re-
quable. Le sol n'en est pas aussi bon qu'on
ru long-tems parmi nous. La Compagnie
pas encore parvenue à le féconder, même
les environs de la Capitale où les encou-
ments n'ont pas manqué. Les vignes, qui
vrent principalement les campagnes voi-
de cette Ville, font la plus grande partie
ses ressources. La population de cette Co-
e, protégée annuellement par sept cents
mes de troupes régulieres, est de quinze à
mille Européans, & d'environ cinq mille
ves.

oyez la description de cette Colonie, stoire naturelle de son territoire, & les rs des Hottentots dans le Tableau de l'A- c de l'Afrique, *tome II*, *pag.* 262-275.

SSESSIONS HOLLANDAISES EN ASIE.

e Tableau que nous avons tracé dans notre
du Commerce de l'Asie & de l'Afrique,
Possessions de la Compagnie Hollandaise
cette partie du Monde, de son commer-
de ses liaisons avec les Souverains du pays,
es richesses immenses qu'elle tire annuel-

lement de cette opulente région, nous (pense d'approfondir cette matiere importa dans un Ouvrage qui a principalement l'A rique pour objet. Au Malabar, au Co mandel, à Ceylan, au Bengale, dans presqu'île de Malaca, aux Moluques, à B neo, à Sumatra, cettte puissante Sociét des Comptoirs, des Domaines, des Sou rainetés. La plus grande partie de l'île Java est soumise à ses loix. Batavia, cen de toutes ses opérations, est aujourd'hui l'u des plus riches & des plus importantes Vi des Indes. Là, vont se réunir la plûpart (productions de l'Asie. Le Coromandel y ve annuellement cinq à six mille balles de toil & le Malabar, plusieurs chargements de cai & deux à trois millions pesant de poiv L'île de Ceylan, dans laquelle la Compag possede divers établissements considérable lui fournit plusieurs especes de pierres p cieuses, du poivre, du café, du cardamom des mouchoirs, des pagnes & des guingu d'un très-beau rouge, de l'ivoire, des é phans vivans, des noix d'aareca, des perles, sur-tout de la cannelle, qui est très-abonda dans cette Isle. Elle tire de la presqu'île de M laca, de l'opium & des toiles. Des Moluqu du poivre, de l'indigo & de la muscade. Célebes, de l'or, de la cire, des esclaves & tripan. De Borneo, des diamans & du poiv De Sumatra, du poivre, de l'étain, du be join, du camphre, & ces précieux nids d' seaux qui font les delices des habitans de ce

tie du Monde. Enfin Java, dont la lon-
eur eſt de deux cents lieues ſur trente &
rante de large, forme pour cette opulente
iété une ſource précieuſe & très-féconde,
ù elle retire, à vil prix, toutes les den-
s, toutes les marchandiſes de luxe ou d'uti-
que fournit l'Aſie dans la plûpart de ſes
trées.

miniſtration de la Compagnie en Aſie. MM.

o G. Arn. Alting, *Gouv. gén.* à Batavia.
o Hen. Breton, *Directeur gén.* à Batavia.

Officiers du Conſeil. MM.

7 Im. G. Falck, Gouv. & Dir. de Ceylan.

6 J. Vos.	1777 Jac. Pelters.
3 Adr. Moens.	1777 H. Van Stockum.
3 D. J. Smith.	
6 Radermacher.	1777 J. H. Poock.

8 Van de Graaf, Direct. de Sumatra.
9 J. R. Van der Burgh.
6 Van Plettenberg, Gouv. & Dir. du Cap.

Gouvernement d'Amboine. MM.

4 Bern. Van Pleuren, *Gouv. & Direct.*
o M. Hartog, *Directeur en ſecond.*
7 Joſ. Stephaan, ... } *Cap. en chef*
9 G. Nic. Van Guericke, } *de la Milice.*

Gouvernement de Banda. MM.

5 S. Lebrecht Seidelman, *Gouv. & Dir.*
o Joſ. Raket, *Directeur en ſecond.*
7 God. Cornelis, *Cap. en chef de la Milice.*

Gouvernement de Ternae. MM.

1780 Alex. Cornabé, *Gouv. & Directeur.*
1780 Fr. B. Hemmekan, *Prov. en secon*
1774 J. God. Guil. Heinrich, *Cap. en chef la Milice.*

Gouvernement de Macassar. MM.

1780 B. Reke, *Gouv. & Directeur.*
1780 Claas Kraane, *Directeur en second.*
1778 J. Mart. Pafferman, *C. en chef de la M*

Gouvernement de Malaca. MM.

1776 P. Ger. de Bruyn, *Gouv. & Direct.*
1775 Ant. Abr. Werndley, *Direct. en secon*
...... *Cap. en chef de la Milic*
1773 Barth. Meyer, *Lieutenant.*

Gouvernement de Coromandel. MM.

1771 Rein. Van Vliffingen, *Gouv. & Dire*
1775 Phi. Jac. Dormieuz, *Direct. en secon*
1772 L. Ern. G. Azelman, *Maj. en ch. de la Mi*

Gouvernement de Ceylan. MM.

1765 Guil. Falck, *Gouv. & Direct.*
1776 B. J. Raket, *Comm. à Jaffanapatnam*
1766 Arn. de Ly, *Comm. à Gale.*
1776 Dan. de Bok, *Admin. de Colombo.*
1777 J. Jac. Coquard, *Maj. en chef de la Mi*

Gouvernem. du Cap de Bonne-Espérance. MM.

1774 Joach. Van Plettenberg, *Gouv. & Di*
1778 P. Hacker, *Direct. en second.*

7 R. Jac. Gordon,
7 L. Chriſt. Warnek, } *Capitaines.*
7 Car. M. G. de Liſle,

Gouvernement de Java. MM.

0 J. Siberg, *Gouv. & Direct.*
7 Van Der Niepoort, *Direct. en ſecond.*
8 J. Van Santen, *Adminiſt. en chef de Samarang.*
8 Van Panhuis, *Prov. à Japara.*
7 Van Stralendorf, *Prov. à Socotora.*
3 M. Van Rhyn, *Prov. à Jacatra.*
8 L. H. Vermeehr, *Comm. la Milice.*
0 Chriſt. Hoffman, *Cap. de l'Infanterie.*
8 de Chaſteauvieux, *Cap. de la Cavalerie.*

Direction du Bengale. MM.

6 J. M. Roſſ, *Directeur.*
8 G. Herklots, *Direct. de Caſſimbazar.*

Direction de Surate. MM.

6 G. J. Van de Graaf, *Directeur.*
9 Ab. Joſ. Sluysken, *Admin. en chef.*

Commandement de Sumatra. MM.

9 Jac. Van Heemskerk, *Directeur.*
7 Joſ. Challier, *Adminiſtrateur.*
0 J. M. Scheffer, *Commandant.*

Commandement du Malabar. MM.

0 Van Angelbeck, *Commandant.*
6 Reinier Van Harn, *Adminiſtrateur.*
7 Van Den Buſch, *C. L. de Milice.*

Commandement de Bantam. MM.

1779 L. Nic. Meybaum, *Commandant.*
1780 G. Christ. Engert, *Administrateur.*
1776 J. H. Fred. Neef, *Cap. des Troupes.*

ADMININISTRATION DE LA COMPAGNIE D[ES] INDES ORIENTALES.

Le Prince Stadhouder, *Gouvern.-gén[éral].*

Chambre d'Amsterdam. MM.

1742 de Vry Temminck.
1763 G. Huyghens.
1761 J. Van de Poll.
1764 P. Trip.
1766 J. El. Arnouldsz.
1766 Van Beaumont.
1769 Van Der Oudermeulen.
1769 Van Heemskerck.
1770 Van der Hoop.
1770 J. Hope.
1771 Ocker Gevarts.
1772 Fr. Alewyn.
1772 M. Straalman.
1775 P. Cliffort.
1776 Nic. Faas.
1777 P. C. Hasselaa[er].
1777 N. Van Leewen.
1777 J. G. Pictersz[.]
1780 M. A. Beels.
1781 J. G. Hartsinc[k].
1781 Ant. Slicher.
1781 J. Boon V[an] Ostade.
1781 le Baron V[an] Nagel.
1782 Herm. Klupp[el].
1782 J. Meerman.

Chambre de Zélande, à Middelbourg. MM[.]

1744 J. G. Van Der Poort.
1751 P. Van Visvliet.
1757 C. K. Van Citters.
1761 D. Radermacher.
1765 A. Huysman.
1768 G. Fr. Godin.
1770 B. M. Poces.

75 le Baron Van Borſſel.
75 J.C.VanHoorn.
8 P. Ed. Van de Perre.
79 D. St. Schorer.
1680 St. M. Snouck.
1760 le B. Van Der Borck, *Député à Groning.*

Chambre de Delft. MM.

5 N. Kracyvanger.
8 G. Van Hoogeveen.
75 le Baron Van Der Does.
6 J. Bouwens.
1777 J.C.Van Alderwerelt.
1780 G. Van Blommeſtein.
1781 Ev. H. Putman.
1781 A. Van Der Does.

Chambre de Rotterdam. MM.

5 G.Fr. Meyners.
9 J. Bichon.
0 J. Van Der Heim.
1 M.R.Matheusz.
1774 J. Theod. Baron Van Der Does.
1780 J. C. de Groot.
1780 Iſ. Van Teylingen.

Chambre de Hoorn. MM.

6 Fl. Ab. Tromp.
7 le Baron Van Boѕtyclaar.
6 P. Schagen.
7 P. Opperdoes.
8 le P. de Naſſau Bergen.
1779 J. C. Van Blocquery.
1780 J. B. de Maуregnault.
1781 J. Van Bredchoff.

Chambre de Enkhuyzen.

1753 H. Van Stralen.
1757 Ev. Pan.
1768 de Jong Van Perſyn.
1768 Jean L. Appelman.
1776 Van der Wi-gen.
1781 Ant. Blok.
1765 J. van Bleiſw- *Banquier d- Compagnie* Amſterdam

ADMINISTRATION DE LA COMP. D'AFRIQU-

Le Prince Stadhouder, *Gouverneur-général*
Nic. Geelvinck, *Gouverneur en ſecond.*

Chambre d'Amſterdam. MM.

1761 Ant. Kuits.
1763 J. F. Berewout.
1763 D. Em. Jongkind.
1764 N. Geelvinck.
1771 N. van Alphen.
1773 D. J. de Kempenaer.
1773 P. Cyp. Teſtart.
1774 G. C. Hooft.
1774 J. B. Bicker.
1775 H. M. van Weede.
1775 N. W. Anth-niſz.
1776 Arch. Hope.
1776 Ap. J. C. Lan-ſins.
1779 D. J. van H-gendorp.
1780 Jacq. J. Fo-kinck.
1782 van Ameronge-
1782 van Oldenba-neveld.

Chambre de Zéelande. MM.

1744 Ab. Duvelaar.
1753 van den Helm Bodaeſt.
1757 J. Mariniſſen.
1760 van den Brand-
1761 Corn. Caen.
1764 Jacq. Joſ. - Bruyn,

[C]ollege de l'Amirauté de Zélande. MM.

2 Corneille Vis, *Vice-Amiral.*

1 H. de Haze Bomme.
1 van der Madere.
4 Ant. P. Lambrechtſen.
1775 G. J. van Citters.
1775 L. C. van Sonſbeeck.

MARINE DES PROVINCES-UNIES.

[P]rince Stadhouder, *Amiral-général.*

[Co]llege de l'Amirauté de la Meuſe. MM.

3 le Baron de Waſſenaer, *Lieut.-Amir.*
3 A D. van der Gon. } *Vice-Amiraux.*
1 D. Pichot. } *Vice-Amiraux.*
9 E. van Haaften. } *Contre-Amiraux.*
2 E. Biſdom. } *Contre-Amiraux.*
2 J. J. van Hoey. } *Contre-Amiraux.*

[Co]llege de l'Amirauté d'Amſterdam. MM.

3 Jean Hœuft, *Lieutenant-Amiral.*
3 And. Hartſinck. } *Vice-Amiraux.*
9 P. H. Reynſt. } *Vice-Amiraux.*
1 le Comte de Bylandt. } *Vice-Amiraux.*
1 J. A. Zoutman. } *Vice-Amiraux.*
6 A van der Does. } *Contre-Amiraux.*
9 Q. Dabenis. } *Contre-Amiraux.*
9 J. Binkes. } *Contre-Amiraux.*
1 H. Rietvelt. } *Contre-Amiraux.*
1 S. Dedel. } *Contre-Amiraux.*
1 W. van Braam. } *Contre-Amiraux.*
1 J. H. de Kinsbergen. } *Contre-Amiraux.*

1766 M. Haringman.
1780 J. van Kruynen. } *Contre-Amiraux*

College de l'Amirauté de West-Frise. MM.

1779. J. Peereboom.
1779 P. Mytens. } *Contre-Amirau*
1782 G. J. Vos.

Capit. du Coll. de l'Amir. de Frise, MM.

1764 J. Berghuis.
1764 W. van der Beets.
1767 J. C. van Idsinga.
1773 le C. de Rechteren.
1777 A de Rook.
1777 W. L. de Bour-cius.
1779 C. M. de Witl
1781 J. H. de Kin-bergen.

ARTICLE V.

POSSESSIONS DANOISES EN AMÉRIQUE.

Les possessions de cette Puissance en Amérique sont très bornées. Elles se réduisent aux îles de St. Thomas, de Ste. Croix & de St Jean. Ces trois îles produisent, années communes, 25 à 30 mille tonneaux de sucre brut, qui font le poids de 20 à 24 millions de liv Cette branche de Commerce est la seule que puissent exercer les Colons, à l'exception d'une petite quantité de laine, de coton & de café.

y pourrait augmenter la culture jusqu'à 40
le tonneaux de sucre.

Dans ces îles, le prix du sucre est fixé en-
5 à 6 piastres fortes par cent livres, poids
nois. Celui du coton à un quart de pias-
par livre.

Le Danemarck, la Norwege & le Holstein,
oivent des îles Danoises, la moitié & quel-
fois les deux tiers de leurs productions.
es s'y consomment, à l'exception d'une pe-
partie de sucre brut & de syrop qu'on
nsporte en Suede, en Allemagne, & dans
lques autres ports de la mer Baltique, pour
iron 100 à 150 mille rixdhalers.

Un grand obstacle à la multiplication des
nesses, dans les îles Danoises, c'est la situa-
n extrêmement gênée des Colons ; ils doi-
t 4,500 000 livres au Gouvernement ; ils
vent 1,200,000 livres au Commerce de la
tropole ; ils doivent 26,630,170 livres aux
llandais, que l'immensité de leurs capitaux,
'impossibilité de faire tout valoir par eux-
mes, rendent forcément Créanciers de tou-
les Nations.

Le Gouvernement lui-même oppose aussi des
raves à l'industrie, par les droits excessifs
il exige. Les productions payent cinq pour
t de droit de sortie. Le Roi exige de plus
rixdhaler par tête de capitation annuelle,
nze rixdhalers sur chaque plantation ; les
is quarts des frais qu'occasionnent les ven-
publiques ; quatre rixdhalers pour cha-
e esclave arrivé dans l'Isle, la dixme des

capitaux qui ſortent des îles, le droit d'entr
ſur les denrées étrangeres, & le prix du p
pier timbré.

En Europe, le Roi perçoit 3 pour cent ſ
les ſucres qui arrivent, & deux ſols lubs po
chaque pinte de rum. Tous ces impôts fo
ment un objet annuel d'environ deux cen
mille rixdhalers.

I. Isle de Saint-Thomas.

Cette île eſt la derniere des Antilles, c
côté de l'Oueſt. On lui donne environ ſ
lieues de circonférence. Son terroir génér
lement ſablonneux, ne produit gueres que d
cannes à ſucre. En 1775, on y voyait 27 plan
tations deſtinées à la culture de cette denrée
& 42 qui contenaient de nombreux troupeau
dont la laine formait un objet de Commerc
important pour les Colons. On y compta
alors 336 Blancs, 4296 Négres eſclaves, &
52 affranchis. Ce qui rend cet établiſſemen
précieux au Danemarck, c'eſt un port excel
lent que la mer y a creuſé, & qui peut rece
voir juſqu'à cinquante vaiſſeaux.

Près de St. Thomas, eſt l'île des Crabes o
de Borriquen, poſſédée autrefois par les Da
nois, & ſur laquelle les Eſpagnols préten
dent avoir aujourd'hui la propriété. Elle peu
avoir huit ou dix lieues de circonférence. Ell
eſt hériſſée d'un aſſez grand nombre de mon
tagnes, qui ne ſont ni arides, ni eſcarpées
ni fort élevées. Le ſol des plaines & des vallée
qui les ſéparent, paraît très-fertile; & il eſ

sé par de nombreuses sources, dont l'eau
e pour excellente. La Nature en lui refu-
un port, lui a prodigué les meilleures
s que l'on connaisse. On trouve à chaque
des restes d'habitations, des allées d'o-
gers & de citronniers, qui prouvent que
Espagnols de Porto-Rico, qui n'en sont
gnés que de 5 ou 6 lieues, y ont été fixés
efois.

es Anglois voyant qu'une île si bonne
t déserte, y commencerent quelques plan-
ons vers la fin du dernier siecle. On ne leur
a pas le tems de recueillir le fruit de leur
ail. Ils furent surpris par les Espagnols,
massacrerent impitoyablement tous les
mes faits, & qui en emmenerent les
mes & les enfans à Porto-Rico. Cet évé-
ent n'empêcha pas les Danois de faire
ques arrangements pour s'y établir en
7. Mais les sujets de la Grande-Bretagne,
amant leurs anciens droits, y envoyerent
lques Avanturiers, qui furent d'abord pil-
, & bientôt après chassés par les Espagnols.
jalousie de ces anciens Maîtres du nou-
ı Monde, va jusqu'à défendre à des bar-
s même de pêcheurs, l'approche d'un ri-
e où ils n'ont qu'un droit de possession sans
cice. Condamnant l'île des Crabes à une
ude éternelle, ils ne veulent ni l'habiter
u'on l'habite.

II. ISLE DE SAINT-JEAN.

Ce fut en 1719, que les Danois vinrent ha-

biter cette île, voisine de celle de St. T
mas. Elle n'a gueres que trois à quatre lie
de tour, mais le terroir en est fertile; &, l
y cultive du sucre avec succès. En 1775,
y avait 27 plantations destinées à recevoir
cannes à sucre, & 42 où l'on entretenait
troupeaux. La population était alors de 1
Blancs, & de 2324 Négres esclaves. Des p
sonnes, sur la fidélité desquelles nous pouv
compter, nous ont assuré que, depuis ce
époque, la population blanche y était au
mentée d'un sixieme.

Le Gouvernement Danois a publié, le
Novembre 1782, une ordonnance, dont l'o
jet est d'étendre le Commerce de cette île
de la précédente. Ce réglement porte,

1°. Que l'usage du papier timbré doit ê
entiérement supprimé dans ces deux îles,
conservé seulement à l'égard des passepo
de mer.

2°. Que tous les navires, qu'ils soient co
truits dans les Etats Danois ou ailleurs, arm
ou non armés, pourront à l'avenir être e
ployés; non-seulement à la navigation ent
St. Thomas & St. Jean, & les îles & plac
Américaines, & des Indes occidentales, ma
encore entre St. Thomas, St. Jean & autr
lieux, soit en Europe ou ailleurs.

3° Qu'il sera permis aux Patrons des nav
res Américains & des Indes occidentales,
vendre eux-mêmes dans ces deux îles leu
marchandises, tant en gros qu'en détail.

4°. Que la Navigation & le Commerce e

esdites îles & les autres parties du Monde, t tellement libres & exempts d'entraves, de tous les autres ports Danois & étran-, on pourra naviguer & importer à St. mas & à St. Jean, & en exporter les car-ns, de retour dans tous les ports Euro-s, Danois ou autres.

. Le café, le tabac, l'indigo, le cacao, ois Américains, le sucre & le riz exempts us droits de douane à leur importation ces deux îles, n'acquitteront à leur sor-'un droit de 5 p. $\frac{o}{o}$, lorsqu'on les expor-directement dans les ports étrangers de ope; ces mêmes articles n'en payeront deux & demi p. $\frac{o}{o}$, quand on les transf-era dans les Etats Danois.

fin que si la plus grande partie, ou la ge principale d'un bâtiment Américain, es Indes occidentales, qui arrivera à St. mas & à St. Jean, s'y trouve exempte roits de Douane, les autres productions ffets chargés à bord de ce navire, joui-du même bénéfice à leur entrée; mais exportés de nouveau de ces deux îles, ils ront un droit de deux & demi pour cent.

I. Isle de Sainte-Croix.

ette île fut vendue, en 1733, au Dane-k par les Français. On lui donne dix-huit s de long sur trois & quatre de large. la plus importante possession des Danois mérique. Son terroir quoique peu arro-est d'une fertilité incroyable. Le sucre &

le coton s'y cultive avec le plus grand ſuccè
La partie ſud de l'île eſt ſur-tout propre à
premiere de ces denrées ; le nord, & les env
rons de Chriſtianſtadt, fourniſſent de très-be
coton. Les plaines offrent de gras pâturage
où les Colons nourriſſent de nombreux tro
peaux. En 1775, il y avait dans cette île 3
plantations, dont 150 étaient couvertes
cannes. Le reſte était deſtiné à nourrir d
bœufs, des vaches, & ſur-tout des mouton
On y comptait alors 574 hommes, 442 fem
mes, 336 garçons, 341 filles, 365 ouvriers
77 ſervantes, & 136 militaires. Ainſi la po
pulation blanche était de 2271 perſonnes.
la même époque, l'île nourriſſait 22244 N
gres eſclaves, & 155 affranchis.

Il eſt peu d'établiſſements en Amérique o
les eſclaves ſoient traités avec autant de r
gueur qu'à Sainte-Croix. Souvent ces malheu
reux, victimes du caprice ou de la cupidit
mal entendue des Colons, ſont expoſés à d
châtiments qui les font périr au milieu d
plus affreux tourments. Cette conduite atroc
a enfin fixé les regards de l'Adminiſtration
&, par un arrêt rendu au mois de Févri
1783, par le ſuprême Tribunal, un planteur
nommé Brown, a été condamné à deux anné
d'eſclavage, pour s'être livré à cette barbari
révoltante.

Gouvernement des trois îles.

M. P. Clauſen, Chev. de Dannebrog, *Gou-verneur-général.*

Conseil d'Administration. MM.

ouverneur-général.
. Schimmelmann, *Vice-Général-Gouverneur des trois îles, & Vice-Commandant Ste. Croix.*
t. Lindemann, *Conseiller d'Etat.*
Fred. Laurberg, *Conseiller d'Etat.*
Fred. Waltersdorff, *Assesseur.*
Ch. Müller, *Secrétaire.*

seil de St. Thomas & de St. Jean. MM.

en, *Gouverneur-général.*
eville, *Commandant.*
Kragh, *Agent.*
hwarzkopf, *Secrétaire.*

Etat Militaire des îles.

à Sainte-Croix. MM.

. Fr. Hederich, *Cap. de la prem. Comp.*
Meyer Heyliger, *premier Lieutenant.*
de Haxthausen, *Cap. de la sec. Comp.*
wenberg, *premier Lieutenant.*
Ad. Kohl, *second Lieutenant.*

à St. Thomas & à St. Jean. MM.

Cronenberg, *Capit. de la prem. Comp.*
red. Ingwersen, *premier Lieutenant.*
Ch. de Trolle, *second Lieutenant.*
as des Crozés, *Cap. de la sec. Compag.*
Kaas, *premier Lieutenant.*
Fred. de Berger, *Q. Maître du Régim.*

F. W. Dorph, *Auditeur & Av. du Ro[i] Sainte-Croix.*

J. Bentzon, *Auditeur de Saint-Thomas & Saint-Jean.*

Corn. Henrichſen, *Cap. Commandant de ville de Sainte-Croix.*

P. Wood, *Vice-Capitaine.*

Magens, *Cap. Commandant de la ville Saint-Thomas.*

Detl. Peterſen, *Cap. Commandant de la v[ille] de Saint-Jean.*

POSSESSIONS DANOISES E[N] AFRIQUE.

Il n'y a pas plus d'un ſiecle, que les Dan[ois] ſe ſont fixés ſur la côte occidentale de l'Af[ri]que; mais leurs poſſeſſions, plus médioc[res] encore que celles qu'ils ont en Amériqu[e,] n'offrent qu'une conſiſtance très-précaire. [Des] cinq Comptoirs que cette Nation poſſede [sur] la Péninſule, Chriſtiansbourg & Fréder[iks]bourg, placés ſur la côte d'Or, ſont les ſeu[ls] un peu fortifiés. Les autres ne ſont que de ſi[m]ples loges. Pour la ſomme de 53,160 livres la Couronne entretient, dans ces cinq ét[a]bliſſements, ſoixante-deux hommes, do[nt] quelques-uns ſont noirs. Si les magaſins étaie[nt] convenablement approviſionnés, il ſerait f[a]cile d'y traiter annuellement deux mille eſcl[a]ves. Dans l'état actuel des choſes, on n'e[n] achete que 1200, livrés la plûpart aux N[a]tions étrangeres, parcequ'il ne ſe préſente p[as] de Navigateurs Danois, pour les enlever.

yez le Tableau du Commerce de l'Asie l'Afrique, *tom.* II. *pag.* 253-256.

nistration Danoise sur la côte de Guinée.

GOUVERNEUR.

Adolphe Kioge.

Conseil Royal de Guinée. MM.

. Kioge, *Gouvern. & Commandant à istiansbourg.*
orn, *Commandant à Frederisbourg.*
ed. Kipnasse, *Contrôleur.*
ed. Rasmussen, *Chef du Comptoir de da.*
ansen Weile, *Chef du Compt. du Popo.*
rensen, *Secrét. du Gouv. & du Conseil.*
Unger, *Chapelain.*
ndberg, *Catechiste & Maître d'École.*

SESSIONS DANOISES DANS ES INDES ORIENTALES.

est sur la côte de Coromandel que les Da- mal accueillis, en 1618, des habitans eylan, allerent fixer le centre de leurs tions dans l'Inde. Ayant obtenu du Roi anjaour la permission de s'établir dans tats, ils y construisirent Trinquebar, fortifierent depuis par la forteresse de bourg, suffisante pour la defense de la & de la rade. La côte de Malabar fixa te leur attention; & ils s'établirent suc- vement à Calicut & à Colschey. Leur am-

bition tourna bientôt ses regards jusques
bords du Gange ; & en 1756 ils fonde
Fredericnagor, six lieues au-dessus de
cutta. Tous ces établissements ne sont, à
prement parler, que des Comptoirs, o
Compagnie des Indes dépose les marchan
qu'elle vend ou qu'elle achete dans ce
gions. Trinquebar seul, chef-lieu de la
sance Danoise dans l'Inde, mérite que
considération. Son territoire, d'environ c
tre lieues de circonférence, peut recevoir
tes les productions naturelles à la presqu
Sa population de 2 à 300000 ames, s'occ
utilement à des Manufactures de toiles.
Compagnie retire annuellement de cet éta
sement plus de 100 mille livres ; &, ce
y a de plus important, cette somme s
pour faire face à ses dépenses. La guerre
niere a considérablement amélioré son s
& cette place fût devenne bien plus importa
encore, si le Commerce y eût pu trou
plus de liberté.

Voyez le Tableau du Commerce de l'A
& de l'Afrique, *tom.* I, *pag.* 291-300.

*Administration Danoise dans les Indes ori
tales.* MM.

H. Abestée, *Gouverneur.*
Fred. de Lichtenstein, *Conf. des Finances.*
Chev. Hetting, *Justicier.*
De Restorff, *Assess. avec voix délib. au Co*
Th. Walther, *Secrétaire.*
Er. Eman. Grave, *Contrôleur.*

Officie

fficiers de Justice à Trinquebar. MM.

rgen, *Bailli & Auditeur.*
l Sierstadt, *Procureur du Roi.*
Charles Walther, *Greffier.*

Etat Militaire de Trinquebar. MM.

beſtée, *Gouverneur & Chef des troupes*
noises dans les Indes.
red. de Restorff, *Commandant en chef*
s troupes.
. le Fevre, *Capit. Lieuten. de la* 1ere.
mpagnie Européanne.
n Ch. Stricker, *premier Lieutenant.*
Murarius, *second Lieutenant.*
. G. Braun, *Cap. de la* 2e. *Compagnie.*
de Muhlendorff, *prem. L. & Conducteur.*
iorn, *second Lieutenant.*
oleft, *Quartier-Maître du régiment.*
ed. Bottger, *Sergent-Major.*
rgen, *Auditeur.*
e Tanen, *Chef de la* 1ere. *Compagnie*
Cipayes.
. . . . *Chef de la* 2e. *Compagnie*
s Cipayes.
. Bruun, *Adjudant.*
. Moller, *Lieutenant à la suite.*

nseil Royal de Fredericnagor. MM.

Bic, *Chef & Président.*
Meyer, *avec le premier suffrage.*
lefeldt, *avec le troisieme suffrage.*

Etat Militaire. MM.

J. L. Meyer, *Lieutenant.*
J. Bielefeldt, *Auditeur.*

Chefs des Loges Danoifes dans les Inde

Sur la côte de Malabar. MM.

Calicut. Leonard Paffavant.
M. Al. Fulgl, *fon Secrétaire.*
Colfchey. J. M. Beifner.

Sur la côte de Coromandel. MM.

Ballafore. Ch. Ad. Hebert.
Patna. G. Bernier.

Aux îles Nicobar.

J. Ch. Steinmann, *Réfident.*

Compagnie Royale de Commerce de Indes orientales.

Directeurs MM.

De Schack Rathlou, Chev. de l'Éléphant
Miniftre d'Etat.
Le C. de Schimmelmann, Ch. de Dannebro
De Numfen, Chev. de Dannebrog.
Guldberg, Chevalier de Dannebrog.
Ryberg, Confeiller de Conférence.
Heinricht, Confeiller d'Etat.

Adminiftrateurs. MM.

Trant, Confeiller d'Etat.
Haufer, *Agent.*

ncke, Conf. de Com. } pour St. Thomas.
vartzkopf, C. de C. }

Compagnie Royale de Guinée.

Directeurs. MM.

. Gad. C. de Moltke, Ch. de Dannebrog.
. de Schimelmann, Chev. de Dannebrog.
. de Reventlou.
Ferd. C. de Moltke, Ch. de Dannebrog.
it, Confeiller d'Etat.
nrichs, Confeiller d'Etat.
, Confeiller de Juftice.
r, *Adminiftrateur.*

Banque de Copenhague.

Directeurs. MM.

Comte de Thott, Chev. de l'Eléphant.
npe, Chevalier de l'Eléphant.
C. de Schimmelmann, Ch. de Dannebrog.

Marine de Danemarck.

Fred. Chr. Kaas, *Amiral.*

Vice-Amiraux. MM.

Hoglant.
is Henri Fisker.
Ch. Fr. de Fontenay.
Conr. de Schindel.

Contre-Amiraux. MM.

I. Reyerfen.
. Ern. Bille.
as Stephanen.
J. Corn. Krieger.
Fred. Ch. Kaas.
le C. de Moltke.

Commandans. MM.

A. G. Schultz.	A. G. Ellebracht.
Ger. Waltersdorff.	A. Lous.
Fred. G. Krog.	Hans G. Krog.
Jacq. Ahrenfeld.	Ulr. Ch. Kaas.
Volq. Risbrich.	Fred. Grothſchillin

ARTICLE VI.

POSSESSIONS ANGLAISE EN AMÉRIQUE.

Les îles Britanniques aux Indes occident les, ſont généralement plus étendues que fe tiles. Des montagnes qu'on ne ſaurait cult ver, occupent beaucoup d'eſpace dans que ques-unes, & d'autres ſont formées, en to ou en partie, d'une craie très-peu productiv Les meilleures ſont défrichées depuis lon temps, & ont beſoin du ſecours des engrais imparfaits & rares dans cette partie du nou veau Monde. Preſque toutes ont été dépoui lées des forêts qui les couvraient originaire ment, & ſe trouvent expoſées à des ſéche reſſes qui ruinent ſouvent les travaux entrepri avec le plus d'attention & de dépenſe. Auſſ l'augmentation des denrées n'a-t-elle pas pro portionnellement ſuivi la multiplication de bras employés pour les obtenir. Il y a de no jours dans ces Colonies près de 400000 Eſcla-

, dont les sueurs forment à peine les deux
s du revenu, qu'avec les mêmes moyens
obtient sur un sol plus riche.

e nombre des Blancs a diminué assez géné-
ment, à mesure que celui des Noirs aug-
tait. Ce n'est pas qu'il n'y eût, pour
placer ceux qui périssaient ou qui dispa-
aient avec la fortune qu'ils avaient acquise,
ant d'hommes indigents ou désœuvrés,
ngleterre, que dans les premiers tems de
igration; mais cet esprit d'aventure, que
ouveauté des objets & le concours des cir-
tances avaient fait éclore, a été arrêté &
ffé. D'un côté, l'espace qu'occupaient
petites cultures, a été fondu successive-
t dans les Sucreries, qui exigent un terrein
vaste; de l'autre, les propriétaires de ces
ndes plantations ont réduit, le plus qu'il
t possible, des Agents, dont les salaires
ent devenus un fardeau pesant.

epuis cette révolution, les îles Britanni-
s ont plus que jamais à craindre des rava-
ou une invasion. Leurs Colons, tous enré-
entés, eurent autrefois assez de force pour
ousser du moins un ennemi faible & mal
é. Si la Marine de la Métropole cessait
urd'hui un moment de les protéger, elles
rraient, pour la plûpart, être emportées
un coup de main. C'est beaucoup que,
s l'état où elles sont, les milices puis-
contenir les Noirs, plus malheureux
la domination Anglaise que sous au-
e autre.

Jamais les Indes occidentales ne fur
assujetties à aucun impôt par la Grande-B
tagne. Seulement, en 1663, la Barbade
les autres Isles, excepté la Jamaïque, s'en
gerent librement à lui payer à perpétuité
pour 100 pour toutes celles de leurs prod
tions qui seraient exportées. Une si grande
nérosité parut depuis onéreuse, & le poids
fut allégé autant qu'il était possible. Com
cette obligation est acquittée avec des de
rées, on ne livre guere au Gouvernement q
celles qui ont quelques imperfections; & l'
n'est pas plus scrupuleux sur le poids que
la qualité. De cette maniere, le fisc ne reç
que les deux tiers du don qui lui fut ancien
ment accordé.

Tout respire aujourd'hui l'opulence da
les îles Anglaises; c'est que les actes d'u
autorité arbitraire, qui désolent tant d'aut
contrées, n'y sont pas connues; c'est que l
instruments du fisc, qui ruinent quelquefois l
fonds pour établir la forme, ne s'y trouvent pa
c'est que la culture du sucre y a été substitu
aux productions de peu de valeur; c'est q
les plantations appartiennent généralement
des hommes riches, où à des associatio
puissantes, qui ne les laissent jamais manqu
des moyens nécessaires pour la meilleure e
ploitation; c'est que si des hasards malhe
reux réduisent un Colon à faire des emprunt
il les obtient facilement & à bon marché, par
que ses possessions restent hypothéquées à s
Créancier, & que le payement est assuré a

oques convenues ; c'eſt que ces Iſles ſont ins expoſées au dégât & à l'invaſion, que poſſeſſions des puiſſances riches en pro-ctions & faibles en vaiſſeaux ; c'eſt que les nements des guerres les plus opiniâtres & plus meurtrieres, n'empêchent jamais, & retardent que rarement l'exportation de rs denrées ; c'eſt que les ports Britanni-s ouvrent toujours à leurs principales ré-tes un débouché plus avantageux que leurs ux n'en peuvent eſpérer ailleurs. Auſſi les res ſe vendent-elles conſtamment à un très-t prix dans les îles Anglaiſes. On voit un l empreſſement parmi les Européans, parmi Américains, pour en acheter.

Ce ſol aurait été plus recherché encore, ſi Indes occidentales euſſent été moins ſévé-ent fermées aux Navigateurs étrangers ; ſi s avaient eu la liberté de choiſir elles-nes leurs acheteurs ſur tout le globe : mais loix, dont il n'a jamais été poſſible d'élu-les diſpoſitions, ont concentré leurs liai-dans les limites de l'Empire Britannique, les Provinces nationales de l'un & l'autre iſphere.

es Colonies ne voient croître ſur leur ter-re ni vivres pour leur ſubſiſtance, ni bêtes omme pour leurs travaux, ni bois pour s édifices. Ces objets de néceſſité pre-e leur étaient fournis par l'Amérique ſep-ionale, qui recevait en payement du n & d'autres productions pour trois ou re millions chaque année. Les troubles

qui ont divisé la vieille & la nouvelle A
gleterre, ont interrompu cette communic
tion, au grand détriment des Isles. Jusqu'à
que des besoins impérieux la fassent rouvri
ou qu'il se forme des combinaisons qui
remplacent, les Indes occidentales n'auro
de débouché que celui que lui fournira
Grande-Bretagne

A l'époque où nous écrivons, l'Angleter
reçoit tous les ans, des Isles qu'elle occu
dans les Indes occidentales, pour envir
93 millions de denrées, en y comprenant
ou 17 millions qu'elles payent au fisc, &
rhum, que l'Irlande reçoit directement
payement des salaisons qu'elle fournit à c
Colonies.

Presque tout le sucre, qui forme les tro
quarts du produit des Isles, se consomme da
le Royaume même ou est porté en Irlande. C
n'est que rarement qu'on en envoie à Ha
bourg ou dans d'autres marchés.

Les exportations que fait la Grande-Br
tagne des productions de ses Isles, ne s'éleve
pas annuellement au-dessus de 7 ou 8 millio
de livres. Ajoutez à cette somme ce qu'el
doit gagner sur les cotons, qu'elle man
facture avec tant de succès, & qui se r
pandent dans une grande partie du globe
& vous aurez une idée assez juste des avan
tages que cet Empire retire des Indes occ
dentales.

Les Isles reçoivent en payement leurs me
bles & leur vêtement, les ustensiles nécessair

eurs fabriques, beaucoup de clincaille-
& les Esclaves qui doivent exploiter leurs
es. Mais combien il s'en faut que ce qu'on
envoie approche de ce qu'on obtient d'el-
Il faut prélever les frais de navigation,
assurances, la commission, ou le bénéfice
marchand. Il faut prélever l'intérêt de 16
ions sterlings ou de 360 millions tournois,
ces Colonies doivent à la Métropole. Il
prélever ce que les propriétaires des plus
es plantations dépensent en Angleterre,
ils résident habituellement. Si l'on ex-
e les possessions acquises ou assurées par
Traités de 1763, dont les plantations
antes ont encore besoin d'avances, les
es possessions des Indes occidentales voient
eine arriver dans leurs rades la quatrieme
ie des valeurs qui en sont sorties.
'était la Capitale de l'Empire qui faisait
efois presque tous les envois; c'était elle
recevait presque tous les retours. Un pa-
désordre blessait justement les gens éclai-
Mais du moins Londres est le plus beau
de l'Angleterre; Londres construit des
eaux & fabrique des marchandises; Lon-
fournit des matelots à la navigation, &
bras au Commerce; Londres est dans une
vince tempérée, féconde & centrale. Tout
y arriver, tout peut en sortir. Elle est
ment le cœur du corps politique, par sa
ation locale. Cette Cité n'est pas remplie
superbes oisifs, qui ne font qu'embarrasser
surcharger un peuple laborieux. C'est le

siége de la Nation assemblée. Là le Pa[...]
du Prince n'est ni vaste ni vuide. Il y reg[...]
par sa présence qui vivifie tout. Le Séna[...]
dicte des Loix, au gré du peuple qu'il rep[...]
sente. Il n'y craint pas l'aspect du Mon[...]
que, ni les attentats du Ministere. Lond[...]
n'est point parvenue à sa grandeur, par l'[...]
fluence du Gouvernement, qui force & [...]
bordonne toutes les causes physiques : m[...]
par l'impulsion naturelle des hommes & [...]
choses, par une sorte d'attraction du Comm[...]
ce. C'est la mer, c'est l'Angleterre, c'est [...]
Monde entier, qui veulent que Londres s[...]
riche & peuplée.

Cependant cet entrepôt immense a perd[...]
avec le tems, quelque chose de l'espece [...]
monopole qu'il exerçait sur les Coloni[...]
& sur les Provinces. Bristol, Liverpoo[...]
Lancaster, Glascow, ont pris une part as[...]
considérable à ce grand mouvement. Il se ser[...]
même établi une concurrence plus unive[...]
selle, si des mœurs nouvelles, le dégo[...]
d'une vie retirée, le desir d'approcher [...]
trône, une mollesse & une corruption q[...]
ont passé toutes les bornes, n'eussent réu[...]
à Londres, ou sur son territoire, le tie[...]
de la population du Royaume, & princ[...]
palement les grands consommateurs.

I. ISLE DE LA BARBADE.

Cette Isle, située sous le 13e degré [...]
minutes de latitude nord, peut avoir 7 [...]
8 lieues de long sur 4 & 5 de large. El[...]

tient environ cent mille acres de terre.
ne peut y aborder que d'un côté ; &
s cette partie , elle a de bons ports ,
havres sûrs , & ses côtes sont défendues
plusieurs Forts , dans lesquels on a mis
nombreuse artillerie. La capitale de
e est Bridgestown , ville autrefois beau-
p plus florissante qu'elle ne l'est aujour-
ui.

orsqu'en 1625 , les Anglais aborderent
ette Isle , le climat en était fort mal-sain.
r qu'on y respirait était brûlant ; &
dant huit mois de l'année, la chaleur
t excessive. Les vents froids , arrêtés par
iisseur des bois , ne pouvaient parvenir
u'aux cantons défrichés. On abattit une
ie de ces bois , on dégagea l'autre.
uis cette époque , le vent de l'est ra-
chit l'air , & celui qu'on respire aujour-
i à la Barbade n'est plus contagieux
me il l'était autrefois. Les maladies qui
gaient ses habitans ont disparu. Les ou-
ns qui ravagaient fréquemment leurs
es , sont devenus moins fréquents & moins
aindre. Les arbres y sont toujours verds ,
parfums que répandent leurs fleurs , sur-
celles des orangers , des citronniers , des
s , joint à celui qui s'exhale des fleurs
la terre est couverte , font de ce pays
éjour très-agréable.

homme avide de richesses leur sacrifie son
s & sa tranquillité ; il leur immole
u'à sa santé. C'est à cette soif de l'or

que l'Amérique doit sa population ; elle
le principe de celle de la Barbade, & s
tout de ses accroissements. La fortune rap
de ses premiers habitans fut, pour un gr
nombre de ceux de l'Angleterre, un puiss
motif de s'y transplanter. Charles II,
regnait alors sur eux, encouragea leur é
gration, en accordant des récompenses h
norables. Il en créa plusieurs Chevali
Baronnets, dont quelques-uns dès-lors jo
saient d'un revenu de plus de 10,000 sterlin
ou 250,000 tournois.

En 1676, on comptoit dans cette Colo
50,000 Blancs, & environ 100,000 Neg
ou Indiens. Ces derniers étaient originai
des îles Caraïbes. Les Anglais les avai
enlevés de leur pays & réduits à l'esclava

Plusieurs causes se sont réunies depuis p
diminuer le nombre des uns & des autr
d'abord ce furent des maladies. La plus co
dérable fut celle de 1692 ; elle y fit autant
ravage qu'aurait pu faire la peste la plus me
triere. Après avoir regné pendant plusieurs a
nées, elle disparut tout-à-coup. En 1700,
ne comptait plus à la Barbade que 15,0
Blancs ; en 1730, leur nombre se trouva
27,000, & celui des Négres de 60,000.
évalue aujourd'hui la population de ceux-c
80,000, & de ceux-là à 30,000. La gue
n'a pas peu contribué à la dépopulation de
pays. Ses habitans ayant tenté sans succès p
sieurs expéditions contre les Colonies Fra

es, y perdirent beaucoup de monde.
nt moins de bras pour cultiver leurs ter-
, elles devinrent moins fécondes; ce qui,
t à la diminution du commerce du ſucre
Anglais, rendit moins rapides & moins
ſidérables les fortunes des planteurs; plu-
rs d'entr'eux repaſſerent en Europe, &
ıtres allerent s'établir à la Caroline & en
ſilvanie.

Pour entretenir le nombre de leurs Négres,
Barbadiens ont beſoin tous les ans d'une
rue conſidérable, d'autant qu'on n'évalue
à environ 7 ans la vie de ces malheureux
laves, & qu'une habitation de 500 acres
terres qui en emploie 120 à 140, a beſoin
tre recrutée tous les ans de 20 à 30. Pour
ı procurer, les Barbadiens vont en Afrique,
y portent leurs denrées & celles de l'Angle-
re, qu'ils échangent avec avantage contre
Négres. De cette façon, ils ſe les procu-
t à bien meilleur compte que s'ils les ache-
nt de leurs voiſins.

Les 80,000 Négres employés à la Barbade
ſuffiſent pas à ſa culture. Ses habitans ſont
igés de les faire aider par des Eſclaves
ncs, ou tranſportés en Angleterre, qu'ils
nettent, & ſouvent même par leurs domeſti-
es appelés 36 *mois*. Ces Eſclaves blancs,
domeſtiques engagés, ſont de mauvais
ltivateurs; ils ſont trop faibles, & ne
iſtent pas ſi long-temps que les Négres
x travaux pénibles; auſſi en périt-il beau-
up tous les ans, ce qui diminue conſi-

dérablement les gains des Planteurs actu
de la Barbade.

Dans le commencement du défrichem
de cette Isle, ses Colons ne s'adonnerent q
la culture du gingembre, du coton, de l'
digo, & du tabac. En 1646, ces quatre p
ductions de la terre formaient tout le co
merce des Barbadiens. Ils s'en occupere
moins, quand on leur eût apporté la cann
sucre; elle leur fut envoyée de Fernambu
N'étant pas familiarisés avec sa culture, ign
rant l'art de la travailler, ils ne firent d'abo
que de mauvaise moscouade, dont ils tro
vaient difficilement le débit. En 1650, pl
sieurs d'entr'eux ayant passé quelque tems
Fernambuc, y prirent des instructions qui l
mirent en état de perfectionner leur Sucreri
& par conséquent de tirer de plus grands ava
tages de leurs plantations.

Les premiers Anglais qui arriverent à l
Barbade, n'y trouverent, pour tous animau
utiles, que des cochons d'une force & d'un
grandeur surprenantes. On crut qu'ils y avaien
été apportés par les Portugais. Ils s'y étaien
tellement multipliés, que pendant plusieur
années, les Anglais furent obligés de s'occu
per très-sérieusement de leur destruction
comme ils auraient pu le faire d'animaux dan
gereux & nuisibles.

Les chameaux furent pendant quelque tem
les seules bêtes de charge dont les Barbadien
se servirent; mais comme le climat ne leu
était pas favorable, il en périssait une grand

antité ; ils leur ſubſtituerent les ânes. Pour
chevaux de ce pays, ils ſont forts & vi-
ureux, vifs & hardis; mais comme ils ſont
ds & petits, les gens riches ne s'en ſervent
pour leurs équipages, ni pour leurs montu-
. Ils en tirent de la nouvelle & de la vieille
gleterre. La Virginie, Bonaviſta, Cura-
, & May, leur en fourniſſent auſſi de
tage & de tirage, ainſi que des vaches
des taureaux. Les Barbadiens ſe ſervent de
derniers pour le ſervice de leurs moulins
ucre.

Le ſucre, le gingembre & le coton, ſont
ourd'hui les principales productions de
de la Barbade. Le ſucre quelle envoie
Europe eſt beaucoup plus beau, mais bien
ins parfait que celui de la Jamaïque & des
res Colonies des Antilles. Sa couleur eſt
uâtre. Elle eſt une ſuite de l'uſage où ſont
Barbadiens, de l'expoſer au ſoleil pen-
nt fort long-tems. Ils ſe ſervent pour cela
ne machine qu'ils nomment *Barbicuas*.
tte machine a trois pieds de haut, elle con-
e en pluſieurs tiroirs dans leſquels on met
ſucre. Quand le ſoleil eſt dans toute ſa for-
, on ouvre ces tiroirs, & on les ferme la
t, ou lorſqu'il pleut. Le ſucre, ainſi rafiné,
ve en Angleterre 30 ſchelings pour 100
ntrée.

Le rhum ou eau-de-vie de ſucre, que nous
mmons *Tafias*, eſt plus parfait à la Barbade
e par-tout ailleurs; il n'a pas ce goût de
qui, à moins qu'on n'y ſoit fait, rend

cette liqueur déſagréable. En Europe & da
toutes les Colonies de l'Amérique ſeptentri
nale, le rhum de la Barbade eſt préféré à to
les autres.

Le gingembre eſt une racine qui a la pr
priété de croître lors même qu'elle n'eſt pl
en terre; auſſi faut-il, quand elle eſt arraché
la racler ou la faire échauder à l'eau bou
lante. Ceux qui n'ont pas aſſez de Négr
pour lui faire donner la premiere prépara
tion, ſe ſervent de la ſeconde; mais par-
ils diminuent le prix de cette denrée, q
ſe vend 40 pour 100 meilleur marché q
lorſqu'elle eſt raclée. On confit auſſi le gi
gembre; les Barbadiens en envoient bea
coup ainſi en Europe & dans les Colonies A
glaiſes.

Le poivre rouge de la Barbade eſt renomm
pour ſa force. Elle eſt telle que lorſqu'o
rompt les ſiliques qui le renferment, il en ſo
une vapeur qui provoque la toux dans to
ceux qui ſont préſents.

Pour le froment, il n'eſt pas cultivé da
cette Iſle; ſes habitans tirent leur farine d
la nouvelle & de la vieille Angleterre. Le
pauvres ſeulement ſément du maïs dont i
font leur pain. Tout le monde y cultive l
manioc, parce qu'il ſert à faire la caſſave de
Négres.

On voit à la Barbade des arbres & de
fruits de toute eſpece; ſes bois de conſtruc
tions ſont très-bons, le cédre ſur-tout, &
ceux de marqueterie très-beaux. Les citron

s & les limonniers produiſent beaucoup de
ts. De l'écorce des premiers, les Barba-
is font cette liqueur ſi renommée en Eu-
e qu'on nomme eau des Barbades. Ils con-
it leurs fruits, & en font des ſirops dont
Anglais d'Europe font un grand uſage, s'en
ent ſouvent pour faire leur punch aulieu
itron, lorſque ce fruit leur manque, ce
arrive quelquefois, vu la grande conſom-
ion qu'ils en font.
es eaux ſont rares à la Barbade, & preſ-
toutes de mauvaiſe qualité. La riviere
Tuigh y eſt fort renommée; ſes eaux ſont
vertes d'une eſpece d'huile qui brûle com-
l'huile même, & on s'en ſert pour les lam-
Une autre ſingularité de l'Iſle, eſt une pe-
mouche dont les aîles, lorſqu'elle vole la
, jettent une grande clarté.

Gouvernement. MM.

vid Parry, Ecuyer, *Gouverneur.*
nçois Reynolds, Ecuyer, *Commandant.*
bert Butcher, *Officier de Marine.*
cy Ch. Wyndham, Ecuyer, *Secrétaire & Cl. de Cour.*
ll. Moore, Ecuyer, *Avocat-général.*

II. ISLE D'ANTIGOA.

l'île d'Antigoa, dont la forme eſt circulai-
peut avoir 20 milles de long ſur une largeur
10 à 12 milles. Cet établiſſement, tout mo-
ue qu'il paraiſſe, eſt cependant d'une très-

grande importance pour l'Angleterre. C
l'unique boulevart des nombreuſes & pe
Iſles que cette puiſſance occupe dans ces
rages. Toutes ont les yeux fixés ſur A
goa & ſur les forces navales chargées de
sûreté, & où les eſcadres trouvent ré
dans des arſenaux & des magaſins très-b
entretenus, les objets néceſſaires pour a
rer leurs opérations. L'entretien des méd
cres fortifications qui entourent les deux p
cipales rades; une partie de la ſolde de
hommes chargés de leur défenſe; les fr
qu'entraîne l'artillerie; ces dépenſes font
la charge de la Colonie, & abſorbent
deux tiers des 272582 livres qu'elle eſt ob
gée de demander annuellement à ſes habita

C'eſt un trop grand fardeau. Pour en dir
nuer le poids, l'aſſemblée de l'Iſle imagina
mettre une taxe ſur tous ceux de ſes propr
taires qui réſideraient en Europe; mais
Métropole annulla un réglement qui bleſſ
ouvertement la liberté individuelle. Alors
Colonie ordonna que les Cultivateurs auraie
à l'avenir ſur leurs plantations un Blanc ou de
Blanches pour chaque trentaine de Noirs. Cet
loi, qui fut adoptée par pluſieurs autres Iſle
n'eſt guere obſervée, parce qu'il en coû
moins cher pour la violer, que pour entrete
nir des êtres libres dont les ſoins ſont indiſpe
ſables. Auſſi les amendes réglées pour en pu
nir la tranſgreſſion, ſont-elles devenues l'un
des plus grandes reſſources du tréſor public d
cet établiſſement.

on corps légiſlatif a quelquefois montré
courage remarquable. Les îles Anglaiſes
t point de monnoies qui leur ſoient pro-
Celles qu'on y voit circuler ſont toutes
ngeres. La Métropole crut en devoir ré-
la valeur au commencement du ſiecle.
arrangement fut jugé contraire à l'intérêt
Colonie, qui les établit elle-même ſur un
plus haut. Il était raiſonnable de croire
e Parlement annulerait un acte ſi contraire
autorité. Les Avocats s'engagerent, ſi cet
ement arrivait, de ne jamais prêter leur
iſtere à aucun de ceux qui auraient refuſé
rendre les eſpeces au prix fixé par l'Aſ-
blée.

ne autre occaſion développa encore mieux
rit qui régnait à Antigoa. Son Gouver-
, le Colonel Pach, bravant également
Loix, les mœurs & les bienſéances, ne
naiſſait ni frein ni meſure. La Colonie de-
da & obtint ſon rappel. Comme il ne ſe
blait point à partir, pluſieurs des plus
idérables habitans allerent lui faire de
-vives repréſentations ſur cette eſpece de
béiſſance. Ses gardes les repouſſerent avec
alité. On prend les armes. Le tyran eſt
qué dans ſa maiſon, & meurt percé de
e coups. Son cadavre, jeté nud dans la
eſt mutilé par ceux dont il avait désho-
la couche. La Métropole, plus touchée
droits ſacrés de la nature, que jalouſe de
utorité, détourne les yeux d'un attentat
ſa vigilance aurait dû prévenir, mais

dont l'équité ne lui permettait pas de ti
vengeance.

Le Conſeil d'Antigoa n'étend pas ſa Ju
diction ſur les Iſles voiſines qui ont tou
leurs aſſemblées particulieres ; mais ſon c
l'eſt auſſi des autres, excepté de la Barbad
qui, à cauſe de ſa poſition & de ſon imp
tance, a mérité d'être diſtinguée. Ce Co
mandant-général doit faire tous les ans l'i
pection des lieux ſoumis à ſon autorité ;
c'eſt par Montſerrat qu'il commence ordin
rement ſa tournée.

Gouvernement. MM.

Le Maj. gén. Shirley, *Gouverneur.*
Jacques Prévoſt, *Lieutenant-Gouverneur.*
Th. Jarvis, *Préſident du Conſeil.*
Roland Hurton, *Orateur de l'Aſſ.*

Cour des Plais Communs. MM.

Th. Jarvis, *Chef.*
Main Swete Walron.
Rob. Jeffreſon.
J. M. Adair.
J. Stanley, Ecuyer, *Avocat-général.*
Ch. Winſton, Ecuyer, *Sollic. général.*
Ed. Byam, *Juge de l'Amirauté.*

III. ISLE DE MONTSERRAT.

L'île de Montſerrat, occupée, depuis 16
par les Anglais, n'a que 3 lieues de large ſ
9 de circonférence. Sa population ne paſſe p

Blancs & 8000 Esclaves. L'indigo fait des principales branches de leur culture. e Isle produit aussi du sucre, du gingem- & du coton. En général ses habitans sont s ; & leur aisance serait encore bien considérable, si Montserrat offrait de Havres où les vaisseaux pussent se mettre ivert des ouragans qui sont très-fréquents ses parages. En 1733, il y en eut un ausa aux Colons de cette Isle une perte ée à plus de 50000 l. ster. ou 1,125,000 monnoie de France.

IV. ISLE DE NIEVES.

tte Isle, sur laquelle les Anglais s'établi- n 1628, est placée à une lieue de Saint- tophe. Ce n'est proprement qu'une mon- de six lieues de circonférence, très- , d'une pente douce, couronnée par de s arbres. Cette Colonie fut originaire- un modele de vertu, d'ordre & de pié- lle dut ses mœurs exemplaires aux soins iels de son premier Gouverneur. Cet ie unique excitait par sa propre con- tous les habitans à l'amour du travail, économie raisonnable, à des délasse- honnêtes. Celui qui commandait, ceux béissaient, tous n'avaient pour regle de actions, que la plus rigide équité. Les ès de ce singulier établissement furent idérables, que quelques rélations n'ont aint d'y compter jusqu'à 10,000 Blancs, à 20,000 Noirs. Le calcul d'une pareille

population, ſur un terrein de deux lieues long & d'une de large, fût-il très-exagé n'en ſuppoſe pas moins un effet extraor naire, mais infaillible, de la propriété ſuit la vertu dans les ſociétés bien police

Cependant la vertu même ne met ni l'ho me iſolé, ni les peuples à l'abri des fléaux la nature, ou des injures de la fortune. 1689, une affreuſe mortalité moiſſonna la m tié de cette heureuſe peuplade. Une eſca Françaiſe y porta le ravage en 1706, & ravit 3 ou 4000 eſclaves. L'année ſuivant la ruine de cette Iſle fut conſommée par plus fameux ouragan dont on ait conſervé ſouvenir. Depuis cette ſuite de déſaſtres, e s'eſt un peu relevée. On y voit 600 homm libres & 5000 eſclaves, dont les impoſitio ne paſſent pas 45,000 livres, & qui envoi à l'Angleterre trois ou quatre millions peſa de ſucre brut, que les Navigateurs charge en totalité ſous les murs de la jolie ville Charles-Town.

Gouvernement. MM.

J. Johnſton, L. gén., *Lieuten. Gouverneu*
J. R. Hurbert, Ecuyer, *Chef de Juſtice.*
J. Neſſon, Ecuyer, *Collecteur.*
J. Menzies, Ecuyer, *Contrôleur.*

V. ISLE SAINT-CHRISTOPHE.

Après la Jamaïque & la Barbade, Sain Chriſtophe eſt la plus conſidérable des îl Angalaiſes. Découverte, en 1495, par Chri

Colomb, elle prit le nom de ce Navi-
célèbre. Située ſous le 17e. degré 25
es de latitude nord, on lui donne envi-
lieues de circonférence.

milieu de l'Iſle eſt occupé par des mon-
hautes, fort étendues, & généralement
s. Les différentes vallées qu'elles for-
entre elles, & qu'on évalue à 24,000
offrent un terrein fertile, léger & un
blonneux ; il eſt très-propre à la culture
canne à ſucre. L'air que l'on reſpire à
Chriſtophe eſt pur ; les ouragans y ſont
nts, mais peu dangereux. Comme les
iens & les Marilandais, ſes habitans
communément le ſéjour des villes,
préferent celui de la campagne, ils
leur domicile au milieu de leurs plan-
s. Les maiſons qu'ils occupent, répan-
à & là, environnées de boſquets & de
s, forment une perſpective agréable.

premiers Colons de Saint - Chriſtophe
ppliquerent d'abord qu'à la culture du
; long-tems même ils en firent un com-
aſſez conſidérable. Mais la grande abon-
de cette denrée, en ayant fait dimi-
e prix, ils préfererent le gingembre,
o, le coton & la canne à ſucre. Cette
re production fournit aujourd'hui an-
ment 1000 à 1500 barrils de ſucre, &
n 4 à 5000 barriques de rhum. Tout ce
tirent d'Europe ou des Colonies Anglai-
s le payent avec leur ſucre. Ce ſont des
de l'eau-de-vie, de la bierre, des étoffes

légeres de ſoie & de laine, des toiles, des
peaux, des bas, des ſouliers, des vian
ſalées & des épiceries. La partie de l'Iſle qu
bitaient autrefois les Français, plus li
aux commodités du luxe que l'autre,
celle qui fait une plus grande conſomma
des denrées d'Europe. On aſſure qu'avan
derniere guerre, on voyait annuellement d
ſes ports plus de 30 vaiſſeaux d'Angleterre
des Colonies Anglaiſes, ſans compter les c
loupes & les autres petits bâtiments, occu
à les tranſporter.

On ne cultive à Saint-Chriſtophe aucune
pece de grains. On n'y fabrique aucune éto
les choſes les plus communes & les plus néc
ſaires, ſoit à la ſubſiſtance des habitans,
à leur vêtement, leur viennent d'Europe
des autres parties de l'Amérique. De-là
peu d'argent monnoyé qui circule dans l
Iſle. Le ſoufre & le ſel dont ils ont une gran
abondance, forment un objet important
leur commerce; ils tirent le dernier du mar
ſalant qui a 80 acres d'étendue.

VI. ISLE DE LA BARBOUDE.

La Barboude eſt ſituée ſous le 17e. deg
de latitude nord. Sa longueur eſt d'environ
lieues. Les Caraïbes qui l'habitaient, s'opp
ſerent d'abord vivement à l'établiſſement d
Anglais. Mais, repouſſés pluſieurs fois par
uſurpateurs, les Sauvages furent obligés d'
bandonner cet établiſſement; & depuis cet
époque, les Anglais en ſont toujours demeur
paiſibl

bles possesseurs. Cette Isle appartient à la
le Codrington. C'est cette maison qui en
me le Gouverneur, dont les priviléges
les mêmes que ceux des autres Gouver-
nommés par la Couronne. L'air qu'on y
e est très-salubre ; & long-temps on y
sa les infirmes qui y allaient pour rétablir
forces. Le sol n'est qu'une couche de
à chaux couverte de 6 ou 7 pouces de
La population, beaucoup diminuée de-
quelques années, n'excéde pas le nom-
le 1200 blancs, & de 3 à 400 esclaves.
occupation principale est d'élever des
s & des mulets, qu'ils vendent aux
ans des Isles voisines. La petite quantité
ains qu'ils recueillent, suffit à peine à
subsistance.

VII. ISLE ANGUILLE.

le d'Anguille, dont le nom vient de sa
, qui ressemble à celle d'un serpent, est
sous le 18e. degré 21 minutes de lati-
nord. Ce fut vers l'an 1650, que les
ais y aborderent pour la premiere fois.
peu de tems après par les Français,
e fut de nouveau par les Irlandais, pen-
la guerre qui suivit la révolution de
Le sol de cette Isle n'est proprement
rocher poreux & friable, qui ne pro-
que des patates. On y trouve cependant
ues veines de terre, sur lesquelles les
ans cultivent quelques cannes qui, dans
eilleurs récoltes, ne donnent jamais plus
R

de 50 milliers de sucre. Dans les années de sécheresse, qui ne sont que trop fréquent les habitans n'ont de ressource que dans sel que fournit un étang, & dans la ve des moutons & des chevres. Cette Colon dont les membres, découragés par la mise ne sont ni laborieux ni industrieux, n'a jan fixé l'attention des Anglais. Abandonnée à e même, elle n'a ni Gouverneur, ni Magistr ni qui que ce soit pour veiller au maintien la discipline.

VIII. ISLES DES VIERGES.

Ce groupe d'Isles, voisin de Porto-Ric fut occupé pour la premiere fois, en 166 par les Anglais. Tortola, Wendykes, ters, Cooper, Spanistown & Anaguda, les plus considérables. Là sont répandues qu ques centaines de Colons occupés à la ture du sucre. Tous les ans ils envoien ou 5 millions pesant de cette denrée en A gleterre; & les Danois, les Hollandais, qu quefois les Français, achetent clandesti ment le reste.

IX. ISLE DE SAINT-VINCENT.

Cette Isle, qui peut avoir 40 lieues de cuit, est montueuse, mais coupée par d' cellents vallons & arrosée par quelques riv res. C'est dans sa partie occidentale les Français, ses premiers Maîtres, avai commencé la culture du cacao & du cot & poussé assez loin celle du café. Les

, auxquels cette Isle fut cédée par le
é de 1763, confirmé par celui du 3 Sep-
re 1783, y formerent quelques Sucre-
L'impossibilité de les multiplier sur un
in inégal & rempli de ravins, leur fit
er d'occuper les plaines de l'est. Les Sau-
s qui s'y étaient réfugiés, refusaient de
bandonner, & l'on eut recours aux ar-
pour les y contraindre. La résistance
s opposerent aux foudres de la tyrannie
péanne, ne fut pas & ne pouvait être
très-difficilement opiniâtre.

Officier arpentait le sol qui venait d'être
hi, lorsque le détachement qui l'escor-
fut inopinément attaqué, & presque to-
nent détruit le 25 Mars 1775. Personne
outa que les malheureux qu'on venait de
uiller ne fussent les auteurs de cette vio-
, & les troupes se mirent en mouvement
les détruire.

eureusement il fut constaté à tems que
Caraïbes étaient innocents ; qu'ils avaient
ou massacré plusieurs esclaves fugitifs
ables de ces cruautés ; & qu'ils avaient
de ne s'arrêter que lorsqu'ils auraient
é l'Isle de ces vagabonds, dont les atroci-
eur étaient souvent imputées. Pour affer-
les Sauvages dans cette résolution par
rait des récompenses, le corps législatif
un bill pour assurer une gratification de
moïdes ou 120 livres à quiconque appor-
t la tête d'un Négre destructeur depuis
mois.

La Grande-Bretagne n'a pas encore recu
de grands avantages de ces barbaries. Sa
Vincent ne compte actuellement que 5 à
Blancs, & 7 à 8000 Noirs, dont les trav
rendent 1200 quintaux de coton, 6 mill
peſans de très-beau ſucre, & 360,000 ga
de rhum. Pour accroître ces productions,
habitans de Saint-Vincent, comme prop
taires d'une terre légere, doivent fixer
attention ſur leurs mornes. Leurs inté
exigent qu'ils préférent la culture des pla
qui couvrent le plutôt cette terre, & qu'i
laiſſent moins expoſée au choc immédiat
fortes pluies qui l'affaiſſent de plus en
quand elle n'eſt pas labourée, & l'entraî
quand elle eſt ameublie; ils doivent ſur-
chercher le ſyſtême de culture qui, ſans
contrarier la plante, lui donne le degré d
croiſſement néceſſaire pour garantir le ſo
moment du plus grand beſoin, dans cette
ſon où les averſes plus fréquentes ne man
raient pas à la longue de le dépouiller juſq
tuf. Pendant qu'il ſera couvert d'une t
quelconque, on ne doit pas craindre la ſt
lité. Le ſol qui ſuffit une fois à la nourri
d'une plante, remis par les ſoins de ſon c
vateur à ſon premier état, y ſuffira juſqu
conſommation des ſiecles.

X. ISLE DE LA DOMINIQU

Cette Iſle, dont la forme eſt preſque ci
laire, a 35 lieues de circonférence. Hab
autrefois par les Caraïbes, elle fut ſucc
vement envahie par les Français ſur ces

innocents. Ce fut à la paix de 1763, que la
ce la céda à l'Angleterre, qui a été mainte-
dans cette possession par le dernier Traité.
e terroir de cette Isle est très-montueux &
ralement peu fertile. On y cultive cepen-
avec quelque succès du sucre, du café,
oton & de l'indigo. Ses prairies pourraient
rir une grande quantité de bétail, propre
re une branche importante de commerce,
s habitans, aidés par la Métropole, avaient
moyens suffisans pour former cette entre-
. Tout nous porte à croire que les évé-
ents qui viennent de détacher l'Angleterre
Continent de l'Amérique, & les efforts
font les Français pour étendre leurs liai-
en Afrique, réduiront bientôt à rien ou
u de chose l'entrepôt de la Dominique;
rien ne peut lui ôter l'avantage d'une
euse position. Située entre la Guade-
e & la Martinique, à 7 lieues seulement
une & de l'autre, elle les menace égale-
à ses deux extrêmités nord & sud, & offre
excellentes rades, d'où les corsaires &
scadres intercepteront la navigation de la
ropole avec ses Colonies, la communica-
même des deux établissements entr'eux.
serait-ce si, comme il est facile, la rade
Nord, connue sous le nom du Prince Ru-
, était convertie en port & entourée de
fications. Le projet en a été, dit-on, ar-
dans le Conseil de George III. Tout
invite à présumer qu'il ne sera jamais
uté.

Gouvernement.

1783 M. John Ord, Chev. *Capitaine-gén*
& Gouverneur.

XI. ISLE DE LA GRENADE.

Quoique les Français, inſtruits de la fe
lité de la Grenade, euſſent formé dès
1638, le projet de s'y établir, ils ne l'ex
terent qu'en 1651. En arrivant, ils donne
quelques haches, quelques couteaux, un
ril d'eau-de-vie au chef des Sauvages qu'i
trouverent; & croyant à ce prix avoir ac
l'Iſle, ils prirent le ton de Souverains, & b
tôt agirent en tyrans. Les Caraïbes, ne p
vant les combattre à force ouverte, prir
le parti que la faibleſſe inſpire toujours co
l'oppreſſion, de maſſacrer tous ceux q
trouvaient à l'écart, & ſans défenſe. Les tr
pes qu'on envoya pour ſoutenir la Colonie
berceau, ne virent rien de plus sûr, de p
expéditif, que de détruire tous les naturels
pays. Le reſte des malheureux qu'ils avai
exterminés, ſe réfugia ſur une roche eſ
pée, aimant mieux ſe précipiter tout viv
de ce ſommet, que de tomber entre les ma
d'un implacable ennemi. Les Français no
merent légérement ce roc, *le Morne des S*
teurs, nom qu'il conſerve encore.

Un Gouverneur avide, violent, inflexib
les paya juſtement de tant de cruautés.
plûpart des Colons révoltés de ſa tyranni
ſe réfugierent à la Martinique; & ceux
étaient reſtés ſous ſon obéiſſance le conda

ent au dernier supplice. Dans toute la Cour
Justice qui fit authentiquement le procès
e brigand, un seul homme nommé Ar-
ngeli, savait écrire. Un Maréchal Fer-
l nommé la Brie, fit les informations. Au
de sa signature, il avait pris pour sceau un
à cheval, autour duquel Archangeli, qui
plissait l'office de Greffier, écrivit grave-
t : marque de M. de la Brie, Conseiller-
porteur.

n craignit sans doute que la Cour de
nce ne ratifiât pas un jugement si extraor-
ire, & réduit à des formalités inouies,
ique dictées par le bon sens. La plûpart
Juges du crime & des témoins du sup-
e disparurent de la Grenade. Il n'y demeura
ceux qui, par leur obscurité, devaient se
ober à la perquisition des Loix.

es Anglais, devenus maîtres de cet éta-
ement, n'y débuterent pas fort heureuse-
t. Un grand nombre d'entr'eux voulut
r des plantations dans une Isle pour laquelle
vait conçu d'avance la plus haute opi-
; &, dans leur enthousiasme ils les ache-
nt beaucoup au-dessus de leurs valeurs
es. Cette fureur, qui expulsa d'anciens Co-
habitués au climat, fit sortir de la Mé-
ole 35 ou 36 millions de livres. A cette
udence succéda une autre imprudence. Les
veaux propriétaires, aveuglés sans doute
l'orgueil national, substituerent de nou-
s méthodes à celles de leurs successeurs.
oulurent changer la maniere de vivre des

esclaves. Par leur ignorance même attac
plus fortement à leurs habitudes que le co
mun des hommes, les Négres se révoltere
Il fallut faire marcher des troupes & ve
du sang. Toute la Colonie se remplit de so
çons. Des maîtres, qui s'étaient jetés d
la nécessité de la violence, craignirent d'é
brûlés ou assassinés dans leurs habitations.
travaux languirent, furent même interromp
Le calme se rétablit enfin peu-à-peu; &
1779, époque de la prise de cette Isle par
Français, qui viennent de la rendre à ses
ciens maîtres, ses productions avaient tri
dans l'espace de 16 ans. Elle leur rappor
alors, avec les petites Isles qui l'avoisinent, c
nues sous le nom de Grenadins, 12,690,
livres.

Gouvernement.

1783 M. Edmond Lincoln, Chev. *Capitai général-Gouverneur.*
1783 William Lucas, Ecuyer, *Chef Juge*
1783 Ashton Warner, Ec. *Procur. généra*
1783 Kenneth-Francis Meckensia, Ec. *Sol*

XII. ISLES DES BERMUDES.

Le petit Archipel des Bermudes, comp
d'environ 400 îles, n'occupe pas un espace
plus de 6 à 7 lieues. Toutes ces îles form
ensemble environ 2000 acres de terrein. Situ
à 1600 lieues de l'Angleterre, & à 300 de
Caroline, elles sont soumises au 31e. de
de latitude. La plus proche partie du Co

nt, qui eſt le Cap d'Hattoras, en eſt éloigné
300 lieues. Le climat des Bermudes eſt ſi
ubre, que la plûpart des malades des au-
s îles Anglaiſes s'y font tranſporter pour
ablir leur ſanté délabrée. On y jouit d'un
ntems preſque continuel. Chaque jour on
t renouveler les feuilles des arbres. Les
eaux n'interrompent jamais leurs chants mé-
ieux, & font leurs petits dans preſque
s les mois de l'année. Le renouvellement
chaque lune y ramenne communément le
nerre & les éclairs; mais les pluies n'y
t pas fréquentes, & la neige y eſt preſ-
inconnue. Dans ces îles, on trouve aſſez
nmunément des hommes qui vivent au-delà
n ſiecle. Les plus pauvres ſont ceux qui
iſſent de la meilleure ſanté.

Chaque année, la terre produit deux abon-
tes moiſſons. Le cédre y eſt beau, plus
& d'ungrain plus ſerré que dans aucune
re contrée de l'Amérique. On y trouve des
miers, des mûriers, des oliviers, des lau-
s & ſur-tout des orangers, dont le fruit
peut-être le plus délicieux de l'univers. Il
infiniment plus gros que toutes les oran-
que nous connaiſſons; & il n'eſt aucune
ces eſpeces qui puiſſe lui être comparées
r le goût & pour le parfum.

Valler, Poëte charmant, ce bel eſprit,
ſi fin que délicat, qui faiſait l'ornement
les délices de la Cour de Charles I, & de
e de Charles II, que Dryden appelait
Maître dans l'art de l'harmonie des vers;

ce Waller, dis-je, a célébré dans un Poë qu'il fit exprès, les îles Bermudes. Il y journa quelque tems, lorsqu'expulsé du l Parlement dont il était Membre à cause son attachement à la Royauté, il fut obl de quitter sa patrie. Rien de plus séduis que la peinture qu'il fait du séjour des B mudes : » Qui ne connaît pas ces îles heur » ses, ou croissent des limons d'une gross » énorme, où le fruit des orangers surpa » celui du jardin des Hespérides, où les p » les, le corail & l'ambre gris donnent a » côtes une splendeur céleste? Là le ce » superbe, qui éleve sa tête jusqu'aux cieu » est le bois que les peuples brûlent dans le » foyers. La vapeur qui s'en exhale, & » embaume les viandes qui tournent aux b » ches, pourrait servir d'encens sur les aut » des Dieux ; & les lambris qu'il fourni » leurs appartements, embelliraient les » lais des Rois. Les deux palmiers y pr » duisent une nouvelle espece de vin dé » cieux, & leurs feuilles, aussi larges q » des boucliers, forment un ombrage ch » mant, sous lequel on est tranquilleme » assis pour boire cette divine liqueur. L » figues croissent en plein champ, sans cu » ture, telles que Caton les montrait a » Romains, pour exciter, par la vue d' » fruit si rare, à la conquête de Carthag » qui le voyait naître dans son terroir. » les rochers les plus stériles ont une for » de fécondité; car réguliérement dans pl

l'une faifon, leur fommet aride offre un nets délicieux dans les œufs de plufieurs oifeaux ».

Gouvernement. MM.

ill. Browne, Ecuyer, *Gouverneur.*
Cap. G. Bruere, *Lieutenant-gouverneur.*
O'Brien, Ecuyer, *Secrétaire-général.*
Grove Palmer, Ecuyer, *Avocat-général.*

XIII. ISLES LUCAYES.

Cet Archipel, qui, comme les Bermudes, me un grouppe de 3 à 400 petites îles, fut ouvert par Chriftophe Colomb. Dévafté lifférentes époques, ce n'eft qu'en 1714 il fut férieufement peuplé. Voici comment. s vaiffeaux richement chargés furent alors gloutis par la tempête fur les côtes de la ride. Les tréfors qu'ils portaient apparte-ent à l'Efpagne qui les fit pêcher. Une fi ne proie tenta quelques habitans de la Ja-ique. On refufa de les admettre au parta-; & Jennings, le plus hardi d'entr'eux, recours aux armes, pour foutenir ce qu'il elait un droit naturel & imprefcriptible. crainte d'être févérement puni pour avoir ublé une paix après laquelle l'Europe avait g-tems foupiré, & dont on ne commen-t qu'à jouir, le fit Pirate. Ses compagnons ent bientôt en affez grand nombre, pour il fallut multiplier les armements. Les Lu-es devinrent leur repaire. C'eft de-là que brigands s'élançaient pour attaquer tous

les Navigateurs indiſtinctement, les Angl
ainſi que les autres. Les Nations craignai
de voir ſe renouveler les ſcenes d'horr
qu'y avaient données les anciens Flibuſtier
lorſque George I, réveillé par les cris de ſ
peuple & par le vœu de ſon Parlement,
partir, en 1719 des forces ſuffiſantes p
réduire ces forbans. Les plus déterminés
fuſerent l'amniſtie qui leur était offerte,
allerent infeſter l'Aſie & l'afrique de le
brigandages. Les autres groſſirent la Colo
que Vooder Rogers amenait d'Europe.

Le ſol de ces îles, généralement aſ
fertile, eſt très propre à la culture du
cre. Un air pur, un climat ſalubre, par
favorable à toutes les productions. Cepe
dant il n'eſt pas d'établiſſement Anglais où
culture ſoit aujourd'hui plus négligée. A
trefois l'île de Bahama fourniſſait du diacun
du ſaſſafras, de la ſalſepareille, du bois rou
& de la moſcouade; elle ne produit aujou
d'hui que du maïs & du gibier; & celle
la Providence, que l'on conſidere comn
la principale, n'offre aux petits bâtimen
qui entrent annuellement dans ſon port
qu'un peu de coton, du bois de teinture
& du ſel.

Les Colons des îles Lucayes, négligea
de tirer de leurs terres toutes les denré
qu'ils pourraient en exiger, ſont obligés d'
cheter de ceux de la Caroline les divers ob
jets néceſſaires à leur ſubſiſtance; ils paye
ces marchandiſes avec l'argent qu'ils reço

t des habitans de Cuba & de Saint-Do-
gue, auxquels ils revendent clandestine-
nt une partie des objets qu'ils tirent de la
oline. Le tems de guerre offre une récolte
ndante pour les habitans des îles Lu-
es; les corsaires Anglais conduisent alors
s leurs ports presque toutes leurs prises.
tems orageux les enrichissent encore, par
divers naufrages que les Navigateurs éprou-
t sur leurs parages, & où ils sont souvent
és sans miséricorde.

XIV. Isle de la Jamaique.

Cette Isle, aujourd'hui l'une des plus im-
tantes possessions des Anglais en Amérique,
éloiguée de 140 lieues du Continent, 18
Cuba, & 24 de Saint-Domingue. Elle est
figure ovale, & a 20 lieues de large sur
à 50 de long, & 150 de circonférence.
est coupée irréguliérement par plusieurs
înes de montagnes, où trois rochers af-
x sont confusément entassés. Ce fut en
5, que les Anglais enleverent cet établis-
ent aux Espagnols. Avec eux entra la dis-
de, dont ces Républicains apportaient les
funestes germes. D'abord la nouvelle
onie n'eut pour habitans que 3000 hom-
de cette Milice fanatique qui avait com-
u & triomphé sous les drapeaux de
mwel. Bientôt ils furent joints par une
titude de Royalistes, qui espéraient trou-
en Amérique la consolation de leur dé-
où le calme de la paix. L'esprit de divi-

ſion, qui avait ſi long-temps & ſi crue
ment déchiré les deux partis en Europe,
ſuivit au-delà des mers. C'en était aſſez p
renouveler dans le nouveau Monde les ſce
d'horreur & de ſang tant de fois répétées d
l'ancien. Mais Penn & Venables, Conq
rans de la Jamaïque, en avaient remis le co
mandement à l'homme le plus ſage, qui
trouvait le plus ancien Officier. C'était Do
ley, qui avait plié ſous l'autorité d'un C
toyen vainqueur, mais ſans rien perdre
ſon attachement pour les Stuart. Deux f
Cromwel, qui avait démêlé ſes ſentimen
ſecrets, lui ſubſtitua de ſes partiſans,
deux fois leur mort replaça Dodley à la tê
des affaires.

Les conſpirations qu'on tramait contre
furent découvertes & diſſipées. Jamais il
laiſſa impunies les moindres brêches faites
la diſcipline. La balance fut dans ſes mai
toujours égale entre la faction que ſon cœ
déteſtait & celle qu'il aimait. L'induſtrie éta
excitée, encouragée par ſes ſoins, ſes co
ſeils & ſes exemples. Son déſintéreſſeme
appuyait ſon autorité. Content de vivre
produit de ſes plantations, jamais on ne réu
ſit à lui faire accepter des appointement
Simple & familier dans la vie privée, il éta
dans ſa place intrépide guerrier, Comma
dant ferme & ſévere, ſage politique. Sa m
niere de gouverner fut toute militaire; c'e
qu'il avait à contenir ou policer une Colon
naiſſante, uniquement compoſée de gens

rre ; à prévenir ou repousser une invasion Espagnols, qui pouvaient tenter de revrer ce qu'ils venaient de perdre. Mais, que Charles II eût été appelé au trône, la Nation qui en avait précipité son pere, établit à la Jamaïque un Gouvernement l, modelé, comme dans les autres Isles, celui de la Métropole. Cependant, ce fut qu'en 1682, que se forma ce corps Loix qui tient aujourd'hui la Colonie en ieur.

n reprocha long-tems à la Jamaïque de e beaucoup trop occupée du commerce rlope, & trop peu de ses cultures. La niere, à laquelle les Anglais se livrerent, celle du cacao qu'ils avaient trouvé bien lie par les Espagnols. Elle prospéra tant durerent les plantations de ce peuple, qui faisait sa principale nourriture & son né-e. Les arbres vieillirent ; il fallut les reveler ; mais soit défaut de soin ou d'in-gence, ils ne réussirent pas, & on leur titua l'indigo.

ette production prenait des accroisse-s considérables, lorsque le Parlement la rgea d'un droit qu'elle ne pouvait porter ui en fit tomber la culture à la Jamaïque, me dans les autres îles Anglaises. Cette rudente taxe fut depuis supprimée. On lui titua même des gratifications ; mais cette érosité tardive n'enfanta que des abus. r jouir du bienfait, les Jamaïcains con-terent l'habitude qu'ils ont conservée, de

tirer cette précieuse teinture de Saint-D
mingue, & de l'introduire dans la gran
Bretagne, comme une richesse de leur pro
sol. On ne saurait pourtant regarder com
entiérement perdue la dépense que fait à ce
occasion le Gouvernement, puisque la nat
en profite; mais elle entretient cette
fiance, &, s'il faut le dire, cette frippo
nerie que l'esprit de finance a fait naître d
la plûpart de nos législations modernes en
l'Etat & les Citoyens.

Il existait encore quelques plantations d'
digo à la Jamaïque, lorsqu'on commenç
s'y occuper du coton. Cette production eut
succès rapide & toujours suivi, parce qu'e
trouva sans interruption un débouché avan
geux en Angleterre, où on la mettoit
œuvre avec une adresse qui a été plutôt imi
qu'égalée par les Nations rivales.

Le gingembre a été moins utile à la C
lonie. Les Sauvages, que les Européans tro
verent dans les îles d'Amérique, en faisaie
assez généralement usage; la consommation
ce genre, comme dans les autres, était
bornée, que la nature brute leur en fou
nissait suffisamment. Les nouveaux Colo
prirent une espece de passion pour cette é
cerie. Ils en mangeaient le matin pour aigui
leur appétit. On leur en servait à table co
fits de plusieurs façons. Ils en usaient apr
le repas pour faciliter la digestion. C'éta
dans la Navigation leur antidote contre
scorbut. L'ancien Monde adopta le goût

veau, & ce goût dura jusqu'à ce que le re, qui avait eu long-tems une valeur aordinaire, fût baissé de prix. Alors le embre tomba dans une espece de mépris, a culture en fut à peu-près abandonnée tout, excepté à la Jamaïque.

ette Isle produit & vend une autre épi-e, connue sous le nom impropre de poivre a Jamaïque. L'arbre qui le produit est espece de myrte, qui croît ordinaire-t sur les montagnes, & s'éleve à plus de te pieds. Il est très-droit, d'une grosseur iocre, & couvert d'une écorce grisâtre, & luisante. Ses feuilles, qui ont une bonne ur, ressemblent, pour la forme & pour la osition, à celle du laurier, & ses bran-s sont terminées par des corymbes de rs en tout semblables à celles du myrte naire. Les fruits qui leur succedent, sont petites baies un peu plus grosses que celles genievre. On les cueille vertes, & on met sécher au soleil. Elles brunissent & nent une odeur d'épicerie, qui, en An-erre, a fait appeler ce piment *allspice.* age en est excellent pour fortifier les macs froids; mais cet avantage n'est en comparaison de tous ceux que pro-e le sucre.

'art de le cultiver ne fut connu à la Ja-que qu'en 1668. Il y fut porté par quel-s habitans de la Barbade. L'un d'entr'eux it tout ce qu'exige la sorte de création dépend des hommes; c'était Thomas Mod-

difort. Son activité, ses capitaux, son inte
gence, le mirent en état de défricher un
rein immense, & l'éleverent, avec le ten
au Gouvernement de la Colonie. Cepend
le spectacle de sa fortune & ses vives solli
tations ne pouvaient engager aux travaux
la culture des hommes nourris la plûpart d
l'oisiveté des armes. Douze cents malheure
arrivés en 1770 de Surinam, qu'on venait
céder aux Hollandais, se montrerent p
dociles à ses leçons. Le besoin leur donna
courage, & leur exemple inspira l'émulati
Elle fut nourrie par l'abondance d'argent q
les succès continuels des Flibustiers faisai
entrer chaque jour dans l'Isle. Une gran
partie fut employée à la construction des é
fices, à l'achat des Esclaves, des ustensile
de tous les meubles nécessaires aux habit
tions naissantes. Avec le tems il sortit de cet
possession une grande abondance de sucr
inférieur, à la vérité, à celui qu'on fab
quait dans la plûpart des autres Colonie
mais dont le rhum avait une supériorité ma
quée.

Le cafier prospérait dans les établisseme
Hollandais & Français du nouveau Monde
avant que les Anglais eussent songé de
l'approprier. La Jamaïque fut même la seu
des îles Britanniques qui crut devoir l'ado
ter; mais elle ne poussa jamais la culture au
loin que les nations rivales.

C'était, en 1756, une opinion générale
ment reçue, que la Jamaïque était dans

grand état de prospérité où elle pût at-
dre. Une Isle occupée depuis un siecle par
euple actif & éclairé ; une île où la pira-
& un commerce frauduleux avaient
é sans interruption les trésors du Mexique
u Pérou ; une île à laquelle aucun moyen
ploitation n'avait jamais manqué ; une île
les parages sûrs & les rades excellentes
aient cessé d'appeler les Navigateurs ;
île qui avait toujours vu ses productions
erchées par l'Europe entiere ; un pareil
lissement devait paraître, même aux es-
les plus réfléchis, avoir fait tous les
rès dont la nature l'avait rendu suscep-
.

a guerre, qui rendra cette époque à ja-
célebre, dissipa une illusion si raison-
e. Un fléau qui quelquefois bouleverse
tats & toujours les épuise, fut une source
ortune pour la Jamaïque. Les Négocians
lais, enrichis des dépouilles d'un ennemi
tout vaincu, par-tout fugitif, se trou-
nt en état de faire de grosses avances &
ongs crédits aux Cultivateurs. Les Co-
eux-mêmes, animés par le décourage-
t des Colons Français, dont les travaux
ent jusqu'alors été si heureux, profiterent
chaleur des facilités que des événements
tendus mettaient dans leurs mains. La
n'arrêta pas l'impulsion reçue. Ce mouve-
t rapide a continué ; & les productions
a Colonie sont de près d'un tiers plus
idérables qu'elles ne l'étaient il y a
te ans.

Gouvernement. MM.

Arch. Campbell., Ecuyer, *Gouverneur.*
D. Stuart, Ecuyer, *Lieutenant-Gouverne*
Ch. G. Wyndham, Ecuyer, *Secrétaire.*
Nev. Aldworth, *Prov. Marsh.*
J. Irvine, Ecuyer, *Officier de mer.*
Th. Guill. Partington, Ec. *Receveur-gén*
P. C. Wyndham, Ecuyer, *Régiſſeur.*
T. Farley, *Clerc de Cour.*
R. Sewell, Ecuyer, *Avocat-Général.*
Et. Fuller, Ecuyer, *Agent.*
Ed. Smith, Ecuy. *Gouverneur du fort Charl*
Sam. Bettes, Ecuyer, *Lieutenant.*

XV. CANADA.

Cette vaſte Province, dont l'étendue n' pas encore bien déterminée, fut reconnue 1523 par les Français, qui en prirent poſſe ſion au nom de François I. En 1604, on envoya une nombreuſe Colonie, & le pa reçut alors le titre glorieux de nouvel France. On ſe fût porté plus au Midi ; ma on craignit le voiſinage des Eſpagnols, q n'euſſent pas ſouffert d'établiſſements dans golfe du Mexique ou dans le voiſinage. O ne voulut pas provoquer une nation alors puiſſante dans le nouveau Monde ; on réſol de s'éloigner d'elle le plus qu'il ſerait poſſi ble, & l'on dirigea ſa marche vers les con trées les plus ſeptentrionales de l'Amérique.

Dans les dernieres années du regne d Louis XIV, les Anglais contraignirent d

ce à en détacher en leur faveur la Baie
ſſon, Terre-neuve & l'Acadie, que la
ce, alors affaiſſée ſous le poids de ſes
es, fut obligée de céder. En 1763, la
ne fut cimentée avec eux, que par la
on entiere de cette belle Provience, qui
ait d'ailleurs beaucoup plus aux Fran-
, qu'elle ne leur rapportait. A cette épo-
, les Nobles ſeuls quitterent le pays. La
lation nombreuſe qui s'était ſucceſſive-
t formée ſur cette région, s'y eſt con-
ée; & tout nous porte à croire que les
lais, inſtruits par ce qui vient de ſe paſſer
les autres Colonies, augmenteront en-
la valeur de ce bel établiſſement, par les
ſages qui en ſont la baſe, & ſur-tout
l'attention qu'ils auront de l'admettre
rticiper à la liberté nationale.

'air du Canada eſt extrêmement froid,
ıcoup plus que ſa latitude ne le com-
e, à cauſe de la grande quantité de mon-
es, de lacs, de rivieres, de ſources, de
ts dont il eſt couvert. Le bled & les au-
grains ſe cultivent avec aſſez de ſuccès
les endroits découverts & défrichés :
la principale ſource de ſes richeſſes con-
dans ſes pelleteries. Les caſtors, les
tes, les zibelines, les hermines, les loups-
iers, les loutres, les renards, les ours
ondent. On en tire auſſi beaucoup de bois
onſtruction, des peaux de cerf, de daim,
hevreuil, de rennes, d'élans; & la pêche
la morue y fait un objet de commerce

considérable. Les exportations en fourru s'élevent annuellement à 1,200,000 livres ; en castors, à 800,000 livres. Arrêtons-nc ici sur ce dernier quadrupede, le plus curieu le plus intéressant, & l'un des plus utiles q l'Auteur de la Nature ait fourni aux beso de l'espece humaine.

Cet animal, qui possede les dons seco rables de la société, sans en éprouver, com nous, les vices & les malheurs ; cet anim à qui la nature donna le besoin, inspira l'i tinct de vivre avec ses semblables, pour propagation & la conservation de son espec cet animal doux, touchant, plaintif, do l'exemple & le sort arrachent les larmes d'a miration & d'attendrissement au philosop sensible qui contemple sa vie & ses mœur le castor, qui ne nuit à aucun être vivan qui n'est ni carnassier, ni sanguinaire, guerrier, est devenu la plus furieuse passi de l'homme chasseur ; la proie à laquelle Sauvage est le plus cruellement acharné, grâ à l'implacable avidité des peuples les plus p licés de l'Europe.

Long d'environ trois à quatre pieds, épais une proportion qui lui donne entre cinquan & soixante livres de pesanteur, qu'il doit su tout à la grosseur de ses muscles ; il a la tê comme un rat, & il la porte baissée avec dos arqué comme une souris. Lucrece a di non pas que l'homme a reçu des mains po s'en servir, mais qu'il a eu des mains, qu'il s'en est servi. De même, le castor a d

branes aux pieds de derriere, & il nage; des doigts ſéparés aux pieds de devant, eux-ci lui tiennent lieu de mains; il a ueue plate, ovale, couverte d'écailles; l'emploie à traîner & à travailler; il a re dents inciſives & tranchantes, & il it des outils de charpente. Tous ces ments, qui ne ſont preſque d'aucun uſage d l'animal vit ſeul, ou qui ne le diſtin- t point des autres animaux, lui donnent induſtrie ſupérieure à tous les inſtincts d il vit en ſociété.

ns paſſion, ſans violence & ſans ruſe, l'état iſolé, à peine oſe-t-il ſe défendre. oins qu'il ne ſoit pris, il ne ſait pas dre. Mais au défaut d'armes & de ma- il a dans l'état ſocial tous les moyens conſerver ſans guerre, & de vivre ſans ni ſouffrir d'injure. Cet animal paiſible ême familier, eſt d'ailleurs indépendant, e s'attache à perſonne, parce qu'il n'a in que de lui-même: il entre en commu- é, mais il ne veut point ſervir, ni ne end commander: un inſtinct muet au-de- , mais qui lui parle en dedans, préſide travaux.

eſt le beſoin commun de vivre & de ler, qui rappelle les caſtors & les raſ- le en été, pour bâtir leurs bourgades ver. Dès le mois de Juin ou de Juillet, ils nent de tous les côtés, & ſe réuniſſent ombre de deux ou trois cents, mais tou- s ſur le bord des eaux, parce que c'eſt

ſur l'eau que doivent habiter ces républic
à l'abri des invaſions. Quelquefois ils
ferent les lacs dormans au milieu des te
peu fréquentées, parce que les eaux y
toujours à la même hauteur. Quand ils
trouvent pas d'étang, ils en forment d
les eaux courantes des fleuves & des ruiſſea
& c'eſt par le moyen d'une chauſſée ou d'
digue. La ſeule penſée de cet ouvrage eſt
ſyſtême d'idées très-compoſées, très-com
quées, qui ſemble n'appartenir qu'à des ê
intelligents; & ſi ce n'était la crainte du
dans ce monde ou dans l'autre, un Chrét
croirait ou dirait que les caſtors ont une a
ſpirituelle, ou que celle de l'homme n'eſt
matérielle. Il s'agit d'un pilotis de cent pi
de longueur ſur une épaiſſeur de douze pi
à la baſe, qui décroît juſqu'à deux ou tr
pieds par un talus, dont la pente & la h
teur répondent à la profondeur des eaux. P
épargner ou faciliter le travail, on cho
l'endroit d'une riviere où il y a le moins d'e
S'il ſe trouve ſur les bords du fleuve un g
arbre, il faut l'abattre, pour qu'il tombe
lui-même en travers ſur le courant. Fût-il p
gros que le corps d'un homme, on le ſci
ou plutôt on le ronge au pied avec qua
dents tranchantes. Il eſt bientôt dépouillé
ſes branches par le peuple ouvrier, qui ve
en faire une poutre. Une foule d'autres
bres plus petits ſont également abattus, r
en pieces, & taillés pour le pilotis qu'on pr
pare. Les uns traînent ces arbres juſqu'a

s de la riviere ; d'autres les conduifent
'eau jufqu'à l'endroit où doit fe faire la
.ffée. Mais comment les enfoncer dans
, quand on n'a que des dents, une queue
es pieds? Le voici. Avec les ongles, on
fe un trou dans la terre ou au fond de l'eau.
: les dents, on appuie le gros bout du pieu
e bord de la riviere, ou entre le madrier
la traverfe. Avec les pieds, on dreffe le
, & on l'enfonce par la pointe dans le
, où il fe plante de bout. Avec la queue,
ait du mortier, dont on remplit tous les
valles des pieux entrelacés de branches,
maçonner le pilotis. Le talus de la digue
oppofé au courant de l'eau, pour mieux
ompre l'effort par degrés ; & les pieux y
plantés obliquement, à raifon de l'in-
ifon du plan. On les plante perpendicu-
ment du côté où l'eau doit tomber ; &
lui ménager un écoulement, qui dimi-
l'action de fa pente & de fon poids, on
e deux ou trois iffues au fommet de la
e, par où la riviere débouche une par-
le fes eaux.

uand cet ouvrage eft achevé en commun
a république, le citoyen fonge à fe loger.
que compagnie fe conftruit une cabane
l'eau fur le pilotis. Elles ont depuis quatre
'à dix pieds de diametre, fur une en-
e ovale ou ronde. Il y en a de deux ou
étages, felon le nombre des familles ou
ménages. Une cabane en contient au
s un ou deux, & quelquefois de dix à

quinze. Les murailles, plus ou moins élevé
ont environ deux pieds d'épaiſſeur, & ſe
minent toutes en forme de voûte ou d'a
de panier maçonnées en dedans & en deho
avec autant de propreté que de ſolidité.
parois en ſont revêtus d'une eſpece de
impénétrable à l'eau, même à l'air extérie
Chaque maiſon a deux portes; l'une du c
de la terre pour aller faire des proviſion
l'autre vers le cours des eaux pour fuir à l'
proche de l'ennemi, c'eſt-à-dire de l'homm
le deſtructeur des cités & des républiques.
fenêtre de la maiſon eſt ouverte du côté
l'eau. On y prend le frais durant le jou
plongé dans le bain à mi-corps. Elle ſert
hiver à garantir des glaces, qui ſe form
épaiſſes de deux ou trois pieds. La table
qui doit empêcher qu'elles ne bouchent ce
fenêtre, eſt appuyée ſur des pieux qu
coupe ou qu'on enfonce en pente, & q
faiſant un batardeau devant la maiſon, lai
une iſſue pour s'échapper ou nager ſous
glaces. L'intérieur du logis a pour tout orn
ment un plancher jonché de verdure, &
piſſé de branches de ſapin. On n'y ſouf
point d'ordures.

Les matériaux de ces édifices ſont toujou
voiſins de l'emplacement. Ce ſont des aulne
des peupliers, des arbres qui aiment l'ea
comme les républicains qui s'en conſtruiſe
des logemens. Ces citoyens ont le plaiſir,
taillant ce bois, de s'en nourrir en mêm
tems. A l'exemple de certains Sauvages de

glaciale, ils en mangent l'écorce. Il eſt
que ceux-là ne l'aiment que ſéche, pi-
& apprêtée avec des ragoûts ; aulieu
ceux-ci la mâchent & la ſucent toute
he.
n fait des proviſions d'écorce & de bran-
tendres, dans des magaſins particuliers
ique cabane, & proportionnés au nom-
de ſes habitans. Chacun reconnaît ſon
aſin, & perſonne ne pille celui de ſes
ns. Chaque tribu vit dans ſon quartier,
ontente de ſon domaine, mais jalouſe
propriété qu'elle s'en eſt acquiſe par le
il. On y ramaſſe, on y dépenſe ſans que-
s les proviſions de communauté. On ſe
e à des mets ſimples, que le travail pré-
L'unique paſſion eſt l'amour conjugal,
pour baſe & pour terme la reproduction
eſpece.
ux êtres aſſortis & réunis par un goût,
n choix réciproques, après s'être éprou-
dans une aſſociation à des travaux pu-
pendant les beaux jours de l'été, con-
nt à paſſer enſemble la rude ſaiſon des
s. Ils s'y préparent par l'approviſion-
nt qu'ils font en Septembre. Les deux
ſe retirent dans leur cabane dès l'au-
e, qui n'eſt pas moins favorable aux
rs que le printems. Si la ſaiſon des fleurs
les animaux du ciel à ſe perpétuer dans
is, la ſaiſon des fruits excite peut-être
fortement les habitans de la terre à la
pler. L'hiver donne au moins le loiſir

d'aimer ; & cette douceur vaut toutes ce
de l'année. Les époux alors ne se quitt
plus. Aucun travail, aucun plaisir ne
diversion, ne dérobe du tems à l'amour.
meres conçoivent & portent les doux ga
de cette passion universelle de la nature.
quelque beau soleil vient égayer la triste
son, le couple heureux sort de la cabane,
se promener sur le bord de l'étang ou d
riviere, manger de l'écorce fraîche, y re
rer les salutaires exhalaisons de la terre. C
pendant la mere met au jour, vers la fin
l'hiver, les fruits de l'hymen conçus en
tomne ; & tandis que le pere, attiré dans
bois par les douceurs du printems, laiss
ses petits la place qu'il occupait dans
cabane étroite, elle les allaite, les soign
les éleve au nombre de deux ou trois. Ensu
elle les mene dans ses promenades, où
besoin de se refaire & de les nourrir, lui f
chercher des écrevisses, du poisson, de l
corce nouvelle, jusqu'à la saison du travail.

Ce peuple républicain, architecte, ind
trieux, intelligent, prévoyant & systém
tique dans ses plans de police & de sociét
c'est le castor dont on vient de tracer
mœurs douces & dignes d'envie. Heureux s
dépouille n'acharnait pas l'homme impitoy
ble & sauvage à la ruine de ses cabanes &
sa race ! Souvent les Américains ont détr
les établissemens des castors ; & ces anima
infatigables ont eu la confiance de les rééd
fier plusieurs étés de suite dans l'enceinte d'

raient été chaſſés. C'eſt en hiver qu'on les inveſtir. L'expérience les avertit du er. A l'approche des Chaſſeurs, un coup eue, frappé fortement ſur l'eau, ſonne me dans toutes les cabanes de la répu- e, & chacun cherche à ſe ſauver ſur les s. Mais il eſt bien difficile d'échapper s les piéges qu'on tend à ce peuple inno-

prend quelquefois le caſtor à l'affut; dant comme il voit & qu'il entend de on ne peut guere le tirer au fuſil ſur les de l'étang, dont il ne s'éloigne jamais pour être ſurpris. L'eût-on bleſſé avant ſe fût jeté dans l'eau, il a toujours le de s'y plonger; & s'il meurt de ſa bleſ- on le perd, parce qu'il ne ſurnage

moyen plus sûr d'attrapper les caſtors, dreſſer des trappes dans les bois, où nt ſe régaler d'écorces tendres des jeunes . On garnit ces trappes de copeaux de fraîchement coupés; & dès qu'ils y ent, un poids énorme tombe & leur les reins. L'homme, caché dans un lieu , accourt, ſe jette ſur ſa proie, acheve tuer & l'emporte.

utres ſortes de chaſſe ſont encore plus s & d'un grand ſuccès. Quelquefois on e les cabanes pour en faire ſortir les ns, & l'on va les attendre au bord des qu'on a pratiqués dans la glace, parce ont beſoin d'y venir reſpirer l'air. On

prend ce moment pour leur casser la t
D'autrefois l'animal, chassé de son logeme
tombe dans des filets dont on l'a environné t
autour, en brisant la glace à quelques to
de sa cabane. Veut-on prendre la peupl
entiere, aulieu de rompre les écluses p
noyer les habitans, comme on pourrait
tenter en Hollande, on ouvre la chauss
pour laisser écouler l'eau de l'étang où
castors vivent. Restés à secs, hors d'état
s'échapper ou de se défendre, on les pren
loisir ou à volonté. Mais on a soin d'en lai
toujours un certain nombre, mâles &
melles, pour repeupler l'habitation, & ce
générosité n'est qu'avarice. La cruelle p
voyance de l'homme ne sait conserver pe
que pour avoir plus à détruire. Le casto
dont le cri plaintif semble implorer sa c
mence & sa pitié, ne trouve dans le Sauva
que les Européans ont rendu barbare, qu
implacable ennemi, qui ne combat plus t
pour ses propres besoins, que pour les sup
fluités d'un monde étranger. O Nature !
est ta providence, où est ta bienfaisanc
d'avoir armé les animaux, espece contre
pece, & l'homme contre tous ?

Si l'on compare maintenant les mœu
la police & l'industrie des castors, avec
vie errante des Sauvages du Canada, pe
être avouera-t-on que, vû la supériorité
organes de l'homme sur ceux de tous les a
maux, le castor s'etait bien plus avancé d
les arts de la sociabilité que le Chasseu

d l'Européan alla étendre & porter ſes
aiſſances & ſes progrès dans l'Amérique
ntrionale.
peau des caſtors varie avec le climat,
change la couleur en modifiant l'eſpece.
le même canton où ſont les peuplades
aſtors civiliſés, il y a pourtant des caſ-
ſauvages & ſolitaires. Ces animaux,
és, dit-on, de la ſociété pour leur dé-
, vivent ſans maiſons, ſans magaſins,
un boyau ſous terre. On les appelle caſ-
terriers. Leur robe eſt ſale; leur poil eſt
ſur le dos par le frottement de leur
contre la voûte qu'ils ſe creuſent. Ce
r, qu'ils ouvrent pour l'ordinaire au
de quelqu'étang ou d'un foſſé plein
, s'étend, quelquefois, à plus de cent
en longueur, & va toujours en s'élevant
leur donner la facilité de ſe garantir de
dation dans la crue des eaux. Quel-
uns de ces caſtors ſont aſſez ſauvages
s'éloigner de toute communication avec
nent naturel à leur eſpece; ils n'aiment
a terre: tels ſont nos lievres d'Europe.
caſtors ſolitaires & terriers n'ont pas
l auſſi luiſant, auſſi poli que ceux qui
t en ſociété. Leur fourrure ſe reſſent de
mœurs.
trouve des caſtors en Amérique, depuis
. degré de latitude ſeptentrionale, juſ-
60e; toujours clair-ſemés au Midi,
ombre croît & leur poil brunit en avan-
u Nord. Jaunes & couleur de paille chez

les Illinois ; châtains, un peu plus haut ; c
leur foncée de maron au nord du Canada; o
trouve enfin de tout noirs, & ce ſont les p
beaux. Cependant ſous ce climat, le plus fr
qui ſoit habité par cette eſpece, il y en a p
mi les noirs de tout-à-fait blancs ; d'aut
d'un blanc tacheté de gris, & quelquefois
roux ſur la crouppe ; tant la Nature ſe plaî
marquer les nuances du chaud & du froi
& la variété de toutes ſes influences, n
ſeulement dans la figure, mais juſque ſu
vêtement des animaux ! De la couleur de l
peau dépend le prix que les hommes at
chent à leur vie. Il y en a qu'ils mépriſ
juſqu'à ne pas daigner les tuer, mais ceux
ſont rares.

Gouvernement fixé à Quebec. MM.

1783. Le Capit. Hood, *Gouverneur.*
H. Hamilton, Ecuyer *Lieuten.-gouverneur*
P. Livius, *Chef de Juſtice.*
J. Frazer, Ecuyer. } *Juges.*
Ed. Southouſe, Ecuyer. }
Jacq. Monk, Ecuyer, *Avocat-général.*
J. Pottes, Ecuyer, *Juge de l'Amirauté.*
Guill. Dunbar, *Major.*
G. Pollock, Ecuyer, *Clerc de la Couronn*
Th. Milles, Chevalier, *Receveur-général.*
G. Pownall, Ecuyer, *Secrétaire.*
Sam. Holland, Ecuyer, *Intendant-général*
J. Campbell, L. Col. *Surintend. des Indie*
. . . . *Intendant des bois.*

Benzell, *Inſpecteur des terres.*
Peckham, *Commiſſaire des vivres.*

XVI. NOUVELLE ÉCOSSE.

Ce fut en 1604 que les Français s'établi-
t dans la nouvelle Ecoſſe, 4 ans avant d'a-
r élevé la plus petite cabane dans le Ca-
a. Aulieu de ſe fixer à l'eſt de la Pénin-
, qui préſentait des mers vaſtes, une
igation facile, une grande abondance de
rues, ils préférerent une baie étroite, qui
ait aucun de ces avantages. Elle fut ap-
e depuis baie Françaiſe. On a prétendu
ls avaient été ſéduits par le Port-Royal,
peut contenir 1000 vaiſſeaux à l'abri de
s les vents, dont le fond eſt par-tout ex-
ent, & qui a toujours 4 & 5 braſſes d'eau,
8 à ſon entrée. Mais il eſt plus naturel
enſer que les fondateurs de la Colonie
iſirent cette poſition, parce qu'elle les
ochait des lieux où abondaient les pel-
ries, dont la traite excluſive leur était
rdée.

a Colonie était encore au berceau lorſ-
lle vit naître à ſon voiſinage, un établiſ-
ent qui devint depuis ſi floriſſant, ſous le
de nouvelle Angleterre. Les progrès ra-
s des cultures de cette nouvelle Colonie,
a faiblement l'attention des Français. Ce
e de proſpérité ne mit entre les deux Na-
s aucune rivalité. Mais, dès qu'ils pu-
ſoupçonner qu'ils auraient bientôt un
urrent dans le commerce du caſtor & des

fourrures, ils chercherent le moyen d'en ê
ſeuls les maîtres; & ils furent aſſez malh
reux pour le trouver.

Lorſqu'ils arriverent en Acadie, la Pén
ſule & les forêts du Continent voiſin étai
remplis de petites Nations ſauvages. Ces pe
ples, appelés Abenaquis, & amis des Fra
çais, faiſaient des incurſions fréquentes da
la nouvelle Angleterre. Ces ravages indiſp
ſerent les Anglais contre les Colons de l'A
die. Ils réſolurent de ſe venger ſur eux
calamités que leur faiſaient éprouver les Ab
naquis. Dès que la moindre hoſtilité comme
çait à diviſer les deux Métropoles, on at
quait la Péninſule. On la prenait toujour
parce que toute ſa défenſe réſidait dans Po
Royal, faiblement entouré de quelques pal
ſades, & qu'elle ſe trouvait trop éloignée
Canada pour en être ſecourue. C'était ſa
doute quelque choſe aux yeux des nouvea
Anglais, de ravager cette Colonie & de
tarder ſes progrès; mais ce n'était pas aſ
pour diſſiper les défiances qu'inſpirait u
Nation toujours redoutable par ce qu'e
fait. Obligée à regret de rendre leur conqué
à chaque pacification, ils attendaient imp
tiemment que la ſupériorité de la Grand
Bretagne fût montée au point de les diſpe
ſer de cette reſtitution. Les événements
la guerre, pour la ſucceſſion d'Eſpagn
amenerent ce moment déciſif; & la Fran
ſe vit pour jamais dépouillée d'une poſſeſſi
dont elle n'avait pas ſoupçonné l'importanc

chaleur que l'Angleterre avait montrée
mparer de ce territoire, ne se soutint pas
les soins qu'on prit de le garder ou de le
valoir. Après avoir légérement fortifié
-Royal, qui prit le nom d'Annapolis,
honneur de la Reine Anne, on se con-
d'y envoyer une garnison médiocre. L'in-
rence du Gouvernement passa dans la Na-
ce qui n'est pas ordinaire aux pays où
la liberté. On ne vit que 5 ou 6 famil-
nglaises, prendre le parti de se transf-
r dans l'Acadie. Cette Péninsule resta
urs habitée par ses premiers Colons.
e réussit même à les y retenir, qu'en
ettant de ne les jamais forcer à prendre
mes contre leur ancienne patrie.

ne fut qu'en 1740, que les Anglais sen-
enfin de quel profit pouvait être à
Commerce la possession de l'Acadie. La
qui devait laisser beaucoup de bras dans
ion, donnait, par la réforme des trou-
un moyen de peupler & de cultiver un
n vaste & fécond. Le Ministere Britan-
offrit à tous Soldats, à tous Matelots,
s Ouvriers qui voudraient aller s'établir
cadie, 50 acres de terre, & 10 pour
personnes que chacun d'eux amene-
e sa famille; 80 acres aux bas-Offi-
& 15 pour leurs femmes & pour leurs
; 200 aux Enseignes, 300 aux Lieute-
400 aux Capitaines, 600 aux Officiers
rade supérieur, avec 30 pour chacune
ersonnes qui dépendraient d'eux. Avant

le terme de 10 ans le terrein défriché ne d
vait être sujet à aucune redevance, & l'
ne pouvait à perpétuité être taxé à plus d'u
livre deux sols six deniers d'impôt pour
acres. Le trésor public s'engageait d'ailleu
à avancer ou rembourser les frais du voyag
à élever des habitations, à fournir tous l
outils nécessaires pour la culture ou pour
pêche, à donner la nourriture de la premie
année. Ces encouragements déterminerent
au mois de Mai 1749, 3750 personnes
quitter l'Europe, où elles risquaient de mo
rir de faim, pour aller vivre en Amérique.

La nouvelle peuplade était destinée à fo
mer un établissement au sud-est de la Péni
sule d'Acadie, dans un lieu que les Sauvag
appelerent autrefois Chi Bouctou, & les A
glais ensuite Hallifax. C'était pour y fortif
le meilleur port de l'Amérique, pour étab
au voisinage une excellente pêcherie de m
rues, qu'on avait préféré cette position à tou
celles qui s'offraient dans un sol plus abo
dant; mais, comme c'était la partie du pa
la plus favorable à la chasse, il fallut la d
puter aux Mikmacks qui la fréquentaient
plus. Ces Sauvages défendirent avec opini
treté un territoire qu'ils tenaient de la Na
re, & ce ne fut pas sans avoir essuyé d'as
grandes pertes, que les Anglais vinrent à bo
de chasser ces légitimes possesseurs.

Cette guerre n'était pas encore terminé
lorsqu'on s'apperçut que les Français de
presqu'Isle, inquiets sur leur salut, se prép

nt à abandonner leur demeure, pour ne
vivre parmi des maîtres qu'ils qualifiaient
rétiques. La plûpart exécuterent cette ré-
tion du moment, sans prendre aucune
aution pour l'avenir. Le reste se disposait
suivre quand il aurait pris ses sûretés. Le
vernement Anglais voulut prévenir cette
rtion, par des mesures qui devraient être
nnues chez des Nations civilisées : les
nçais neutres qui n'étaient pas encore par-
furent rassemblés, sous prétexte de re-
veler le serment qu'ils avaient fait au-
ois au nouveau Maître de l'Acadie. Dès
n les eût réunis, on les embarqua sur
navires qui les transporterent dans d'au-
Colonies Anglaises, où le plus grand
bre périt de chagrin, encore plus que
misere.

epuis l'émigration d'un peuple qui devait
bonheur & ses vertus à son obscurité, la
velle Ecosse ne fit que languir. L'envie,
avait dépeuplé cette terre, sembla l'avoir
ie. En 1775, on n'y comptait que 40,000
s. Les importations de l'Angleterre pour
e Province, montaient alors à 25,500
ster.; & à cette époque, la Métropole en
a 3000 barriques de maqueraux salés,
sols, qui produisirent 3000 liv. sterl.;
tonnes de morues, à 10 livres 25000
s sterl.; 300 tonnes d'huile de poisson à
ivres, 4500 livres; 5 tonnes de côtes de
ine, à 300 liv. 1500 liv. sterl. planches,
& autres bois de construction, 4000 liv.

ſterl., ce qui fait un total de 38,000 livr
ſterl. ou 853,000 liv. argent de France.

Gouvernement. MM.

J. Parr, Ecuyer, *Gouverneur.*
An. Snape, Hamond, *Lieutenant-gouvern.*
B. Finucane, *Chef de Juſtice.*
Ch. Morris, Ecuyer. } *Juges-aſſiſtans.*
Iſaac Deſchamps, Ec. }
R. Gibbons, Ecuyer, *Avocat-général.*
J. Uriacke, Ecuyer, *Sollic. général.*
G. Monk, Ecuyer, *Clerc de la Couronne.*
Ben. Green, Ecuyer, *Tréſorier.*
Th. Morris, Ec. *Intendant & Chef des terre*
J. Woodmaſſ, *Recev. des Domain. du Roi.*

XVII. ISLE ROYALE.

Quoique cette Iſle attirât depuis long-tem quelques Pêcheurs qui y venaient tous l étés, il ne s'y en était pas fixé plus de 20 ou 3 au commencement de ce ſiecle. Les Françai qui en prirent poſſeſſion au mois d'Août 170 furent proprement ſes premiers habitans. I changerent le nom de Cap Breton qu'elle po tait, en celui d'Iſle Royale, & jeterent l yeux ſur le Fort Dauphin, pour former le principal établiſſement. Ce Havre préſenta un circuit de deux lieues; & les vaiſſeaux q venaient juſqu'aux bords, y ſentaient à pein les vents. Les bois de chêne néceſſaires po bâtir, pour fortifier une grande ville, ſe tro vaient fort près. La terre y paraiſſait moi ſtérile qu'ailleurs, & la pêche y était pl

dante. On pouvait à peu de frais ren-
e port imprénable ; mais la difficulté d'y
er, qui, d'abord avait moins frappé que
vantages, le fit abandonner, même après
travaux considérables. Les vues se tour-
nt vers Louisbourg, dont l'abord était
facile ; & la commodité fut préférée à la
é.

port de Louisbourg, situé sur la côte
tale de l'Isle, a pour le moins une lieue
ofondeur, & plus d'un quart de lieue de
ur dans l'endroit où il est le plus étroit.
ond en est bon. On y trouve ordinaire-
depuis 6 jusqu'à 10 brasses d'eau ; & il
sé d'y louvoyer, soit pour entrer, soit
sortir, même dans les mauvais tems. Il
rme un petit golfe très-commode pour
doub des vaisseaux de toute grandeur,
peut même y faire hiverner avec quel-
précautions. Le seul inconvénient de ce
e excellent, est de se trouver fermé par
aces dès le mois de Novembre, & de
ouvrir qu'en Mai & souvent en Juin. Son
e naturellement fort resserrée, est encore
ée par l'Isle aux Chevres, dont l'artille-
battant à fleur-d'eau, coulerait immàn-
lement à fond, tous les bâtiments grands
etits qui voudraient y forcer le passage.
batteries, l'une de 36, & l'autre de 12
s de canon de 24 livres de balles, placées
vis sur les côtes opposées, fortifient &
nt ce feu terrible.

ville, construite sur une langue de terre

qui s'avance dans la mer, eſt de figure obl
gue. Elle a environ une demi-lieue de to
ſes rues ſont larges & régulieres. On n'y v
guere que des maiſons de bois. Celles
ſont de pierres ont été bâties aux dépens
Gouvernement, & ſont deſtinées à loger
troupes. On y a conſtruit des calles : ce ſ
des ponts, qui, avançant conſidérablem
dans le port, ſont très-commodes pour ch
ger ou pour décharger les navires.

Ce ne fut qu'en 1720 qu'on commenç
fortifier Louisbourg. Cette entrepriſe fut e
cutée ſur de très-bons plans, avec tous
ouvrages qui rendent une place reſpecta
On laiſſa ſeulement ſans remparts un eſp
d'environ 100 toiſes du côté de la mer, pa
qu'on le jugea ſuffiſamment défendu pa
ſituation. On ſe contenta de le fermer d
ſimple bâtardeau. La mer y était ſi baſſe qu'
formait une eſpece de lagune inacceſſible
ſes écueils à toutes ſortes de bâtiments.
feu des baſtions collatéraux achevait de m
tre cette eſtacade à couvert d'une deſcen
La néceſſité de tranſporter d'Europe les pie
& pluſieurs matériaux néceſſaires pour
grandes conſtructions, retarda quelquefoi
travaux, mais ne les fit pas abandonner.
France attacha une ſi haute opinion à cet
bliſſement propre à protéger ſes pêcheri
qu'elle ne fit aucune difficulté d'y dépen
30 millions.

L'air qu'on reſpire dans cette Iſle eſt gé
ralement fort mauvais ; & ſon ſol n'eſt p

à la végétation d'aucunes plantes. La pê-
y fut le principal objet de l'occupation
Français, tandis qu'ils en furent en pos-
on. Les Anglais, qui leur ont succédé de-
20 ans, n'en font guere d'autre usage.
anc de sable qui l'environne dans toute
rconférence, leur offre un asile intéres-
pour préparer le poisson qu'ils y prennent,
ur épargne l'embarras, le délai & la dé-
e du transport.

XVIII. Isle Saint-Jean.

bruit qui se répandit en France des ri-
es & des productions de cette Isle, y fit
e en 1619, une Compagnie qui forma le
le projet de la défricher, & d'y établir
grande pêche de morue. Malheureuse-
, les intérêts qui avaient uni les associés,
livisa, avant même qu'ils eussent mis la
à leur entreprise. Saint-Jean était re-
bé dans l'oubli, lorsque les Acadiens
nencerent à passer dans cette Isle en 1749.
le tems, ils s'y réunirent jusqu'au nom-
de 3154. Comme ils étaient la plûpart
ivateurs, & sur-tout habitués à élever
roupeaux, le Gouvernement crut devoir
ixer à ce genre d'occupation. Ainsi, la
e de la morue ne fut permise qu'à ceux qui
blirent à la Tracadie & à Saint-Pierre.
e prohibition vicieuse nuisit beaucoup à
rospérité de la Colonie. En bornant les
tans de Saint-Jean à l'Agriculture, on les
it de toutes ressources dans les années

trop fréquentes, où la moisson était dév
sur pied par les mulots & les sauterelles.
réduisait à rien les échanges que la Mé
pole pouvait & devait faire avec sa Colo
Enfin on arrêtait la culture même qu'on v
lait favoriser, par l'impossibilité où l'on r
tait les habitans d'acquérir les moyens de
tendre. L'Isle ne recevait annuellement d'
rope qu'un ou deux petits bâtiments,
abordaient au port la Joie. C'est Louisbo
qui fournissait à ses besoins. Elle les pa
avec son froment, son orge, son avoine
légumes, ses bœufs & ses moutons. Quoi
les Anglais, possesseurs de cette Isle de
1763, aient levé les prohibitions, encour
l'industrie, multiplié la population, l'Isle
Saint-Jean n'est guere plus riche qu'elle
tait à cette époque. Cependant tout n
porte à croire que le nombre, le rang &
pulence des personnes, qui, après la
de Versailles, voulurent contribuer à la p
périté de cet établissement, lui donner
enfin un éclat que les circonstances ne lui
pas permis d'avoir jusqu'à présent:

Gouvernement. MM.

Walter Paterson, Ecuyer, *Gouverneur.*
Th. Desbrisay, Ecuyer, *Lieuten.-gouvern*
P. Stuart, Ecuyer, *Chef de Justice.*
Phillips Calbeck, Ec. *Avocat-général.*
Th. Desbrisay, *Secrétaire & Régent.*
G. Falton, *Recev. des Domaines du Roi.*
J. Budd, Ecuyer, *Clerc de Cour.*

esbitt, Ecuyer, *Chef du Conſeil.*
ebſter, *Commiſſaire des vivres.*

X. ISLE DE TERRE-NEUVE.

Vénitien Jean Cabot, découvrit cette
n 1497. Cet événement n'eut aucune ſui-
u retour de ce grand Navigateur, l'An-
rre était trop occupée de ſes démêlés
l'Ecoſſe, pour penſer ſérieuſement à des
èts ſi éloignés. 30 ans après, Henri VIII
ya des vaiſſeaux pour étudier l'Iſle qu'on
it fait d'abord qu'appercevoir. L'un des
ents périt ſur ces côtes ſauvages, &
e regagna l'Europe ſans avoir acquis de
re. Un nouveau voyage entrepris en 1536,
lus utile. Les Aventuriers qui l'avaient
, avec le ſecours du Gouvernement,
ent à leur patrie qu'on pourrait pêcher
re-Neuve une grande abondance de mo-
Cette inſtruction ne fut pas tout-à-fait
e. Bientôt après, de petits bâtiments par-
Angleterre au printems, y revenaient
l'automne avec des cargaiſons entieres
iſſon ſéché ou ſalé.

ns les premiers tems le terrein néceſſaire
préparer la morue, appartenait au pre-
qui s'en emparait. Cet uſage était une
ce de diſcorde. Le Chevalier Hampsh-
qu'Elizabeth envoya, en 1582, dans ces
es avec cinq navires, fut autoriſé a aſ-
à perpétuité à chaque Pêcheur la partie
côte qu'il aurait choiſie.

nouvel ordre de choſes multiplia telle-

ment les expéditions pour Terre-Neuve, q
y vit, en 1615, 250 navires Anglais, do
réunion pouvait former 15000 tonneaux. T
ces bâtiments étaient partis d'Europe. Ce
fut que quelques années après qu'il s'y é
des habitations fixes. Peu-à-peu elles o
perent, ſur la côte orientale, l'eſpace
s'étend depuis la baie de la Conception,
qu'au Cap de Rabe. Les Pêcheurs, placé
quelque diſtance les uns des autres par la
ture du ſol & de leurs occupations, prati
rent entr'eux des communications faciles
des chemins coupés dans les bois. Leur p
de réunion était à Saint-Jean. C'eſt-là q
dans un excellent port, ouvert entre d
montagnes très-rapprochées, ils trouvai
des Armateurs venus de la Métropole, q
en échange des produits de la pêche, four
ſaient à tous leurs beſoins.

Parmi tous les établiſſements dont les
ropéans ont couvert le nouveau Monde,
n'en trouve pas de la nature de celui de Te
Neuve: Les autres ont généralement ſerv
tombeau aux premiers Colons qu'ils ont
çus, & un grand nombre de ceux qui les
ſuivis: lui ſeul n'a pas dévoré un ſeul hom
il a même rendu des forces à pluſieurs de c
que des climats moins ſains avaient épui
Les autres ont été un théâtre à jamais odi
d'injuſtice, d'oppreſſion, de carnage: lui ſ
n'a point offenſé l'humanité, n'a bleſſé
droits d'aucun peuple. Les autres n'
donné des productions qu'en recevant

ge des valeurs égales : lui ſeul a tiré
in des eaux une richeſſe formée par la na-
ſeule, & qui ſert d'aliment à diverſes
ées de l'un & de l'autre hémiſphere.
Anglais, maîtres de cette Iſle, ſur le
de laquelle les Français n'ont conſervé
droit de pêche, y portent annuelle-
des draps communs, des cotons, des
nes, des toiles, des fuſils, de la pou-
des balles & des pierres à fuſil, des en-
ervans à la pêche, des cuirs travaillés,
cier, du fer, du bronze, du cuivre,
ain travaillé, des pipes, de la bonne-
des chapeaux, des chandelles, des
, des merceries, des proviſions de na-
des épiceries, de l'huile, du lard &
euf fumé, de la drêche, des liqueurs
& des vins. En 1780, toutes ces mar-
iſes, ſorties des ports de Londres, Pool,
outh, Darmouth, Tynebourg, Topſ-
Briſtol, Liverpool, & de divers au-
arties de l'Irlande, monterent à la
de 273,400 liv. ſterl. Les objets d'ex-
on conſiſterent en 30000 tonnes de
qui, à 10 livres, formaient une ſomme
,000 liv. ſterl.; &, 3000 tonnes d'huile
15 liv., valaient 45,000 livres ſterl.
ux objets, qui formaient un capital de
o livres ſterl., furent tranſportés en Eſ-
, en Portugal & en Italie, ſur 380 na-
2000 barques, dont l'équipage était
par 20560 hommes.
tableau n'offre à la Grande-Bretagne

que 71600 liv. ſterl. de bénéfice ; mais il
obſerver que nous avons eſtimé la moru
che & l'huile ſur ce qu'elles valent
l'Iſle même. Dans les différents endroi
on les envoie, elles rapportent au moi
triple de cette valeur ; de maniere que
la ſupputation la plus modérée, ce Comn
ajoute annuellement aux richeſſes de la Gr
Bretagne un profit net de plus d'un demi
lion ſterling.

Gouvernement. MM.

G. Campbell, Vice-Amir. *Gouverneur.*
. . . . *Lieutenant-Gouvern*
Joſ. Gorham, *Lieut.-gouvern. à Plaiſanc*
A. Buchanan, *Officier de Marine.*

XX. BAIE D'HUDSON.

Ce détroit, dont la profondeur eſt de
degrés, eſt formé par l'Océan, dans les
gions éloignées au nord de l'Amérique.
embouchure a ſix lieues de largeur. L'en
n'en eſt pratiquable, que depuis le comn
cement de Juillet juſqu'à la fin de Septemb
encore eſt-elle alors aſſez dangereuſe.
vaiſſeaux ont à s'y préſerver des monta
de glaces, auxquelles des Navigateurs
donné quinze à dix-huit cents pieds d'ép
ſeur, & qui s'étant formées par un hiver
manent de cinq à ſix ans, dans de petits
ſes éternellement remplis de neige, en
été détachées par le vent du nord-oueſt,
par quelque cauſe extraordinaire. Le

noyen d'éviter ce péril, eſt de ranger
ıs qu'il eſt poſſible la côte du nord,
a direction des vents & des courans
ſans doute plus libre ou moins em-
ſantes.
vent du nord-oueſt, qui regne preſque
nuellement durant l'hiver, & très-ſou-
en été, excite dans la baie même des
tes effroyables. Elles ſont d'autant plus
indre, que les bas-fonds y ſont très-
uns. Heureuſement on trouve, de diſ-
en diſtance, des grouppes d'Iſles aſſez
s pour offrir un aſile aux vaiſſeaux.
ces petits archipels, on voit dans l'é-
e de ce golfe des maſſes iſolées de ro-
nuds & ſans arbres. A l'exception de
e marine, cette mer produit auſſi peu
gétaux que les autres mers du nord.
ns les contrées qui bordent cette baie,
eil ne ſe leve, ne ſe couche jamais,
ın grand cône de lumiere. Lorſque ce
mene a diſparu, l'aurore boréale en
la place, & blanchit l'hémiſphere de
s colorés & ſi brillans, que leur éclat
pas même effacé par la pleine lune.
dant le ciel eſt rarement ſerein. Dans
ntems & dans l'automne, l'air eſt ha-
lement rempli de brouillards épais; &
l'hiver, d'une infinité de fleches gla-
Quoique les chaleurs de l'été ſoient
ives pendant deux mois ou ſix ſemaines,
nerre & les éclairs ſont rares. Les exha-
ſulfureuſes y ſont trop diſperſées,

ſans doute : cependant elles ſont quelqu
enflammées par les aurores boréales ;
flamme légere brûle les écorces des arl
mais ſans en attaquer le corps.

Un des effets du froid rigoureux ou
neige qui regne dans ce climat, eſt de re
blanc en hiver les animaux qui ſont de
nature bruns ou gris. Tous ont reçu
Nature des fourrures douces, longues, é
ſes ; mais dont le poil tombe à meſure
le tems s'adoucit. Les pattes, la queue
oreilles, toutes les parties où la circul
eſt moins vive, parce qu'elles ſont les
éloignées du cœur, ſe trouvent fort co
dans la plûpart de ces quadrupedes. Si
ques-uns ont ces extrémités plus long
elles ſont extrêmement touffues. Sous ce
triſte & morne, toutes les liqueurs de
nent ſolides en ſe gelant, & rompent
vaiſſeaux de quelque matiere qu'ils pui
être ; l'eſprit-de-vin même y perd ſa flui
Il n'eſt pas extraordinaire de voir des
ceaux de roc briſés & détachés des m
plus conſidérables par la force de la g
On a de plus obſervé que ces effets aſſez c
muns durant tout l'hiver, étaient beau
plus terribles à la nouvelle & à la pleine l
qui, dans ces contrées, a ſur le tems
influence dont les cauſes ne ſont pas
nues.

On a découvert ſous cette Zone glaci
du fer, du plomb, du cuivre, du marl
une ſubſtance analogue au charbon de t

y eſt d'ailleurs d'une ſtérilité ex-
À la réſerve des côtes, le plus com-
nent marécageuſes, où il croît un peu
es & quelques bois mous, le reſte du
e préſente guere qu'une mouſſe fort
& de faibles arbriſſeaux aſſez clairs-

t s'y reſſent de la ſtérilité de la Na-
Les hommes y ſont en petit nombre,
ne taille qui n'excede guerre quatre
Comme les enfans, ils ont la tête
à proportion de leurs corps. La peti-
de leurs pieds rend leur marche vacil-
& mal-aſſurée. De petites mains, une
ouche ronde, qui feraient un agré-
n Europe, ſont preſque une diffor-
nez ce peuple, parce qu'on n'y voit
fet d'une faibleſſe d'organiſation, d'un
ui reſſerre & contraint l'eſſor de la
ce, les progrès de la vie animale &
e. Quoique ſans poil & ſans barbe,
hommes, même les jeunes gens, ont
le vieilleſſe. Ce déſagrément vient en
le la conformation de la levre infé-
qu'ils ont groſſe, charnue, & plus
que la levre ſupérieure ; tels ſont les
aux, qui habitent non-ſeulement le
r où ils ont pris leur nom, mais encore
rées qui s'étendent depuis la pointe
-Iſle, juſqu'aux régions les plus ſep-
ales de l'Amérique.
uvernement Anglais accorda, en 1670,
rtre à une Compagnie pour exercer le

Commerce exclusif à la Baie d'Hudson.
Société y envoie, tous les ans, des dra
laines communes, des pelleteries, des co
des toiles d'Angleterre, des armes de ch
des pierres à fusils, de la poudre à tirer
balles de plomb, des coutelas, des
apprêtés, du sel, de la farine de fro
de l'avoine, de l'orge, des pois, des f
de la drêche, du lard & du bœuf sa
fumés, du beurre, du fromage, du bi
de la mélasse, de l'acier travaillé, du
du bronze, du cuivre, de l'étain, des p
du tabac, des chapeaux, de la bonnet
des chandelles, des agrès, des provisio
navires, des merceries, des épiceries
l'eau-de-vie & des vins. Tous ces objets
tent annuellement à une somme d'en
16,000 livres sterling. Les retours cons
en trente-quatre mille peaux de castor,
mille martres, deux mille loutres,
cents fouines, trois mille renards, cinq
loups, sept mille lievres, six cent cinq
ours noirs, cent quarante ours blancs,
cents pêcheurs, deux cent cinquante
naux, trois mille gazelles, cinquante
taux de plumes de lit, trente quintau
côtes de baleine, quelques tonnes d'hui
baleine, cent cinquante mille plumes d
deux mille livres de poil de castor, mille p
d'élans, deux mille peaux de bêtes fau
& deux cent cinquante livres de castor
Toutes ces marchandises, évaluées s
prix de Québec, peuvent être porté

.o livres ſterling. Ainſi, l'exportation ſur-
ıt l'importation de 3,734 livres ſterling,
ıéfice de la Compagnie eſt de 84,015 liv.
oie de France. La Société emploie à ce
ıerce quatre navires & cent trente Ma-
. Elle a quatre Forts, où elle entretient
ıuatre-vingt-ſix hommes. Si ce commerce
libre, dit un Ecrivain Anglais qui a ré-
ong-tems dans ces parages, ſi le Gou-
ment ſe déterminait enfin à arracher des
du monopole, cette région vraiment
ſſante pour l'Angleterre, ce commerce
ait un jour occuper huit cents navires de
s les grandeurs, & ſeize mille hommes.

SSESSIONS ANGLAISES EN AFRIQUE.

Anglais, beaucoup moins puiſſans dans
partie du Monde que dans l'Inde, n'y
lent que quelques Comptoirs, quelques
, propres à faciliter, à étendre & à pro-
la Traite des Négres. Tels ſont les Forts
James & du Cap-Corſe. Le premier eſt
dans une petite Iſle, d'un mille de cir-
ɛence, formée par la Gambra, à dix
de ſon embouchure, & vis-à-vis la
ıtoir Français d'Albreda; & le ſecond,
ſur la côte d'Or, n'eſt éloigné que de
e lieues de la petite ville d'Anamabo,
e 4e. degré 45 min. de latitude ſepten-
ıle. Les Négocians de cette nation ſe
ıuſſi ménagé un lieu de relâche à l'île de
e-Héléne, où l'air eſt d'une ſalubrité

remarquable. Là, eſt une Colonie dor
maiſons environnent un port vaſte &
commode, où les vaiſſeaux de la Comp
qui vont dans l'Inde ou qui en revienn
prennent quelques raffraîchiſſemens.

Voyez notre Tableau du Commerce de l
& de l'Afrique, *tome II, pag.* 242-25

Gouvernement. MM.

. . . . *Gouverneur.*
Joſ. Wall, Ecuyer, *Lieutenant-Gouvern*
Joſ. Wall, Ec. *Surintendant du Commer*
Ed. Morſe, Ecuyer, *Chef de Juſtice.*
J. P. Démérin, Ec. *Secrét. & Clerc du Co*
le Docteur Morgan, *Chapelain.*
Rob. Browne, Ecuyer, *Agent.*
Dav. Buffington, Ec. *Commiſſaire des V*
Benj. Roberts, *chargé des Aff. avec les N*

POSSESSIONS ANGLAIS DANS L'INDE.

Ceux qui ont parcouru notre *Tablea Commerce de l'Aſie & de l'Afrique*, ou
autre Ouvrage ſur l'état des Puiſſances E
péannes dans la preſqu'île de l'Inde, ſa
quel pouvoir immenſe les Anglais exe
dans cette partie du Monde. Maîtres de la
riche & de la plus importante portio
Bengale, dépoſitaires de la plus grande p
du Commerce qui ſe fait au Coromandel &
la côte de Malabar, Souverains au m
même de la Cour du Mogol, & tenant
leurs chaînes les Nababs, les Soubabs,

, & la plûpart des autres Princes du
, ces Peuples induſtrieux partagent avec
ollandais les richeſſes de toute l'Aſie.
à Calcutta, que s'accumulent toutes les
ctions de la plus opulente contrée de l'U-
. Cette ville, placée ſur les bords de la
e d'Ougly, comprend, malgré les rava-
e la derniere guerre, plus de ſix cent
ames dans ſa vaſte enceinte. Le Fort de
amsbourg, qui n'en eſt éloigné que d'un
-mille, eſt en état de la défendre contre
les forces qui viendraient l'attaquer; &
ſé de 160 pieds de large, ſur 18 de pro-
ur, dont la conſtruction a coûté plus
ngt millions, aſſure tellement ſa ſé-
, qu'elle eſt conſidérée actuellement
e imprenable. Nous avons porté dans
Etat des Cours de l'Europe, d'après des
ires exacts, le bénéfice net du Com-
Anglais dans l'Inde, à quatre-vingt-un
ns de notre monnoie. Leur établiſſe-
ſeul au Bengale, s'il était bien adminiſ-
ourrait leur valoir annuellement plus de
te-dix millions. Telle était, au moins,
65, l'opinion du Lord Clive, l'homme
ngleterre le mieux à portée de faire
éciation des revenus de la Compagnie
des orientales.

Gouverneurs dans l'Inde. MM.

le.	Warren Haſtings, Ecuyer.
ay.	Guill. Hornby, Ecuyer.
S. George.	Lord Macartney.

F. Malborough. Ed. Coles, Ecuyer.
Ste. Helene. Dan. Corneille, Ecuyer.

Cour suprême de Justice au Bengale. M

Sir Elij. Impey, Chevalier *Chef de Justice*
Sir Rob. Chambers, Ecuyer. } *Jug*
Jean Hyde, Ecuyer. }
Sir J. Day, Chevalier *Avocat-général.*

Administration de la Compagnie des In orientales.

On a présenté dans l'un des papiers pub d'Angleterre, l'état suivant des affaires d Compagnie des Indes d'Angleterre. Son fo est de 3,200,000 liv. sterl., ses annuités 3,000,000. On porte à 727,128 liv. 13 den. la part que les étrangers ont dans fonds, & celle qu'ils ont dans les annuité 159,447 liv. 11 s. 10 den., ce qui fait en t 886,576 liv. 5 s. 1 den. De sorte qu'il res la Nation 5,313,423 liv. 4 s. 1 den. Selo calcul qu'on dit exact, les étrangers n' qu'un septieme dans les fonds & les reve de la Compagnie. On prétend qu'ils n'ont dans la dette non fondée, ou les 4 p. % ; en supposant qu'ils ont aussi un septieme d les 3 p. % montant à 170,000,000 liv. st ils ne peuvent avoir, en y comprenant l part dans les fonds & les annuités de la Co pagnie des Indes, au-delà de 25,000,000 l sterl. de capital, & de 1,000,000 de part d l'intérêt.

Les affaires de la Compagnie sont admin

par vingt-quatre Directeurs, y compris
ommiſſaire & le Député-Commiſſaire, qui
élus, tous les ans, la premiere ſemaine
ril. Leurs appointements ſont de 150 liv.
, & ceux du Commiſſaire & du Député-
miſſaire, ſont de 200 liv. ſterl.

Officiers Permanents. MM.

taire. P. Michell, Ecuyer.
té Secrétaire. Rich. Holt.
de la Correſpondance. Sam. Wilks.
rôleur. Sam. Nicoll.
té Contrôleur. G. Richardſon.
orier. G. Harris.
té Tréſorier. Warwick Roades.

Compagnie du Sud.

s Officiers de cette Compagnie ſont un
erneur, un Sous-Gouverneur, un Dé-
Gouverneur, & vingt-un Directeurs,
ous les trois ans avant le 6 Février.
oi, *Gouverneur.*
Coventry, Ecuyer, *Sous-Gouverneur.*
uel Salt, Ecuyer, *Député-Gouverneur.*

mité de la Compagnie d'Afrique. MM.

Bogle French, Ec. oolbred, Ecuyer. Calvert, Ecuyer.	*pour Londres.*
dder, Ecuyer. n. Caſimajor, Ec. ylor Vaughan, Ec.	*pour Briſtol.*

J. Barnes, Ecuyer.
Henri Blundell, Ecuyer. } pour Liverp
Rich. Camplin, Ecuyer.

Th. Rutherfoord, Ecuyer, *Secrétaire.*

Compagnie du Levant. MM.

Lord North, *Gouverneur.*
S. Bosanquet, Ecuyer, *Député-Gouverne*
Guill. Ewer, Ecuyer, *Trésorier.*

Compagnie de Russie. MM.

Ed. Forster, Ecuyer, *Gouverneur.*
A Greenwood, *Secrétaire.*

Comité de la Comp. de la B. de Hudson. M

Sam. Weeg, Ecuyer, *Gouverneur.*
J. Winter Lake, B. *Député-Gouverneur.*
Herm. Berens, Ecuyer.
Richard Husse, Ecuyer.
Joseph Berens, Ecuyer.
Nich. Cæsar Corsellis, Ecuyer.
Le Capit. Jacq. Buggin.
Jean Darker, Ecuyer.
. . . .
Jean Deseret, *Secrétaire.*
S. B. Fox, *Contrôleur.*

Banque d'Angleterre. MM.

Ewer William, Ecuyer, *Gouverneur.*
Neave Richard, Ecuyer, *Dép. Gouverne*
24 *autres Directeurs.*
Robert Lowin, Ecuyer, *Secrétaire.*
Martin, *Député-Secrétaire.*

Marine d'Angleterre.

Amiraux. MM.

rbes.	le D. de Cumberland.

Amiraux de la Blanche. MM.

h. Frankland.	Jac. Young, Ec.
ıc de Bolton.	Jacq. Douglas, Ec.
de Northeſt.	le Vic. Mount Edge-cumbe.
ıev. Th. Pye.	Sam. Graves, Ec.
Jeary, Ecuyer.	Lord Keppel.
Rodney.	

Amiraux de la Bleue. MM.

. Buckle, Ec.	Sir R. Harland, Bar.
Mann, Ec.	Lord Howe.
Gayton, Ec.	Hugues Pigot, Ec.
ɔntagu, Ec.	

Vice-Amiraux de la Rouge. MM.

Shuldam.	le Chev. P. Parker.
ughan, Ec.	Sam. Barrington.
uff, Ecuyer.	M. Arbuthnot, Ec.
ynolds, Ec.	R. Roddam, Ecuyer.
. Palliſer, Bar.	G. Darby, Ecuyer.
on.	J. Campbell, Ec.
. Barthon, Ec.	

Vice-Amiraux de la Bleue. MM.

mbier, Ecuyer.	Hyde Parker, Ec.
oyd, Ecuyer.	J. Evans, Ecuyer.
. Drake, Ec.	Mark Milbanc, Ec.
ev. Ed. Hughes.	

Contre-Amiraux de la Rouge. MM.

Mich. Vincent, Ec.	Jof. Rowley, Ec.
Lord Rodney.	Rich. Edwards, E
G. Darby, Ecuyer.	Th. Graves, Ec.
Lord Gordon.	R. Digby, Ecuyer
J. Stort, Ecuyer.	Sir J. Lockart Rofl
le Ch. Edm. Vernon.	

Contre-Amiraux de la Bleue. MM.

Chev. Webber, Ec.	Al. Hood, Ecuye
G. Langdon, Ec.	Al. Innes, Ecuyer
Binj. Marlond, Ec.	

Contre-Amiraux de la Bleue. MM.

le Chevalier Chaloner Ogle.	Math. Moore, Ec.
Lord Hood.	Sir Rich. Hugues,
	Fr. Sam. Drake, E

Contre-Amiraux retirés avec demi-paye. M

Lord Elibank.	H. Rofwell, Ec.
Th. Fowke, Ecuyer.	Th. Knowler, Ec.
R. Robinfon, Ec.	J. Hale, Ec.
G. Elliot.	Rich. Knight, Ec.
J. Hardy, Ecuyer.	J. Harridon, Ec.
E. Falkingham, Ec.	M. Withwell, Ec.
G. Bladwell, Ec.	Dav. Edwards, Ec.
Chev. Knowler, Ec	J. Knight, Ecuyer.

BLEAU DES XIII ÉTATS-UNIS.

*ité qui assure définitivement leur indé-
ndance, signé à Paris, le 3 Septembre*
783.

Au Nom de la Très-Sainte Trinité.

YANT plu à la Divine Providence disposer
cœurs du Sérénissime & Très-Puissant
ce George III, par la grace de Dieu, Roi
a Grande-Bretagne, France & Irlande,
nseur de la Foi, Duc de Brunswick &
bourg, Archi-Trésorier & Prince Elec-
du St. Empire Romain, &c. & ceux des
-Unis de l'Amérique, à oublier tous les
entendus & différends qui ont malheureu-
nt interrompu la bonne correspondance
amitié qu'ils desirent mutuellement de
revivre, ainsi que d'établir entre les deux
une communication satisfaisante & avan-
se, tellement fondée sur la base des avan-
réciproques & de la convenance mutuel-
u'elle puisse assurer à l'un & à l'autre une
& une harmonie perpétuelles. — Dans
vue desirable, ayant déjà posé les fonde-
s de la paix & de la réconciliation par
ticles provisionnels, signés à Paris le 30
mbre 1782, par les Commissaires auto-
de part & d'autre; lesquels articles, on

T 6

était convenu d'insérer pour constituer
Traité de Paix que l'on se proposait de c
clure entre la Couronne de la Grande-
tagne & lesdits Etats-Unis ; mais lequel Tr
ne devait pas être connu jusqu'à ce que
fût convenu de termes de paix entre la Gra
Bretagne & la France, & que S. M. B.
prête à conclure un pareil Traité.

Le Traité entre la Grande-Bretagne &
France ayant été conclu depuis ; S. M. &
Etats-Unis d'Amérique, afin de mettre
plein effet les Articles Provisionnels ci-de
mentionnés conformément à leur teneur,
constitué & préposé, savoir : S. M. B. de
part, David Hartley, Ecuyer, Membre
Parlement de la Grande-Bretagne ; & les
Etats-Unis de leur part, John Adams, Ecuy
ci-devant Commissaire des Etats-Unis d'A
rique à la Cour de Versailles, & précéd
ment Délégué en Congrès par l'Etat de Ma
chuset, Grand-Justicier dudit Etat, & Mi
tre Plénipotentiaire desdits Etats-Unis près
L. H. P. les Etats-Généraux des Pays-B
Unis ; Benjamin Franklin, Ecuyer, ci-dev
Délégué en Congrès par l'Etat de Pensylvar
Président de la convention dudit Etat, & M
nistre Plénipotentiaire des Etats-Unis à
Cour de Versailles ; John Jay, Ecuyer,
devant Président du Congrès, & Grand-Ju
cier de l'Etat de New-York, & Minis
Plénipotentiaire pour conclure & signer
présent Traité définitif ; lesquels, après s'ê
réciproquement communiqués leurs pleins-p

respectifs, sont convenus des articles sui-
, & les ont confirmés.

Article Premier.

Majesté Britannique reconnaît lesdits
-Unis, savoir : le New-Hamsphire, la
de Massachusett, Rhode-Island, & les
tations de Providence, le Connecticut, le
-York, le New-Jersey, la Pensylvanie,
elaware, le Maryland, la Virginie, la
line septentrionale, la Caroline Méridio-
, & la Géorgie, être des Etats Libres,
erains & Indépendans ; qu'il traite avec
omme tels ; & tant pour lui-même, que
ses héritiers & successeurs, renonce à
prétention de Gouvernement, proprié-
& droits territoriaux sur iceux, & toute
e d'iceux.

rt. II. Et afin de prévenir toutes disputes
ourraient s'élever à l'avenir, au sujet des
es desdits Etats-Unis, il est convenu &
ré par les présentes, que ce qui suit est,
onstituera leurs limites ; savoir : depuis
le Nord-Ouest de la nouvelle-Ecosse,
à-dire, l'angle formé par une ligne tirée
ement du Nord depuis la source de la ri-
de Ste. Croix jusqu'aux pays monta-
x, le long des montagnes qui séparent les
res qui se déchargent dans le fleuve St.
rent, de cellesqui tombent dans l'Océan
ntique, à la source la plus N. O. de la ri-
Connecticut ; de-là descendant le long du
eu de cette riviere, jusqu'au quarante-

cinquieme degré de latitude N.; de-là, pa
ligne exactement Ouest par la même latit
jusqu'à ce qu'elle parvienne à la riviere
Iroquois, ou Cataraquy; de-là le long d
lieu de ladite riviere, jusqu'au Lac Onta
traversant le milieu dudit Lac, jusqu'
qu'elle arrive à la communication par eau
tre ce Lac & le Lac Erié; de-là le long du
lieu de ladite communication dans le
Erié, traversant le milieu dudit Lac, ju
ce qu'elle arrive à la communication par
entre ce Lac & le Lac Huron; de-là traver
le milieu dudit Lac, jusqu'à la communica
par eau entre ce Lac & le Lac Supérieur; d
traversant le Lac Supérieur, au Nord des
Royales & Philippeaux, jusqu'au Long L
de-là au milieu dudit Long Lac, & la com
nication par eau entre ce Lac & le Lac
Bois, audit Lac des Bois; de-là traversant l
Lac, jusqu'à la pointe la plus Nord-Ouest
celui; & de-là suivant un cours directem
Ouest, jusqu'à la riviere Mississipi; de-là,
une ligne à tirer le long du milieu de la
riviere Mississipi, jusqu'à ce qu'elle coup
partie la plus au Nord du 31e. degré de l
tude Septentrionale; au Sud, par une lig
tirer directement Est de la détermination
la derniere ligne mentionnée, par la latitu
du 31e. degré au Nord de l'Équateur,
qu'au milieu de la riviere Apalachicola ou
tahouche; de-là le long du milieu d'icell
jusqu'à sa jonction avec la riviere Flint; de
droit à la source de la riviere Ste. Marie,

descendant le long du milieu de la riviere
Marie jusqu'à l'Océan Atlantique ; Est,
ne ligne tirée le long du milieu de la ri-
Ste. Croix, depuis son embouchure dans
e de Fundy, jusqu'à sa source, & de-
à source directement au Nord, jusqu'aux
es montagnes qui séparent les rivieres
e jettent dans l'Océan Atlantique, de
qui tombent dans le fleuve St. Laurent,
renant toutes les Isles à vingt lieues.

T. III. Il est convenu, que le peuple des
-Unis continuera de jouir, sans molesta-
du droit de pêcher du poisson de toute
sur le grand banc, & tous les autres
de Terre-Neuve ; aussi dans le golfe de
urent, & dans tous les autres endroits
mer, où les habitans des deux pays ont
tout tems jusqu'à présent dans l'habi-
de pêcher ; & aussi que les habitans des
Unis auront la liberté de prendre du
n de toute espece, dans telle partie de
e de Terre-Neuve que fréquenteront les
urs Britanniques (mais nullement de le
& le saler sur cette Isle), & aussi sur
tes, baies, & criques de tous les autres
nes de Sa Majesté Britannique en Amé-
& que les pêcheurs Américains auront
erté de sécher & saler du poisson dans
les baies, havres, & criques de la
elle-Ecosse, des Isles Magdelaine & La-
r, où il n'y a point d'établissement,
nt tout le tems qu'il n'y en aura point ;
ussi-tôt qu'il sera fait des établissements

dans ces places, ou aucune d'elles, il ne
pas permis auxdits pêcheurs de fécher ou
du poiffon dans un pareil établiffement,
faire préalablement un agrément à cet
avec les habitans, propriétaires, ou po
e urs du terrein.

Art. IV. Il eft convenu, que les créan
de part & d'autre ne rencontreront aucun
pêchement légal au recouvrement de l'en
valeur, en argent fterling, de toutes j
dettes conctractées jufqu'à préfent.

Art. V. Il eft convenu que le Congrès
commandera férieufement à la légiflation
Etats refpectifs, de pourvoir à la reftitu
de tous biens, droits, & propriétés qui
été confifqués, appartenans à des fujets
tanniques, & auffi aux biens, droits, &
priétés des perfonnes réfidant dans les dift
en poffeffion des armes de Sa Majefté, &
n'ont pas porté les armes contre lefdits Et
& que toutes perfonnes d'autre defcrip
quelconque, auront liberté entiere d'a
dans aucune partie ou parties des treize Et
Unis, & d'y réfider douze mois fans être
leftés dans les tentatives qu'elles feront p
obtenir la reftitution de tels de leurs bie
droits, & propriétés qui peuvent avoir
confifqués; & que le Congrès recomman
auffi férieufement aux différens Etats une
confidération & révifion de tous Actes & L
concernant ces objets, de maniere à ren
lefdites Loix ou Actes parfaitement comp
bles, non-feulement avec la juftice & l'éq

ais avec cet eſprit de conciliation, qui, au
r des bénédictions de la Paix, devraient
erſellement prévaloir ; & que le Congrès
nmandera auſſi inſtamment aux différents
, que les biens, droits, & propriétés
erſonnes qui viennent d'être mentionnées,
ſeront reſtitués, à la charge par elles de
der à toutes perſonnes qui peuvent être
llement en poſſeſſion le prix de bonne foi
en a été donné aucun), que de telles
nnes peuvent avoir payé pour l'acquiſi-
d'aucune deſdites terres ou propriétés
s la confiſcation.
il eſt convenu, que toutes perſonnes qui
quelque intérêt dans les terres confiſ-
s, ſoit par des dettes, des contrats de
ge, ou autrement, ne rencontreront au-
empêchement légal dans la pourſuite de
juſtes droits.
RT. VI. Qu'il ne ſe fera plus à l'avenir
nfiſcations, ni ne ſe commencera aucune
ſuite contre aucune perſonne ou perſonnes
ou à raiſon de la part qu'elle ou elles peu-
avoir priſe dans la préſente guerre ; &
erſonne ne ſupportera, à cet égard, au-
perte ou dommage à l'avenir, ſoit en ſa
nne, liberté ou propriété, & que celles
euvent être détenues ſur de pareilles
es, au tems de la ratification du Traité
nérique, ſeront immédiatemenr élargies,
pourſuites ainſi commencées ſeront diſ-
nuées.
T. VII. Il y aura une Paix ſolide & per-

manente entre S. M. B. & leſdits Etats, e
les ſujets de l'une & les citoyens de l'au
par quoi, toutes hoſtilités, tant par mer
par terre, ceſſeront immédiatement; tous
ſonniers de part & d'autre ſeront mis en li
té, & S. M. avec toute la diligence conv
ble, & ſans cauſer aucune deſtruction, ou
lever aucuns Négres, ou autre propriété
habitans Américains, retirera toutes ſes
mées, garniſons & flottes deſdits Etats-U
& de tous ports, places, & havres dans ic
laiſſant dans toutes les fortifications l'arti
rie Américaine qui peut y être; & ordon
& fera auſſi immédiatement reſtituer & d
vrer aux propres Etats & perſonnes à qu
appartiennent les archives, regiſtres, con
& papiers appartenant à aucun deſdits E
ou leurs Citoyens, leſquels, dans le cour
la guerre, peuvent être tombés entre
mains de ſes Officiers.

ART. VIII. La navigation du Miſſiſſipi,
puis ſa ſource juſqu'à l'Océan, reſtera p
toujours libre & ouverte pour les ſujets d
Grande-Bretagne, & les Citoyens des Et
Unis.

ART. IX. En cas qu'il arrivât, que quel
Place ou Territoire appartenant à la Gran
Bretagne, ou aux Etats-Unis, fût conq
par les armes de l'un ou de l'autre, av
l'arrivée de ces Articles en Amérique, il
convenu que ladite Place ou Territoire f
reſtitué ſans difficulté, & ſans exiger de co
penſation.

т. X. Les ratifications ſolemnelles du
nt Traité, expédiées en bonne & dûe for-
ſeront échangées entre les parties con-
ntes dans l'eſpace de 6 mois, ou plus tôt
possible, à dater du jour de la ſigna-
du préſent Traité; en foi de quoi, nous
gnés leurs Miniſtres Plénipotentiaires,
en leur nom & en vertu de nos pleins
irs, ſigné de nos mains le préſent Traité
tif, & y avons fait appoſer les ſceaux
armes.
т à Paris, le 3 Septembre, l'an du
eur 1783.

(L. S.) JOHN ADAMS.
.S.) DAVID HARTLEY.
(L. S.) B. FRANKLIN.
(L. S.) JOHN JAY.

. NEW-HAMPSHIRE.

te Province, l'une des moins impor-
de l'Aſſociation, s'étend depuis la Baie
aſſachuſet juſqu'au fleuve St. Laurent.
omprend les Comtés de Rockingam,
rafford, de Hillsborough, de Cheshire
Grafton. La ville de Portsmouth en eſt
itale. C'eſt de ſon port, ſitué dans le
de Piſtaqua, ſoixante milles au nord
ſton, que ſe font toutes les expéditions
Colonie.
proximité de cette Province de celle
ſſachuſet, la plus conſidérable de celles
avant la derniere guerre, compoſaient

la nouvelle Angleterre, eſt peut-être un
tacle au progrès de ſon commerce; mais
nous porte à croire qu'à meſure que ſa p
lation augmentera, la culture des terres
dra une nouvelle activité, & multiplier
productions. Un ſol aſſez vaſte & générale
très-fécond, offre encore de grands défri
ments à faire; les Manufactures, ſi floriſſa
chez ſes voiſins, n'attendent que des b
pour ſe montrer ſur un pied reſpectable
cacao, le café, le coton & diverſes au
denrées, que produit ſon territoire, lui f
niront bientôt les moyens d'étendre ſon in
trie, & de lier ſon commerce avec celui
autres Provinces. Il eſt très-vraiſemblable
New-Hampshire, dont l'air invite les ét
gers à aller s'établir dans ſes domaines, v
doubler, dans moins de vingt années, ſa
pulation, qui ne monte pas aujourd'hui
delà de 82,200 perſonnes.

Cette Province, uniquement occupée
la guerre & de ſes beſoins, depuis la rupt
des Etats-Unis avec l'Angleterre, n'a
encore penſé à ſe former une conſtitu
durable. On ne trouve dans ſon Code qu'
délibération de ſes repréſentans, faite à Ex
le 5 Janvier 1776, qui établit alors une fo
de gouvernement momentané, propre à
venir le déſordre que pouvait occaſionne
départ précipité de ſir J. Wenthworth,
dernier Gouverneur.

II. Massachuset.

tat de Maſſachuſet eſt borné au nord
elui de New-Hampshire, à l'Eſt & au
ır l'Océan Atlantique & le Connecticut,
Oueſt par la Nouvelle-York. Sa longueur
112 milles, & ſa largeur de 38.
ſol de cette Province eſt en général fort
rtile; mais la nature y offre divers au-
vantages qui dédommagent la Colonie
tte privation, & qui lui donnent une
orité marquée ſur les autres. On y trouve
ines de fer & de cuivre; & le premier
s métaux l'emporte ſur tous ceux des
parties du monde, par ſa qualité duc-
malléable. La poſition favorable de
n eſt telle, que ſi un jour ce nouveau
ent déploie des forces formidables ſur
ers; c'eſt de ſa rade qu'on verra ſortir
emieres. Avant la guerre, cette Ville
ſſait un commerce très-étendu. Elle
ſſait à la Grande Bretagne des mâts &
ergues. Ses habitans conſtruiſaient, par
iſſion ou pour leur compte, un grand
re de navires marchands, renommés
a ſupériorité de leur marche. Leur conſ-
on eſt en effet ſi légere, ſi délicate,
on diſtingue ſans peine les navires qui
ortis de leurs chantiers. Ceux qu'ils fre-
pour leur compte, étoient chargés,
es îles de l'Amérique ou pour l'Europe,
is de charpente, de planches, de mer-
de poix, de goudron, de térébenthine,

de résine, de bœuf, de cochon salé &
quelques autres pelleteries; mais leur pr
pal objet de commerce était la morue q
pêchaient sur leurs côtes, & principale
dans la Baie de Massachuset. Cette p
allait annuellement à 50 mille quintaux,
l'on exportait dans les autres Provinces
Nouvelle-Angleterre, jusqu'en Espagne
Italie & dans la Méditerranée. Celle d
moindre qualité était destinée pour les Né
des îles. Ils y employaient un grand nom
d'hommes, y formaient d'excellents ma
En échange de ces marchandises, ils rap
taient des vins de Madere, de Malaga
Porto, qu'ils préferent aux nôtres, à c
de leur douceur, & peut-être encore pl
cause de l'habitude qu'ils ont contracté
ne boire que de cette liqueur étrangere.
tiraient des Isles une grande quantité de su
& cette denrée forme dans le pays une b
che de commerce d'autant plus importan
que les Américains en prennent au moins
fois par jour; ils tiraient encore plus de
lasse, dont ils distillaient le rhum, leur boi
ordinaire. L'importation en était si cons
rable, qu'avant les troubles on en don
quatre bouteilles pour deux schellings ou
sols de notre monnoie. Souvent les Bos
niens vendaient en Europe les navires ave
cargaison, revenaient en Angleterre y a
ter des objets manufacturés, qu'ils faisa
transporter sur des vaisseaux de la nat
Ainsi leur pêche, les échanges, & le gr

ore de vaiſſeaux qu'ils conſtruiſaient, nt mis dans leurs mains le cabotage de s les Colonies du nord.

a aſſure que depuis 1738 juſqu'en 1745, it ſorti du port de Boſton, 500 vaiſſeaux le commerce étranger, & qu'il en était 430; on porte juſqu'à mille les bâtis côtiers & pêcheurs. Il paraît cepen-, d'après l'obſervation d'un Anglais, que mmerce de cette Colonie eſt diminué. 1738, on conſtruiſit à Boſton 41 navires, t en totalité 6324 tonneaux; en 1743, ut conſtruit 38; en 1746, 20; en 1749, lant en tout 1450 tonneaux. Cette dition dans le commerce, dit le judicieux Abbé Robin, venait vraiſemblablement ouveaux établiſſements, qui, en ſe for- ſur les côtes, attiraient à eux les diffés branches que leur ſituation rendait plus ables.

tte Ville, la plus conſidérable de l'Amé- ſeptentrionale, & la capitale de la blique de Maſſachuſet, eſt ſituée dans péninſule de quatre milles de long, au de la Baie de Maſſachuſet, qui s'enfonce on huit milles dans les terres. De ſa rade, d'îlots agréables, on découvre, à travers bres ſur la côte occidentale, cette Ville pe, conſtruite en amphithéâtre, & ſe ngeant en demi-cercle dans l'eſpace de d'une demi-lieue. Les édifices qui la oſent, offrent de loin la perſpective la magnifique; élevés, reguliers, entre-

mêlés de hauts clochers, ils paraiffent m
une Colonie moderne, qu'une antique C
embellie & peuplée par le commerce &
arts.

L'intérieur de la Ville répond à l'idée q
s'en eft d'abord formée. Une fuperbe je
qui s'avance près de 2000 pieds dans la m
offre fur toute fa longueur des magafin
des ateliers. Elle communique à angle d
à la principale rue de la Ville, qui, large
fpacieufe, fe courbe dans le fens de la r
Cette rue, garnie de belles maifons, la p
part élevées de deux ou trois étages, re
diverfes autres petites rues, qui vienne
aboutir des deux côtés. La forme des m
fons, propres à furprendre des yeux eu
péans, font entiérement de bois, réguli
& bien percées. Leur charpente eft lége
bien liée, recouverte en dehors de planc
minces & polies, placées les unes fur
autres comme les tuiles de nos maifons. Le
dehors font peints en gris; & cet ornem
ajoute beaucoup à l'agrément du coup-d'œ
Les toits font ornés de baluftres, difpofés
maniere à fervir beaucoup dans les ince
dies. Leurs fondements font appuyés fur
mur d'environ un pied de hauteur; & ce
diftribution contribue beaucoup à leur do
ner de la falubrité,

Toutes les parties en font tellement lié
& leur poids en eft fi peu confidérable, pr
portionnellement à leur maffe, qu'on pe
les changer de place fans inconvenient. M
l'Abb

bé Robin dit en avoir vu de deux étages, avaient été transportées ainsi à un demi-t de lieue. Les meubles qui les décorent fort simples; mais de bois précieux à la ere anglaise. Les riches couvrent leur her de tapis de laine ou de nattes; les s de sable très-fin.

compte à Boston 6000 maisons, occu-par 30000 habitans. Il y a 19 Temples, nés à recevoir les hommages d'une mul-e de sectes, que la tolérance admet sage-dans ces régions. Tous sont fort propres, alement très-beaux, principalement ceux resbytériens & des Anglicans. Leur forme n quarré long, orné tout autour d'une ne, & garni de bancs uniformes. Le e comme le riche y entend la parole de ieu, dans une posture commode & dé-On observe rigoureusement dans cette, comme dans toutes les Provinces leterre, le jour de Dimanche. Toutes aires cessent alors, quelque soit leur tance : on ne s'y permet pas même aisirs les plus innocents. Boston, cette peuplée, où il regne toujours un grand ement, n'offre, pour ainsi dire, ces jours un désert; on parcoure les rues sans ap-oir personne, & si par hasard on en tre, on n'ose s'arrêter & se parler. Un is, logé chez M. l'Abbé Robin, s'avisa er de la flûte; le peuple s'ameuta & e porter à des excès, si l'autre ne l'eût t de ce qui se passait. On n'entre dans

aucune maiſon, ſans y trouver tout le mo
à lire la Bible. Perſonne ne manque d'alle
Temple de ſa ſecte. Il y regne un ſilence,
ordre & un reſpect, qu'on retrouve rarem
chez les Catholiques Romains. Le chant
pſaumes y eſt lent & majeſtueux : l'harm
de la poéſie dans la langue nationale, en a
mente l'intérêt & doit contribuer à entret
l'attention des aſſiſtans. Tous ces Tem
ſont d'ailleurs dénués d'ornements, comm
ſont ceux des Proteſtans; rien n'y parle
cœur; rien n'y rappelle à l'homme ce q
vient y faire.

Les Boſtoniens, jaloux de prévenir l'ig
rance, le fléau de la plûpart des Sociét
ont établi une Univerſité à Cambridge,
la Jeuneſſe trouve des Maîtres propres à
inſtruire dans les Sciences & les Belles-Lett
Cette Ville eſt ſituée à ſept milles de Boſt
ſur les bords de la riviere Charles, dans
ſituation également ſaine & agréable.
Troupes Anglaiſes s'y barraquerent en 17
forcerent les Etudians & leurs Profeſſeu
les abandonner. La Bibliotheque mon
plus de cinq mille volumes. Il y a une
belle Imprimerie, originairement conſtr
pour un Collége Indien. Les Maîtres, à l'ex
ple des Jéſuites, font jouer des Tragédi
leurs Eleves. Le ſujet en eſt toujours na
nal; tels que l'Incendie de Charles-Tov
la Priſe de Burgoyne, la Trahiſon d'Arn
Chez un Peuple neuf, ces Tragédies doi
être infiniment éloignées de la perfection

s. Elles produisent néanmoins plus d'ef- parce qu'elles peignent des mœurs qui celles des Auteurs & des Assistans, & es rappellent des événements qui les inté- t. C'est la scene ramenée à son antique ne.

ville de Boston est située sur une u'Isle inclinée du côté de la mer ; cette u'Isle ne tient à la terre que par une e de la largeur d'un grand chemin dans autes marées ; ainsi il a fallu peu d'art rendre cette Ville susceptible de dé- Une éminence commande à toute la Là, les Bostoniens ont placé un phare levé, surmonté d'un barril de goudron, urs prêt à être allumé en cas d'attaque. signal, plus de quarante mille hommes n état de prendre les armes, & d'arriver ortes de la Ville en moins de vingt- heures.

-là on découvre les ruines de Charle s- , incendiée par les Anglais le 17 Juin , à la bataille de Bunkerkill ; spectacle ant, fait pour nourrir dans l'ame des niens le sentiment de la liberté. Cette n'était séparée de la presqu'Isle que par ere Charles ; elle était située dans que forme la jonction de cette riviere e Mistic. Réguliérement bâtie, suf- e de fortifications, elle paraît avoir ssi grande que la moitié de Boston La cette derniere Ville, capable de con- inq à six cents vaisseaux, n'a pour

entrée sûre qu'un canal, à peine assez l
pour recevoir trois vaisseaux ; de fortes
teries, établies sur l'îlot le plus voisin,
tent la rade & la ville en sûreté du cô
la mer ; les caps, qui resserent l'entrée
baie, le cordon de rochers qui garnit le
bouquement de la rade, & les îlots d
elle est semée, font autant d'obstacles
répriment la fougue des flots, & renden
abri l'un des plus sûrs du monde.

GOUVERNEMENT DE MASSACHU

Chambre de Représentans. MM.

Jean Hancock, Ecuyer, *Gouverneur &*
mandant en chef l'armée de terre & de
Thomas Cushing, Ecuyer, *Lieutenant-*
verneur.

Conseillers. MM.

Jean-Jérémie Powell.
Walther Spooner.
Benj. Chadbourn.
ames Prescott.
Samuel Holten.
Moyses Gill.
Thimoth. Danie
Nathan. Cushin
Azor Orne.

Secrétaires. MM.

J. Avery le jeune, Ecuyer, *Secrétaire.*
Guill. Baker, *Secrétaire-Député.*

Greffiers. MM.

Guill. Harris
J. Dall.
John Webb.
Belcher Noyes le
David Morey.
Jacq. Green.

Sénateurs. MM.

uel Adams, Ecuyer, *Président.*

l. Sever.	Isr. Nicholes.
diah Prebb.	Eph. Starkweather.
z Fisher.	John. Woodoridge.
Fuller.	Iner. Summer.
uel Baker.	Sam. Philips Jun.
tts.	Sal. Freeman.
z. Brooks..	Thom. Rice.
n Woods.	Charl. Turner.
mas Dursée.	J. Bacon.
Goodman.	Jonat. Warner.
Cuttes.	Cotton Tufts.
Dorr.	Eben. Bridge.
Choate.	J. Hastings.
th Greenleaf.	Jos. Hosmer.
iss.	Guill. Baker le j. *Gr.*

-Major de l'Armée de Massachuset.

Capitaine-général.

ean Hancock, *Ecuyer.*

Majors-généraux. MM.

Danielson, *Ecuyer.*
tan Warner, *Ecuyer.*
an Titcomb, *Ecuyer.*

Brigadiers-généraux. MM.

owell, *Ec.*	*Suffolk.*
. . . .	*Essex.*
ar Parks, *Ec.*	*Middlesex.*
ham Parks, *Ec.*	*Hampshire.*

Nathan Goodwin, *Ec.*	*Plymouth.*
Nath. Freeman, *Ec.*	*Baraſtable.*
Jac. Williams, *Ec.*	*Briſtol.*
Joſ. Whitney, *Ec.*	*York.*
Sam. Thompſon, *Ec.*	*Cumberland.*
. . . .	*Lincoln.*
David Roſſeter, *Ec.*	*Benkshire.*

Officiers prépoſés à la garde du Fort de l'... du Gouverneur. MM.

Jean Hancock, *Ec.*	*Capitaine.*
Guill. Burbeck,	*Cap. Lieutenant.*
Sam. Treat, *Ec.*	*Second Lieutenant.*
Guill. Hickling, *Ec.*	*Canonnier.*

Colonel de l'Artillerie, & Inſpecteur-gén... des fonderies.

M. Louis de Mareſquelles, *Ec.*

Chefs des Ingénieurs. MM.

Le Colonel Rich. Gridlex.
Le Lieutenant-Colonel Guill. Burbeck.
Le Major Scarborough Gridley.

Académie des Sciences & des Arts de Boſ... MM.

Samuel Adams, *Ec.*
J. Adam, *Ec.*
J. Bacon, *Ec.*
J. Baudouin, *Ec.*
Joſ. Brown.
Ch. Chauncey.
Le Chev. de Chatelux.
J. Clark.
David Coob, *Ec.*
Sam. Cooper.
Rich. Cranchs, *E...*
Th. Cashing, *Ec...*
Man. Cutler.
Triſt. Datton, *Ec...*

.. Dana, *Ec.*
t. Danelſon, *Ec.*
. Deane.
Edwards, *Ec.*
z Fobes.
. Franklin, *Ec.*
. Galle.
Jannett.
. Gardner, *Ec.*
:t de Geblin.
id. Getry, *Ec.*
. Gurld.
Hancock, *Ec.*
ɔh Hawley, *Ec.*
Hazard, *Ec.*
Aug. Holvock, *E.*
Howard.
Hunt.
Jackſon, *Ec.*
Jarvis.
Langdon.
lande.
Lincoln, *Ec.*
Lincoln, *Ec.*
Little.
Lothrop, *Ec.*
Lowell, *Ec.*
hevalier de la Lu-
ne.
Mather.
larbois.
Moody, *Ec.*
Olivier, *Ec.*

Joſ. Orne.
Sam. Oſgood, *Ec.*
Theod. Parſons.
George Partridge.
Rob. Treatpaine, *Ec.*
Ph. Payſon.
Elip. Pearſon.
Sam. Philips le j. *Ec.*
Jean Pickering, *Ec.*
Gliv. Preſcot, *Ec.*
Zed. Sanger.
Nat. Serjeant, *Ec.*
Mic. Sawyer, *Ec.*
Theod. Sedgwich, *E.*
Guill. Sever, *Ec.*
Et. Sewall, *Ec.*
David Sewal, *Ec.*
Jean Sprague, *Ec.*
Ez. Stittes.
Ebe. Storer, *Ec.*
Kal. Strong, *Ec.*
Jac. Sullivan, *Ec.*
Bern. Sweat.
Nat. Tracy.
Cot. Tuſts, *Ec.*
Jacq. Waren, *Ec.*
G. Washington, *Ec.*
P. Wargentin.
Jean Warren.
Sam. Weſt.
Benj. Weſt.
Ed. Wiggleſworth.
Joſ. Willard.

V 4

Sam. Williasmes.
Abr. Williasmes.
Henri Williasmes.
Jacq. Winthrop.

III. RHODE-ISLAND.

Cet Etat, situé sur le Mount-Hope, moins étendu que les deux précédents. Il doi population à un ancien établissement de P vidence. L'Isle d'où il tire son nom, est cée dans la Baie de Massachuset. Long-te elle fut l'asile de ceux que l'intolérance la persécution opprimaient; elle reçut cialement une foule de citoyens chassés Boston, en 1639. La fertilité du sol & température du climat de l'île de Rhoc l'ont fait nommer, avec raison, le Paradis la nouvelle Angleterre. Boston n'en est él gné que de soixante milles au Sud; cepend l'hiver y est moins sensible Environnée l'Océan, elle n'est pas si sujette aux vents terre que les Villes du Continent. Son co merce d'importation & d'exportation est c sidérable, à proportion de son étendue. beurre, le fromage, les œufs, les chevau les porcs, le bois de construction & les v seaux, sont les principaux objets que les ha tans vont échanger dans les Isles, contre rhum, du sucre, de la mélasse, dont ils f de l'eau-de-vie, qu'ils portent en Afrique p la Traite des Négres.

Une liberté illimitée dans la croyance, beauté du climat, la situation la plus he reuse, la fécondité du sol, tout invita Planteurs à venir se fixer à l'île de Rhode.

ccourut de toutes parts. Bientôt sa mo-
ue étendue ne suffisant pas pour tous ceux
voulaient se fixer dans ce beau séjour,
ieurs furent obligés de retourner au Con-
nt, où ils acheterent un vaste terrein,
lequel ils éleverent les villes de Warwick
le Providence.

Cette derniere Ville est considérable & fort
plée. Quelques-unes de ses maisons sont
briques, & les autres en bois. Placées sur
bouchure de la riviere Patuxit, à la tête
golfe, entre les Provinces de Massa-
set, du Connecticut & de Rhode-Island,
fait un commerce très-avantageux de
ent, de maïs, de bois & de salaisons
les Isles. On y construit aussi beaucoup
avires. Elle n'est pas la Capitale de l'Etat,
seulement d'une Colonie du même nom,
ndante de la République de Rhode-Island.
nommé Roger William, Ministre dans
de Massachuset-Baie, banni par les Ma-
ats, pour avoir prêché des dogmes nou-
x, s'y retira avec ses Sectateurs, & fonda
Colonie sous le nom de Providence,
de conserver la mémoire du traitement
ux que l'intolérance lui avait fait éprouver.
vécut quarante ans, occupé du soin de
fleurir cet établissement, & à instruire
ndiens. Il écrivit même quelques Ou-
s contre les dogmes & les usages des
ers. Sa conduite réguliere, sa bienfai-
, sa charité, son patriotisme, forcerent
nnemis à se repentir de l'avoir ainsi mal-
.

La Capitale de Rhode - Island eſt New-P
Placée dans la partie Sud-oueſt de l'Iſle ,
offre un havre sûr & commode. Il eſt défen
à l'entrée, par un fort régulier, armé de tr
cents pieces de canon. C'eſt là que ſe font t
tes les expéditions , tous les armemens d
Colonie ; & cet avantage n'a pas peu con
bué à élever la ville de New-Port à l'éta
population & de proſpérité où elle eſt
venue.

IV. CONNECTICUT.

Cette République eſt bornée à l'Oueſt
celle de New-York & la riviere de Hudſ
ſéparée du côté du Sud, de l'île Longue
un bras de mer ; à l'Eſt eſt Rhode-Iſland ,
au Nord , l'Etat de Maſſachuſet. Le pays
coupé par une infinité de ruiſſeaux & de
vieres. Celle du Continent eſt l'une des
larges & des plus importantes de la nouv
Angleterre , dans laquelle cette Républi
eſt enclavée. Des deux côtés ſont des b
propres à la conſtruction des vaiſſeaux. La
part fourniſſent de la térébenthine &
goudron.

La ville d'Harfort, ſituée ſur les bords
Connecticut , eſt la Capitale de cette P
vince. Ce n'eſt encore que quatre à cinq ce
maiſons, occupant plus de deux milles de l
gueur. La riviere porte juſqu'à cette ville
bateaux d'environ cent cinquante tonnea
Le terrein y eſt léger , excepté vers la
méridionale de la riviere ; il produit du m

beaucoup de froment, dont le pain eſt plus
nc que celui de France, & le goût excel-
t. Les Américains en font un commerce
ſidérable avec les Iſles, où l'on préfere
rtant celui d'Eſpagne, comme plus fari-
x & ſe conſervant plus long-tems. Les bois
ont plus légers que les nôtres, & durent
ins; leurs racines ſont preſque à la ſuper-
e de la terre. Ce ſol étant neuf, les parties
étales ſont plus abondantes à la ſurface; les
ines s'y dirigent par conſéquent d'une ma-
re plus horizontale qu'ailleurs: de-là elles
ivent plus facilement les impreſſions du
d, du chaud, de la ſéchereſſe & de l'hu-
lité, & ſont ainſi expoſées à s'altérer; c'eſt
que toujours par les racines que les arbres
iſſent.

es habitans du Connecticut, qui recueillent
i beau froment, ignorent cependant l'art
cieux de le rendre plus digeſtif, plus nour-
nt, par le pêtriſſage & par la fermen-
on. Chaque fois qu'ils en ont beſoin, ils
une galette, qu'ils mettent cuire à demi
une plaque de fer. Les Français, que la
rre conduiſit en Amérique, ne purent
coutumer à une nourriture ſi mal-ſaine;
eur apprirent à la perfectionner. Depuis
e époque, les perſonnes aiſées ont imité
re maniere de cuire le pain; mais les habi-
pauvres, ou éloignés des routes qui
ent pu leur procurer quelque communi-
on avec les Français, ont retenu leur an-
uſage.

V 6

Le terroir du Connecticut est couvert monticules, dont il est impossible de saisi direction générale, soit à cause de leur p tesse, soit à cause des bois qui couvrent plus grande partie de cette Province. Sou coupées, pour adoucir la pente trop ra des chemins, elles paraissent avoir été form par des amas de pierres de différentes espe de différentes grosseurs, & dont les an ont été brisés. Plusieurs ont plus d'un pied c que de masse; quelques-uns, trois ou quat & leurs interstices sont remplis de terre gétale peu adhérente. La superficie du sol couverte des mêmes pierres; les bois, champs en sont hérissés. Les habitans les ac mulent ou les entassent négligemment, forme des murs sur les bords de leurs po sions. La plûpart de ces pierres, au rappor M. l'Abbé Robin, sont graniteuses; très- sont purement calcaires : il y en a de Sp pur; beaucoup ont du mica, & d'autres parties ferrugineuses sur lesquelles l'aim exerce son activité.

Il est peu de Provinces dans l'Améri septentrionale, où la Nature se montre d'u maniere plus majestueuse & plus agréable dans le Connecticut. Tout ce qu'elle produ offre par-tout l'image de la fraîcheur & de prospérité. Les tiges des arbres, rapproché serrées, droites, élancées à perte de vu y sont couronnées d'un verd plus foncé celui des nôtres. Le chêne sur-tout y abondant. L'arbre le plus utile à l'homme,

ore de tous les climats. M. l'Abbé Robin
en avoir remarqué de six ou sept especes :
feuilles des uns sont larges avec des décou-
es insensibles ; elles sont plus marquées
s d'autres ; quelques-unes les ont si pro-
les, qu'elles n'y laissent que les princi-
x filamens ; enfin on en trouve, dont les
lles sont longues & étroites comme celles
êcher. Le monarque de ces forêts est
ulipier ou l'*arbre jaune*. Sa tête altiere
ine sur les plus hauts chênes, & ses ra-
ux touffus, étendus, projettent au loin
s ombres : sa feuille compacte, mince &
, a la forme d'une main, avec cette
rence, que la partie la plus allongée,
ble avoir été coupée transversalement :
ue feuille est originairement repliée dans
enveloppe particuliere, formée seulement
eux autres feuilles ovales se touchant dans
les joints de leur circonférence ; cette
resse feuille les sépare pour s'épanouir,
ne celle de la feuille naissante en sépare
eux portions. La tulipe, cette brillante
pour laquelle nos Fleuristes prodiguent
soins & leurs peines, vient par milliers
et arbre majestueux, récréer la vue de
éricain, & parfumer l'air qu'il respire à
ombrage. C'est avec le bois de cet arbre
es Indiens faisaient leurs pirogues d'une
piece. Les Américains modernes en font
e à leur exemple : on en trouve souvent
z considérables pour porter jusqu'à trente
nes.

Le ſaſſafras, arbre aromatique, dont no
avons déjà donné la deſcription, ſe rencont
dans tous les lieux aérés, expoſés au ſolei
il borde les chemins, il entoure les cham
Sur les bords du Connecticut eſt une eſpe
de laurier-roſe, dont les fleurs offrent
coup-d'œil charmant. L'arbre à cire, que l'
rencontre par intervalles, eſt un laurier
buſte, dont l'odeur tient en quelque choſ
celle de notre laurier commun, mais un p
plus douce. Son fruit, ſemblable à des grai
de poivre, eſt couvert d'une matiere or
tueuſe, dont on fait des bougies; on la d
tache, & on la recueille en la plongeant da
de l'eau bouillante. Ces bougies exhalen
en brûlant, une odeur fort ſuave; cependa
cette denrée exige trop de ſoin, elle eſt tr
peu abondante, pour qu'elle puiſſe jam
devenir une branche eſſentielle de commer

L'érable devient très-grand au Connecticu
c'eſt l'une des plus précieuſes productions
l'Amérique ſeptentrionale. Dans les tems
la ſéve, on lui fait des inciſions, d'où
coule une liqueur qui ſe congele, & tie
lieu de ſucre. Cet arbre reſſemble d'ailleu
parfaitement à l'érable d'Europe.

Le châtaignier & le noyer y ſont auſſi tr
communs. Les eſpeces de ce dernier ſont tr
variées; elles different par leurs feuilles
par leurs fruits. Il en eſt une dont le bo
veiné ſert à faire de très-beaux meuble
& dont l'écorce du fruit a l'odeur du citro
Tous produiſent des noix, qu'on ne pe

tager en deux comme les nôtres, & qu'on
eaucoup de peine à casser : on ne tire
fruit de leurs coquilles qu'avec peine
petites parcelles ; mais le goût en est
: & désagréable.
On trouve aussi dans cette Province une
ece de cerises à grappes, petites & un
ameres. La vigne, qu'on n'a pas su cul-
r, même en Virginie, grimpe de tous
és sur les arbres.
l est peu de Provinces dans l'Amérique
entrionale qui offre plus de variété dans le
ne des oiseaux que le Connecticut. On y
ive une espece d'étourneau, dont le centre
ailés est d'un rouge foncé. Le pays offre
autre oiseau de la couleur du serein, mais
peu plus gros. Celui qu'ils appellent le
gnol de Virginie, plus commun à mesure
n avance vers le Midi, ne ressemble en
au nôtre ; il est plus gros ; sa tête & son
tre sont d'un rouge semblable à celui du
vreuil. Si la Nature l'a mieux partagé du
du plumage, il s'en faut de beaucoup
lle lui ait donné un chant aussi mélo-
x. Le moqueur, presque de la grosseur
e grive, tacheté de blanc & gris, a le
d'imiter le chant de tous les oiseaux qu'il
nd. L'oiseau-mouche, qui ne vit, dit-on,
du suc des fleurs, y est très-rare ; peu de
ommes en ont vu. Les écureuils y sont d'un
cendré, plus gros que les nôtres, très-
muns, & faciles à apprivoiser. Ceux qu'on
elle écureuils volans, sont d'un gris plus

foncé, plus petit : leur peau large & lâch
juſqu'aux extrémités des pattes, leur laiſ
la facilité de les écarter, en s'élançant d'u
arbre à un autre, & leur donne par co
ſéquent une plus grande ſurface d'air pour l
ſoutenir.

Les habitans du Connecticut, diſperſ
dans leur bois, n'ont guere de relations e
tr'eux que les jours où ils ſe réuniſſent da
leurs Temples; leurs maiſons ſont ſpacieuſe
propres, bien aérées, bâties en bois, aya
au moins un étage. Toutes ont leurs comm
dités, & portent des marques du génie indu
trieux & inventif de celui qui l'habite. To
ces Peuples ſavent lire; & preſque tous ont
gazette qui s'imprime dans leur Bourgade,
qui ſouvent ils donnent le nom de Ville. Jama
on n'entre dans une maiſon ſans y trouver
Bible, qu'ils liſent les ſoirs & les dimanch
en famille. Leur caractere eſt froid, lent
doux & pacifique. Ils ſont peu laborieux. L
terre fournit toujours beaucoup au-delà d
leurs beſoins. Ils vont & reviennent de leu
champs à cheval; & dans toute la Provinc
on ne rencontre pas un ſeul voyageur à pie
Il paraît qu'ils doivent la douceur de leur c
ractere, autant au climat qu'à leur éducation
car on la retrouve juſques dans les animau
Les chevaux quoiqu'excellents, & propres
faire 20 de nos lieues tous les jours, y ſon
d'une docilité remarquable. Rarement ils ſon
rétifs ou ombrageux. Le chien y eſt careſſant
timide; les figures étrangeres n'ont rien

outer de sa violence ; & il n'est pas inutile
observer que sa voix est roque & enrouée,
i que celle du coq.

es Cultivateurs plus simples que nos Pay-
, n'en ont ni la rudesse ni la rusticité.
s éclairés, ils n'ont ni leur souplesse ni leur
mulation. Plus éloignés des Arts, moins
rieux, ils sont moins attachés à leurs an-
es usages, plus adroits à perfectionner &
venter ce qui peut contribuer à leur com-
lité.

V. New-York.

ette Province fut découverte au 17e. siecle
Henri Hudson, Navigateur Anglais, qui
alors au service de la Hollande. Cette
sance y fonda la nouvelle Belge, qui ne
le nom de New-York, qu'après que les
lais en eurent une seconde fois pris posses-
, & qu'elle leur fût assurée par un Traité
aix. Le territoire de cette République,
rré à l'Est par la Nouvelle-Angleterre, &
é à l'Ouest par la Nouvelle-Jersey, n'a
20 milles d'espace sur le bord de la mer ;
il s'élargit insensiblement, & s'enfonce
'à 200 milles dans les terres, d'un côté jus-
u Lac George, ou Saint-Sacrement, &
autre jusqu'au Lac Ontario.

partie de ce grand établissement que les
gateurs trouvent d'abord, est l'île Lon-
appelée quelquefois île de Nassau. Sépa-
u Continent par un canal étroit, elle a
milles de long sur 12 de large. Elle est di-

viſée en trois Comtés, Suffolk, Richemo
& Queen's County. Le commerce de ce
Iſle conſiſte en diverſes fourrures, en chevau
bœufs, porcs, pois, froment & en toutes eſ
ces de grains. Son ſol eſt propre à la cultu
de tous les fruits; le lin & le chanvre y cro
ſent aiſément; & la qualité du tabac qu
produit, égale celle du tabac ſi renommé
Maryland.

New-York, placé à 2 milles de l'embouchu
de la riviere d'Hudſon, eſt la Capitale de l'
tat. Cette ville n'a proprement ni port
baſſin; mais ſa rade, acceſſible aux p
grands vaiſſeaux dans toutes les ſaiſons,
dédommage de cette privation. Quoiq
les rues de cette cité célèbre ſoient irrég
lieres, elles préſentent néanmoins une pe
pective agréable par l'air de propreté qui y
gne. Les maiſons bâties en briques, & couve
tes de tuiles, offrent plus de commodité q
d'élégance. L'aiſance y eſt univerſelle; les
vres y ſont abondans, d'excellente qualité,
à bon marché. La derniere claſſe du peup
trouve une reſſource aſſurée dans les huître
dont la pêche ſeule occupe 200 bateaux. C'
vraiſemblablement de cette abondance un
verſelle que naiſſent la molleſſe & l'oiſive
que l'on reproche à ſes habitans, & qui o
pour ainſi dire dénaturé leurs mœurs, & affa
bli leur courage.

Les exportations de New-York pour l
Indes occidentales, conſiſtent en pois, fa
ne, ſeigle, bled, pommes, oignons, ai

:hes & autres bois ; en chevaux, mou-
, bœufs, porcs, beurre, fromages, ſalai-
& huîtres. En 1769, toutes ces marchan-
monterent à 4,352,446 livres 17 ſols 9
ers tournois. Les retours qui conſiſtaient
um, ſucre & mélaſſe, avaient à-peu-près
nême valeur.

VI. NEW-JERSEY.

ux confins de la République de New-York
New-Jerſey, qui porta d'abord le nom de
elle Suede. Elle a environ 120 milles de
du Nord au Sud, & 100 milles de large
Eſt à l'Oueſt. Le pays qu'occupe cette
ince n'eſt pas comme le Connecticut, hé-
de monticules rapprochées qui rendent la
he pénible, reſſerrent la vue, empêchent
former une idée nette de l'enſemble. Plu-
s cordons de montagnes, qui paraiſſent
des rameaux de celles des Apalaches,
rolongent du Nord-Eſt au Sud-Oueſt,
ent dans leurs intervalles, de vaſtes &
es plaines que la main du Géometre
le avoir aſſujéties à ſon niveau. Ces plai-
ont entrecoupées par de grandes & belles
ons, par des vergers, des champs de maïs
s bouquets de bois.
l'Abbé Robin, qui a parcouru le ſom-
de quelques montagnes du New-Jerſey,
e qu'elles ſont un compoſé de rochers
teux, hétérogênes, très-adherrans ;
forte n'y cauſe aucune effervefcence.
s montagnes, ajoute le voyageur éclairé

qui nous ſert ici de guide, ſi ces montagr
qu'il faut néceſſairement placer dans la cla
des primitives, devaient leur origine à u
matiere vitrifiée, en fuſion, bouillonnan
pendant des milliers d'années, elles ferai
néceſſairement homogènes. On n'y retrouv
rait point ce mélange de pluſieurs ſubſtan
réunies en grains, affectant des formes rég
lieres, des couleurs différentes : elles ont
éprouver de grandes révolutions; elles ſo
crevaſſées dans beaucoup d'endroits; le
monceaux, tranſportés par des cauſes qu'
ignore, ont changé leur premiere ſituatio
On voit ſur l'un des ſommets les plus élev
un bloc monſtrueux, iſolé, arrondi dans
angles, appuyé ſur une baſe très-étroite,
ſemblant prêt à rouler. Qu'elle était ſa p
mitive poſition? Qui peut avoir élevé ce
maſſe énorme ſur ce ſommet!

La plûpart des habitans de cette Provin
ſont Hollandais & Alſaciens. Tous porten
dans leur air aiſé, gai, prévenant, l'en
preinte de l'heureuſe contrée qu'ils occupen
Lorſque l'armée Françaiſe était campée da
cette région, les proviſions arrivaient de to
tes parts dans le camp. Ceux qui les am
naient, ne reſſemblaient en rien, par le
opulence, à des marchands de fruits ou de l
gumes. Des Dames, coiffées à la Françaiſe
parées de pierreries, conduiſaient elles-mêm
leurs chars ruſtiques, traînés par des cheva
vigoureux attelés deux ou trois de front.

La ville de Prince-Town, Cité médiocr

: considérée comme la Capitale. Elle n'est
rquable que par une situation charmante,
ques belles maisons, & sur-tout par un
ge bâti en briques, élevé de plusieurs
s, ayant 25 croisées de front. Ses habi-
sont assez industrieux ; & M. l'Abbé Ro-
lit y avoir vu deux chef-d'œuvres de mé-
me, également curieux & intéressans.
it le mouvement des corps célestes, mis
ction d'après le systême de Copernic &
de Newton. C'est dans cette Ville que
ongrès, croyant n'être pas en sûreté dans
delphie, vient de se retirer, pour y tenir
ssemblées.

VII. Delaware.

et Etat comprend les trois Comtés de
castle, Kent & Sussex, tous trois situés
a belle riviere de la Delaware, qui donne
iom à toute la Colonie. Ces trois Comtés
aient autrefois partie de la Pensilvanie;
à la révolution, ils s'en sont séparés
s'ériger en Etat particulier. Le sol de
Province est bon, le ciel pur, le climat
ore, & les saisons bien réglées. La Dela-
qui la traverse, suffirait seule pour l'en-
r, si sa population lui permettait de se
r aux spéculations importantes du com-
ce. Ce fleuve, après avoir séparé dans
cours la Pensilvanie de la Nouvelle-Jersey,
e perdre dans l'Océan Atlantique, entre
aps May & Henlopen, où elle forme une
e baie. Il est navigable pendant plus de

200 milles ; mais au-deſſus de Briſtol, eſt u
chûte d'eau conſidérable qui rend la navi
tion impraticable dans la partie du Nord
Comté de Brucks, l'un de ceux qui compoſ
la République de Penſilvanie.

Newcaſtle eſt la Capitale de la Républic
de la Delaware. Cette ville, que le fle
baigne de ſes eaux, eſt à 30 milles Sud Eſt
Philadelphie. Elle eſt compoſée de 5 à 6
maiſons, proprement conſtruites. Sa poſiti
heureuſe, & la bonté de ſon port, ne perm
tent pas de douter qu'elle ne devienne un jo
très-importante. Il en eſt ainſi des villes
Kent & de Suſſex. Cette derniere, ſitu
comme les autres ſur la Delaware, offre
genre de bizarrerie aſſez commun dans ces
gions. Les plantations de ſes habitans, rép
dues ſur un eſpace conſidérable, ſont pl
cées à des diſtances inégales, parce que
choix n'a été déterminé que par la volonté a
bitraire des Colons qui ſont venus ſucceſſiv
ment peupler cette Colonie.

VIII. PENSILVANIE.

Cette République doit ſa naiſſance à Gu
laume Penn. Ce reſpectable ſectaire était f
d'un Amiral de ce nom, aſſez heureux pour avo
obtenu la confiance de Cromwel & des de
Stuart qui tinrent après lui, mais d'une ma
moins aſſurée, les rênes du Gouvernement. C
marin, plus ſouple & plus inſinuant qu'on n
l'eſt communément dans ſa profeſſion, ava
fait des avances conſidérables dans différent

itions dont il avait été chargé. Le mal-
des tems n'avait guere permis qu'on le
urſât durant ſa vie. Après ſa mort, l'état
ffaires n'étant pas devenu meilleur, on
on fils la propoſition de lui donner, au-
'argent, un territoire immenſe dans le
ent de l'Amérique. C'était un pays qui,
u'entouré de Colonies Anglaiſes, &
anciennement découvert, avait toujours
égligé. La paſſion de l'humanité lui fit
ter avec joie cette ſorte de patrimoine,
lui cédait preſque en ſouveraineté héré-
e. Il réſolut d'en faire l'aſile des malheu-
& le ſéjour de la vertu. Avec ce généreux
n, il partit vers la fin de l'an 1681, pour
maine, qui fut appelé dès-lors Penſil-
; tous les Quakers, que le fanatiſme
utait en Angleterre, demandaient à le
, mais par une prévoyance éclairée, il
lut d'abord en emmener que 2000.
arrivée au nouveau Monde fut ſignalée
acte d'équité, qui fit aimer ſa perſonne
érir ſes principes. Peu ſatisfait du droit
i donnait ſur ſon établiſſement la ceſſion
niſtere Britannique, il réſolut d'acheter
turels du pays le vaſte territoire qu'il ſe
ſait de peupler. On ne ſait point le prix
irent les Sauvages; mais quoiqu'on les
t de ſtupidité pour avoir vendu ce qu'ils
aient jamais aliéner, Penn n'en eut pas
la gloire d'avoir donné à l'Amérique un
le de juſtice & de modération, que les
éans n'avaient pas même imaginé juſ-

qu'alors. Il légitima ses possessions aut
qu'il dépendait de ses moyens : enfin il ajou
par l'usage qu'il en fit, ce qui pouvait ma
quer à l'exercice du droit qu'il y acquérait. L
Américains prirent pour sa nouvelle Colo
autant d'affection, qu'ils avaient conçu d
loignement pour toutes celles qu'on avait fo
dées à leur voisinage, sans consulter le
droits ni leurs volontés. Dès-lors s'établit e
tre les deux peuples une confiance réciproqu
dont rien n'altéra jamais la douceur, do
une bonne foi naturelle resserra de plus en pl
les heureux liens.

L'humanité de Penn ne pouvait pas se bo
ner aux Sauvages ; elle s'étendit sur tous ce
qui viendraient habiter son empire. Comme
bonheur des hommes devait dépendre de
législation, il fondait la sienne sur les de
pivots de la splendeur des Etats & de la fé
cité des Citoyens, la propriété & la libert
La tolérance religieuse fixa sur-tout l'attenti
du vertueux Législateur ; il voulut que to
homme qui reconnaîtrait un Dieu, participât a
droit de cité ; que tout homme qui l'adorera
sous le nom de chrétien, participât à l'autorit
Mais laissant à chacun la liberté d'invoquer c
être suprême à sa maniere, il n'admit poi
d'Eglise dominante en Pensilvanie ; point c
contribution forcée pour la construction d'u
Temple, point de présence aux exercices rel
gieux qui ne fût volontaire.

Penn, attaché à son nom, voulut que
propriété de l'établissement qu'il avait form
rest

a à perpétuité à sa famille ; mais il lui ôta
influence décisive dans les résolutions pu-
ues, il voulut qu'elle ne pût faire aucun
d'autorité sans le concours des Députés
peuple. Tous les Citoyens qui avaient inté-
à la Loi, comme à la chose que la Loi
t, devait être électeur & pouvait être élu.
r éloigner le plus qu'il était possible toute
uption, il fallait que les représentans duf-
leur élevation à des suffrages secrétement
rdés. Il suffisait de la pluralité des voix
faire une Loi ; mais il fut statué que les
tiers seraient nécessaires pour établir un
ôt.

loux de multiplier la population de son nou-
établissement, Penn céda pour 450 liv. 1000
s de terres à ceux qui pouvaient les acheter
prix. Tout habitant qui n'en avait pas la
té, obtint pour lui, pour sa femme, pour
un de ses enfans au-dessus de 16 ans, pour
un de ses serviteurs 50 acres, à la charge
rente perpétuelle d'un sol dix den. &
par acre. 50 acres furent encore assurés
is les Citoyens qui, devenus majeurs,
ntiraient à un tribut annuel de 2 liv. 5 s.
air de cette Colonie est pur & presque
urs serain ; le climat, très-sain par lui-
e, s'est encore amélioré par les défriche-
s ; son sol est généralement très-fertile,
lui sur-tout qui environne la capitale ré-
pense abondamment les faibles travaux
ultivateur. Quand les Européans aborde-
dans cette contrée, ils n'y virent d'abord

que des bois de conſtruction & des mines d
fer à exploiter. En abattant, en défrichant
ils couvrirent peu-à-peu les terres qu'ils avaie
remuées, de nombreux troupeaux, de frui
très-variés, de plantations de lin & de chan
vre ; de pluſieurs ſortes de légumes, de tout
eſpece de grains, mais ſinguliérement de fr
ment & de maïs, qu'une heureuſe expérienc
montra propres au climat ; de tous côtés c
pouſſa les défrichements avec une vigueur
un ſuccès qui étonnerent toutes les nation
Cette proſpérité ſurprenante tirait ſa ſourc
de la liberté, de la tolérance, qui attirere
dans ce pays fortuné des Suédois, des Hollan
dais, des Français induſtrieux, & ſur-tout d
laborieux Allemands. Elle fut l'ouvrage d
Quakers, des Anabaptiſtes, des Anglicans
des Méthodiſtes, des Catholiques, des Lu
thériens & des Moraves.

La guerre que cette République vient d'é
prouver, n'a même porté que de faibles at
teintes au bonheur dont elle jouiſſait avan
cette fatale époque. L'abondance eſt encor
conſtante, l'aiſance univerſelle dans toute l
Penſivanie. L'économie particuliere à ſes Co
lons, n'empêche pas que les deux ſexes ne ſoien
bien vêtus. La nourriture eſt encore ſupérieur
à l'habillement : les familles les moins aiſée
ont du pain, de la viande, du cidre, de l
biere, de l'eau-de-vie de ſucre ; un gran
nombre peut uſer habituellement des vins d
France & d'Eſpagne, du punch & même de
liqueurs plus cheres ; l'abus de ces boiſſons e

rare qu'ailleurs, mais il n'eſt pas ſans
ple.
délicieux ſpectacle de cette abondance n'eſt
is troublé par l'image affligeante de la men-
é. La Penſilvanie n'a pas un ſeul pauvre.
que la naiſſance ou la fortune ont laiſſés
reſſource, ſont convenablement entrete-
par le tréſor public. La bienfaiſance va
loin ; elle s'étend juſqu'à l'hoſpitalité la
parfaite. Un voyageur peut s'arrêter par-
, ſans craindre de cauſer d'autre peine
e regret de ſon départ.
iladelphie, *la ville des freres*, eſt la
ale de la Penſilvanie. Cette cité, qui
ce dans tous ſes monuments les ſentiments
enfaiſance & de charité qui animaient ſon
ateur, eſt bâtie ſur une plaine élevée &
euſe, dans l'endroit où la riviere Skuilkill
ſes eaux à la Delaware. Penn en fixa lui-
l'emplacement. Le plan qu'il en traça fut
, mais on l'a ſituée un peu plus près de la
pale Riviere, pour la mettre à portée de
un commerce plus avantageux : ſa forme
le d'un parallélogramme ou quarré long,
étend l'eſpace de 2 milles. Il y a 18 rues
tement alignées, coupées à angles droits
6 autres d'un mille de longueur, égale-
larges & alignées. On y a ménagé des
alles pour les édifices publics. Les deux
pales rues, appelées High-ſtreet &
-ſtreet, ont chacunes 100 pieds de lar-
bordée d'un très-beau quai ; elle offre
uillage propre à recevoir des vaiſſeaux de

500 tonneaux. On y en a vu jusqu'à 20 en con-
truction à la fois sur les chantiers. On y comp
au moins 3000 maisons, plus de la moit
bâties en briques & toutes très-belles. Sa p
pulation monte à environ 20000 ames. L
Catholiques Romains y ont deux Chapelles
gouvernées par un ex-Jésuite & un Alleman
Ils portent le nombre de leurs communians
11 ou 1200. Toutes les autres Communion
chrétiennes y ont d'ailleurs des Temples; ma
la plus nombreuse est celle des Quakers, e
faveur desquels cette Colonie fut autrefo
fondée.

C'est dans cette Ville où sont ordinairemen
les représentans des 13 Provinces, sous la dé
nomination de Congrès. La façade extérieur
de l'édifice où ils se rassemblent, entiéremen
construit de briques, est sans aucun ordi
d'architecture. Il est tout aussi beau qu'un mo
nument de ce genre peut l'être, & présent
une masse noble, imposante, majestueuse
réguliere. Il est situé dans l'alignement ord
naire des maisons, & l'on n'a ménagé aucun
place propre à le dégager, & à le faire apper
cevoir dans son véritable point de vue. L
sont les Députés de chaque Province, qui
comme autrefois les amphyctions chez le
Grecs, stipulent ses intérêts, & concertent le
moyens de défendre la chose commune. Ce
Assemblées, assez semblables aux Dietes d
la Suisse, ne s'occupent que de ce qui concern
l'intérêt général. Chaque Province a son Con
grès particulier, où l'on prononce sur la Po

e & les Loix qui lui conviennent. Au Congrès
néral, le nombre des Députés est propor-
nné à l'étendue des Provinces qu'ils repré-
tent : deux est le plus petit, sept le plus
nd. Quel que soit le nombre de ses Repré-
tans, chaque Province n'a jamais qu'une
x. L'heureuse position de Philadelphie a
isemblablement déterminé les 13 Républi-
s à y fixer le centre de leur politique & de
administration. La premiere Assemblée
tint le 2 Septembre 1774 ; l'acte d'indé-
dance y fut publié le 10 Décembre 1776 ;
depuis cette époque, le Congrès s'y est
ours assemblé, jusqu'à ce que des circons-
es particulieres l'aient forcé, il y a quel-
s mois, à se retirer à Prince-Town.

e marché de Philadelphie, situé au centre
a Ville, est vaste & beau. Les prisons pour
es & crimes, celles sur-tout des prison-
s de guerre, sont spacieuses & très-saines.
t le monde connaît la société philosophi-
de cette Ville, à laquelle plusieurs Savans
ngués de l'Europe se font honneur d'ap-
enir. Mais un établissement qui fait le
d'honneur à ces nouveaux Etats, c'est
e destiné à recevoir les défenseurs de la
e, que des infirmités ou des blessures
ent incapables de pourvoir à leur subsis-
e.

IX. MARYLAND.

igueurs qu'on exerçait en Angleterre, sous
ne de Charles I, contre les Catholiques, dé-

terminerent le Lord Baltimore à chercher da
la Virginie un asile, où il pût exercer libreme
sa Religion. Comme il n'y trouvait pas la tol
rance qu'il cherchait, il forma le projet de s'ét
blir dans la partie inhabitée de cette région, q
est située entre la riviere de Potowmak &
Pensilvanie. Il se disposait à peupler cet
terre, en faveur des pouvoirs qu'il avait o
tenus, lorsque la mort termina ses jours.

Un fils digne de lui, poursuivit une entr
prise si consolante pour la religion de sa F
mille. Il partit en 1633 d'Angleterre av
200 Catholiques, tous d'une naissance ho
nête. L'éducation qu'ils avaient reçue, le cul
pour lequel ils s'expatriaient, la fortune q
leur promettait leur guide, tous ces moti
prévinrent les désordres qui ne sont que tr
ordinaires dans les états naissans. La nouvel
Colonie vit les Sauvages, gagnés par la do
ceur & par des bienfaits, s'empresser à co
courir à sa formation. Avec ce secours inesper
ces heureux membres unis par les mêmes pri
cipes, & dirigés par les conseils d'un Ch
vigilant, se livrerent de concert à des trava
utiles. Le spectacle de la paix & du bonhe
dont ils jouissaient, attira chez eux une fou
d'hommes qu'on persécutait, ou pour
même croyance ou pour d'autres opinion
Les Catholiques du Maryland, désabusés enf
d'une intolérance dont ils avaient été la vi
time, après en avoir donné l'exemple, ouvr
rent un asile à toutes les sectes indistinctemen
Toutes jouirent avec la même étendue d

oits de cité; le gouvernement fut modelé
: celui de la Métropole.
Le centre de cette nouvelle Colonie fut
acé ſur la baie de Chéſapeak, dans une Ville
quel le Lord Baltimore donna ſon nom. La
ſition de cette cité eſt l'une des plus impor-
ntes de l'Amérique ſeptentrionale. Placée
ſqu'à l'entrée de la Baie, elle eſt à portée
recevoir de la primiere main les denrées de
Penſilvanie, de la Delaware, & ſur-tout
les du Maryland. Cette derniere Province
rnit à ſon commerce des objets très-im-
tans. Elle a des forges très-conſidérables;
le tabac qu'elle produit, moins flatteur à
dorat que celui de la Virginie, eſt infini-
nt plus fort, & préféré pour cette raiſon
les Européans du nord. Il y a 30 ans que
timore n'était qu'un petit Village: aujour-
ui c'eſt une Ville grande & opulente. Sa
me eſt celle d'un croiſſant: la partie du nord
ſur une langue de terre, étroite & très-
ncée dans la Baie. Dans cet endroit, la
le ſemble ſortir du ſein des eaux, & y an-
cer ſon futur empire. La moitié de cette
eſt habitée par des Acadiens, que les
glais arracherent inhumainement à leur
reuſe contrée, pour les laiſſer ſans reſſource
s ce nouveau pays. Leur quartier eſt le
ns riche, & le plus mal bâti. La défiance
Gouvernement Anglais les a empêchés de
iter de l'heureuſe poſition de cette Ville.
ins pour la plûpart, ils ne tarderont pas
dédommager par le commerce, de la perte

des riches habitations de l'Acadie. Ils confe
vent entre eux la langue françaife, font d
meurés très-attachés à tout ce qui tient a le
ancienne Nation, fur-tout à leur culte, qu'i
fuivent avec une régidité digne des premie
âges du Chriftianifme. La fimplicité de leu
mœurs eft un refte de celle qui régnait da
l'heureufe Acadie. Leur Eglife eft bâtie ho
de la Ville, fur une hauteur entourée de fe
à huit Temples de différentes Sectes. Ils
plaignent beaucoup, dit M. l'Abbé Robin
de ne pas retrouver dans leurs Pafteurs a
tuels le zele & l'affection de ceux de l'Acadi
Occupés du foin de leurs habitations, ils do
nent peu à l'inftruction de leur troupeau
& prefque toutes leurs fonctions paftoral
fe bornent à dire une baffe Meffe tous l
mois.

Baltimore n'eft pas la Capitale du Mary
land; c'eft Annapolis qui jouit de ce privilég
Cette Ville eft d'une étendue très-médiocr
Placée à l'embouchure de la riviere de S
verne, dans la baie, les trois-quarts de f
maifons ne font que de grands édifices. Il e
peu de Villes dans l'Amérique feptentrionale c
le luxe ait fait tant de progrès qu'à Annapoli
Le luxe des femmes y furpaffe celui de n
Provinces. Un Coiffeur Français y eft un hon
me d'importance. Une de ces Dames paye
dit-on, mille écus de gages au fien. Il y
déjà une Salle de Spectacles. La maifon de
Etats eft de la plus grande beauté ; c'eft l
plus belle de toutes celles de l'Amérique. L

:istile est orné de colonnes, & l'édifice est
rmonté d'un dôme.

La prospérité du Maryland tire sa source, ur la plus grande partie, de ses plantations tabac, cultivées par des Esclaves. Ses haans fabriquent aussi des bas, des étoffes soie & de laine, des toiles de coton, di-rses especes de clincailleries, jusqu'à des nes à feu. Le transport entre le Maryland la Virginie, se fait à peu de frais par les es de la Delaware & de la Chésapeak, divis seulement par une langue de terre, qui tend environ dix milles du port de Chrisna, à la tête de la riviere d'Elk; de mare qu'à l'exception de cette langue de terre, is les transports se font par eau, & par conuent à fort bon marché. Chester-Town & elques Places de débarquement peu consiables, le long des différentes rivieres qui gnent ces Provinces, sont autant d'entres propres à faciliter les opérations du Comrce de la République.

X. VIRGINIE.

La République de la Virginie est beaucoup s considérable que celle du Maryland. grands fleuves qui arrosent son territoire, nnent leur source dans les montagnes ues, dont la chaîne se prolonge du Nord Midi. Au-delà, serpente à travers de vastes iries, l'Ohio, qui vient s'unir au Missisipi. s ses bords, peu connus encore pour la part, sont, au rapport des Voyageurs, les

plus belles & les plus fécondes contrées d
monde. On prétend que le projet du célebr
Washington était, en cas qu'il n'eût pu rom
bre les fers de sa patrie, d'aller s'y établ
avec ceux que l'amour de la liberté auraien
attachés à son sort.

Quoique la Virginie s'étende entre le 26
& le 39e. degré de latitude, l'hiver y est très
rigoureux. Il y tombe beaucoup de neige. L
vents du Sud & de l'Est y sont excessivemen
chauds; ceux du Nord & de l'Ouest, venan
des montagnes & des lacs, excessivemen
froids. On y éprouve souvent, dans un jour
les passages rapides de l'un à l'autre. Cette Pro
vince produit de très-beaux bois. Les env
rons de Williamsbourgh, ainsi qu'une part
des bords de la baie, sont couverts d'arbr
résineux. Ses prairies nourrissent d'excellen
chevaux, & ses quadrupedes l'emportent su
ceux des autres Provinces pour la beaut
La Virginie produit encore du chanvre, d
lin, du maïs, beaucoup de coton: ce coto
est une plante annuelle, qu'au premier coup
d'œil les Français de l'armée Rochambea
prenaient pour des féves. Les vers-à-soie
réussissent très-bien; & l'on doit présume
qu'ils formeront un jour une branche très
importante du Commerce de cette Province
La plus avantageuse & la plus étendue, e
le tabac. Celui de Virginie jouit de la plu
grande réputation dans les deux hémispheres
il est pour l'usage ordinaire le premier d
Monde. Ce que les Anglais en tiraient annuel

ient, ainsi que du Maryland, allait à
gt millions. Ils n'en consommaient pas un
eme ; ils nous vendaient le reste, ou le
taient dans le Nord. Ils l'échangeaient
plus vil prix, pour leurs draps, leurs
es, leurs clinquailleries, & revendaient
ent comptant le surplus de leurs consom-
ions. Ils augmentaient ainsi par an leur
éraire de onze à douze millions. Aucune
e possession ne leur assurait peut-être un
duit plus net. Trois cent trente vaisseaux,
nviron quatre mille Marins, étaient an-
llement employés à ce commerce. La ville
Grenock en Ecosse en faisait la plus grande
ie ; c'était par-là qu'elle soutenait ses
ufactures, les plus considérables de l'An-
erre. La guerre même n'a pas entiérement
endu ce commerce, & il montait encore
s annuellement à près de six millions.
es Matelots qu'emploie actuellement l'ex-
ation du tabac de la Virginie, sont au
bre de trois mille. Selon un calcul exact.
écolte de 1773 alla à 136,500 tonneaux ;
ée suivante elle fut portée à 139,000. En
, elle descendit à 127,000 ; & depuis
e époque, elle a toujours été en dimi-
t par l'effet des hostilités. En 1781, elle
it que de 72,000 tonneaux ; & en 1782,
7,600. La paix ne doit pas tarder à la re-
re sur le pied où elle était d'abord.
n porte la population de la Virginie à
re cents mille Blancs ; le nombre des
s, comme au Maryland, y est beaucoup

plus confidérable. Les Anglais en tranfpo
taient dans ces deux Provinces fept à huit mi
par an. Le fort de ces infortunés y eft bea
coup moins à plaindre que dans les Ifles ; to
font traités avec beaucoup de douceur
d'humanité, ils y font prefque les égaux
leurs maîtres ; ils vivent des mêmes alimen
& fi la terre qu'ils cultivent eft arrofée
leurs fueurs, elle ne l'eft jamais de leur fan
L'Américain, peu laborieux, eft affez jul
pour ne pas exiger que fon efclave, qui
moins de motifs de l'être, le foit plus que lu
Williamsbourgh, décoré des plus bea
édifices publics du Continent feptentriona
eft le Siége des Affemblées de cette Provinc
Cette Ville eft fituée fur un fol très-uni, co
pée d'une rue large de plus de cent pied
A l'une des extrémités eft l'Hôtel des Etat
édifice petit, mais régulier ; à l'autre bo
eft le Collége, capable de contenir pl
de trois cents Eleves. Il y a une Bibli
theque d'environ trois mille volumes,
un Cabinet de Phyfique expérimentale af
complet. Williamsbourg eft à une égale d
tance de deux petites rivieres, dont l'une
jette dans celle de James, & l'autre da
celle d'York. Elle a l'incommodité de n'ave
pas facilement d'eau. La beauté de fa fitu
tion & le voifinage des rivieres, James
York, entre lefquelles vient le meilleur tab
de la Province, ont vraifemblablement déte
miné à choifir cet emplacement ; mais to
nous porte à croire qu'elle ne deviendra j

ıais d'une grande importance. Les villes 'York, de James, de Nortfolk & d'Edenton, us favorablement ſituées, jetteront toujours eaucoup plus d'éclat.

XI. CAROLINE SEPTENTRIONALE.

La Caroline eſt l'une des plus grandes Pro-ınces du Continent de l'Amérique. Malheu-euſement ſon terrein ingrat, ſablonneux, empli de marais, n'offre pas au Cultiva-eur de riches eſpérances ; & les ouragans équents dans un pays expoſé aux vents vio-nts du Sud-Eſt, n'invitent pas les étrangers y aller fixer leur ſéjour. Ce furent vrai-mblablement tous ces inconvénients qui éloi-nerent les Anglais de cette région, quoi-u'elle fût la premiere Place qu'ils euſſent dé-ouverte dans le nouveau Monde. Aucun des ombreux expatriés, que leur caractere ou ur ſituation pouſſait dans cet autre hémiſ-here, n'y portait ſa miſere ou ſon inquiétude. e ne fut que tard que quelques vagabonds, ns aveu, ſans loix, ſans projets, s'y fixerent. lais, avec le tems, les terres devinrent rares ans les autres Colonies ; & alors les hommes, ui n'étaient pas en état d'en acheter, re-uerent dans une région qui leur en offrait ratuitement. On voit aujourd'hui dans la rovince deux cents mille Blancs, & environ nquante mille Eſclaves. La plûpart de ces abitans ont une origine Ecoſſaiſe.

Ces Colons, comme ceux du Connecticut, e ſe raſſemblent que dans leurs Temples ;

aussi sont-ils les moins instruits des Améri-
cains, les plus indifférents pour l'intérêt pu-
blic. La plûpart sont épars sur leurs planta-
tions, sans ambition & sans prévoyance. On
leur trouve peu d'ardeur pour le tavail, &
rarement sont-ils bons Cultivateurs. Leurs
mœurs domestiques sont meilleures que leurs
mœurs sociales ; & il est presque sans exem-
ple, qu'un homme ait eu quelque commerce
avec une esclave. C'est le porc, c'est le lait,
c'est le maïs qui font leur nourriture ; & l'on
n'a d'autre intempérance à leur reprocher,
qu'une passion démesurée pour les liqueurs
fortes.

Les premiers malheureux que le sort jeta
sur ces rives sauvages, se bornaient à couper
du bois qu'ils livraient aux Navigateurs qui
se présentaient pour l'acheter. Bientôt ils de-
manderent au Pin qui couvrait le pays, de la
poix, de la térébenthine & du goudron. Pour
avoir de la térébenthine, il leur suffisait d'ou-
vrir, dans le tronc de l'arbre, des sillons qui
prolongés jusqu'à son pied, aboutissaient à
des vases disposés pour la recevoir. Voulaient-
ils du goudron, ils élevaient une plate-forme
circulaire de terre-glaise, sur laquelle ils en-
tassaient des piles de pin. On mettait le feu
à ce bois, & la résine en découlait dans des
barrils placés au-dessous. Le goudron se ré-
duisait en poix, soit dans de grandes chau-
dieres de fer où on le faisait bouillir, soit
dans des fosses de terre-glaise où on le jetait
en fusion. Avec le tems, la Province parvint

fournir à l'Europe des cuirs, quelques four-
res, un peu de cire, dix ou douze millions
sant d'un tabac inférieur; & aux Indes oc-
dentales, beaucoup de cochon salé, de
aïs, de légumes secs, une petite quantité
mauvaises farines, & plusieurs objets de
oindre importance. Cependant, les expor-
tions de la Colonie ne passaient pas douze à
uinze cents mille livres.

Le soin de voiturer ses propres denrées n'a
s occupé la Caroline septentrionale. Ce que
n sol fournit au nouvel hémisphere, a été
levé jusqu'ici par les Navigateurs du Nord
l'Amérique, qui lui portaient en échange
s eaux-de-vie de sucre, dont elle n'a pas
scontinué de faire une comsommation im-
ense. Ce qu'elle livre pour l'ancien a passé
r les mains des Anglais, qui lui fournissaient
n vêtement, les instruments de sa culture
quelques Négres. Dans toute l'étendue
s côtes, il n'y a que Brunswick qui puisse
cevoir les navires destinés à ces opérations.
eux qui ne tirent que 16 pieds d'eau abor-
nt à cette ville, bâtie presque à l'embou-
ure de la riviere du Cap-Fear, vers l'ex-
êmité méridionale de la Province. Wilwing-
n, sa Capitale, placée plus haut sur le
ême fleuve, n'admet que des bâtiments beau-
up plus petits.

XII. Caroline Méridionale.

Les trois quarts du sol de cette Province res-
nt encore à défricher, par la persuasion où

l'on eſt que la culture d'aucune plante
pourrait y proſpérer. Auſſi, ſes denrées, qu
que les mêmes que celles de la Caroline ſe
tentrionale, ſont-elles en moindre quanti
Elle a tourné principalement ſes travaux ve
le riz & vers l'indigo.

On n'eſt pas d'accord ſur la maniere dont
riz s'eſt naturaliſé à la Caroline. Mais, ſ
qu'elle le doive à un naufrage, qu'on l'y
porté avec des eſclaves, ou qu'il y ait été e
voyé d'Angleterre, toujours eſt-il certain q
le ſol ſemblait l'appeler. Cependant, il
multiplia très-lentement, parceque les Colo
obligés d'envoyer leurs récoltes dans les po
de la Métropole, qui les tranſportait en E
pagne & en Portugal, où s'en faiſait la c
ſommation, retiraient un ſi mince prix
leur denrée, qu'à peine rendait-elle les fr
de culture. En 1730, une Adminiſtration p
éclairée permit l'exportation directe de
grain au-delà du Cap Finiſtete. Quelques a
nées après, elle la permit aux Indes occide
tales; & alors la Province aſſurée, de vend
avantageuſement le bon riz en Europe,
le riz inférieur ou gâté en Amérique, s'
occupa capitalement. Cette production cr
par les ſoins des Négres, dans les mar
voiſins des côtes. A une plus grande diſtan
de l'Océan, les mêmes bras font naître, m
avec moins de danger, l'indigo.

Cette plante originaire de l'indoſtan, ré
ſit d'abord au Mexique, puis aux Antilles,
enfin dans la Caroline méridionale. Da

tte province, les premiers eſſais ne donne-
nt que des produits d'une qualité très-in-
rieure; mais ce germe de teinture acquiert
us les jours plus de perfection. Ses Cultiva-
urs ne déſeſperent pas même de ſupplanter
ec le tems, les Eſpagnols & les Français
ns tous les marchés. Ils fondent leur eſpoir
l'étendue de leur ſol, ſur l'abondance &
bon marché des ſubſiſtances, principale-
ent ſur l'uſage où ils ſont de labourer leurs
amps avec des animaux, & d'y ſemer l'in-
go comme le bled. Tandis que, dans les In-
s occidentales, c'eſt l'eſclave qui prépare
terres, c'eſt l'eſclave qui jette la graine
ns des trous diſpoſés de diſtance en diſtance
ur la recevoir.

Si, contre toute apparence, cette révolu-
on dans le commerce arrivait jamais, la
roline méridionale, qui compte actuelle-
ent 170,000 Blancs & autant de Noirs,
nt les exportations, en y comprenant celles
la Caroline ſeptentrionale, s'éleverent en
69, à 10,601,336 livres, la Caroline mé-
ionale verrait bientôt doubler ſa popula-
n & ſes cultures. C'eſt déjà de toutes les
ovinces du Continent ſeptentrional, la plus
he. Auſſi le goût des commodités y eſt-il
néral : auſſi les dépenſes s'y élevent-elles
ſqu'au luxe. Cette magnificence ſe faiſait
-tout remarquer n'a guere dans les enterre-
nts. On y raſſemblait le plus grand nombre
Citoyens qu'il était poſſible; on leur ſer-
t des mets recherchés; on leur prodiguait

les vins les plus exquis, les liqueurs les p
rares. Aux vases précieux qu'on avait, étai
ajoutés ceux des parents, des voisins, d
amis. Il était ordinaire de voir des fortu
altérées ou dérangées par ces funéraill
Les sanglans & ruineux demêlés des Colon
avec leur Métropole, ont mis fin à ces pro
sions extravagantes.

Georges-Town, Port-Royal & Charl
Town sont les trois seuls ports propres à ser
de débouchés aux denrées de cette Républiq
Cette derniere ville sur-tout, Capitale de l'
tat, est le plus important marché de la Pr
vince, & devient de jour en jour plus flor
sante. En 1773, 507 vaisseaux furent e
ployés à exporter les productions de cette C
lonie, estimées 500,000 sterlings. La mê
année on exporta 150,000 tonneaux de riz
120,000 d'indigo; & en 1774, on y tra
porta 9000 Négres, que l'on vendit à Ch
les-Town, environ 42 livres par tête; m
les droits excessifs que le Gouvernement d'A
gleterre mettait alors sur toutes ces carg
sons, empêchaient cette Province de jouir
tous les avantages qu'elles lui présentaient.

XIII. GEORGIE.

La Georgie est bornée au Nord par la r
viere de Savannah; & au Midi, par cel
de la Tamaha. Elle s'étend trois cents mill
dans les terres, jusqu'aux montagnes Ap
laches. Depuis long-tems le Ministere Brita
nique penchait à occuper ce désert, regar

omme une dépendance de la Caroline. Un
e ces actes de bienfaiſance, que la liberté,
ere des vertus patriotiques, rend plus com-
uns en Angleterre que par-tout ailleurs,
cheva de décider les vues du Gouvernement.
n Citoyen, compâtiſſant & riche, voulut
l'après la fin de ſes jours, ſes biens fuſſent
nployés à rompre les fers des débiteurs in-
lvables, que leurs créanciers détenaient en
iſon. La ſageſſe politique, ſecondant le
eu de l'humanité, ordonna que les infortu-
s qu'on rendrait libres, ſeraient tranſportés
ns la terre inhabitée qu'on ſe propoſait de
upler. Ce pays fut appelé Georgie, en l'hon-
ur du Souverain qui gouvernait dans les
ois Royaumes. Cet hommage, d'autant plus
tteur qu'il ne venait pas de l'adulation,
xécution d'une entrepriſe vraiment utile à
tat, tout fut l'ouvrage de la Nation. Le
rlement ajouta 225,000 livres au legs ſacré
un Citoyen. Une ſouſcription volontaire pro-
iſit des ſommes encore plus conſidérables.
n homme qui s'était fait remarquer dans la
nambre des Communes, par ſon goût pour
s choſes brillantes, par ſon amour pour ſa
trie, par ſa paſſion pour la gloire, fut
argé de diriger un ſi digne projet avec les
oyens publics. Jaloux de ſe montrer égal à
réputation, Ogletorpe voulut conduire lui-
ême en Georgie les premiers Colons qu'on
faiſait paſſer. Il y arriva au mois de Jan-
er 1733, & plaça ſes compagnons à dix
lles de la mer ſur les bords de la Savannah,

Cette Peuplade, bornée à cent personn
fut successivement grossie par des Ecossa
par des Suisses, des Saltsbourgeois, &
divers autres Peuples chassés de l'Europe
les fureurs du Fanatisme.

La Métropole pouvait, ce semble, be
coup espérer d'un établissement qui, d
un tems très-borné, avait reçu cinq m
habitans, qui avaient coûté 1,485,000
fisc, & beaucoup davantage aux zélés
triotes. Quel dut être son étonnement, l
qu'en 1741, on l'instruisit, que la plûp
des malheureux qui étaient allé chercher
asile dans la Georgie, s'en étaient succe
vement retirés; & que le peu qui y restai
encore, soupiraient sans cesse après un séj
moins insupportable. On chercha les cau
d'un événement si singulier, & on les trou
dans les vices de l'Administration. Jusqu'al
la Jurisdiction, avec la propriété de la Ge
gie, avait appartenue à des Particuliers. Ce
disposition, qui avait donné naissance à u
foule d'abus, était la cause de la décaden
de cette Colonie. Le Ministere Britanniqu
instruit des motifs qui avaient occasionné s
dépérissement, se détermina enfin à lui donn
le même Gouvernement qui faisait prospé
les autres établissements Anglais. Cessant d
tre un fief de quelques Particuliers, cet
Province devint une possession vraiment n
tionale.

Depuis cette heureuse révolution, la Geo
gie a fait d'assez grands progrès, sans êt

ſi rapides qu'on l'eſpérait. A la vérité, n'y a pas cultivé la vigne, l'olivier, la e, comme la Métropole l'aurait deſiré ; is ſes marais ont fourni une aſſez grande antité de riz ; & ſur ſon ſol plus élevé, té récolté un indigo ſupérieur à celui de Caroline. Avant le premier Janvier 1768, cent trente-ſept mille cent ſoixante-dix acres terre y avaient été concédés. Ceux qui ne aient que 3 livres 7 ſols 6 den. en 1763, ent vendus, en 1776, 67 livres 10 ſols. 1769, les exportations de la Colonie s'éle- ent à 1,625,418 livres 9 ſols 5 deniers. is ans après, en 1772, deux cent dix- vaiſſeaux exporterent ſes productions, t le montant fut de 121,677 livres ſter- s, ou 2,747,732 livres 10 ſols de notre nnoie. Cette proſpérité eſt encore ſuſcep- e d'augmentation

a paix, dont cette République va goûter ormais les douceurs, la mettra bientôt à tée d'augmenter ſes richeſſes. A meſure les forêts ſeront abattues, l'air deviendra ſalubre ; & les denrées s'accroîtront avec opulation, qui ne paſſe pas maintenant te mille ames, dont cinq mille Eſclaves. endant, comme en Georgie les terres ſont ns étendues que dans la plûpart de nos vinces, & que, dans les proportions, il a moins de ſuſceptibles de culture, ſes eſſes auront toujours des bornes aſſez onſcrites.

Tableau des Membres actuels du Congr
MM.

1782 Elias Bondinot, *Préſident.*
1782 James Wing, *Vice-Préſident.*
Charles Thompſon, *Secrétaire.*

NEW-HAMPSHIRE. *MM.*

Livermore, *Ecuyer.*

MASSACHUSET. *MM.*

Partridge, *Ecuyer.* | Ogood le jeune, *Ec*

RHODE-ISLAND. *MM.*

Ellery, *Ecuyer.* | Cornell, *Ecuyer.*

CONNECTICUT. *MM.*

Law, *Ecuyer.* | Root, *Ecuyer.*

NEW-YORK. *MM.*

Scott, *Ecuyer.* | Floyd, *Ecuyer.*

NEW-GERSEY. *MM.*

Clarke, *Ecuyer.* | Condiat, *Ecuyer.*
Bondinot, *Ecuyer.* | Elmer, *Ecuyer.*

PENSILVANIE. *MM.*

Montgomeri, *Ec.* | Klepner, *Ecuyer.*
Smith, *Ecuyer.* | Allée, *Ecuyer.*

DELAWARE. *MM.*

Dickinſon, *Ecuyer.* | Wharton, *Ecuyer.*

MARYLAND. *MM.*

rroli, *Ecuyer.* | Wright, *Ecuyer.*

VIRGINIE. *MM.*

difon, *Ecuyer.* | Bland, *Ecuyer.*
es, *Ecuyer.* | Lee, *Ecuyer.*

CAROLINE. *MM.*

ledge, *Ecuyer.* | Middleton, *Ecuyer.*
nfay, *Ecuyer.*

GÉORGIE. *MM.*

faing, *Ecuyer.* | Feir, *Ecuyer.*
es, *Ecuyer.*

Miniftres du Congrès. MM.

intendant des Finances. Robert Morris, Ecuyer.
nift. des affaires Etrangeres. . . . .
rét. de la Guerre. Le Général Lincoln.

Etat-Major de l'Armée du Congrès.

George Washington, *Ecuyer, Général & omm. en chef les forces des Etats-Unis.*

Aides-de-Camp. MM.

Lieutenant-Colonel Tanch-Tilghman.
Lieutenant-Colonel Dav. Cobb.
Lieutenant-Colonel Guil. Smith.
Capitaine Dav. Humphreys.
atan Trumbull, *Ecuyer, Secrétaire.*

Majors-Généraux. MM.

19 Juin 1775 Iſ. Putman, *Connecticut*
16 Mai 1776 Hor. Gates, *Virginie.*
9 Août 1776 Guil. Heet, *Maſſachuſe*
9 Août 1776 Nath. Green, *Rhode-Iſla*
19 Fév. 1777 { Le C. de Sterling, *New-Jerſ*
Arth. St. Clair, *Penſilvan*
Benj. Lincoln, *Maſſachuſ* }
31 Juill. 1777 Marq. de la Fayette, . . .
20 Oct. 1777 { Robert How, *Caroline*,
Alex. Dongall, *New-Yor* }
5 Mai. 1778 Le Bar. de Stuben, ...
5 Sept. 1780 Guil. Smallwood, *Marylanc*
5 Nov. 1780 Sam. H. Parſons, *Connecticu*

Brigadiers-généraux. MM.

9 Août 1776 Jacq. Clinton, *New-Yor*
16 Sept. 1776 { Guil. Moutrie, *Caroline*
Lachentosh, *Géorgie.* }
29 Déc. 1776 Hen. Knox, *Maſſachuſ*
21 Fév. 1777 { Jean Glover, *Maſſachuſ*
Jean Paterſon, *Maſſachuſ*
Ant. Wayne, *Penſilvani*
G. Wenden, *Virginie.*
P. Mughlenburg, *Virgin* }
25 Mars 1777 George Clinton, *New-York*
1 Avr. 1777 Ed. Hande, *Penſilvani*
2 Avr. 1777 Ch. Scott, *Virginie.*
21 Mai 1777 Ged. Huntington, *Connecticu*
4 Oct. 1777 Jean Stark, *New-Hampshi*
17 Nov. 1777 Le Ch. Duportail.

9 Jan

	Get. Sumner,	*Caroline N.*
anv. 1779	Huger,	*Caroline M.*
	Mordgiſt,	*Maryland.*
Mai 1779	Guil. Erwim,	*Penſilvanie.*

Vivres. MM.

Baron de Stuben, *Inſpecteur-général.*
. Hand, *Adjudant-général.*
. Pickring, *Quartier-Maître-général.*
Lieutenant-Colonel d'Arbonne, *Quartier-Maître-Député.*
., Slward, *Ec.*, *Commiſſaire-général de l'Armée.*
n Cochtan, *Ec.*, *Directeur-général des Hôpitaux.*
n Laurence, *Ec. Juge*, *Avocat-général.*
. Edouarts, } *Juges*, *Avocats-Députés.*
n Strang, *Ec.* }
Major Skinner, *Commiſſaire-général des Priſonniers.*
ch. Wetmore, *Tréſorier-gén. de l'Armée.*

niſtres du Congrès près les Cours Etrangeres. MM.

ance.	Benjamin Franklin, *Min Plénipot.*
	Barclay, *Conſul-général.*
pagne.	Jai, *Miniſtre.*
	Guill. Carmichael, *Chargé d'Aff.*
ts-Gén.	Adams, *Miniſtre Plénipotent.*
	Dumas, *chargé d'Affaires.*

Etat du Change dans les principales Ville l'Amérique ſeptentrionale.

Pour avoir cent livres ſterl. la Virgin la Nouvelle-Hampshire, Maſſachuſet, Rho Iſland, Connecticut, donnent 125 l. co

la Caroline, New-York.	150	d
le Jerſey. les Etats de la Delaware. la Penſilvanie. le Maryland.	143 $\frac{3}{4}$	
la Sud-Caroline.	700	di
la Géorgie.	108	di
la Floride orientale. la Floride occidentale.	100	di

Avant la guerre, l'intérêt permis était 8 pour cent par an, excepté en Virginie, o n'était qu'à 6 pour cent.

Le change à Charles-Town, Capitale de Sud-Caroline, était avec

Boſton.	541 l. 13 ſ. 4 d.	p. cent l. a de permiſſi
New-York.	400	p. cent l. co de New Yo
Philadelphie.	433 6 8	p. cent l. co de Penſilvan

Les lettres-de-change ſe tiraient toutes la Grande-Bretagne, New-York & Philad phie, à 30 jours de vue; rarement ſur qu qu'autres Provinces ou Iſles des Indes occ dentales.

Les lettres-de-change qui revenaient à pr têt, aſſujétiſſaient le tireur.

ns la Nord-Caroline à 15 p. cent de rechange
& dix pour cent d'int.

ns la Sud-Caroline, à 10 dito }
ns la Géorgie, à 15 dito } 8 p. % dito.
ns les deux Florid. à 15 dito }

bleau de la valeur des Monnoies d'Angleterre, de Portugal & d'Espagne, qui ont cours dans la Sud-Caroline, la Géorgie, &c.

Angleterre.	*Grand. Bretag.*			*Sud-Caroline.*			*Géorgie*		
	l.	ſ.	d.	l.	ſ.	d.	l.	ſ.	d.
Guine	1	1	0	7	7		1	3	0
u.	0	5	0	1	15	5	0	5	0
helling.	0	1	0	0	7	0	0	1	9
Pences.	0	0	6	0	3	6	0	0	6
rtugal.									
hannes.	3	12	0	26	0	0	4	0	0
ni-Johannes.	1	16	0	13	0	0	2	0	0
ïdore.	1	7	0	9	15	0	1	10	0
pagne.									
tole.	0	16	6	6	0	0	0	18	0
ni-Piſtole.	0	8	3	3	0	0	0	9	0
ce de 2 Piſtoles.	1	13	0	12	0	0	1	16	0
ce de 4 Piſtoles.	3	6	0	24	0	0	3	12	0
llar.	0	4	6	1	12	8	0	5	0
ni-Dollar.	0	2	3	0	16	3	0	2	6
ito Milled.					8	1½		1	0
o un Milled.				0	7	6	0	1	0
ito Milled.				0	4	3			
larine.				0	6	3	0	0	10½

Dans la Floride orientale, la Pistole vaut.	6 ſ. 6 d
le Dollar.	4 8
le Johannes.	16 Doll
dans la Floride occidentale, la Pistole vaut.	4 Doll
le Dollar.	4 ſ. 8
le Johannes.	17 Doll
le Moïdore.	6 Doll

Le Dollar eſt actuellement l'argent rep ſentatif du Commerce des Etats-Unis, dont change direct avec la France eſt un Dol pour cinq livres tournois, à 30 jours de vu

Voyez le Tableau des monnoies de l'Ind dans notre *Etat du Commerce de l'Aſie & de l'Afrique*, à la fin du premier volume.

FIN.

TABLE

s Articles compris dans cet Ouvrage.

CADÉMIE de
oſton. p. 462
éricains. 4
érique. 1
enteurs de Saint-
omingue. 62
llerie de Saint-
omingue. 39
e la Martiniq. 71
de Hudſon. 430
ice. 332
on. 455
il. 281
fornie. 150
ada. 104
oline. 495
or. 406
i. 219
gé de St. Domin-
ue. 55
grès. 502
neƈticut. 466
ſeils de St. Do-
ingue. 43
e la Martiniq. 74
la Guadeloup. 89
Conſ. de la Guiane. 109
— de l'Iſle de Fr. 121
— des Indes. 269
Curaçao. 335
Delaware. 477
Eſſequebo & Démé-
rari. 331
Etat de Maſſachuſet. 453
Etat-Maj. des Armées
du Congrès. 503
Etats-Unis de l'Amé-
rique. 443
Géorgie. 498
Gouvernement de St.
Domingue. 30
— de la Martiniq. 69
— de la Guadeloup. 85
— de Tabago. 97
— de la Guiane Fran-
çaiſe. 106
— du Sénégal. 111
— de l'Iſle de Fr. 114
— de l'Iſle de Bour-
bon. 122
— de l'Inde. 129

Gouvern. du N. R. de Grenade. 200
— du Pérou. 228
— du Paraguai. 241
— des Isles Philippines. 268
— de Surinam. 329
Isles Antilles. 6
— St. Doming. 19, 259
— de la Martiniq. 64
— de la Guadeloup. 75
— de la Desirade. 90
— de Mari-galande. 91
— des Saintes. 92
— de S. Barthelem. 92
— de Ste. Lucie. 93
— de Tabago. 96
— de France. 113
— de Bourbon. 122
— de la Trinité. 242
— de Cubagua. 243
— de la Marguer. 247
— de Porto-Rico. 249
— de Cuba. 253
— Canaries. 263
— Dannobon. 265
— Philippines. 266
— Mariannes. 267
— Açores. 304
— de Madere. 305
— du Cap Verd. 307
— de S. Eustache. 336
Isle de Saba.
— de S. Thomas.
— de St. Jean.
— de S. Martin.
— de Ste. Croix.
— de la Barbade.
— d'Antigoa.
— de Montserrat.
— de Nieves.
— de S. Christop.
— ou de la Barb
— d'Anguile.
— des Vierges.
— de S. Vincent.
— de la Dominiq.
— de la Grenade.
— des Bermudes.
— des Lucayes.
— de la Jamaïq.
— Royale.
Jurisdictions de Sai
Domingue.
Guiane Française.
Louisiane.
Maryland.
Marine de France.
— d'Espagne.
— des Prov. Unies.
— de Danem.
— d'Angleterre.
Ministres du Congr

w-Jerfey. 475
w-York. 473
uvelle-Ecoffe. 417
R. de Grenade. 190
uv. Efpagne. 140
énoque. 194
aguai 231
filvanie. 478
ou. 202
feffions Françaifes
n Amérique. 6
- en Afrique. 110
- dans l'Inde. 125
- Efpagagnoles en
Amérique. 135
- en Afrique. 262
- en Afie. 266
- Portugaifes en
Amérique. 278
- en Afrique. 302
- Hollandaifes en
Amérique. 309
— en Afrique. 340
— en Afie. 341
— Danoifes en Amérique. 350
— en Afrique. 358
— dans l'Inde. 359
— Anglaifes en Amérique. 364
— en Afrique. 435
— en Afie. 436
Quito. 198
Rhode-Ifland. 465
Sénégal. 110
Ste. Marthe. 191
Surinam. 316
Terre-Neuve. 427
Vénézuela. 192
V. Roy. del Rio de la Plata. 230
Virginie. 489

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Gard
Sceaux, le Manuscrit ayant pour titre, *Almanach
ricain*, seconde Edition. Je n'y ai rien trouvé qui
paru devoir en empêcher l'impression. Fait à Pari
15 Novembre. 1783.

BRET.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France
A tous ceux qui ces Présentes verront, &c. Notre
le sieur PONCELIN Nous ayant fait exposer qu'il
seroit faire imprimer & donner au Public ses Œu
nous lui avons permis, par ces Présentes, de les
imprimer, faire vendre & débiter par tout notre Ro
me, pour en jouir par lui & ses ayant-cause, à
pétuité, pourvu qu'il ne les rétrocede à personne
non que la durée du Privilége sera réduite à cell
la vie de l'exposant, &c. Fait défenses de les contre
à peine de six mille livres d'amende, &c. Car te
notre plaisir. Donné à Paris, le 13 Mars 1782.

*Registré sur le Registre XXI de la Chambre Roy
& Syndicale de Paris, N°. 2602 le 18 Mars 1*
Signé, *LE CLERC, Syndic.*

De l'Imprimerie de GUEFFIER, rue de la Harp





